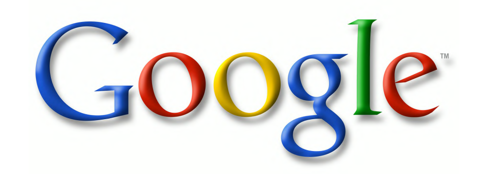


COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE GÉNÉRALE

A L'USAGE DES COLLÈGES ET DES ÉCOLES INDUSTRIELLES

PAR

J. DUPERREX

Professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne

HISTOIRE ANCIENNE

SEPTIÈME ÉDITION

LAUSANNE

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1878


SIGILLVM·VNIVERSITATIS·CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE GÉNÉRALE

HISTOIRE ANCIENNE

Cette septième édition n'est qu'une réimpression de la sixième.

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE GÉNÉRALE

A L'USAGE DES COLLÉGES ET DES ÉCOLES INDUSTRIELLES

PAR

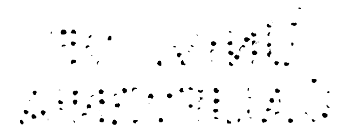
J. DUPERREX

Professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne.

HISTOIRE ANCIENNE

Septième édition.

LAUSANNE
Chez les principaux Libraires.
1878



Lausanne. — Imp. L. CORBAZ & Comp.

TABLE DES MATIÈRES

II. — HISTOIRE GRECQUE

III. — HISTOIRE ROMAINE.

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE GÉNÉRALE

INTRODUCTION

1. **Qu'est-ce que l'histoire? — *Diverses sortes d'histoire.*** — L'histoire raconte les événements les plus remarquables qui se sont passés parmi les hommes.

Il y a plusieurs sortes d'histoire. Quelquefois l'histoire raconte simplement la vie d'un homme : le récit de la vie d'un homme s'appelle une *biographie*. On a fait les biographies d'un grand nombre de personnages. Le plus célèbre auteur de biographies, c'est l'historien grec *Plutarque* qui a écrit les vies des hommes illustres de l'antiquité, dont la lecture plaît fort à la jeunesse. — Souvent l'histoire raconte un grand événement, auquel beaucoup d'hommes ont pris part, ainsi l'histoire de la Révolution française qui a bouleversé l'Europe à la fin du siècle passé. — On peut raconter encore l'histoire d'un peuple ou d'un pays, l'histoire de la France, l'histoire de l'Allemagne, l'histoire de l'Angleterre. La Suisse a aussi une grande histoire nationale, l'*Histoire de la Suisse,* en 18 volumes, commencée par un Schaffousois, Jean de Muller, et achevée par deux Vaudois, Louis Vulliemin et Charles Monnard.

Ces diverses histoires qui se rapportent à un homme, à un événement, à un peuple, sont des *histoires particulières ou spéciales*. Mais on peut raconter aussi l'his-

toire de tous les peuples, de tous les pays pendant un certain temps, par exemple l'histoire du monde pendant l'époque de Napoléon Ier. C'est alors l'*histoire générale*. L'histoire générale s'appelle l'*histoire universelle*, lorsqu'elle raconte la vie de l'humanité entière depuis la création de l'homme jusqu'à nos jours. Toute personne instruite doit avoir une idée de l'histoire universelle et connaître l'histoire de son pays. Aussi dans les écoles on enseigne l'une et l'autre.

Divisions de l'histoire universelle. — L'histoire universelle se divise en deux vastes périodes : 1° la période ancienne ou païenne, depuis la création de l'homme jusqu'à l'établissement du christianisme ; 2° la période chrétienne, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours. La période chrétienne elle-même est partagée, par la découverte de l'Amérique, en deux grandes époques, le moyen âge et les temps modernes. De là vient que l'on divise ordinairement l'histoire universelle en trois parties : l'*histoire ancienne,* qui s'étend de la création de l'homme jusqu'à l'établissement du christianisme ; l'*histoire du moyen âge*, qui s'étend de l'établissement du christianisme jusqu'à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; l'*histoire moderne,* qui s'étend de la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours. Quelquefois on détache de l'histoire moderne l'*histoire contemporaine*, qui comprend les événements contemporains, c'est-à-dire du temps où nous vivons.

L'histoire ancienne, dont nous allons d'abord nous occuper, se divise en trois parties : l'*histoire des peuples de l'Orient*, l'*histoire grecque,* l'*histoire romaine*.

2. **Les races humaines.** — *Les cinq grandes races.* — La terre est l'habitation de l'homme, une habitation que l'homme parcourt dans tous les sens, dont il occupe toutes les parties. Sous l'équateur brûlant comme dans

les régions glacées du Nord vivent des êtres humains. Il est vrai qu'ils sont loin d'avoir le même aspect; les Européens et les sauvages de l'Océanie ne se ressemblent guère, non plus que les Nègres et les Lapons. Ils ont sans doute une commune origine et la Bible nous dit que tous descendent d'Adam. Mais les diversités de climat et d'habitudes ont amené de grandes différences parmi les hommes. De là vient que l'on compte dans l'espèce humaine cinq races, désignées par la couleur de la peau, dont trois races principales, la race *blanche*, la race *jaune*, la race *noire*, et deux races intermédiaires, la race *rouge* (entre la blanche et la jaune), la race *cuivrée* (entre la jaune et la noire).

La *race blanche* est répandue sur tout le globe terrestre; elle occupe spécialement l'Europe, l'Asie occidentale, la côte septentrionale de l'Afrique et l'Amérique. Elle est appelée aussi *race caucasique*, parce que les habitants du Caucase passent pour le type le plus pur de cette race. La race blanche ou caucasique est bien supérieure aux autres et joue un bien plus grand rôle dans l'humanité. Aussi c'est d'elle que l'histoire s'occupe principalement.

La *race jaune* remplit l'Asie orientale, en particulier la Chine et les contrées habitées par les Mongols. A cause de cela on la nomme aussi *race mongole*.

La *race noire* ou *nègre* couvre une grande partie de l'Afrique. Elle est appelée quelquefois *race africaine*.

La *race rouge* s'est répandue en Amérique. Les hommes de cette race, connus sous le nom de *peaux rouges*, ont dû reculer devant les Européens. Il n'en reste qu'un petit nombre et la race rouge disparaîtra bientôt.

La *race cuivrée* occupe l'Océanie. Les populations de cette race s'appelant les Malais, elle est ordinairement appelée la *race malaie* (tandis que le nom de race cuivrée est souvent donné aux peaux rouges d'Amérique).

Formation des races humaines et dispersion des hommes. — On ne sait pas comment les races humaines se sont formées. Il est probable que les hommes s'étant dispersés sur la terre ont été peu à peu modifiés par le climat et par les habitudes. La Bible dit bien qu'après le déluge les trois fils de Noé repeuplèrent la terre ; les descendants de Sem ou les *Sémites*, peuplèrent l'Asie ; ceux de Cham ou les *Chamites*, l'Afrique ; ceux de Japhet ou les *Japhétiques*, l'Europe. Mais on ignore comment les diverses contrées du globe ont reçu leurs premiers habitants. Sans doute la plupart ont été peuplées très anciennement. Dans beaucoup de pays les plus anciennes populations connues, ne sachant ni d'où elles viennent, ni quand elles sont venues, prétendent être nées de la terre même qu'elles habitent.

3. **Les peuples primitifs.** — *La vie primitive.* — Les peuples ont généralement passé par trois états, l'*état barbare*, l'*état nomade*, l'*état agricole*. Ces trois états qui se suivent sont comme trois âges ou trois époques successives.

Les peuples ont vécu d'abord dans l'état qu'on nomme la *barbarie :* ils habitaient alors des grottes, des troncs d'arbres, des huttes de branchage ; ils se nourrissaient de chasse, de pêche ; leurs mœurs étaient grossières. Ces barbares n'étaient pas fixés au sol ; leur genre de vie leur permettait de passer d'une contrée dans une autre. Cette époque de barbarie nous est prouvée par des débris d'antiquités, surtout des instruments de chasse, découverts dans des cavernes avec des restes d'animaux ayant servi de repas.

L'état barbare a duré plus ou moins longtemps pour chaque peuple. Il est tel peuple, les Egyptiens par exemple, dont l'histoire ne nous présente pas d'âge barbare. Il en est d'autre au contraire, tels que les habitants de

quelques îles de l'Océanie, qui sont demeurés jusqu'à nos jours dans une véritable sauvagerie.

Les hommes sont sortis de l'état barbare en apprivoisant des animaux utiles et en élevant des troupeaux. Les peuples qui se nourrissent du produit de leurs troupeaux sont dans l'*état pastoral.* Ils n'ont pas encore de demeures fixes et habitent ordinairement sous des tentes. Quand leurs troupeaux ont consommé les pâturages d'une contrée, ils les conduisent dans une autre contrée, et passent, suivant les saisons, de la montagne dans la vallée, de la vallée dans la plaine. Cette vie errante est appelée la *vie nomade,* et les peuples pasteurs sont nommés aussi *peuples nomades.* Quelques populations de l'Asie et de l'Amérique, surtout celles des plaines appelées *steppes,* sont demeurées jusqu'à nos jours dans cet état nomade.

Une fois qu'ils ont su élever des troupeaux, les peuples n'ont pas tardé à cultiver la terre, et ils ont passé de l'état nomade à l'*état agricole.* Dans l'état agricole, l'homme fixe sa demeure près du champ qu'il cultive et ne quitte plus la terre qu'il a arrosée de ses sueurs et fertilisée de ses efforts. — Parvenu à l'âge agricole, un peuple peut conserver de nombreux troupeaux ; dans ce cas quelquefois une partie de la population s'occupe spécialement de ces derniers et continue à vivre dans un état à demi nomade. C'est ainsi que les montagnards des Alpes conduisent encore leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre et vont habiter successivement leurs divers chalets.

Naissance de l'industrie humaine. — L'industrie humaine ne s'est développée que très lentement. Elle a eu, elle aussi, trois états successifs, c'est-à-dire que les peuples primitifs ont passé par trois époques ou trois âges d'industrie, *l'âge de la pierre, l'âge du bronze, l'âge du fer.* Chacune de ces époques est désignée par la matière principale dont on se servait alors pour la fabrication.

D'abord les hommes n'ont su utiliser que le bois, l'os

et la pierre. Aussi les plus anciens objets fabriqués, les armes, les outils, les ustensiles divers sont en ces matières et spécialement en pierre. On a retrouvé beaucoup d'objets, entre autres des haches en silex, qui remontent aux temps les plus reculés. Cette époque tout à fait primitive de l'enfance de l'humanité est appelée *l'âge de la pierre* : elle correspond à l'état de barbarie des peuples.

Ensuite les hommes ont appris à exploiter le cuivre et l'étain, et ils ont formé par l'alliage de ces deux métaux ce qu'on appelle le bronze. Alors a commencé *l'âge du bronze*. On a de même trouvé des instruments nombreux de cette époque. Il va sans dire que la découverte du bronze n'empêcha pas de continuer la fabrication et l'emploi d'objets en pierre.

Plus tard enfin on apprit à connaître et à exploiter le fer, et *l'âge du fer* commença. L'on eut dès lors des armes et des instruments en fer, aussi bien que des objets en cuivre et en pierre.

Les populations lacustres. — Il y a seulement quelques années que les savants ont distingué ces divers âges de l'industrie humaine. On a découvert au bord de plusieurs de nos lacs suisses, à faible distance du rivage, des pilotis cachés sous les eaux. La vase, dans laquelle les pieux sont enfoncés, contient des débris nombreux d'instruments appartenant aux trois âges de l'industrie humaine. Les populations primitives construisaient souvent leurs demeures à la surface même des eaux, à quelque distance de la côte ; les habitants enfonçaient dans le sable de grands pieux ; puis sur ces pilotis ils établissaient un plancher, sur lequel ils élevaient des huttes. Ces constructions étaient unies au rivage par un pont étroit. On appelle les populations qui avaient ces usages, *populations lacustres*, et leurs habitations, *habitations lacustres*.

I

HISTOIRE DES PEUPLES DE L'ORIENT

---

1. **L'Orient.**— *Qu'est-ce que l'Orient?*— En géographie, l'*Orient* indique l'un des quatre points cardinaux, le côté où le soleil se lève. En histoire, ce mot désigne les contrées situées à l'Est de l'Europe et de la Méditerranée, savoir : l'*Egypte* et la partie de l'Asie qui s'étend de la Méditerranée jusqu'au fleuve Indus et qui comprend entre autres pays l'*Asie Mineure* (aujourd'hui l'Anatolie), la *Palestine*, la *Syrie*, l'*Arabie*, la *Mésopotamie* et la *Perse*. Les parties de l'Asie situées encore plus à l'Est, telles que l'*Inde* et la *Chine*, sont quelquefois appelées l'extrême Orient.

L'Orient est admirablement situé au centre de l'Ancien Monde. Il peut communiquer avec les diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il touche à des mers importantes, la Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique. Il est traversé par de grands fleuves, l'*Euphrate* et le *Tigre* en Asie, le *Nil* en Egypte ; ces fleuves offrent un double avantage : d'abord ils fertilisent le pays et facilitent l'agriculture ; ensuite ils sont navigables et invitent au commerce.

L'Orient est célèbre par la beauté de son climat, par la richesse de ses productions, par la splendeur de la nature entière. Les récits les plus merveilleux sur l'Orient

sont répandus parmi tous les peuples de l'Ancien Monde. Suivant la Bible, c'est en Orient que l'homme a été créé; c'est là qu'a été le Paradis terrestre; c'est de là que la postérité d'Adam s'est dispersée et s'est répandue sur toute la terre.

Populations de l'Orient. — L'Orient est considéré comme le berceau de l'humanité. Ainsi on trouve en Orient les trois grandes familles humaines: les Sémites, les Chamites et les Japhétiques (p. 4). Les *Chamites* se sont avancés les premiers vers l'Occident; ils ont occupé l'Asie occidentale (où ils furent appelés *Kouschites)* et l'Egypte. Dans l'Asie occidentale, les Kouschites furent remplacés par les *Sémites*. Alors une partie des Kouschites traversa la mer Rouge et occupa l'Ethiopie. Les *Japhétiques* ne s'avancèrent que plus tard vers l'Occident. La branche japhétique a pour principal rameau les *Aryens*, qui ont habité primitivement les contrées montagneuses d'où sort l'Indus. De là, les Aryens se sont répandus d'un côté dans l'Inde, de l'autre en Perse et en Europe. A cause de cela on appelle ordinairement les Aryens les *Indo-Européens*, parce qu'ils ont couvert le pays qui s'étend de l'Inde aux extrémités occidentales de l'Europe. Les peuples actuels de l'Europe (excepté les Turcs et les Hongrois) sont tous d'origine aryenne.

C'est en Orient qu'apparaissent les premiers peuples civilisés. Dans la fertile vallée du Nil et dans les riches plaines du Tigre et de l'Euphrate naissent les premiers empires, les *empires d'Egypte* et *d'Assyrie*. Sur les rives de ces superbes fleuves s'élèvent les premières grandes villes, *Memphis* et *Thèbes* au bord du Nil, *Ninive* sur le Tigre, *Babylone* sur l'Euphrate, et c'est dans ces villes qu'ont été érigés les plus anciens monuments. Quelques-uns de ces monuments, tels que les *pyramides,* ont été conservés jusqu'à nos jours.

5. **L'Egypte.** — *La vallée du Nil.* — L'Egypte est la contrée qui occupe le nord-est de l'Afrique; c'est une vallée longue et étroite, traversée par le *Nil.* La vallée de l'Egypte a plus de 200 lieues de longueur, à partir de la ville de Syène où le Nil forme des cataractes célèbres. Dans sa partie méridionale elle est resserrée entre deux chaînes de montagnes; elle s'élargit en s'avançant vers le nord. Elle a ordinairement 4 à 5 lieues de large; mais dans plusieurs endroits elle est beaucoup plus étroite.

Le Nil est un fleuve immense. Il a ses sources près de l'équateur et se jette dans la Méditerranée par deux embouchures principales. Le territoire compris entre ces deux embouchures s'appelle le *Delta* (nom emprunté à celui de la lettre grecque D qui a la forme d'un triangle).

L'inondation du Nil. — L'Egypte est entourée de tous côtés par le désert, et sans le Nil elle ne serait elle-même qu'un désert de sables. Un historien grec, *Hérodote*, a dit avec raison que l'Egypte est un présent du Nil. En effet, c'est le débordement annuel du Nil qui a fait de l'Egypte un des pays les plus fertiles du monde. Chaque année, vers la fin de juin, le fleuve commence à grossir; il s'élève peu à peu, franchit bientôt ses rives et se répand dans toute la vallée. Il monte ainsi pendant trois mois. Alors les villes et les villages, qui sont placés sur des élévations de terrain, apparaissent comme des îles au milieu d'un vaste lac.

A la fin de septembre les eaux atteignent leur plus grande hauteur (environ 25 pieds); elles conservent cette élévation quelques jours seulement, puis commencent à décroître, et au mois de décembre le fleuve est rentré dans son lit. Partout où l'inondation a passé, elle dépose sur les terres un limon fertile. Les semailles se font aussitôt que les eaux se sont retirées; la moisson a déjà lieu en mars. Ce qui n'est pas arrosé par l'inondation est inhabitable et ne produit rien, pas même de l'herbe.

Les premiers habitants. — L'Egypte a été peuplée à une époque fort ancienne. Pendant longtemps on a cru que les premiers habitants de l'Egypte étaient venus du Sud, c'est-à-dire de l'Ethiopie. Aujourd'hui on sait qu'ils sont venus de l'Asie et qu'ils appartenaïent à la famille des peuples appelés *Chamites* (p. 8).

Les Egyptiens étaient un peuple civilisé déjà plus de 4000 ans avant Jésus-Christ. Ils cultivaient la terre; ils élevaient des bestiaux; leurs bergeries renfermaient des milliers de pièces de bétail; mais ils n'avaient pas encore le cheval. Ils aimaient passionnément la pêche et la chasse. Ils naviguaient dans le Nil sur de grandes barques à voiles. Ils construisaient déjà des édifices et connaissaient même l'écriture.

A cette époque le reste de la terre était encore plongé dans la barbarie. Aussi quand le Grec Solon vint en Egypte environ 500 ans av. J.-C., les prêtres égyptiens lui disaient : Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants.

L'Egypte était divisée en trois parties : au sud, la HAUTE-EGYPTE, ou Thébaïde, où se trouvent *Thèbes*, Eléphantine et Syène; au centre, l'EGYPTE-MOYENNE, où se trouve *Memphis ;* au nord, la BASSE-EGYPTE ou le *Delta*, où se trouvent Héliopolis, Tanis et Saïs.

Les Egyptiens étaient divisés en plusieurs classes de personnes qui exerçaient chacune une profession particulière. On distinguait les *prêtres*, les *guerriers*, les *agriculteurs*, les *pâtres* et les *artisans*. Les prêtres pendant longtemps formèrent la classe la plus élevée et ils gouvernaient le pays. Le gouvernement des prêtres s'appelle gouvernement *sacerdotal* ou *théocratique*.

On a longtemps cru que les diverses classes de la population égyptienne formaient des *castes*, c'est-à-dire qu'elles étaient rigoureusement séparées, de telle sorte que le fils était toujours élevé dans la condition de son père et que personne ne pouvait passer d'une classe dans une autre. Mais les découvertes récentes ont montré que le même homme pouvait exercer des fonctions différentes et que le fils n'appartenait pas nécessairement à la classe de son père. Du reste les inscriptions trouvées ces dernières années sur les monuments de l'Egypte ont changé complétement l'idée que l'on se faisait de l'histoire ancienne de ce pays.

6. **Empire de Memphis.** — *Le roi Ménès. Les pharaons.* — Pendant longtemps l'Egypte fut gouvernée par les prêtres. Mais les guerriers finirent par se révolter et proclamèrent roi l'un d'entre eux, nommé *Ménès.* Dès lors l'Egypte fut gouvernée par la classe des guerriers.

Ménès est appelé le premier roi d'Egypte, parce que le premier il régna sur tout le pays. Auparavant l'Egypte était partagée entre un grand nombre de tribus qui vivaient séparément. Ménès réunit toutes les tribus sous sa domination et il en forma un seul peuple. Il fit bâtir la ville de *Memphis*, qui fut longtemps la capitale de l'Egypte.

Les rois d'Egypte sont appelés les *pharaons.* Il y a un très grand nombre de pharaons, mais qui appartiennent à des familles diverses. La série des rois de la même famille se nomme une *dynastie.* On compte dans l'histoire de l'Egypte une trentaine de dynasties. La liste la plus complète des dynasties des pharaons nous a été transmise par un prêtre égyptien, appelé *Manéthon.* Les noms de cette liste ont généralement été confirmés par les inscriptions que l'on a découvertes sur les monuments antiques de l'Egypte.

L'époque des pyramides (4000 ans av. J.-C.). — Les successeurs de Ménès résidèrent ordinairement à Memphis et étendirent leur domination sur toute la vallée du Nil, de Syène à la Méditerranée. La prospérité du pays s'accrut rapidement; partout s'élevaient des villes et des monuments. Memphis, la résidence ordinaire des pharaons, était une immense cité, qui renfermait un grand nombre de palais et de temples.

Autour de la capitale se dressaient les *pyramides*, ces étonnants monuments que les pharaons avaient fait construire pour leur servir de sépultures. L'on en trouve encore plus de *soixante* dans les environs des ruines de Memphis. Les plus fameuses sont les *trois grandes py-*

ramides, les plus prodigieuses œuvres humaines par leur masse, qui doivent avoir été construites environ 4000 ans avant J.-C.

Le roi *Koufou* mit trente ans à construire la plus grande pyramide qui a environ 500 pieds d'élévation : cent mille hommes se relayaient tous les trois mois; toute la population du pays fut contrainte à prendre part à ce travail gigantesque; on traînait à force de bras, au moyen de câbles et de rouleaux, des pierres énormes sur des plans inclinés.

Pendant ce temps une dure oppression pesa sur les Egyptiens, qui finirent par se révolter. La statue du roi qui a construit la seconde pyramide (le roi *Schafa)* a été, de nos jours, retrouvée en morceaux au fond d'un puits, où elle avait été, comme on le suppose, précipitée par les insurgés.

Du reste il y eut souvent des révoltes en Egypte. A la suite d'une de ces révoltes, le pharaon ayant été assassiné, sa sœur *Nitocris* parvint à s'emparer du gouvernement; elle attira les meurtriers de son frère dans une galerie souterraine, où elle leur donna un splendide festin; puis les eaux du Nil introduites secrètement les noyèrent tous au milieu des joies du repas. Mais Nitocris fut obligée de se donner la mort pour échapper aux vengeances des parents des victimes.

Ce premier empire d'Egypte, qui eut pour capitale Memphis, est appelé l'*ancien empire* d'Egypte. Si l'on en croit l'historien Manéthon, cet empire exista près de 2000 ans, de l'an 5000 à l'an 3000 avant Jésus-Christ. Pendant ce temps régnèrent les dix premières dynasties. L'époque glorieuse de cet empire eut lieu aux environs de l'an 4000 avant Jésus-Christ, sous la IVe dynastie (qui éleva les trois grandes pyramides) et sous la Ve dynastie. La VIe dynastie est glorieuse aussi; mais déjà des troubles éclatèrent, dans lesquels périt la reine Nitocris. Après cette reine, de la VIIe à la Xe dynastie, l'Egypte tomba dans une complète décadence et l'empire des pharaons sembla disparaître pendant 500 ans.

7. L'empire de Thèbes. — *Le lac Mœris et le Labyrinthe (3000 ans avant J.-C.).* — L'Egypte avait perdu son antique gloire et sa prospérité. Pendant cette époque de décadence une nouvelle ville s'était élevée dans la *Haute-Egypte;* c'était la ville de *Thèbes*, qui n'existait pas au temps de l'éclat de Memphis. Bientôt Thèbes devint la capitale de toute l'Egypte. L'empire de Thèbes fut plus grand encore et plus brillant que celui de Memphis. Les pharaons étendirent même leur domination sur les pays situés au sud de l'Egypte, entre autres sur l'Ethiopie, et dès lors l'Egypte a toujours cherché à soumettre le territoire entier arrosé par le Nil.

Les pharaons de Thèbes ont laissé des monuments aussi prodigieux et aussi étonnants que les pharaons de Memphis. Les deux plus fameux de ces monuments, dont on a retrouvé les vestiges aujourd'hui, sont le lac *Mœris* et le *Labyrinthe.*

Le lac *Mœris* (nom qui signifie le lac) était un vaste réservoir creusé par la main des hommes, non loin de Memphis. Ce lac était destiné à recevoir les eaux du Nil, qui étaient jetées dans un autre grand lac voisin quand l'inondation était excessive, ou qui étaient dirigées sur le pays pour servir à l'arrosement, lorsque la crue du Nil était insuffisante.

Le *Labyrinthe* était un immense bâtiment, composé d'un grand nombre de palais, réunis entre eux par des cours, des galeries, des corridors, formant des détours variés dans lesquels s'égarait le voyageur. A chaque angle de cet édifice s'élevait une pyramide, et devant chaque palais un péristyle en pierre blanche. Le labyrinthe contenait 3000 chambres, dont la moitié était sous terre : il servait d'habitation aux pharaons de l'époque, et les chambres souterraines étaient destinées à leur sépulture. On entrait dans cet étrange monument par un chemin qui était aussi souterrain.

Invasion des rois pasteurs (2000). — Environ 2000 ans avant Jésus-Christ, l'Egypte subit une effroyable catastrophe. Elle fut tout à coup envahie par des barbares venus de l'Arabie et de la Syrie; comme ces hordes nomades vivaient du produit de leurs troupeaux, leurs chefs furent appelés *rois pasteurs*. La vallée du Nil souffrit tous les maux de l'invasion; les villes furent saccagées, les habitants furent massacrés ou réduits en esclavage. Presque tous les temples furent détruits, de telle sorte qu'aujourd'hui il n'existe guère de temple antérieur à l'invasion des pasteurs; on ne retrouve que des débris épars qui portent les traces d'une destruction violente. Après avoir ainsi tout dévasté, les envahisseurs s'établirent dans la Basse-Egypte.

Cependant une partie des habitants s'étaient réfugiés en Ethiopie. Ils revinrent bientôt et relevèrent le royaume de Thèbes. Il y eut ainsi des rois indigènes qui régnèrent à Thèbes, tandis que les rois pasteurs régnaient à Memphis. Mais les rois de Thèbes durent reconnaître l'autorité de ceux de Memphis.

La domination des rois pasteurs dura longtemps. Ils ne tardèrent pas à sortir de leur barbarie et ils adoptèrent la civilisation et les mœurs égyptiennes. Ils relevèrent les temples qu'ils avaient détruits et les statues qu'ils avaient renversées. C'est sous l'un de ces rois pasteurs, nommé *Apépi* (ou Apophis), que Joseph vint en Egypte.

Les rois indigènes de Thèbes finirent par se révolter contre leurs dominateurs. Alors une longue lutte s'engagea, à la suite de laquelle les Egyptiens regagnèrent peu à peu le territoire occupé par les envahisseurs. Les pasteurs furent même une fois complétement vaincus par le roi de Thèbes, *Ahmès* (ou Amosis), et obligés de se renfermer dans la ville d'Avaris qu'ils avaient puissamment fortifiée. Les Egyptiens ne purent pas la prendre;

et les pasteurs purent quitter le pays et retourner en Asie emportant avec eux tous leurs biens. C'est ainsi que l'Egypte fut délivrée du joug étranger et recouvra son indépendance, environ 1700 ans avant J.-C.

Les rois pasteurs sont connus encore sous le nom de *hycsos*. L'époque des pharaons de Thèbes jusqu'à l'expulsion des hycsos est appelée l'époque du *moyen empire* d'Egypte. Elle renferme sept dynasties de rois, de la XIe à la XVIIe. La XIIe dynastie est la période la plus glorieuse du moyen empire ; les rois de cette dynastie s'appellent *Amenemhé* ou *Osortasen*. C'est Osortasen III qui fut le grand conquérant de l'époque; il soumit l'Ethiopie; et ce fut Amenemhé III qui creusa le lac Mœris et qui construisit le labyrinthe.

Ces hycsos appartiennent à la XVe et à la XVIe dynastie : les rois de Thèbes qui chassèrent les hycsos formèrent la XVIIe dynastie. Bien que le roi Ahmès appartienne par sa naissance à la XVIIe dynastie, il a dû à ses exploits d'être compté comme chef d'une dynastie nouvelle, la XVIIIe dynastie, l'une des plus célèbres.

8. Apogée de l'Egypte. — *Les grandes conquêtes de Toutmès* (1600 av. J.-C.). — Après l'expulsion des pasteurs, l'Egypte sembla renaître; en quelques années elle atteignit son plus haut degré de prospérité et de puissance, ou comme on dit, son apogée.

Pour prévenir une nouvelle invasion les pharaons avaient résolu de prendre l'offensive, d'envahir les contrées voisines et de les assujettir. Les pharaons de cette époque furent presque tous des conquérants. Le plus fameux de ces conquérants et peut-être le plus grand de tous les pharaons, s'appelait *Toutmès* (ou Toutmosis). Il conquit tout le pays de la Méditerranée à l'Euphrate et au Tigre (la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, l'Arménie); les célèbres capitales Babylone et Ninive furent alors annexées à l'empire d'Egypte. En même temps les pharaons continuaient à étendre leur empire vers le sud et achevaient la soumission de l'Ethiopie. Ces guerres procuraient aux Egyptiens de nombreux captifs, qu'ils employaient pour construire des monuments. Les expéditions guerrières, entre autres celles

contre l'Ethiopie, n'avaient souvent d'autre but que de faire la chasse aux esclaves, surtout aux nègres.

Non content d'avoir achevé ce vaste empire, Toutmès construisit une flotte qui soumit une partie des îles et des côtes de la Méditerranée (les îles de Cypre et de Crète, les côtes de la Lybie, de l'Asie Mineure, de la Grèce).

Les rois vassaux. — Les pays soumis à l'Egypte ne perdaient pas toute indépendance : ils conservaient leurs rois ; mais ces rois étaient ce qu'on appelle des *vassaux,* c'est-à-dire qu'ils reconnaissaient l'autorité du pharaon d'Egypte, en lui payant tribut et en lui fournissant des troupes pour la guerre. Les fils de ces rois vassaux étaient gardés en otage à la cour de Thèbes, où ils recevaient une éducation tout égyptienne. Souvent aussi le pharaon se rendait dans les pays assujettis pour recevoir en personne les tributs et les hommages de ses vassaux. Comme tributs, chaque pays livrait les produits indigènes ; ainsi l'Ethiopie fournissait l'ivoire, la poudre d'or, le bois d'ébène, les peaux de lions et de panthères. A la suite d'une expédition en Mésopotamie les Egyptiens rapportèrent le cheval, qui semble leur avoir été jusqu'alors inconnu. Ce fut une de leurs plus précieuses conquêtes et la vallée du Nil fournit bientôt en abondance de superbes chevaux.

Les monuments ; statue de Memnon. — A la même époque, l'Egypte jouissait d'une prospérité inouïe ; l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts prirent un prodigieux essor. Les deux rives du Nil se couvrirent de monuments, sur lesquels les conquérants faisaient sculpter leurs exploits. Afin d'inspirer la crainte aux populations lointaines, les pharaons racontaient leurs victoires dans des inscriptions qu'ils plaçaient dans les contrées les plus reculées de leur empire. — Le monument le plus célèbre de cette époque est une statue colossale, élevée à Thèbes et connue sous le nom de *statue de*

Memnon. Cette statue, aux premiers rayons du soleil, produisait un bruit étrange, provenant de quelques fissures du granit dont elle est faite.

Les grandes conquêtes de l'Egypte eurent lieu sous la XVIII[e] dynastie, dont les rois portent les noms de *Toutmès* (ou Toutmosis) et de *Amenhotep* (ou Aménophis). Le grand conquérant est Toutmès III; celui qui construisit les plus beaux monuments fut Amenhotep III, la statue dite de Memnon est en réalité la statue d'Amenhotep III.

Le vaste empire, qui fut l'œuvre de la XVIII[e] dynastie, dura plusieurs siècles. Mais comme tout grand empire, il ne tarda pas à être ébranlé soit par des troubles intérieurs, soit par des attaques extérieures. L'Egypte perdit d'abord les conquêtes maritimes de Toutmès III. Bientôt non-seulement les provinces éloignées se soulevèrent et les princes vassaux refusèrent de payer le tribut, mais encore des dissensions éclatèrent en Egypte même et plusieurs prétendants se disputèrent la couronne. Aussi, bien que l'Egypte conserve longtemps encore la plupart de ses conquêtes, elle cesse de s'agrandir; au lieu d'être menaçante comme elle l'était sous la XVIII[e] dynastie, elle sera désormais presque toujours menacée, et l'œuvre des pharaons consistera uniquement à défendre les frontières.

9. **Sésostris.**— *Le vrai Sésostris ou Ramsès II* (1400 av. J.-C.). — Sésostris a été considéré longtemps comme le plus fameux des pharaons. Mais sa renommée était usurpée et sans fondement légitime. Elle provenait en particulier de ce que l'historien grec Hérodote attribuait à ce pharaon les exploits de ses prédécesseurs. Le nom même de ce prince n'est pas son vrai nom; il s'appelait *Ramsès II;* Sésostris était un surnom populaire, comme en recevaient souvent les pharaons. On a attribué à Sésostris non-seulement la conquête de pays depuis longtemps déjà soumis à l'Egypte (comme l'Ethiopie), mais encore la conquête de contrées où jamais à aucune époque les armes égyptiennes ne pénétrèrent (par exemple l'Inde, la Perse, les bords du Danube). Ramsès II fut sans doute un roi guerrier, qui passa une partie de son règne à combattre; mais il ne fut pas un conquérant; il n'ajouta

pas une seule province à l'Egypte. La gloire de son règne se réduit à avoir maintenu l'intégrité de l'empire contre les révoltes intérieures et les attaques du dehors. Pour rendre les révoltes plus difficiles, Ramsès transporta en masse les populations assujetties d'un pays dans un autre; il transplanta en Asie des tribus entières de nègres et envoya en Afrique des populations asiatiques.

Apparition des Européens. — Sur ces entrefaites un grand changement s'opérait dans le midi de l'Europe, encore plongé dans la barbarie. Des barbares aux cheveux blonds et aux yeux bleus (de race indo-européenne (voir page 8), s'y établissaient depuis un certain temps. A l'époque de Ramsès II ces populations, en particulier celles qui étaient appelées *Pélages*, commencent à parcourir la Méditerranée et menacent les rivages africains. Ramsès eut de la peine à se défendre contre ces pirates et il dut même en laisser une partie s'établir dans le Delta.

Les monuments de Ramsès. Le Ramesséum. — Ce qui a le plus contribué à la célébrité de Ramsès, ce sont les nombreux monuments qu'il a élevés. Il est parmi les pharaons le constructeur par excellence. Il est rare de rencontrer en Egypte une ruine sans y lire son nom; non pas qu'il soit l'auteur de tous ces édifices, mais il en faisait effacer les noms de ses prédécesseurs, afin d'y substituer le sien propre. Le plus considérable des monuments de Ramsès est celui dont les ruines portent aujourd'hui son nom, le *Ramesséum.* C'était un vaste palais, composé de cours et de salles, remplies de colonnes couvertes d'inscriptions qui racontaient les exploits du roi; un colosse en granit de plus de 15 mètres d'élévation représentait Ramsès sur son trône; c'est encore la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir; son pied seul a plus de 3 mètres de long.

Pour tant de constructions, Ramsès utilisa les tribus

de race étrangère que les pharaons avaient laissé s'établir dans le Delta; il les soumit à des corvées accablantes. La population égyptienne elle-même fut assujettie à ces travaux forcés. Mais Ramsès, suivant l'usage égyptien, se servit surtout de ses nombreux captifs. La chasse aux esclaves nègres se fit en grand. Les expéditions de négriers revenaient traînant après elles des milliers de captifs noirs de tout âge et de tout sexe. Les principaux faits de ces expéditions étaient sculptés sur les murailles des temples comme des exploits glorieux.

L'histoire entière de Ramsès nous montre donc que son règne ne manque sans doute pas d'éclat, mais qu'il a été le règne d'un roi despote et fastueux plutôt que celui d'un grand roi.

Ramsès II appartient à la XIX[e] dynastie, la plus brillante dans l'histoire d'Egypte avec la XVIII[e]. Le père de Ramsès II, appelé *Séti*, fut déjà un roi remarquable, qui accomplit une partie des hauts faits faussement attribués à Sésostris. Mais la décadence de l'Egypte se manifeste sous les derniers rois de cette XIX[e] dynastie. Bien que les Assyriens et d'autres peuples de l'Asie continuent à rendre hommage aux pharaons et à leur payer tribut, cependant les révoltes et les dissensions intérieures se multiplient, ainsi que les attaques venant du dehors. Cette décadence se montre d'une manière évidente déjà sous le règne de *Merenphtah*, fils de Ramsès II, qui eut grand'peine à contenir une nouvelle invasion des populations européennes. C'est sous ce pharaon qu'eut lieu la célèbre sortie des Hébreux hors d'Egypte, connue sous le nom de l'*Exode*.

La plupart des souverains de la XX[e] dynastie portent le nom de Ramsès. L'un d'eux, Ramsès III, qui régnait 1300 ans av. J.-C., fut un grand guerrier; il arrêta un moment la décadence de l'empire égyptien et défit une vaste coalition des peuples de l'Asie et des peuples européens qui s'était formée contre lui. Ramsès III a laissé aussi des monuments dignes de ceux de Ramsès II. Son tombeau, vaste édifice souterrain, creusé de son vivant, selon l'usage des rois d'Egypte, est un des plus remarquables de Thèbes. Son palais était aussi digne d'admiration; aujourd'hui encore on y lit ses exploits sur les murs de chaque chambre et l'on peut contempler ses batailles dans de grandes compositions sculptées. Sur une des murailles de ce palais, Ramsès III fit graver un calendrier des fêtes religieuses.

Ce calendrier renferme une date astronomique que l'on a calculée être l'année 1300 avant J.-C.; la fixation de cette date a rendu de grands services à la chronologie égyptienne, qui est encore fort peu certaine.

10. **Abaissement de l'Egypte.** — *Démembrement de l'empire égyptien* (1100-900). — Après avoir duré plusieurs siècles, le vaste empire d'Egypte se démembra. Il perdit ses provinces de l'Asie, où il se forma de nouveaux empires, tels que l'empire d'Assyrie, le royaume d'Israël (qui, sous David et Salomon, devint une véritable puissance). L'Ethiopie s'émancipa pareillement et devint un royaume redoutable sous l'autorité des prêtres. Ces divers états deviennent les rivaux de l'Egypte et ne tardent pas à la menacer elle-même.

A la vérité, quelques pharaons essayent encore de prendre l'offensive; ainsi *Sésac*, appelé au secours de Jéroboam, le fondateur du royaume des dix tribus, contre le roi de Juda, Roboam, pénétra jusqu'à Jérusalem, où il enleva les trésors du temple. Mais l'Egypte elle-même, déchirée par des dissensions intestines, fut démembrée et partagée entre plusieurs petits souverains rivaux. Cet état de division et d'anarchie faisait de l'Egypte une proie facile pour toute invasion étrangère; et tandis qu'autrefois les pharaons parcouraient en vainqueurs les contrées qui s'étendaient presque des sources du Nil aux sources de l'Euphrate, l'Egypte allait désormais subir tour à tour la domination des Ethiopiens et celle des Assyriens.

Domination éthiopienne et assyrienne (900-665).— Les rois d'Ethiopie firent les premiers de fréquentes incursions, dévastant la vallée du Nil; l'un d'eux, *Sabacon,* à la tête d'une formidable armée d'Ethiopiens et de nègres, soumit même toute l'Egypte. A cette époque, l'empire d'Assyrie s'étendait vers l'Occident et s'approchait toujours plus des frontières de l'Egypte. Déjà il

menaçait les royaumes de Juda et de Samarie. Le roi d'Ethiopie était intéressé au maintien de ces petits états qui séparaient l'Egypte de l'Assyrie, et il voulut les défendre; mais il ne put empêcher la chute du royaume de Samarie, qui fut détruit par le roi d'Assyrie, *Salmanasar*. La vallée du Nil fut dès lors plusieurs fois envahie par les Assyriens; les splendides cités de Memphis et de Thèbes furent prises et saccagées; l'Egypte fut même un moment assujettie aux rois d'Assyrie, qui s'intitulèrent rois d'Egypte et d'Ethiopie; mais à la suite de fréquentes révoltes, ceux-ci durent évacuer le pays. L'Egypte ne tarda pas à être débarrassée aussi des Ethiopiens.

Sous la domination éthiopienne et assyrienne, quelques chefs nationaux retirés dans le Delta n'avaient cessé de protester contre le joug étranger. Ces petits rois sortaient la plupart des colons établis à diverses époques dans le Delta, population belliqueuse, qui fournissait aux pharaons leurs meilleures troupes et qui avait fini par former une milice redoutable (comme les *mamelouks* qui gouvernèrent l'Egypte musulmane au moyen âge). La rivalité des petits rois du Delta avait entretenu l'anarchie; mais le désir de repousser le joug étranger les avait à la fin réunis.

11. **Restauration éphémère de l'Egypte.** — *Les douze rois* (665-650). — Quand l'Egypte fut délivrée du joug étranger, les petits rois qui avaient su se maintenir dans le Delta se partagèrent le pays. Ils étaient alors au nombre de douze. Le gouvernement des douze rois dura une quinzaine d'années. Au bout de ce temps, un oracle leur prédit que celui d'entre eux qui offrirait des libations à Vulcain, dans une coupe d'airain, deviendrait seul roi. Voulant se prémunir contre ce danger, les douze s'engagèrent à ne point se détruire et à vivre au contraire en bonne amitié. Or un jour qu'ils étaient dans le temple de Vulcain, le grand prêtre leur présenta des coupes d'or, afin qu'ils fissent au dieu les libations accoutumées. Mais par erreur il n'apporta que onze coupes pour les

douze rois. L'un d'eux, *Psamétique*, voyant qu'il n'y avait pas de coupe pour lui, se servit de son casque, qui était d'airain. Les autres se souvinrent alors de l'oracle, et, craignant d'être renversés par leur collègue, ils le reléguèrent dans les marais du Delta, avec défense d'en sortir.

Psamétique irrité résolut de se venger. Il fit de nouveau consulter un oracle. On lui répondit qu'il serait rétabli par des hommes d'airain sortis de la mer. Peu de temps après, des pirates grecs de l'Asie Mineure, couverts d'armures d'airain, débarquèrent sur la côte d'Egypte. Un indigène, qui n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, courut dire à Psamétique que des hommes d'airain sortis de la mer pillaient le pays. Le roi aussitôt prit les pirates à son service, et avec leur secours il détrôna ses onze collègues et s'empara bientôt de toute l'Egypte (650).

Les mercenaires grecs. — Psamétique récompensa richement les pirates dont il s'était servi et leur donna des terres. Il fit venir un grand nombre d'autres Grecs, dont il remplit ses armées, et il s'appuya sur eux pour maintenir son autorité; mais cet acte du nouveau roi mécontenta les Egyptiens, qui ont toujours éprouvé de la répulsion pour les étrangers. Du reste, en composant ses armées de mercenaires, Psamétique brisa le nerf de la puissance militaire de l'Egypte. Cette puissance avait jusqu'alors reposé sur les troupes nationales; le service militaire était considéré, chez les Egyptiens, comme une distinction et même un privilége; aussi la classe guerrière, irritée de la faveur dont les étrangers étaient l'objet, émigra en Ethiopie.

Cette défection de la classe guerrière fut fatale. Vainement Psamétique et ses successeurs voulurent relever l'ancienne gloire militaire, en reprenant les projets de conquêtes des pharaons sur la Syrie. Ils n'eurent que peu de succès. Seul *Néchao*, fils de Psamétique, parut

un moment réussir à cet égard. Après avoir rendu tributaire le royaume de Juda, il s'avança jusqu'à l'Euphrate; mais vaincu par le fameux *Nabuchodonosor*, roi de Babylone, il perdit ses conquêtes et dut rentrer en Egypte.

12. Dernier éclat de la civilisation égyptienne. —*Influence grecque.*— Avec la dynastie de Psamétique, la vallée du Nil sortit de l'isolement où elle avait longtemps vécu. Les pharaons avaient toujours repoussé les étrangers qu'ils traitaient même cruellement. Psamétique au contraire accueillit avec empressement ceux qui visitaient ses états. Il aimait surtout tellement la Grèce, qu'il fit apprendre à ses enfants la langue grecque. La langue et les usages de la Grèce ne tardèrent pas à pénétrer ainsi en Egypte. Psamétique ouvrit aux autres nations des entrepôts de marchandises. Pour faciliter les relations commerciales, une nouvelle classe de personnes fut instituée, la classe des *interprètes*.

Prospérité commerciale.— Psamétique et ses successeurs espéraient par ces innovations vivifier l'Egypte, en rendant un peu de sang à la vieille monarchie fondée par Ménès. Ils semblèrent en effet réussir. Jamais l'Egypte n'avait été plus prospère et plus florissante. Le grand commerce que la vallée du Nil faisait alors avec les étrangers, surtout avec les Grecs, était une des causes principales de cette prospérité. De grandes entreprises commerciales eurent lieu. *Néchao* résolut même d'exécuter un vaste projet (conçu déjà par les anciens pharaons), de creuser un *canal* pour joindre le Nil avec la mer Rouge et de relier ainsi cette mer avec la Méditerranée. Des milliers d'ouvriers périrent dans ce travail gigantesque, dont les traces sont encore visibles. Néchao le fit suspendre sur la réponse d'un oracle qui prédit que l'on travaillait pour un barbare. Sans doute que les prêtres ne voyaient pas de bon œil une opération si nouvelle;

peut-être aussi la défection de la caste guerrière faisait-elle déjà prévoir une conquête étrangère.

Néchao fit une autre entreprise plus célèbre encore que celle du canal. Les Phéniciens étaient les plus hardis marins de ce temps-là. Néchao chargea quelques-uns d'entre eux de faire le *tour de l'Afrique,* en partant de la mer Rouge et en revenant par la Méditerranée. Ce voyage dura trois ans. A leur retour, les Phéniciens racontèrent, entre autres merveilles, qu'ils avaient vu le soleil du côté du nord. On ne les crut guère. Du reste ce premier voyage de navigation autour de l'Afrique paraît avoir été sans résultat.

13. **Les derniers pharaons.** — *Amasis.* — La famille de Psamétique ne régna pas longtemps. Le dernier roi de cette dynastie fut renversé par une révolution qui porta au trône un homme d'une classe inférieure, nommé *Amasis.* Jusqu'ici le pouvoir avait été le privilége exclusif des classes supérieures, et l'avénement d'un homme du peuple était un fait inouï dans les annales de l'Egypte.

Aussi Amasis dut déployer une grande habileté pour surmonter le mépris des prêtres et des guerriers. Voici le moyen dont il se servit pour gagner le respect de ses sujets. Ayant mis en pièces un bassin d'or, où il avait coutume de se laver les pieds, il en fit faire la statue d'un dieu, qu'il plaça dans l'endroit le plus fréquenté de la ville. Les Egyptiens ne manquèrent pas de s'y assembler et de rendre un culte à la nouvelle idole. Alors Amasis leur fit savoir que cette statue, pour laquelle ils avaient tant de vénération, venait du bassin d'or qui avait servi aux usages les plus vils. « Il en est ainsi de moi, » ajouta-t-il : « j'étais homme du peuple ; mais actuellement je » suis votre roi. Je vous exhorte donc à me rendre l'hon-» neur qui m'est dû. » Les Egyptiens dès lors se soumirent volontiers au gouvernement d'Amasis.

Conquête de l'Egypte par les Perses (527). — La prospérité de l'Egypte grandit encore sous le règne de ce prince. Des milliers de villes couvraient alors les bords du Nil. Mais de grands bouleversements venaient de s'accomplir en Orient. Cyrus, roi des Perses, avait fondé un immense empire, qui s'étendait sur toute l'Asie occidentale. La riche vallée du Nil devait attirer les conquérants voisins. Les Egyptiens n'étaient plus capables de résister à une invasion. La masse de la population, pleine de haine pour les étrangers, était brouillée avec les derniers rois et n'était nullement disposée à les défendre. Aussi lors de l'invasion des Perses, *Psaménite,* fils d'Amasis, fut facilement vaincu par *Cambyse,* fils de Cyrus, qui le fit mettre à mort. L'Egypte devint une province de l'empire des Perses (527).

14. **La civilisation égyptienne.** — *Les sciences et les arts.* — L'Egypte a souvent été appelée le berceau de la civilisation. C'est dans ce pays en effet que l'on retrouve les monuments les plus antiques de l'art humain. Ce sont les Egyptiens qui passent pour avoir les premiers étudié les éléments des sciences, entre autres de la géométrie et de l'astronomie. Mais les sciences n'étaient cultivées que par les prêtres. Il en était de même de la médecine qui était pratiquée d'une étrange manière. Il y avait des médecins pour chaque partie du corps. On ne se figurait pas le corps comme un ensemble d'organes, animés par une vie commune, mais comme une agrégation de parties distinctes.

L'*art égyptien* s'est exercé surtout dans l'architecture et la sculpture. Il ne se distinguait ni par l'élégance ni par la grâce. L'*architecture* était massive, mais colossale et d'un aspect grandiose. Les principales œuvres d'architecture étaient les temples, les pyramides et les obélisques. Les *temples* étaient immenses, avec des murailles de plus de 6 mètres d'épaisseur et des portiques soutenus d'un grand nombre d'énormes colonnes qui avaient jusqu'à 6 mètres de circonférence. — Les *pyramides* sont les plus gigantesques des constructions élevées par les Egyptiens. Aujourd'hui encore les voyageurs sont frappés d'étonnement à la vue de ces masses imposantes, formées de pierres qui ont de 9 à 12 mètres de longueur. La plus grande des pyramides a environ 150 mètres d'élévation et plus de 220

de large à la base. On pense que ces gigantesques monuments ne sont autre chose que des mausolées. — Les *obélisques* étaient des pyramides quadrangulaires très effilées, qui avaient jusqu'à 40 mètres d'élévation. Beaucoup étaient des monolithes, c'est-à-dire formés d'une seule pierre. Les Romains en transportèrent plusieurs à Rome. On en a transporté de nos jours un à Paris, connu sous le nom d'obélisque de Louqsor; c'est un monolithe de plus de 20 mètres d'élévation.

La *sculpture* présente les mêmes caractères que l'architecture. Elle vise plus à imposer par le grandiose qu'à charmer par la grâce. Les statues sont d'une extrême raideur. — Parmi les œuvres de la sculpture égyptienne, il faut citer les *sphinx*, statues monstrueuses ayant la tête d'une femme et le corps d'une lionne. On voit encore près des pyramides un sphinx colossal, taillé dans le roc sur lequel il repose; il a 33 mètres de longueur et sa tête a 9 mètres du menton au sommet. — Les sphinx, comme les obélisques, étaient ordinairement placés devant les temples et formaient parfois des avenues qui conduisaient à ces derniers.

Mais l'art peut-être le plus remarquable, comme aussi le plus important, que les Egyptiens aient cultivé, c'est bien l'écriture, devenue si célèbre sous le nom d'écriture hiéroglyphique, et dont les prêtres seuls avaient la connaissance. Les *hiéroglyphes* se composaient des figures de divers objets de la nature (entr'autres d'animaux) et d'une foule de traits bizarres ; ils représentent tantôt l'objet qu'ils veulent exprimer, tantôt des idées diverses (voir p. 60). Plusieurs monuments égyptiens, entr'autres les obélisques, sont couverts de hiéroglyphes. Ces hiéroglyphes ont été déchiffrés pour la première fois par un savant français, Champollion. La lecture des inscriptions hiéroglyphiques a jeté un jour nouveau sur l'histoire d'Egypte.

L'organisation politique. — Nous savons déjà que l'organisation politique reposait sur la distinction des classes. Le roi était choisi dans celle des guerriers. L'autorité du roi était absolue; le roi était adoré par ses sujets à l'égal d'une divinité, et après sa mort on le rangeait réellement au nombre des dieux. Les prêtres eux-mêmes étaient dans la dépendance absolue du souverain. On a cru longtemps qu'à la mort d'un pharaon, ses actes étaient soumis à un jugement public; mais les monuments égyptiens ne disent rien de cette coutume, qui probablement n'a jamais existé.

La police et l'ordre public étaient réglés par des lois sévères. Le parjure et celui qui ne secourait pas un homme aux prises avec un assassin étaient punis de mort. On coupait la langue à l'espion qui livrait aux ennemis les secrets de l'Etat, les deux mains au faux

monnayeur. Tout Egyptien devait déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens d'existence; une pénalité sévère réprimait les fausses déclarations.

La religion. — Il y avait comme deux religions en Egypte, celle du peuple et celle des prêtres. La religion du peuple était grossière et toute matérielle; elle regardait certains animaux comme des êtres divins : les uns, tels que le bœuf, le chien, le chat, étaient adorés parce que ces animaux sont utiles; d'autres, tels que le crocodile, l'était par un sentiment de crainte; ce terrible reptile, caché dans les joncs des bords du Nil, s'élançait tout à coup sur les habitants qui s'approchaient de trop près et les dévoraient en un instant. Les principales divinités populaires étaient le bœuf *Apis*, l'oiseau *Ibis* (qui faisait la chasse aux nombreux petits serpents que les eaux du Nil laissent sur le rivage en se retirant), l'*Ichneumon*, espèce de chat qui détruit les œufs de crocodile. — Les prêtres cherchaient à se rendre compte des grands phénomènes de la nature et expliquaient le bien et le mal par l'opposition de deux puissances, d'*Osiris*, le génie du bien et l'époux de la bienfaisante *Isis* (les personnifications du soleil et de la lune), et de *Typhon*, le génie du mal et le dieu de la nuit. Les prêtres semblent avoir cru à un dieu unique, à l'immortalité de l'âme et à une vie future.

Les Egyptiens avaient un caractère profondément religieux : ils étaient astreints à une foule de pratiques religieuses qu'ils suivaient avec la plus grande dévotion. Ils étaient très préoccupés d'une vie future, et ils prenaient des soins particuliers pour la conservation des corps humains. Ils faisaient embaumer les cadavres avec des parfums afin de les préserver de la corruption; non-seulement on conservait ainsi les cheveux, les dents, la peau même, que le temps rendait sèche et ferme comme du parchemin, mais encore les traits du visage. Les cadavres égyptiens conservés de cette manière dans les tombeaux sont connus sous le nom de *momies ;* aujourd'hui, c'est-à-dire après plus de 3000 ans, on en a retrouvé un grand nombre parfaitement intacts.

15. **L'Assyrie et la Chaldée.** — *Le territoire de l'Euphrate et du Tigre.* — Le territoire traversé par l'Euphrate et le Tigre est aussi célèbre dans l'histoire ancienne que la vallée du Nil. Ces deux grands fleuves, après avoir parcouru d'abord un pays montagneux, traversent une grande plaine qui est connue sous le nom général de *Mésopotamie*. Les contrées les plus impor-

tantes de ce territoire sont, au nord la montagneuse *Arménie*, au centre l'*Assyrie*, qui est en partie dans les montagnes, en partie dans la plaine; au sud la *Chaldée*, pays complétement plat. Le Tigre et l'Euphrate inondent annuellement les plaines qu'ils traversent, sans toutefois déposer comme le Nil un limon fertile. Cependant une irrigation intelligente, à l'aide de canaux, faisait de la Chaldée dans l'antiquité le jardin de l'Asie.

Les temps primitifs (3000-2000 av. J.-C.).— L'Assyrie et la Chaldée ne formèrent pas dès l'origine un empire unique; elles renfermaient au contraire un grand nombre de tribus de races diverses, gouvernées par des chefs distincts. Les plus anciens de ces chefs que l'on connaisse sont *Nemrod le chasseur* qui fonda Babylone près de l'Euphrate, et *Assur* qui fonda *Ninive* près du Tigre. C'est seulement depuis 2000 ans av. J.-C. que ces tribus furent réunies en une seule nation ayant les mêmes mœurs, parlant le même langage et qui fut appelée la *nation assyrienne*. La nation assyrienne fut bien quelquefois encore partagée en plusieurs royaumes (de Babylone, de Ninive), mais ordinairement elle forma dès lors un seul empire (appelé empire chaldéen ou empire assyrien, suivant que la Chaldée ou l'Assyrie prévalait).

L'ancien empire chaldéen (2000-1600 ans av. J.-C.). — Le premier grand empire qui s'éleva sur les bords de l'Euphrate et du Tigre est appelé *empire chaldéen*, parce qu'il avait son centre dans la Chaldée. Fondé 2000 ans av. J.-C. il dura plusieurs siècles. On ne sait presque rien de l'histoire de cette époque reculée. Il reste cependant des vestiges nombreux des monuments de l'empire chaldéen. Comme la pierre manque absolument dans la Chaldée, les constructions se faisaient en briques, les unes cuites, les autres simplement séchées au soleil. Ordinairement la masse intérieure était en briques séchées; on se contentait de revêtir le mur de briques cuites. Ces

constructions n'avaient évidemment pas la solidité des matériaux granitiques employés dans les monuments égyptiens. Aussi elles n'ont laissé que des amas de décombres informes où l'on a peine à reconnaître les dispositions de l'édifice. L'une des merveilles de l'époque, c'était un *grand canal* qui était le centre des irrigations de la Chaldée.

Environ 1600 ans avant J.-C., l'empire chaldéen fut conquis par les pharaons et assujetti pendant plusieurs siècles à l'Egypte. Cependant Ninive et Babylone conservèrent des rois, qui étaient les vassaux des pharaons (p. 16). Lors du déclin de l'empire d'Egypte, ces rois-vassaux se révoltèrent souvent; ils secouèrent peu à peu le joug de leurs vainqueurs.

16. **Le premier empire d'Assyrie** (1300-788). — *Ninus et Sémiramis.* — Vers l'an 1300 avant J.-C. les rois de Ninive commencent à s'émanciper et fondent le premier empire assyrien. Cet empire s'étend d'abord sur toute la Chaldée; puis sur la Médie, l'Arménie, la Syrie, d'où il menace le royaume d'Israël. Quelques-uns des rois assyriens furent remarquables par leurs exploits guerriers et par leurs monuments. Les historiens grecs avaient accueilli sur l'histoire d'Assyrie d'étranges récits relatifs à *Ninus* et à *Sémiramis*. Ces deux personnages (qui auraient vécu selon les uns 2000 ans avant J.-C., selon d'autres 1300) devaient avoir fait de grandes conquêtes et élevé de nombreux monuments. Les découvertes récentes ont prouvé que Ninus et Sémiramis n'ont jamais existé. Sémiramis occupe dans l'histoire de l'Assyrie la place de Sésostris dans celle de l'Egypte. Elle est l'héroïne du vieil Orient comme Sésostris le héros de l'antique Egypte. On a attribué à Sémiramis non-seulement les œuvres des plus grands rois de Ninive et de Babylone, mais encore la conquête de contrées qui n'ont jamais fait partie de l'empire d'Assyrie.

Sardanapale. — Le premier empire assyrien eut plusieurs siècles de durée. Mais il eut à lutter contre de fréquentes révoltes. Pendant longtemps ces révoltes furent comprimées. Mais les derniers souverains de Ninive vécurent dans la mollesse. Sous le règne de *Sardanapale*, prince voluptueux et efféminé, éclata un soulèvement général à la tête duquel se trouvaient les Babyloniens et les Mèdes. A la vue du danger, Sardanapale s'arracha à ses honteux plaisirs et se montra tout d'un coup plein de vigueur et d'énergie. Il remporta même plusieurs victoires sur les rebelles. Mais il se vit bientôt accablé par les forces réunies de ces derniers et assiégé dans Ninive. Un oracle lui annonça qu'il succomberait quand le Tigre deviendrait son ennemi. Ce fleuve ayant débordé, Sardanapale crut l'oracle accompli et sa fin prochaine. Alors aimant mieux mourir que de se rendre, il se brûla sur un bûcher avec ses femmes et toutes ses richesses.

Ninive fut pillée et livrée aux flammes. La superbe capitale fut entièrement rasée, à tel point qu'on n'est pas encore parvenu à retrouver un seul pan de mur antérieur à ce désastre. Ainsi finit le premier empire d'Assyrie. Les peuples qui avaient pris part à la révolte, entre autres les Babyloniens et les Mèdes, formèrent des états indépendants. L'Assyrie elle-même fut assujettie momentanément à Babylone.

Les récits qui racontaient l'histoire fabuleuse de Ninus et de Sémiramis, ajoutaient que *Ninyas*, fils de Ninus, et tous ses successeurs avaient été des princes incapables et plongés dans la mollesse, une espèce de rois-fainéants. On comprend que l'empire d'Assyrie eût difficilement subsisté cinq siècles dans cette triste situation. En réalité les rois d'Assyrie déployèrent une grande activité et les trois derniers souverains, en particulier Sardanapale, doivent seuls être rangés dans la catégorie des rois-fainéants.

17. **Second empire d'Assyrie** (769-606). — *Salmanasar et Sennachérib.* — Les Assyriens, qui étaient de beaucoup la plus belliqueuse des populations de la Mésopotamie, ne tardèrent pas à se relever de leurs désastres. A peine vingt ans après la ruine de Ninive, un descendant des anciens souverains chassa les Babyloniens et rétablit l'empire d'Assyrie. Ce second empire d'Assyrie recouvra bientôt le territoire possédé par le premier, qu'il dépassa même en étendue. Les royaumes de Juda et de Samarie furent plusieurs fois envahis et rendus tributaires; celui de Samarie fut même détruit. L'Egypte fut un moment assujettie; enfin, au moyen de leurs flottes, les rois assyriens faisaient sentir leur puissance jusque dans l'île de Chypre.

Les rois les plus célèbres du second empire d'Assyrie furent Salmanasar et Sennachérib. *Salmanasar* emmena en captivité Osée, le dernier roi de Samarie. C'était l'habitude des rois assyriens de transplanter en masse les populations vaincues dans des contrées éloignées. Tandis que les tribus israélites étaient déportées en Assyrie, des colonies militaires d'Assyriens et de Chaldéens les remplacèrent dans leurs foyers. *Sennachérib* est le plus célèbre des conquérants assyriens. Il subit cependant quelques revers. Deux fois il assiéga Jérusalem ; une première fois le roi *Ezéchias* dut payer une rançon pour sauver sa capitale; mais la seconde fois la peste enleva plus de 150,000 hommes à l'armée assyrienne, qui dut lever le siége. Le grand titre de gloire de Sennachérib c'est d'avoir rebâti *Ninive*, qui redevint une splendide cité, la rivale de Babylone.

Les révoltes qui avaient ébranlé l'ancien empire, se renouvelaient continuellement. Les rois assyriens les réprimèrent d'abord avec violence, déportant les populations vaincues. Mais les derniers souverains furent moins

belliqueux. Du reste l'empire assyrien s'épuisait, tandis que ses voisins grandissaient. Les Mèdes et les Babyloniens, s'étant de nouveau ligués, vinrent assiéger Ninive, qui, pour la seconde fois, fut prise et détruite de fond en comble. L'illustre capitale, la splendide reine de l'Asie disparut à jamais.

Cet immense désastre qui changea la face de l'Asie n'est rappelé sur aucun monument connu. Les écrivains de l'antiquité ont généralement confondu la seconde destruction de Ninive avec la première. Deux siècles après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux lors de l'expédition de Cyrus le jeune, ne prononce même pas le nom de Ninive. C'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée, toute en ruines, sous le sol où elle était ensevelie depuis bientôt 25 siècles.

Babylone durant la domination égyptienne et assyrienne (1600-606). — Babylone, la principale ville de la Chaldée, passait pour avoir été bâtie par Nemrod le chasseur, qui aurait été en même temps le fondateur d'un empire chaldéen de race chamite, mais dont l'histoire est complétement inconnue. Plus tard s'éleva un empire chaldéen, de race sémite, appelé ordinairement premier empire chaldéen, parce que l'histoire ne tient pas compte de l'empire chamite de Nemrod. Cet empire chaldéen (qui dura de 2000 à 1600 ans av. J.-C.) fut détruit par les Egyptiens.

Cependant Babylone, sous la domination égyptienne, continua d'avoir des rois particuliers, mais qui étaient vassaux des pharaons. Durant presque toute l'existence de l'empire assyrien, les rois de Babylone furent de même les vassaux des rois d'Assyrie. Mais la grande, la populeuse Babylone ne pouvait supporter la suprématie étrangère, et pendant les dix siècles de la domination égyptienne et assyrienne, elle aspira toujours à l'indépendance. A diverses reprises elle parvint à secouer le joug. C'est ainsi que vers l'an 1100 un chef babylonien s'empara même de Ninive et enleva des temples les statues des dieux qu'il transporta à Babylone comme trophées.

Dans la suite Babylone prit une grande part à la première destruction de Ninive (en 788). Elle crut un moment qu'elle allait remplacer sa rivale dans la domination de l'Asie, et déjà son chef *Phul* (ou Bélésis) menaçait le royaume d'Israël. Mais l'empire assyrien s'était promptement relevé (769). Vainement *Nabonassar*, le successeur de Phul, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois de Ninive qui avaient

régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom (l'*ère de Nabonassar* s'ouvre à l'année 747 av. J.-C.). Après lui, le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence et subit de nouveau le joug des Assyriens. Ce fut seulement après la dernière destruction de Ninive que Babylone rendit à la Chaldée son antique suprématie.

18. **L'empire Babylonien** (606-538). — *Nabopolassar.* — Après la ruine de Ninive, les Mèdes et les Babyloniens se partagèrent l'Assyrie; les premiers gardèrent la partie montagneuse, les seconds occupèrent les vastes et riches plaines de la Mésopotamie. Tandis que les Mèdes étendaient leur domination vers le nord, *Nabopolassar* fondait sur les bords de l'Euphrate l'*empire babylonien* appelé aussi *second empire chaldéen,* qui prit aussitôt la place de l'empire d'Assyrie. Il s'occupa activement de relever sa capitale, dont la plupart des édifices tombaient en ruines; Babylone ne tarda pas à remplacer Ninive et à faire briller d'un dernier éclat les splendeurs de la civilisation assyrienne.

Nabuchodonosor. — Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, est l'un des rois les plus célèbres de l'Asie. Comme les grands pharaons, il s'illustra autant et plus encore par ses magnifiques constructions que par ses conquêtes. Limité au nord et à l'est par l'empire des Mèdes qui commençait à devenir menaçant, il dirigea son ambition du côté de l'ouest, c'est-à-dire du côté de l'Egypte, de la Palestine et de la Phénicie. Les petits états de ces deux derniers pays, menacés par leur redoutable voisin, cherchèrent un appui dans l'Egypte.

L'alliance égyptienne fut plus nuisible qu'utile au royaume de Juda. Nabuchodonosor, irrité de cette alliance, marcha contre la Judée, dévasta le pays et mit le siége devant *Jérusalem.* Durant dix-huit mois, les Juifs repoussèrent toutes les attaques; mais ils furent vaincus par la famine. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche

dans la ville. Le roi *Sédécias,* après avoir vu ses fils massacrés, fut chargé de chaînes et conduit à Babylone. Le grand prêtre fut égorgé, le temple renversé et Jérusalem détruite (588). Ainsi finit le royaume de Juda et commença pour les Juifs la *captivité de Babylone.* Le roi d'Egypte ayant donné asile aux Juifs fugitifs, l'Egypte fut envahie et ravagée. — *Tyr* fut pareillement attaquée et emportée d'assaut après un siége mémorable qui dura treize ans.

Après avoir ainsi étendu son empire sur toute la Syrie jusqu'à la Méditerranée, Nabuchodonosor se retira dans sa capitale. Le reste de son règne fut consacré à la construction des immenses ouvrages qui firent alors de Babylone la première ville du monde. Plusieurs monuments attribués à Sémiramis sont l'œuvre de ce prince. C'est lui qui fit élever ces fameux *jardins suspendus*, terrasses artificielles, couvertes d'arbres et qui devaient rappeler à la reine, mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays; — le *temple de Bélus* ou de *Baal*, formé de huit tours superposées et qui servait aussi à observer le cours des astres; — des *quais* le long des deux rives de l'Euphrate, sur une étendue de plusieurs lieues; — un *pont* qui avait plus de 3000 pieds de longueur et à chaque extrémité un château flanqué de tours et enveloppé d'une triple enceinte de murailles. Un tunnel construit sous l'Euphrate faisait communiquer ces deux châteaux. Pour établir ce tunnel, on avait détourné momentanément le cours du fleuve dans un immense bassin. Nabuchodonosor entoura sa capitale d'une double enceinte de murailles, hautes de plus de 30 mètres et si larges que plusieurs chars pouvaient y passer de front. La muraille extérieure avait plus de 20 lieues de circuit; elle était percée de 100 portes d'airain et flanquée d'un grand nombre de tours.

Les succès remportés par Nabuchodonosor lui tour-

nèrent la tête et dans sa folie il voulut se faire adorer comme une divinité. Mais l'orgueilleux monarque perdit la raison et demeura pendant sept mois semblable à une brute.

Le vaste empire de Babylone ne dura pas longtemps. Attaqué par Cyrus, roi des Perses, il succomba au premier choc. *Balthasar,* dernier successeur de Nabuchodonosor, fut assiégé dans sa capitale. Il était assis à un somptueux festin, quand apparurent sur la muraille de la salle du banquet des caractères mystérieux, qui lui annonçaient que ses actions étaient pesées, ses jours accomplis et que son royaume allait passer aux Perses et aux Mèdes. Cette nuit même Cyrus s'emparait de Babylone et mettait fin à l'empire fondé par Nabopolassar.

19. **La civilisation assyrienne.** — *L'industrie et le commerce.* — La civilisation fit de remarquables progrès à Ninive et à Babylone. Cette civilisation assyrienne, qui put rivaliser avec celle de l'Egypte, fut favorisée par un prodigieux mouvement industriel et commercial. Babylone en particulier était naturellement appelée par sa situation à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée de deux fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde.

On fabriquait à Babylone d'incomparables tissus de laine et de lin, des tapis renommés par leur extrême finesse et leurs vives couleurs, des armes habilement ciselées, des meubles, des objets d'orfèvrerie et mille autres articles très recherchés. Ces produits divers étaient transportés au loin, et les marchands apportaient en échange les productions des autres pays, telles que les épices, les pierres précieuses et les grands chiens de l'Inde, les parfums, l'or, l'ivoire et l'ébène de l'Arabie et de l'Ethiopie. On avait établi, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères.

L'Euphrate était du reste la voie principale du commerce assyrien. Aussi d'immenses travaux avaient été entrepris en vue d'en faciliter la navigation; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux ; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens, et au

moyen de dérivations nombreuses l'on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Les marchands arméniens descendaient l'Euphrate dans des bateaux faits avec des peaux et de forme ronde. Arrivés à Babylone, ils vendaient leurs marchandises, roulaient les peaux de leurs bateaux et les emportait avec eux en reprenant la voie de terre.

Les arts. — L'art n'était guère moins développé à Ninive et à Babylone que le commerce et l'industrie. A la vérité la superbe Babylone est restée jusqu'à nos jours ensevelie sous ses ruines. Mais sa vieille rivale, Ninive, qui depuis tant de siècles avait disparu sans avoir laissé aucune trace de son existence, vient de renaître à nos yeux dans quelques-uns des monuments de sa splendeur. Les Assyriens avaient l'habitude d'élever des tertres considérables pour servir de plate-forme aux temples et aux palais. Ninive était presque tout entière bâtie sur des éminences artificielles, qui s'étendaient sur une ligne immense. Or sur l'une d'elles on a découvert les ruines d'un vaste palais, ayant de grandes portes, décorées de statues colossales qui représentent des taureaux ailés à tête humaine. Les façades extérieures et les murs des salles sont pareillement décorés de tableaux taillés dans la pierre et exécutés avec une grande habileté.

Ces tableaux représentent les cérémonies religieuses, les usages domestiques, les conquêtes des rois, les supplices infligés aux vaincus, en un mot tout ce qui constituait la vie sociale des peuples anciens. Ici l'on voit des divinités, là une procession composée d'une longue suite de personnages offrant au monarque des chars attelés de quatre chevaux, des tables, des vases, de petites villes portées au bout des doigts. Plus loin ce sont des scènes de batailles, dans lesquelles figurent les types très reconnaissables des nations vaincues par les Assyriens. — Les monuments de Ninive sont comme ceux d'Egypte souvent recouverts d'inscriptions, dont les caractères sont appelés *cunéiformes*, ce qui signifie ayant la forme d'un clou.

Les sciences. — Les Assyriens et les Chaldéens développèrent beaucoup l'étude des lettres et des sciences. Ils s'occupaient de grammaire; ils avaient des dictionnaires. La science la plus cultivée était l'astronomie. Dès l'époque de leur premier empire, les Chaldéens avaient accompli dans cette science tous les progrès que l'on pouvait réaliser avec le simple secours des yeux. La science du calcul, si indispensable à l'astronomie, était aussi passablement avancée.

La religion. — Les Assyriens adoraient surtout *les astres*. Bélus, *Bel* ou Baal, qui était leur dieu suprême, était aussi l'astre suprême, le soleil. Tous les événements de la vie passaient pour être le résul-

tat de l'influence des astres. Aussi l'astrologie était en grand honneur et les astres étaient fréquemment consultés.

Les institutions politiques. — Il n'y avait pas en Assyrie, comme en Egypte, de classes distinctes de personnes; il n'existait pas non plus d'aristocratie héréditaire; il y régnait au contraire une sorte d'égalité sociale. — Le pouvoir du roi était un despotisme absolu. Cependant le roi n'était pas en Assyrie, de même qu'en Egypte, considéré comme un Dieu. Les peines étaient très cruelles. La peine de mort ne s'appliquait presque jamais sans des raffinements de cruauté que l'Egypte ne connut jamais. Pour des fautes de moindre importance que celles qui méritaient la mort, la mutilation d'un ou de plusieurs membres était une peine très habituelle, ainsi que celle de crever les yeux.

C'étaient jusqu'ici les Egyptiens, puis les Assyriens, c'est-à-dire des *Chamites*, puis des *Sémites* qui avaient successivement dominé le monde par la civilisation et par les armes. Le tour des peuples de la *race de Japhet* était arrivé. Les *Mèdes* et les *Perses* vont prendre la place des Egyptiens et des Assyriens. Ils appartenaient à cette grande branche de la race japhétique qu'on appelle les *Aryens* ou les Indo-Européens, branche à laquelle se rattachent presque tous les peuples de l'Europe.

20. **Déjocès.** — *Fondation du royaume des Mèdes.* — Entre la mer Caspienne et le golfe Persique se trouve une contrée montagneuse qui comprend la Médie au nord et la Perse au sud. Les Mèdes et les Perses subirent la domination assyrienne jusqu'à la chute de Sardanapale, époque où ils recouvrèrent leur indépendance.

Les *Mèdes*, longtemps asservis, ne surent pas se gouverner eux-mêmes. Le désordre régnait dans leurs bourgades et leurs divers cantons étaient plongés dans l'anarchie. C'est alors qu'un Mède habile, nommé *Déjocès*, résolut de profiter de ces circonstances pour s'emparer du souverain pouvoir. Il gagna d'abord l'affection et l'estime des habitants de sa bourgade, qui le choisirent pour juge. Il montra beaucoup de droiture dans l'exercice de

sa charge. Les habitants des autres bourgades, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que par lui. Quand Déjocès vit la foule des clients augmenter de plus en plus, il déclara tout à coup qu'il renonçait à ses fonctions. Il ne pouvait pas, disait-il, passer sa vie à s'occuper des affaires d'autrui, tandis qu'il négligeait les siennes propres. Alors les brigandages et l'anarchie reparurent avec plus de violence que jamais. Les Mèdes consternés s'assemblèrent et tinrent conseil. Les amis de Déjocès dirent hautement que le seul moyen de rétablir l'ordre, c'était de se donner un souverain. Cet avis l'ayant emporté, Déjocès fut aussitôt élu roi à l'unanimité des suffrages. Il accepta, à condition qu'on lui bâtit un palais et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne.

Une fois maître du pouvoir, Déjocès obligea ses sujets à construire l'immense ville d'*Ecbatane* et à entourer cette capitale de sept murs d'enceinte. Puis le nouveau monarque tint le peuple à distance, et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi et que même personne ne fixerait ses regards sur lui. Il institua ce cérémonial imposant, afin que ceux qui avaient été élevés avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante. Il craignait aussi que ceux qui ne lui étaient inférieurs ni en bravoure, ni en mérite, ne lui portassent envie et ne conspirassent contre sa personne. Il espérait qu'en se rendant invisible à ses sujets il passerait bientôt pour un être d'une espèce différente et supérieure.

Du reste Déjocès usa sagement de son autorité. Partout l'ordre fut rétabli, et les Mèdes, qui avaient été jusqu'à cette époque divisés en plusieurs tribus, ne formèrent plus à l'avenir qu'une seule nation.

21. Phraorte et Cyaxare. — *Conquêtes de l'empire médique.* — Après le règne pacifique de Déjocès vinrent les règnes belliqueux de son fils *Phraorte* et de son petit-fils *Cyaxare.* Phraorte assujettit d'abord les Perses et fonda ainsi *l'empire Médo-Perse.* Il subjugua encore plusieurs peuples voisins ; mais il échoua dans une expédition contre Ninive ; il fut vaincu et tué dans une bataille.

Son fils *Cyaxare* fut le plus belliqueux des rois mèdes. Il donna le premier aux armées asiatiques une organisation vraiment militaire. Il mit ensemble les guerriers qui portaient des armes pareilles, et forma de cette manière différents corps de troupes, les lanciers, les archers, les cavaliers. Cyaxare dirigea d'abord ses armes vers la mer Noire (qui s'appelait autrefois le Pont-Euxin), et il poussa ses conquêtes jusqu'au fleuve *Halys*, qui traverse l'Asie Mineure. Voulant ensuite venger son père, il marcha contre Ninive. Déjà il avait vaincu les Assyriens, déjà il assiégeait Ninive, lorsqu'il fut assailli par une immense armée de Scythes. Les *Scythes* étaient un peuple campé dans les plaines de la Russie actuelle, qui s'appelait alors de leur nom, *Scythie.* Ils avaient franchi le Caucase pour se ruer sur les riches contrées de l'Asie. Vainement Cyaxare voulut arrêter l'invasion de ces barbares. Il fut vaincu et les Scythes se répandirent sur toute l'Asie occidentale. Ils furent les maîtres du pays pendant près de trente ans et le dévastèrent. Cyaxare ne put délivrer ses états de ce fléau que par la perfidie. Les Mèdes invitèrent les barbares à un grand festin et ils les égorgèrent après les avoir enivrés. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination sur l'Asie. Cyaxare se ligua avec Nabopolassar, chef des Babyloniens, et s'empara de Ninive, qui cette fois fut détruite, l'an 606 (p. 32).

22. **Astyage.** — *La naissance et l'enfance de Cyrus.* — Cyaxare eut pour successeur son fils *Astyage.* Ce roi avait une fille nommée *Mandane*, qu'il maria à un Perse appelé *Cambyse.* Après ce mariage, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait de ses rameaux toute l'Asie. Ayant demandé aux mages l'interprétation de ce songe, ceux-ci lui dirent que le fils qui naîtrait de Mandane règnerait un jour à sa place. Aussitôt Astyage fit venir sa fille auprès de lui, dans la pensée de faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsque celui-ci fut né, le roi ordonna à *Harpagus*, l'un de ses officiers les plus dévoués, de mettre à mort son petit-fils. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un pareil crime; mais il fit venir un des pâtres d'Astyage, qui habitait au sein des montagnes, et il le chargea d'exposer l'enfant dans un lieu désert fréquenté par les bêtes sauvages, le menaçant de la mort la plus affreuse s'il laissait vivre celui-ci.

De retour chez lui, le pâtre, qui soupçonnait que le nouveau-né était le fils de Mandane, fit connaître à sa femme la funeste mission dont il était chargé. Celle-ci venait de mettre au monde un enfant qui était mort en naissant. Touchée de la beauté et des grâces du petit-fils du roi, elle supplie son mari de ne pas obéir et elle l'engage à exposer son propre enfant mort-né à la place de l'enfant de Mandane. Le pâtre céda, et quand, quelques jours après, Harpagus lui fit demander le cadavre de l'enfant qui lui avait été remis, il présenta celui de son fils.

Le fils de Mandane fut donc élevé dans la maison du pâtre, sous le nom de *Cyrus.* Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi. Le fils d'un noble ayant refusé de lui obéir, Cyrus le fit saisir par ses compagnons et battre de verges. L'enfant irrité se plaignit à son père, qui se rendit auprès du roi pour demander vengeance de l'affront qu'avait subi son

fils. Astyage aussitôt envoya chercher le pâtre et Cyrus. Lorsqu'ils furent arrivés, le roi fit de vifs reproches à ce dernier. « Comment, » lui dit-il, « étant le fils d'un de » mes esclaves, as-tu osé traiter d'une manière si indigne » le fils d'un des premiers de ma cour? » — « Seigneur, » répondit Cyrus, « j'ai agi avec justice : les enfants du » village m'avaient choisi pour leur roi, parce que je leur » paraissais le plus digne ; tous exécutaient mes ordres ; » un seul a osé me désobéir ; je l'ai fait punir. Si cette » action mérite un châtiment, me voici prêt à le subir. »

La ressemblance des traits de Cyrus avec les siens, sa réponse si ferme et si noble, son âge, tout concourt à frapper vivement l'esprit du roi. Il interroge le pâtre et découvre la vérité. Alors sa colère se tourne contre Harpagus. Mais pour mieux assurer sa vengeance, il feint d'être heureux de ce que son petit-fils lui est rendu, et il prie Harpagus d'envoyer son propre fils, âgé de 13 ans, auprès de Cyrus, afin de lui tenir compagnie. Il l'invite en outre à venir souper avec lui et à prendre part au sacrifice d'actions de grâces qu'il veut offrir aux dieux.

Dès que le fils d'Harpagus fut arrivé au palais, le roi le fit égorger et couper en morceaux. L'heure du repas venue, on servit à Astyage du mouton et à Harpagus le corps de son fils. Après le repas on apporta à ce seigneur une corbeille couverte, qu'on le pria de découvrir. Harpagus reconnut la tête, les mains et les pieds de son enfant. Cependant il ne parut point troublé, et le roi ayant demandé s'il avait trouvé le repas de son goût, « oui, seigneur, » répondit-il, « car tout ce qu'il vous » plaît de faire m'est agréable. » Harpagus dissimula sa douleur et attendit l'heure de la vengeance. De son côté, Astyage consulta les mages, et ceux-ci ayant déclaré que son songe était accompli, puisque son petit-fils avait été élu roi par ses camarades, il se rassura et renvoya Cyrus en Perse auprès de ses parents.

Etats de l'Asie Occidentale vers l'an 600. — **A l'époque où parait Cyrus trois peuples principaux se partageaient la domination de l'Asie occidentale : 1° Les *Mèdes*, dont l'empire s'étendait depuis le fleuve Halys jusque vers l'Indus ; — 2° les *Chaldéens* ou *Babyloniens*, qui dominaient sur la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, c'est-à-dire du Tigre à la Méditerranée ; — 3° les *Lydiens*, qui étaient maîtres de la plus grande partie de l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys.**

23. **Cyrus.** — *Chute de l'empire des Mèdes* (559). — La Perse est cette contrée montagneuse, que nous appelons aujourd'hui *Farsistan*. Les Perses restèrent longtemps nomades, à demi-sauvages ; ils durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux une vigueur indomptable. Transporté au sein d'une nation pareille, Cyrus y reçut l'éducation la plus virile. Il comprit bientôt tout le parti qu'il pouvait tirer de l'énergique population qui l'entourait. Il eut bientôt aussi gagné l'affection de chacun, et il parvint par son habileté à se faire nommer chef de toutes les tribus des Perses et à les réunir en corps de nation, comme son aïeul Déjocès avait fait autrefois pour les Mèdes (p. 38).

Pendant ce temps Harpagus, qui brûlait de se venger d'Astyage, suivait avec attention le développement du jeune prince. Il devina son ambition et l'excita à se révolter contre son aïeul. Cyrus ne demandait pas mieux. Il rassembla un jour ses compatriotes, les harangua, et, les faisant rougir de leur sujétion, il leur promit, s'ils voulaient le suivre, de les affranchir du joug des Mèdes. Les Perses applaudirent et se soulevèrent. A la nouvelle de cette révolte, Astyage somma son petit-fils de se rendre auprès de lui. Cyrus répondit au messager : « Dis à ton » maître qu'il me verra plus tôt qu'il ne voudra. »

Sur cette réponse, Astyage fit prendre les armes aux Mèdes et donna le commandement des troupes à Harpagus. Celui-ci marcha au-devant de l'armée perse ; mais à peine fut-il en présence de l'ennemi qu'il passa du côté

de Cyrus. Cette défection entraîna la déroute complète des Mèdes. Astyage irrité tourna sa colère contre les mages qui lui avaient conseillé de laisser vivre son petit-fils, et il les fit mettre à mort. Puis ayant levé une nouvelle armée, il marcha en personne contre les Perses. Mais il fut défait et tomba entre les mains de Cyrus, qui se contenta de lui enlever sa couronne.

24. Crésus, roi de Lydie. — *Conquête du royaume de Lydie par Cyrus.* — Les Lydiens étaient un peuple puissant qui avait pour capitale *Sardes*. A cette époque ils avaient pour roi *Crésus*, célèbre par ses richesses. Ce prince reçut un jour à sa cour un des sages de la Grèce; c'était l'athénien *Solon*. Après avoir étalé devant lui tous ses trésors, Crésus lui demanda s'il connaissait sur la terre quelqu'un de plus heureux que lui. Oui, répondit Solon, et le sage lui cita trois exemples, pris dans le petit territoire de sa patrie, de simples citoyens qu'il estimait avoir joui d'une félicité bien préférable à celle d'un roi. Et comme Crésus ne cachait pas l'étonnement, ni le déplaisir que lui causait une telle réponse, Solon ajouta qu'il ne pouvait pas donner à quelqu'un le nom d'homme heureux avant de savoir si cet homme avait jusqu'à la fin de ses jours vécu dans la prospérité.

Crésus ne tarda pas à éprouver la vérité des paroles du sage étranger. Quand il reçut la nouvelle des victoires des Perses sur les Mèdes, ses alliés, il résolut de marcher contre Cyrus. Mais auparavant, il fit consulter le fameux oracle de Delphes en Grèce sur l'issue de la lutte dans laquelle il voulait s'engager. Il reçut pour réponse que s'il entreprenait cette guerre, il détruirait un grand empire. Plein d'espérance, il franchit l'Halys, frontière de ses états, et il envahit le territoire mède. Cyrus accourut pour repousser cette agression. Une première rencontre eut lieu, mais la nuit sépara les combattants et la victoire

demeura indécise. Cependant la bataille avait été si terrible que les deux adversaires semblaient hors d'état de recommencer immédiatement la lutte.

Le roi de Lydie reprit le chemin de ses états et Cyrus de son côté ne paraissait pas disposé à l'inquiéter dans sa retraite. Crésus, croyant la campagne finie, licencia même une partie de ses troupes. A cette nouvelle, Cyrus se jeta sur la Lydie et apparut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus, quoique pris au dépourvu, sortit au-devant de l'ennemi, accompagné de la cavalerie lydienne, qui passait pour la meilleure de l'Asie. Le combat fut long et sanglant. A la fin les Perses l'emportèrent. Crésus dut se renfermer dans sa capitale. Cyrus promit une récompense à celui des soldats qui monterait le premier sur la muraille. L'un d'eux regardait un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible ; à ce moment un Lydien en descendait pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et il remonta ensuite par le même chemin. Témoin de ce fait, le soldat de Cyrus suivit les traces du Lydien ; d'autres Perses montèrent après lui, et la ville fut ainsi prise après quelques jours de siége.

Crésus fut fait prisonnier et condamné par son vainqueur à périr dans les flammes. Alors le roi de Lydie, sur le bûcher, s'écria tout à coup : « Solon, Solon, Solon. » Cyrus étonné de ce cri, voulut en avoir l'explication. Crésus raconta la visite que lui avait faite jadis le sage d'Athènes, et il ajouta : « Je vois bien maintenant que » nul homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire » encore. » Ces paroles firent rentrer Cyrus en lui-même. Le roi des Perses, songeant à l'instabilité des choses humaines, fit descendre Crésus du bûcher, le traita dès lors avec générosité, et souvent même le consulta pour ses entreprises.

25. **Cyrus étend l'empire des Perses sur l'Asie occidentale. Sa mort.** — La conquête du royaume de Lydie entraîna celle de toute l'Asie Mineure. Cyrus marcha ensuite contre Babylone, qu'il assiégea pendant longtemps. Il ne parvint même à s'emparer de cette puissante cité que par un stratagème. Il fit détourner l'Euphrate de son cours, et, à la pointe du jour, les Perses entrèrent dans Babylone par le lit du fleuve, surprenant ses habitants plongés dans l'orgie d'une fête. Cette capitale était si immense que les habitants des quartiers du centre ne furent, dit-on, informés que le soir de la prise de leur cité (538). Deux ans après, Cyrus donna par un édit la permission aux Juifs de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem. Ainsi finit pour ce peuple la captivité de Babylone (536).

Par la soumission des royaumes des Mèdes, des Lydiens et des Babyloniens, l'empire des Perses s'étendait sur toute l'Asie occidentale. Les Lydiens entreprirent de se soulever. Mais Cyrus eut bien vite réprimé cette révolte. On dit que ce prince irrité se disposait à punir sévèrement les rebelles, lorsque Crésus l'arrêta, en lui conseillant de les désarmer, de leur interdire tout vêtement guerrier, de les obliger à porter la robe flottante, indice d'une vie voluptueuse; en outre les enfants des Lydiens devaient à l'avenir apprendre à jouer de la lyre, à chanter, et,à n'exercer que des métiers énervants. C'est ainsi que par le conseil pernicieux de leur ancien roi, les Lydiens, jadis si braves, devinrent un peuple efféminé.

Maître de l'Asie occidentale, Cyrus tourna ses armes contre les *Massagètes*, peuple scythe qui habitait les bords de la mer Caspienne. Le roi ayant feint d'abandonner son camp, les Massagètes y pénétrèrent, se gorgèrent du vin que les Perses avaient laissé et s'endormirent. Cyrus accourut sur ces entrefaites, assaillit les Massagètes, en

fit périr un grand nombre, parmi lesquels le fils de leur reine *Tomyris*. Celle-ci résolut de venger la mort de son fils. A son tour elle parvint à attirer Cyrus dans une embuscade. Les deux armées se trouvant à quelque distance l'une de l'autre, on se tira d'abord une multitude de flèches; les flèches épuisées, on fondit les uns sur les autres à coups de lance. Après une lutte acharnée, la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses fut détruite. Cyrus lui-même fut tué, et l'on raconte que Tomyris après avoir fait couper la tête à son cadavre, la plongea dans une outre pleine de sang humain, en disant: « Assouvis-toi après ta mort du sang dont tu as été si altéré durant ta vie. »

26. **Cambyse**. — *Conquête de l'Egypte* (525). — Cyrus laissa deux fils. L'aîné, *Cambyse*, hérita de sa couronne; le cadet, *Smerdis*, reçut le gouvernement de quelques provinces. L'Egypte, si célèbre par ses richesses, avait de tout temps excité la convoitise des conquérants asiatiques. Cambyse marcha donc contre Psaménite qui régnait alors en Egypte. Une grande bataille fut livrée sous les murs de *Peluse*, ville située sur l'une des bouches du Nil et qui était la clef du fameux Delta. Les Egyptiens furent vaincus. On raconte que Cambyse imagina un singulier moyen pour s'emparer de Péluse. Il plaça devant son armée des animaux que les Egyptiens regardaient comme sacrés; les assiégés n'osèrent pas s'exposer à blesser leurs dieux et laissèrent les Perses entrer dans la place. Cambyse usa cruellement de sa victoire. Psaménite fut mis à mort. L'Egypte fut conquise et durement opprimée.

Cambyse voulut étendre ses conquêtes en Afrique et soumettre les Carthaginois. Carthage était une colonie florissante des Phéniciens. On ne pouvait l'attaquer que par mer. Or les Phéniciens, dont les vaisseaux faisaient

la force principale de la marine des Perses, refusèrent de faire la guerre à leur colonie. Cambyse dut forcément renoncer à ses projets de ce côté-là.

L'armée qu'il envoya en Libye pour s'emparer des richesses du temple de Jupiter Ammon, périt dans le désert. Elle fut ensevelie sous les monceaux de sable qu'avait soulevés un violent vent du midi. Cambyse avait voulu diriger en personne l'expédition contre les Ethiopiens. Il ne fut pas plus heureux; privés de vivres, les soldats en vinrent à se dévorer les uns les autres; ils se groupaient par dizaine, puis tiraient au sort l'un d'eux, qui était destiné à assouvir la faim des autres. Cambyse, épouvanté à cette vue, revint sur ses pas après avoir perdu beaucoup de monde.

A son retour, il trouva les Egyptiens occupés à célébrer la fête de leur dieu, le bœuf qu'ils appelaient *Apis*. S'imaginant qu'ils célébraient ses revers, il se fit amener le prétendu dieu, le frappa de son épée, si bien que celui-ci peu après mourut de sa blessure; puis il fit battre de verges les prêtres et massacrer tous les Egyptiens qui assistaient à la fête. Cambyse semblait frappé de démence. Il fit tuer son frère Smerdis. Nombre de Perses périrent aussi. On assure qu'il fit un jour enterrer vifs jusqu'à la tête douze de ses courtisans. Si les gens de sa cour étaient ainsi traités, quel devait être le sort des Egyptiens! Il blessait leurs usages, détruisait leurs monuments, brûlait leurs dieux et persécutait les prêtres. Enfin ayant appris qu'une révolte avait éclaté en Perse, il partit pour la comprimer. Mais en s'élançant sur son cheval, il se blessa de son cimeterre et mourut peu après.

27. **Le faux Smerdis. Avénement de Darius** (521). — *La révolte de Babylone et Zopyre.* — Pendant que Cambyse se livrait en Egypte à ses extravagances, un mage, qui ressemblait à son frère Smerdis, se faisait pas-

ser pour ce prince et s'emparait de la couronne. Cette révolte fut provoquée par les mages, qui formaient en Médie une caste puissante et qui exerçaient aussi à la cour des rois de Perse une très grande influence. Elle fut appuyée par les Mèdes, qui désiraient reprendre aux Perses la domination que ceux-ci leur avaient enlevée.

Mais le faux Smerdis ne régna pas une année. Le nouveau roi ne se laissant voir par personne, cette circonstance éveilla des soupçons. Sept seigneurs perses firent une conjuration et pénétrèrent dans le palais. Ils massacrèrent le faux Smerdis, lui coupèrent la tête qu'ils promenèrent dans toute la ville, afin que le peuple pût s'assurer de l'imposture. Les Perses, furieux d'avoir été trompés, tuèrent tous les mages qu'ils rencontraient.

Les sept conjurés proclamèrent roi l'un d'entre eux, qui se nommait *Darius*. L'usurpation des mages avait ébranlé l'empire de Cyrus et plusieurs provinces s'étaient rendues indépendantes. Mais Darius les fit rentrer dans la soumission. La plus célèbre de ces révoltes est celle de *Babylone*. Darius resta plus d'un an au siége de cette ville, et ne put la prendre que par perfidie. *Zopyre,* l'un des sept conjurés, s'entendit avec le roi. Il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet et se présenta en cet état aux Babyloniens. Ceux-ci, le croyant une victime de Darius, l'accueillirent volontiers et lui accordèrent même le commandement d'un corps de troupes. Le prétendu transfuge fit en effet plusieurs sorties, dans lesquelles il battit les assiégeants. Ces succès accrurent la confiance des Babyloniens qui lui remirent la garde des remparts. Aussitôt Zopyre ouvrit les portes de la ville à son maître.

C'est ainsi que Babylone tomba pour la seconde fois au pouvoir des Perses. Ses murailles furent alors abattues. Puis Darius donna le gouvernement de la ville à Zopyre pour le récompenser de son dévouement.

28. Expédition de Darius contre les Scythes. — Après avoir relevé la domination des Perses, un moment ébranlée, Darius reprit les plans de conquête de ses prédécesseurs. L'empire perse s'étendait en Asie et en Afrique aussi loin qu'il était possible; Darius résolut de tourner ses forces contre l'Europe. Dans ce but il recommença l'expédition, dans laquelle Cyrus avait échoué, contre les Scythes nomades, qui habitaient au nord du Pont-Euxin. Mais il les attaqua cette fois d'un autre côté. Il franchit le Bosphore de Thrace (aujourd'hui le détroit de Constantinople), traversa la Thrace, passa le Danube sur un pont de bateaux et envahit la Scythie (nom que l'on donnait à toute la contrée qui s'étendait le long du Pont-Euxin, des bouches du Danube au Caucase).

Les Scythes résolurent de ne pas combattre leurs ennemis en bataille rangée, mais de se retirer peu à peu en dévastant le pays. Ce plan, conforme aux habitudes de ce peuple et à la nature de ses plaines, réussit complétement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert. Après une poursuite inutile, Darius revint sur ses pas; mais dans sa retraite il fut harcelé par les Scythes et il perdit beaucoup de monde.

Avant de s'engager dans les plaines du Nord, Darius avait confié la garde du pont du Danube à des Grecs. Parmi ceux-ci figuraient l'athénien *Miltiade*, qui avait conduit des colons de son pays en Thrace, et *Histiée*, tyran de Milet, ville grecque de l'Asie Mineure. Miltiade, persuadé que Darius, battu par les Scythes, prendrait sa revanche sur la Grèce, proposa de rompre le pont, afin de couper la retraite aux Perses. La plupart des officiers grecs qui avaient la garde du pont avaient des commandements dans les villes de l'Asie Mineure. Histiée leur représenta que si la puissance de la Perse était détruite, eux-mêmes perdraient leur autorité. Le sentiment d'Histiée prévalut, et les Perses échappèrent à une perte cer-

taine. Darius retourna en Asie. Mais il laissa une partie de ses troupes occuper la Thrace. Les Perses prirent ainsi pied en Europe. Alors ils tournèrent leurs regards vers la Grèce et la conquête de ce pays fut le rêve de leurs souverains.

29. Civilisation des Mèdes et des Perses. — *Les mœurs.* — Les Perses ne gardèrent pas longtemps leurs mœurs simples et rudes, et ils adoptèrent promptement la civilisation des Mèdes. Déjà Cyrus suivit le cérémonial et les institutions politiques des Mèdes. Il donna l'exemple d'un faste tout oriental Ses successeurs imitèrent les anciens monarques assyriens; ils vivaient retirés au fond de leur palais, invisibles à leurs peuples, qui les considéraient comme des dieux. La mollesse et le luxe pénétrèrent dans le peuple et dans l'armée. Les soldats perses amollis comme leurs chefs perdirent l'habitude de la fatigue et des armes.

Les arts. — L'empire perse renfermait les contrées les plus industrieuses et les plus florissantes de l'Orient. Il hérita naturellement des progrès des civilisations assyrienne, égyptienne et phénicienne. Aussi voyait-on à Ecbatane, à Persépolis, à Suse (les capitales de la Médie et de la Perse), des monuments remarquables, des temples, des palais, des œuvres de sculpture. Ces monuments avaient le même caractère de grandeur imposante que nous avons remarqué dans ceux de l'Egypte et de l'Assyrie.

La religion. — La religion des Perses se distinguait par un caractère plus spiritualiste que celle des Assyriens. Elle reconnaissait l'existence d'un être suprême, que l'on ne pouvait représenter sous des images matérielles, ni renfermer dans l'enceinte du temple. Le symbole de la divinité pour les Perses, c'était le feu, considéré par eux comme le plus pur des éléments. Suivant les doctrines religieuses des Perses, le monde est soumis à l'action de deux principes ou de deux génies, *Ormuz*, le génie du bien, et *Ahriman*, le génie du mal. Tout ce qu'il y a de bon dans le monde vient d'Ormuz; tout ce qu'il y a de mal vient d'Ahriman. Ormuz a créé l'homme; mais la douleur, la maladie, la mort remontent à Ahriman. Ces deux génies ennemis se disputent le monde; leur lutte pourtant finira un jour: Ormuz à la fin l'emportera et renfermera Ahriman dans un sombre séjour. L'Iran, c'est-à-dire la Perse, était l'empire de la lumière, de la fertilité, soumis au roi serviteur d'Ormuz, tandis que le Touran, le pays du nord, du froid et des ténèbres était assujetti à Ahriman et habité par des barbares nomades, éternels ennemis des Perses.

Les prêtres, sous le nom de *mages*, formaient une caste sacerdotale, qui exerçait une grande influence sur le roi et le peuple. C'est un sage, *Zoroastre*, qui passe pour avoir donné aux Perses leurs doctrines religieuses et qui les déposa dans un livre sacré, appelé le *Zend-Avesta* ou parole vivante.

Etendue et provinces de l'empire perse. — L'empire perse s'étendait sur toute l'Asie occidentale, de l'Indus à la Méditerranée, sur l'Egypte et sur la Thrace. Ses principales provinces en Asie étaient :

A. A L'OUEST, dans l'*Asie Mineure :* 1° le *Pont*, la *Paphlagonie* et la *Bithynie*, le long du Pont-Euxin ; — 2° la *Mysie*, la *Lydie* et la *Carie*, le long de la mer Egée (aujourd'hui l'Archipel); — 3° la *Lycie*, la *Pamphilie* et la *Cilicie*, le long de la Méditerranée ; — 4° la *Phrygie*, la *Galicie* et la *Cappadoce*, au centre.

B. AU CENTRE, entre la Méditerranée et le Tigre : la *Phénicie* et la *Palestine*, le long de la mer ; la *Syrie*, entre la Palestine et l'Euphrate ; — l'*Arménie*, l'*Assyrie* et la *Babylonie*, le long du Tigre et de l'Euphrate.

C. A L'EST : la *Médie* et la *Parthie*, au sud de la mer Caspienne; — la *Susiane* et la *Perse*, au nord du golfe Persique ; — la *Bactriane*, vers les sources de l'Oxus.

Ces diverses provinces formaient vingt gouvernements, appelés *satrapies* et gouvernés par des *satrapes*.

Les Egyptiens, les Assyriens et les Perses étaient des peuples continentaux. Avec eux sans doute la civilisation s'est avancée vers l'Occident; les Egyptiens et les Perses entrèrent même en relation avec les Européens. Cependant l'Europe barbare, séparée de l'Egypte et de l'Asie par la mer, ne pouvait recevoir la civilisation orientale que par une nation maritime. Ni les Egyptiens, ni les Assyriens, ni les Perses n'avaient été adonnés à la navigation; les Egyptiens avaient même une horreur superstitieuse de la mer qu'ils considéraient comme impure. Aussi à l'apogée de leur puissance, ces divers peuples n'eurent pas de flottes vraiment nationales ; et ils se servirent surtout des vaisseaux phéniciens. Les grands médiateurs entre l'Orient et l'Occident, les porteurs de la civilisation orientale furent les *Phéniciens*. Ce petit peuple a rendu plus de services à l'humanité que les empires d'Egypte et d'Assyrie; car c'est à sa prodigieuse activité que l'Europe doit en grande partie d'être sortie de la barbarie.

30. **Les Phéniciens.** — *La Phénicie et les Cananéens.* — La Phénicie est une contrée maritime étroite et peu étendue, resserrée entre le Liban et la Méditerranée. Elle n'a guère plus de 50 lieues de longueur et 10 lieues dans sa plus grande largeur. Elle est découpée par des baies nombreuses qui forment autant de ports naturels, et abondamment pourvue de bois de construction par les forêts du Liban. Placée à l'extrémité de l'Asie, en communication facile par mer avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie semblait invitée à la navigation et appelée à mettre en relation l'Asie, l'Europe et l'Afrique.

Les Phéniciens, comme les Egyptiens, étaient de la *race de Cham*. Ils faisaient partie des populations cananéennes de la Palestine. Les *Cananéens*, comme tous les peuples chamites, jouèrent un grand rôle dans l'histoire ancienne de l'Orient. Après avoir habité les rives de la mer Rouge, ils vinrent s'établir en Palestine, un peu avant l'arrivée d'Abraham dans ce pays (plus de 2000 ans avant J.-C.). Ils prirent une grande part à l'invasion des pasteurs en Egypte (p. 14). Les Cananéens étaient divisés en plusieurs peuplades. Les peuplades de la côte s'adonnèrent de très bonne heure à la marine et reçurent des Grecs le nom de *Phéniciens;* mais elles s'appelèrent toujours elles-mêmes *Cananéens* ou bien *Sidoniens*. La Phénicie possédait plusieurs villes considérables : les plus grandes étaient *Sidon* et *Tyr*, qui exercèrent successivement la suprématie.

Premier développement du commerce dans l'antiquité. — C'est le développement de l'industrie, surtout le travail des métaux (ou la métallurgie) qui a provoqué les relations commerciales un peu lointaines. Pendant que les peuples vivaient encore à l'*âge de la pierre*, c'est-à-dire à l'état sauvage ou barbare (p. 6), ils ne connaissaient pas le commerce lointain. Un grand changement fut amené par l'emploi du *cuivre*, surtout par l'alliage du

cuivre et de l'étain, qui produisit un métal plus dur, plus résistant, appelé le *bronze*. La fabrication d'instruments en métal donna un grand élan non-seulement à l'industrie, mais au commerce. Dans l'époque la plus reculée, on trouve l'usage du bronze chez les Egyptiens et chez les Chaldéens. Or ces deux peuples avaient le cuivre sur leur propre territoire ou non loin de leurs frontières; mais l'étain ne se rencontrait qu'à de grandes distances (au Caucase, en Inde, en Espagne). Dans les premiers temps les Egyptiens durent tirer leur étain du Caucase et de l'Inde par des caravanes. Les difficultés parfois insurmontables de ce commerce continental poussèrent les peuples riverains de la Méditerranée à chercher une autre voie, la voie maritime. Dès leur établissement sur les bords de la Méditerranée, les Phéniciens se jetèrent dans la carrière des grandes navigations et allèrent prendre l'étain d'abord au Caucase par le Pont-Euxin, plus tard en Espagne. Lorsque les mines d'Espagne commencèrent à s'épuiser, les Phéniciens franchirent le passage appelé alors les *colonnes d'Hercule* (Gibraltar) et bravèrent l'Océan pour aller jusque dans les Iles Britanniques chercher l'étain de Cornouailles. Jusqu'à la fin, ce métal fut un des objets principaux du commerce des Phéniciens qui le fournirent à la Grèce et à l'Italie, comme antérieurement à l'Egypte.

Suprématie de Sidon (2200-1200). — On connaît peu les débuts de la navigation et du commerce des Phéniciens. On sait seulement qu'à l'origine la ville de Sidon exerçait parmi eux une prépondérance si marquée qu'ils étaient partout connus sous le nom de Sidoniens et qu'ils conservèrent ce nom jusqu'à la fin. A l'époque des rois pasteurs, les Phéniciens étaient déjà un peuple de hardis marins, qui faisaient un commerce considérable. Ils furent soumis par les Egyptiens, mais ils conservèrent une certaine indépendance; leurs rois étaient vassaux

des pharaons (p. 16). Comme les Egyptiens n'aimaient pas la mer, ils abandonnaient tout le commerce maritime aux Phéniciens, qui de leur côté fournissaient aux pharaons des vaisseaux au lieu de troupes. Les grands avantages que procurait à ces marchands le vaste empire d'Egypte leur faisait oublier la perte de leur indépendance. Aussi les Phéniciens demeurèrent fidèles aux pharaons, et ils ne figurent jamais dans les listes des révoltés ou des vaincus; au contraire les inscriptions parlent souvent des tributs, de l'industrie et des richesses de la Phénicie.

Durant la prépondérance de Sidon, le commerce phénicien avait pour théâtre principal la Méditerranée orientale. Sidon avait des stations navales sur toutes les côtes de cette mer. Ses flottes allaient à travers le Pont-Euxin jusqu'en *Colchide*, où elles trouvaient l'or, l'argent, l'étain, le plomb, que produisait la contrée ou qui y étaient apportés par les caravanes de l'Oural et du Caucase. Alors la plupart des nations riveraines de la Méditerranée étaient encore à l'état barbare et n'osaient pas s'aventurer sur la haute mer. Les Sidoniens qui seuls osaient affronter les longues traversées furent plusieurs siècles les dominateurs de ces rivages.

Environ 1500 ans av. J.-C., c'est-à-dire à l'époque de l'apogée de l'Egypte, apparaissent en Grèce et en Italie les premiers peuples civilisés de l'Europe, ceux qu'on a nommé les *Pélages* (p. 18). Les Pélages s'adonnent de bonne heure à la marine et à la piraterie, et ils font une guerre acharnée aux Phéniciens. A la même époque, la puissance de l'Egypte ayant décliné, Sidon ne put soutenir ses nombreux établissements, qui ne tardèrent pas à succomber.

Les Phéniciens subirent aussi le contre-coup de l'invasion des *Hébreux* en Palestine. Les Cananéens, chassés de leur patrie, se réfugièrent dans la Phénicie, qui se vit

encombrée par ces fugitifs. Sidon fut obligée de les transplanter ailleurs et fonda diverses colonies (en Afrique, dans le territoire où s'éleva plus tard Carthage, et en Grèce, la célèbre ville de *Thèbes)*.

L'invasion israélite fut suivie de très près par celle des *Philistins*, peuplade de race japhétique, venue de la Crète et qui se jeta aussi sur la Palestine. Les Philistins occupèrent le littoral au sud de la Phénicie. Profitant de la décadence de l'Egypte, ils grandirent rapidement, créèrent une marine, et devinrent pour les Phéniciens de redoutables rivaux. Une fois même une flotte philistine se présenta à l'improviste devant Sidon, qui ne s'était pas mise en état de défense, emporta de vive force et détruisit la grande cité phénicienne (vers l'an 1200 avant J.-C.).

Suprématie de Tyr (1200-574). — Les habitants de Sidon se réfugièrent à Tyr. Cette ville, quoique de second ordre, avait un temple célèbre qui était le centre religieux de la nation phénicienne. La ruine de Sidon changea complétement son caractère. Sa population fut plus que doublée; elle devint le centre politique du pays, comme elle était déjà son centre religieux, et succéda à la prépondérance et à la prospérité de Sidon. Celle-ci cependant se releva de ses ruines, et bien qu'elle laissât la suprématie à Tyr, elle continua de donner son nom à la nation entière, et le roi de Tyr s'appelait roi des Sidoniens.

Le commerce de Tyr changea de direction. Les Phéniciens ayant perdu leur domination sur les mers de la Grèce, dirigent leurs courses plus à l'Ouest, du côté de l'Espagne : sans doute ils ne cessent pas de trafiquer avec la Grèce; mais ils ne sont plus les maîtres de l'Archipel, ils sont de simples négociants, souvent pourchassés par les indigènes et exposés à tous les dangers de la piraterie. Leur domination s'établit dans la Méditerranée occidentale. Ils fondent partout des établissements sur les côtes

d'Afrique et d'Espagne, de Sicile et de Sardaigne (Utique en Afrique, Cadix en Espagne, Cagliari en Sardaigne). Ils colonisent l'île de Malte, qui fut toujours par sa situation la clef de la Méditerranée, et dont les merveilleux ports étaient alors pour les vaisseaux phéniciens ce qu'ils sont aujourd'hui pour les navires anglais, un point de relâche indispensable et un refuge assuré.

Mais la plus célèbre colonie de Tyr fut *Carthage,* fondée à la suite des troubles qui avaient éclaté dans la métropole. *Pygmalion,* roi de Tyr, avait été porté au trône par le parti populaire. Sa sœur *Elissa* avait épousé *Sichée,* riche Tyrien, grand prêtre d'Hercule, qui était chef du parti aristocratique. Pygmalion, soit haine contre Sichée, soit pour lui ravir ses trésors, le fit assassiner. Elissa, pour venger son mari, fit une conspiration afin de renverser son frère et de rétablir l'ancien pouvoir aristocratique. Le projet fut découvert. Les conjurés, très nombreux, s'embarquèrent secrètement et se dirigèrent vers l'Afrique, où se trouvaient déjà tant de colonies phéniciennes. Ils abordèrent non loin d'Utique. Elissa, qui fut dès lors surnommée *Didon* (c'est-à-dire la « fugitive »), acheta du prince lybien tout le territoire qui pourrait être recouvert avec une peau de bœuf. Alors elle découpa la peau d'un bœuf en lanières étroites, à l'aide desquelles elle enveloppa un espace considérable. Sur ce territoire Didon construisit une forteresse, qui fut appelée *Byrsa* (mot qui signifie « peau »), et ce fut autour de cette forteresse que s'éleva *Carthage* ou la *Ville neuve* (869).

Les Tyriens, comme les Sydoniens, furent avant tout des marchands. La politique ne les intéresse que si elle touche à leur négoce ou menace leur existence. Ils s'allient avec *David* et *Salomon* pour combattre les Philistins, leurs ennemis communs. Ils bravent plusieurs fois les rois d'Assyrie, soutiennent même contre l'un d'eux

un siége de cinq ans, qui lasse les efforts de leur adversaire. Menacée une seconde fois par *Sennachérib*, Tyr fut abandonnée par les autres cités phéniciennes, jalouses de sa prospérité et impatientes du joug que leur imposait sa suprématie. Elle succomba et devint tributaire des rois d'Assyrie, ainsi que la Phénicie entière.

Pendant toute l'époque de la domination assyrienne, le commerce phénicien ne se ralentit pas et la prospérité de Tyr ne diminue pas. Mais une effroyable corruption accompagnait cette prospérité. Entraînée par le roi d'Egypte à une ligue contre Nabuchodonosor, ligue dans laquelle entra le roi de Juda *Sédécias* (p. 34), la Phénicie fut envahie par les Babyloniens. Toutes les cités se hâtèrent de se soumettre; Tyr seule osa résister, et fut assiégée. Les Tyriens déployèrent l'indomptable énergie et l'opiniâtreté qui étaient le propre du caractère des Cananéens, toutes les fois qu'il s'agissait de défendre leurs foyers. Le siége dura treize ans; il fallut que Nabuchodonosor vînt lui-même de Babylone pour le presser. A la fin, Tyr fut prise d'assaut et saccagée. Cependant la superbe cité ne disparut pas comme Ninive. Elle continua de subsister, mais elle ne fit que végéter. Une partie de sa population se réfugia à Carthage qui hérita de son commerce, de ses colonies et de sa puissance (574).

Commerce des Phéniciens. — Les Phéniciens étaient à la fois industriels et commerçants. Leur activité industrielle fut très remarquable. A la vérité ils n'ont pas inventé le verre, comme on l'a cru longtemps; le verre existait déjà en Egypte à l'époque des pyramides, Mais leurs verreries étaient célèbres dans tout le monde antique, ainsi que leurs teintures de pourpre, leurs tissus, et les produits de leur métallurgie.

Malgré cette prodigieuse activité industrielle, c'est le commerce et surtout le commerce maritime qui fut toujours la principale affaire des Phéniciens. Leurs vaisseaux parcouraient non-seulement la Méditerranée, mais les côtes de l'Océan Atlantique (jusqu'aux Iles Britanniques et jusqu'aux Canaries qu'ils appelaient îles Fortunées),

ainsi que la mer Rouge, la mer des Indes, en un mot tous ces riches rivages qui étaient célèbres sous le nom général d'*Ophir*.

Ce commerce maritime, les Phéniciens le faisaient d'un côté avec les nations civilisées, les Egyptiens, les Assyriens, de l'autre avec les peuples barbares de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, même des îles Britanniques et de l'Inde. Ils trafiquaient avec des peuplades qui étaient à peu près dans l'état où les premiers navigateurs européens ont trouvé les sauvages de l'Amérique ou de l'Océanie.

A ce vaste commerce maritime se rattachait naturellement un commerce terrestre non moins étendu, par voie de *caravanes*. Plusieurs grandes lignes de caravanes traversaient l'Europe et l'Asie, amenant les produits précieux de certaines contrées reculées qu'il leur étaient impossible d'atteindre avec leur marine. L'étain de Cornouailles fut apporté à travers la Gaule jusqu'à l'embouchure du Rhône, longtemps avant que les Tyriens eussent osé naviguer directement vers les Iles Britanniques. Malgré l'opinion de quelques écrivains qui croient que les vaisseaux phéniciens fréquentaient la Baltique, il est plus probable que l'ambre jaune arrivait des côtes de cette mer par des caravanes à travers la Germanie jusqu'aux bouches du Pô, où les marchands de Sidon et de Tyr venaient le chercher. En retour, des objets d'industrie asiatique, plus tard aussi d'industrie étrusque, suivant la même voie, se répandaient dans toute l'Allemagne et dans la Scandinavie, où ils exerçaient une grande influence sur les premiers essais de fabrication des peuples indigènes.

Mais c'est surtout dans l'*intérieur de l'Asie* que le commerce terrestre des Phéniciens avait un immense développement. De l'Arabie les caravanes apportaient l'or, l'encens et la myrrhe; de l'Inde, les pierreries, les épices, l'ivoire, les bois odoriférants; des côtes de l'Ethiopie, l'or, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche. C'est par les caravanes que les Phéniciens recevaient les magnifiques objets manufacturés de Babylone, les précieux tissus de coton et de lin, les objets de parure, les eaux de senteur dont l'usage était déjà général en Orient. C'était aussi par l'intermédiaire de Babylone qu'ils retiraient les produits de l'Asie centrale, en particulier la soie. Tous ces produits naturels ou manufacturés que les caravanes amenaient dans les ports de la Phénicie étaient transportés au loin, et échangés contre les matières premières de l'Occident; les Phéniciens répandaient en retour celles-ci dans les différentes contrées asiatiques.

Le commerce phénicien se faisait tout entier par *échanges*. Ils allaient chercher chez les barbares les métaux, les bois, les diverses

matières premières que chaque pays pouvait leur fournir. En retour ils donnaient des produits manufacturés, instruments de métal, tissus, poteries, verres, que les populations de l'*âge de la pierre* étaient incapables de fabriquer elles-mêmes.

Pour faciliter leur commerce, les Phéniciens créaient sur tous les rivages des établissements qui étaient plutôt des *comptoirs* que des colonies. Ces comptoirs devinrent souvent le noyau de grandes cités et furent des centres actifs de civilisation.

Les voyages et les colonies des Phéniciens étaient placés sous la protection d'un héros national qu'on désigne sous le nom d'*Hercule tyrien*. C'était le symbole de la richesse, de l'industrie et de la navigation. Les établissements et les progrès des Phéniciens étaient racontés comme étant son œuvre. La marche triomphale de l'Hercule tyrien n'est pas marquée par le saccagement des villes et la dévastation des pays, comme le furent les expéditions des Assyriens et des Mèdes, mais par des envahissements pacifiques et par une longue suite de comptoirs ou de colonies, qui introduisirent l'agriculture et les arts de la paix chez des peuplades barbares.

C'est ainsi que les Phéniciens furent les propagateurs de la civilisation orientale sur tout le littoral de la Méditerranée. C'est à eux que les populations de l'Europe occidentale durent en bonne partie de passer de l'âge de la pierre à l'âge du bronze, de la barbarie à la civilisation.

L'écriture phénicienne. — Les Phéniciens n'ont pas seulement été des négociants, colportant les produits des autres. Ils ont été des inventeurs. S'ils ne sont peut-être pas les auteurs de toutes les découvertes qu'on leur a attribuées (par exemple du verre), ils ont doté l'humanité d'une invention merveilleuse, faite sans doute avant eux, mais qu'eux seuls ont su rendre vraiment pratique. Cette invention, la plus utile qui fut jamais pour le développement matériel et intellectuel de l'humanité, c'est celle de l'*écriture alphabétique* ou de l'écriture en *lettres*.

L'écriture existait en Egypte dès la plus haute antiquité; mais ce n'était pas l'écriture alphabétique. L'écriture égyptienne fut d'abord formée de signes (appelés hiéroglyphes) qui représentaient les objets mêmes qu'on voulait désigner, c'est-à-dire, que pour exprimer le soleil, un lion, une maison, ou un objet matériel quelconque, on traçait une petite figure qui représentait approximativement cet objet; par exemple, pour exprimer le soleil, on traçait un rond avec un point au milieu. Cette écriture composée de signes représentant les objets est appelée écriture *idéographique*, parce qu'elle donne immédiatement l'*idée* même de l'objet que l'écrivain a voulu désigner.

On ne tarda pas à exprimer par des signes semblables non-seu-

lement un grand nombre d'objets matériels, mais encore des idées pures. Ainsi l'idée de *mois* était rendue par l'image servant à désigner la *lune ;* le *jour*, par l'image du *soleil;* l'idée de *combat*, par deux bras armés; les idées de *force*, de *supériorité*, par l'image du lion.

L'écriture idéographique exprimant les *choses* plutôt que les *mots* avait l'avantage de pouvoir être utilisée pour diverses langues, exactement comme nos chiffres, qui sont les mêmes pour toutes les langues. Mais elle présentait de graves inconvénients. En effet, il fallait ou bien trouver un signe pour chaque chose, ce qui aurait multiplié prodigieusement le nombre des signes, ou bien se servir du même signe pour différents objets, ce qui engendrait la confusion.

L'écriture, pour devenir d'un emploi facile, devait cesser d'exprimer les objets pour rendre des sons, ou, comme on dit, cesser d'être *idéographique* pour devenir *phonétique.* L'écriture idéographique subit donc une première transformation. On utilisa un certain nombre de signes pour exprimer, outre les objets représentés par ces signes, le son de la première syllabe des mots appartenant à ces objets. En appliquant ce genre d'écriture à notre langue, le signe représentant le *soleil*, aurait exprimé à la fois le mot *soleil* et la syllabe *so*. Ce système d'écriture est appelé *écriture syllabique.*

Pour arriver à l'écriture par les lettres ou à l'écriture alphabétique, il faut analyser la syllabe, distinguer la consonne de la voyelle, et employer des signes particuliers pour chaque son. Ces signes sont alors les *lettres.*

Les Egyptiens, après avoir longtemps employé l'écriture idéographique, avaient inventé l'écriture syllabique et même ils étaient arrivés à l'écriture par lettres. Mais ils ne surent pas ou ils ne purent pas se débarrasser des deux premiers genres pour garder seulement le dernier, et ils les employèrent tous les trois à la fois. De là les grandes complications des hiéroglyphes égyptiens dont la lecture est si difficile.

Ce fut la gloire des Phéniciens d'analyser les sons de la parole humaine et de dégager ainsi complétement les lettres de l'alphabet. L'alphabet phénicien fut accueilli bientôt par tous les peuples civilisés et devint le principe de toutes les écritures. Ce fut la plus utile des importations de cet ingénieux petit peuple, et elle suffirait à elle seule à immortaliser le nom phénicien.

II

HISTOIRE GRECQUE

---

31. **La Grèce.** — L'Europe se termine au sud par trois grandes presqu'îles, qui, à diverses époques, ont joué un rôle important dans l'histoire du monde. Ces trois presqu'îles sont la presqu'île hellénique, l'Italie et l'Espagne ou presqu'île ibérique.

La *presqu'île hellénique* est baignée à l'est par le *Pont-Euxin* (aujourd'hui la mer Noire), la *Propontide* (aujourd'hui la mer de Marmara, et la *mer Egée* (aujourd'hui l'Archipel); à l'ouest, par la mer *Adriatique* et la mer *Ionienne.*

L'intérieur du pays est généralement montagneux : une grande chaîne le traverse du nord au sud, et de cette chaîne principale se détachent une foule de rameaux dans la direction de l'est et de l'ouest, c'est-à-dire vers l'Adriatique et la mer Egée. Ces diverses chaînes divisent la presqu'île hellénique en un grand nombre de petites contrées, plus ou moins fermées et séparées les unes des autres, et formant tantôt des vallées, tantôt des plateaux très accidentés. Les plaines sont rares et étroites.

La partie méridionale de la péninsule hellénique portait seule le nom de *Grèce.* La partie septentrionale comprenait la *Thrace,* la *Macédoine* et l'*Illyrie.* La Grèce n'occupait donc qu'une étendue très restreinte : elle n'avait pas 100 lieues du nord au sud et n'avait guère plus de 50 lieues de largeur moyenne.

Mais la Grèce rachetait sa médiocre étendue par les avantages de son sol et par sa position géographique. Ses côtes découpées par des golfes profonds, abondants en ports bien abrités, invitaient à la navigation.

Placée au centre du monde ancien, elle semblait destinée à mettre en relation l'Asie et l'Afrique avec l'Europe. Elle devait en effet s'approprier la civilisation orientale et la civilisation grecque allait être le point de départ de cette civilisation européenne, qui occupe la première place dans le développement de l'humanité.

La Grèce se divisait en trois parties : 1° au nord, la *Thessalie* et l'*Epire;* 2° au centre, la Grèce proprement dite ou HELLADE, comprenant entre autres l'*Attique*, la *Béotie*, la *Phocide*, la *Locride*, la *Doride*, l'*Etolie* et l'*Acarnanie ;* 3° au sud, le PÉLOPONÈSE, comprenant l'*Argolide*, la *Laconie*, la *Messénie*, l'*Elide*, l'*Achaïe* et l'*Arcadie*.

Le Péloponèse formait une presqu'île unie à la Hellade par l'*isthme de Corinthe*, qui comprenait les territoires de *Mégare*, de *Corinthe* et de *Sicyone*.

Plusieurs ILES entouraient la Grèce. Les plus célèbres étaient l'*Eubée*, *Salamine*, *Egine*, la *Crète*, *Cythère*, *Corcyre* et les *Cyclades*.

Le principal GOLFE de la Grèce était le *golfe de Corinthe*, entre le Péloponèse et la Hellade.

Les principaux DÉTROITS étaient l'*Hellespont* (aujourd'hui détroit des Dardanelles) qui unit la mer Egée à la Propontide, et le *Bosphore de Thrace* (aujourd'hui le détroit de Constantinople) qui unit la Propontide au Pont-Euxin.

Les principales PRESQU'ILES étaient le *Péloponèse*, la *Chalcidique*, entre la Macédoine et la Thrace, et la *Chersonèse de Thrace*, au sud de la Thrace, le long de l'Hellespont.

Les principaux PROMONTOIRES étaient le *Ténare* (aujourd'hui le cap Matapan) et le *Malée*, au sud de la Laconie; le *Sunium*, à l'extrémité sud-est de l'Attique; l'*Artémise*, au nord de l'île d'Eubée.

Les principaux FLEUVES étaient l'*Hèbre* (aujourd'hui la Maritza), qui traverse la Thrace; le *Pénée*, qui traverse la Thessalie; le *Céphise*, qui traverse la Phocide et se jette dans le *lac Copaïs*, en Béotie; l'*Alphée*, qui traverse l'Arcadie et l'Elide; l'*Eurotas*, qui traverse la Laconie.

Les principales MONTAGNES étaient l'*Olympe*, entre la Thessalie et la Macédoine; en face de l'Olympe, au sud-est, l'*Ossa* (entre ces deux montagnes se trouvait la vallée de *Tempé*, traversée par le Pénée),

l'*Oeta*, au sud de la Thessalie; le *Parnasse*, en Phocide; l'*Hélicon*, en Béotie; l'*Hymette*, en Attique; le *Taygète*, entre la Laconie et la Messénie.

Les principales VILLES étaient :

Dans le Péloponèse : *Sparte*, capitale de la Laconie; *Messène*, en Messénie; *Tégée*, *Mantinée*, *Orchomène*, en Arcadie; *Pise*, *Elis*, en Elide; *Argos*, *Epidaure*, en Argolide; *Sicyone*, *Corinthe* et *Mégare*, au nord.

Dans la Hellade : *Athènes* et *Eleusis*, dans l'Attique; *Thèbes*, *Platée*, *Leuctre*, *Thespie*, *Coronée*, *Chéronée*, en Béotie; *Delphes*, en Phocide.

Dans la Thessalie : *Pharsale*, *Phères* et *Larissa*; — dans la Macédoine, *Pydna* et *Thessalonique*; — dans la Chalcidique, *Potidée* et *Olynthe*; — dans la Thrace, *Amphipolis* et *Byzance*; — dans l'île d'Eubée, *Chalcis* et *Erétrie*.

32. **Les Pélages et les Hellènes.** — *Premiers peuples de la Grèce.* — Les premiers habitants de la Grèce furent les *Pélages*, population qui se disait *autochthone*, c'est-à-dire sortie du sol même qu'elle occupait. On ne sait ni quand les Pélages sont arrivés en Grèce, ni par où ils sont venus. Il est certain cependant qu'ils vinrent de l'Asie et qu'ils s'établirent en Europe déjà plus de 2000 ans avant Jésus-Christ. Ils appartenaient à la famille des peuples aryens ou indo-européens (p. 8).

Les Pélages ne tardèrent pas à sortir de la barbarie. Ils cultivèrent la terre, construisirent des villes et élevèrent des monuments, appelés *cyclopéens*, parce qu'on les attribuait à une race de géants, nommés les *Cyclopes*: ces géants, disait-on, n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les constructions cyclopéennes sont formées de quartiers énormes de rocs, souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres, sans ciment. On en voit encore aujourd'hui des restes dans plusieurs villes de la Grèce.

Les Pélages entrèrent en relations avec l'Orient, et ce furent sans doute des colons orientaux qui apportèrent les premiers germes de civilisation en Grèce. Ce fut, dit-on,

un Egyptien, *Cécrops,* qui fonda *Athènes;* un autre Egyptien, *Danaüs,* commença la puissance d'*Argos;* le phénicien *Cadmus* fonda la citadelle de *Thèbes* en Béotie, qui de son nom fut appelée la *Cadmée;* le phrygien *Pélops* donna son nom au Péloponèse. Ces étrangers apportèrent les bienfaits de la civilisation : Cécrops enseigna l'agriculture, surtout la culture de l'olivier en Attique et il introduisit le culte de *Minerve,* la déesse protectrice d'Athènes; un de ses successeurs, *Triptolème,* inventa la charrue et perfectionna ainsi l'agriculture. Cadmus apporta l'alphabet phénicien, que les Grecs adoptèrent. La société s'organisa : des royaumes furent fondés, entre autres ceux d'Athènes, de Thèbes et d'Argos; des tribunanx furent institués; le plus fameux est celui de l'*Aréopage* que Cécrops établit à Athènes : ce tribunal jugeait les meurtres et tous les crimes qui pouvaient entraîner la peine capitale; pour voter, les juges se servaient de deux urnes, dont l'une s'appelait l'*urne de la mort,* et l'autre l'*urne de la miséricorde;* si les voix se partageaient, l'accusé était absous; on disait que dans ce cas la déesse Minerve jetait son suffrage dans l'urne de la miséricorde.

Environ 1500 ans avant Jésus-Christ, la Grèce fut envahie par les *Hellènes,* peuple probablement de même race que les Pélages et qui habitait au nord de la Grèce. Les Hellènes assujettirent les Pélages, se mêlèrent à eux et de ce mélange devait sortir la nation grecque.

Les quatre tribus helléniques. — Les Hellènes étaient divisés en quatre tribus, les Achéens, les Eoliens, les Ioniens et les Doriens. La plus puissante de ces tribus fut d'abord celle des *Achéens*, qui occupèrent la moitié orientale du Péloponèse (l'Argolide et la Laconie). Les *Eoliens* tenaient le second rang : ils peuplèrent la partie occidentale de l'Hellade et du Péloponèse (la Béotie, la Phocide, la Locride, l'Etolie, l'Elide, la Messénie). Les *Ioniens* occupèrent le nord du Péloponèse (l'Achaïe) et l'Attique. Les *Doriens* restèrent longtemps encore dans les montagnes du nord de la Grèce.

33. **L'époque héroïque.** — *Expédition des Argonautes et les sept chefs devant Thèbes.* — L'invasion des Hellènes avait arrêté le développement de la civilisation pélagique et plongé de nouveau la Grèce dans la barbarie. D'audacieux brigands, de cruels oppresseurs, des bêtes féroces, en un mot des fléaux de toute espèce, répandaient la désolation dans le pays. Alors les hommes courageux se levèrent pour délivrer leur patrie. Plusieurs reçurent de l'admiration et de la reconnaissance populaire les honneurs de l'apothéose, c'est-à-dire qu'on les regarda comme des divinités, et on les appela les *héros* ou les *demi-dieux*. Chaque pays avait les siens. Les plus célèbres sont Minos, roi de Crète, Thésée, roi d'Athènes, Hercule, Persée, Castor et Pollux. Les exploits attribués à ces héros sont des faits à demi-fabuleux, qui appartiennent plutôt à la mythologie qu'à l'histoire.

Les héros entreprenaient souvent de lointaines expéditions. Cinquante d'entre eux, commandés par *Jason,* formèrent le projet de s'emparer des immenses richesses de la Colchide (au S.-E. du Pont-Euxin). On disait que le roi de ce pays avait en sa possession une toison d'or. Cette expédition maritime sur le Pont-Euxin est connue sous le nom d'expédition des *Argonautes*, parce que le vaisseau qui portait les héros s'appelait *Argo*.

De nombreuses guerres désolent cette époque de troubles; la plus fameuse est celle des *sept chefs*. *Etéocle* et *Polynice* ayant hérité de leur père *Oedipe* le trône de Thèbes en Béotie, s'engagèrent à régner tour à tour chacun durant une année. Mais Etéocle refusa de céder le trône à son frère, qui appela à son secours six des principaux chefs de la Grèce. Aidé par eux, Polynice vint assiéger Thèbes. Le siége dura longtemps. Les deux frères ennemis finirent par se tuer en combat singulier. Presque tous les autres chefs périrent dans la lutte. — Plus tard, les fils des sept chefs marchèrent de nouveau

contre Thèbes. Cette seconde guerre, appelée guerre des *Epigones*, dura dix ans. Au bout de ce temps, Thèbes fut prise et obligée de recevoir pour roi un fils de Polynice.

34. La guerre de Troie (1194-1184). — L'époque héroïque se termine par la guerre de Troie. C'est l'événement le plus fameux et le plus populaire des temps primitifs de la Grèce. Avec la guerre de Troie commence aussi pour les Grecs l'ère historique proprement dite.

Vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, un puissant royaume s'élevait dans l'Asie Mineure sur les côtes de la mer Egée. Sa capitale, *Troie* ou *Ilion*, était célèbre par sa magnificence et par la force de ses murailles. Le royaume de Troie était situé en face de la Grèce. Mais une profonde haine nationale séparait les populations des deux contrées. L'outrage d'un prince troyen fit éclater la lutte entre elles. *Paris*, fils de *Priam*, roi de Troie, avait enlevé *Hélène*, épouse de *Ménélas*, roi de Sparte. Les Grecs indignés résolurent de venger cet affront. Plus de 1000 vaisseaux et de 100,000 guerriers se réunirent sous le commandement du frère de Ménélas, le puissant *Agamemnon*, roi de Mycène (en Argolide), et vinrent débarquer en Troade. Parmi les chefs grecs l'on distinguait Achille et son ami Patrocle, Diomède, les deux Ajax, le sage Nestor et le prudent Ulysse, roi d'Ithaque.

Le siége de Troie dura dix ans. Les Troyens, commandés par le vaillant *Hector*, se défendirent avec courage. Du reste les querelles qui plus d'une fois éclatèrent parmi les Grecs facilitèrent la résistance des assiégés. En particulier, la colère d'*Achille*, qui, offensé par Agamemnon, se retira dans sa tente, procura aux Troyens mainte victoire. Mais Hector ayant tué Patrocle, Achille reprit les armes pour venger son ami et fit mordre la poussière au héros de Troie. A la vérité Achille lui-même succomba sous la flèche perfide du lâche Paris. Mais à la fin Troie

fut prise par le stratagème d'Ulysse, qui introduisit dans les murs de cette ville un immense cheval de bois, rempli de guerriers. Troie alors fut détruite. Priam et ses fils périrent. Les Troyens qui purent échapper allèrent avec *Enée* et d'autres chefs fonder des établissements en Italie et en Sicile.

Les chefs grecs ne jouirent pas de leur victoire : les uns périrent dans la traversée en regagnant leurs foyers; la plupart des autres trouvèrent leurs trônes occupés par des usurpateurs et durent aller, eux aussi, fonder de nouveaux états en Italie et en Sicile.

35. **Invasion des Doriens** (1104). — La guerre de Troie fut suivie en Grèce de grands bouleversements politiques. Les peuplades qui occupaient les montagnes de l'Epire et de la Thessalie s'agitèrent et se précipitèrent les unes sur les autres. C'est à la suite de ce mouvement des peuples du nord que les Doriens furent chassés de leur pays et qu'ils envahirent le Péloponèse.

Les *Doriens* formaient l'une des quatre grandes tribus helléniques (p. 64); mais ils étaient demeurés dans la barbarie plus longtemps que les autres Grecs. Ils habitaient au pied de l'Oeta (montagne entre la Thessalie et l'Hellade), dans une petite contrée qui prit d'eux le nom de *Doride*. Environ 80 ans après la guerre de Troie, les Doriens furent expulsés par les Thessaliens. Ils traversèrent le détroit qui sépare l'Hellade du Péloponèse, envahirent cette dernière contrée et firent la conquête de l'*Argolide*, de la *Laconie* et de la *Messénie*, dont ils formèrent trois royaumes. Ils s'emparèrent aussi de *Corinthe*.

Cette invasion subite bouleversa le Péloponèse. Les *Achéens*, qui avaient jusqu'alors occupé l'Argolide et la Laconie, furent assujettis aux Doriens. Une partie cependant de l'ancienne population émigra, chassa à son tour

les Ioniens qui habitaient le long du golfe de Corinthe et prit leur place. La côte septentrionale du Péloponèse reçut de ces envahisseurs achéens le nom d'*Achaïe*.

Les *Ioniens*, chassés de cette dernière contrée, se réfugièrent dans l'Attique, dont les habitants appartenaient aussi à la race ionienne (p. 64). Cette contrée devint comme l'asile de tous les fugitifs du Péloponèse. Les Doriens voulurent les y poursuivre. Ils franchirent l'isthme de Corinthe, s'emparèrent de Mégare et marchèrent sur Athènes. L'oracle de Delphes promit la victoire à celui des deux peuples dont le chef serait tué. A l'ouïe de cette prédiction, les Doriens défendirent aux leurs de toucher le roi des Athéniens. Mais celui-ci, nommé *Codrus*, se déguisa en bûcheron, entra clandestinement dans le camp ennemi, attaqua un soldat et se fit tuer par lui. Les Doriens, ayant reconnu le corps du roi d'Athènes, craignirent l'accomplissement de l'oracle et regagnèrent leurs foyers.

L'invasion dorienne est souvent appelée le *retour des Héraclides*, parce que des descendants d'Hercule, chassés du Péloponèse, s'étaient réfugiés chez les Doriens et avaient engagé ce peuple à envahir leur patrie. Cette invasion n'eut pas seulement pour résultat un grand mouvement parmi les populations helléniques. Elle bouleversa encore la société grecque et produisit ce qu'on appelle une *révolution sociale*. Presque partout les anciens habitants furent assujettis aux nouveaux venus et réduits à une condition inférieure. Il y eut ainsi généralement en Grèce deux classes de personnes bien distinctes : les vainqueurs qui formèrent une caste privilégiée, ou comme on dit une *aristocratie ;* et les vaincus qui composèrent la masse du peuple assujettie à l'aristocratie. Dans la Laconie, les Achéens devenus tributaires, demeurèrent dans les campagnes et furent désignés sous le nom de *Lacédémoniens*, tandis que les *Doriens* qui habitaient Sparte, d'où ils gouvernaient le pays, étaient appelés *Spartiates*. — Il y avait aussi en Grèce beaucoup d'*esclaves*, qui étaient la propriété absolue de leurs maîtres. Dans la Laconie les esclaves portaient le nom d'*hilotes*.

L'invasion dorienne eut un dernier résultat : elle fut la cause de la fondation des colonies grecques les plus importantes.

36. Les colonies grecques. — Les Grecs étaient une nation active et entreprenante. Ils aimaient les courses aventureuses et les expéditions lointaines. Ils ne craignaient pas de quitter leur ville natale pour aller s'établir dans des contrées reculées et y fonder des colonies. Aucun peuple n'a fondé d'aussi nombreuses colonies que le peuple grec, car il en a couvert presque tous les rivages de la Méditerranée et du Pont-Euxin. Déjà vers l'an 600 avant Jésus-Christ l'on en comptait plus de 250.

Les colonies des Grecs, comme celles des Phéniciens, avaient pour but soit de nouer des relations commerciales avec les étrangers, soit simplement de satisfaire à un besoin d'activité. Leur fondation était amenée par des circonstances très diverses. Quelquefois c'était la ruine d'une ville qui obligeait les habitants d'aller chercher une autre patrie. Souvent ceux-ci étaient chassés par la peste, des tremblements de terre fréquents ou quelque inconvénient du climat. Plusieurs partaient uniquement pour décharger leur cité d'une population surabondante. D'autres enfin s'éloignaient à la suite de circonstances politiques, et la plupart des colonies grecques ont été le résultat de dissensions intestines.

C'est ainsi que l'invasion dorienne provoqua une vaste émigration, qui aboutit à la fondation de colonies nombreuses et importantes dans la partie occidentale de l'Asie Mineure, sur les côtes de la mer Egée et dans les îles voisines. Trois des tribus grecques, les Eoliens, les Ioniens et les Doriens, participèrent à cette émigration et fondèrent les célèbres *colonies éoliennes, ioniennes et doriennes.*

L'émigration provoquée par l'invasion dorienne avait été si forte que la Grèce en fut comme épuisée, et l'on ne vit plus sortir d'émigrants pendant plusieurs siècles. Mais vers l'an 700 avant Jésus-Christ la population s'étant accrue par la paix et la prospérité, un nouveau courant

d'émigration s'établit, qui cette fois se porta vers le nord et l'ouest, c'est-à-dire vers les côtes méridionales de la Thrace, vers la Sicile et l'Italie méridionale. Les Grecs se répandirent à tel point dans cette dernière contrée qu'elle prit le nom de *Grande-Grèce.* Dès lors leurs vaisseaux parcoururent la Méditerranée occidentale et leurs colonies s'établirent sur les côtes de la Gaule et de l'Espagne. La plus fameuse de ces colonies lointaines fut *Marseille*, fondée par les Phocéens vers l'an 600.

Les colonies grecques répandirent ainsi sur tous les bords de la Méditerranée la langue, les mœurs et la civilisation de la race hellénique. Quelques-unes parvinrent au plus haut point de prospérité et éclipsèrent même leur métropole. Milet fonda plus de 100 colonies, la plupart sur les bords du Pont-Euxin; Sybaris mit sur pied jusqu'à 300,000 combattants; Syracuse fut l'une des cités les plus remarquables et les plus puissantes de l'antiquité.

Les colonies n'étaient nullement assujetties à la mère patrie : elles étaient indépendantes. Toutefois elles conservaient un respect filial pour la métropole; elles gardaient ses mœurs, ses institutions, son culte religieux, et elles évitaient de prendre part à toute guerre contre elle.

Les principales colonies étaient :

1. Sur les côtes de l'Asie Mineure. — *Les colonies éoliennes*, dans la Troade et la Mysie, et dans l'île voisine de Lesbos; — les *colonies ioniennes* ou l'*Ionie*, dans la Lydie et dans les îles voisines de Samos et de Chios; les principales villes ioniennes étaient Samos, Phocée, Smyrne, Ephèse et Milet; — les *colonies doriennes*, en Carie et dans les îles de Cos, de Rhodes et de Crète; la principale ville était Halicarnasse.

2. Sur le Pont-Euxin. — La plupart des colonies du Pont-Euxin furent fondées par Milet : la principale était *Sinope* en Paphlagonie.

3. Sur les côtes de la Thrace. — Les côtes de la Thrace furent colonisées surtout par les villes de Mégare et de Corinthe. On y remarquait : *Byzance* (aujourd'hui Constantinople), fondée par Mégare; *Potidée*, fondée par Corinthe, dans la presqu'île appelée *Chalcidique*; *Olynthe* près de Potidée.

4. Dans la mer ionienne (entre la Grèce et l'Italie). — *Corcyre*, fondée par Corinthe dans l'île de ce nom.

5. En Sicile. — Il importe de distinguer ici les colonies fondées par des villes ioniennes et celles fondées par des villes doriennes :

Naxos, *Catane* étaient ioniennes ; *Syracuse* (fondée par Corinthe), *Messine*. *Gela*, *Agrigente*, *Sélinonte*, étaient doriennes.

6. Dans l'Italie méridionale. — *Sybaris* et *Crotone*, fondées par des Achéens; *Cumes* et *Naples*, villes éoliennes ; *Tarente*, ville dorienne.

7. En Gaule. — *Marseille*, fondée par les Phocéens.

8. En Espagne. — *Sagonte*.

9. En Afrique. — *Cyrène*, qui faisait un grand commerce avec la Libye et l'Egypte.

37. **Organisation politique de la Grèce.** — *Plusieurs peuples, mais une nation. Hellènes et barbares.* — La Grèce ancienne ne formait pas comme la Grèce moderne un seul et même état, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas un seul et même gouvernement. Elle était au contraire divisée en un grand nombre de petits états, qui la plupart n'avaient pas l'étendue d'un de nos cantons suisses. La Laconie, le plus considérable de tous, n'était pas grande comme le canton de Berne; la Messénie, l'Attique, l'Argolide avaient chacune à peine les dimensions du canton de Vaud. Plusieurs des états grecs ne comprenaient qu'une ville avec un territoire très exigu tout autour; tels étaient ceux de Corinthe, de Mégare, etc.

A l'époque de l'invasion dorienne, tous les états grecs avaient des rois. Mais dans la suite ils renversèrent la royauté et se transformèrent en républiques. Athènes abolit la royauté déjà après la mort de Codrus. D'autres villes ne firent leur révolution que beaucoup plus tard. Sparte seule conserva toujours ses rois. Les républiques grecques n'avaient pas toutes la même forme de gouvernement : les unes étaient *aristocratiques*, c'est-à-dire que le gouvernement était entre les mains d'une classe privilégiée ; les autres étaient *démocratiques*, c'est-à-dire que le gouvernement était plutôt entre les mains du peuple.

Chaque état grec était *autonome*, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire indépendant et se gouvernant par ses propres lois. La Grèce comprenait donc une foule de peu-

ples divers qui avaient leur vie propre et leur développement particulier. Les plus célèbres sont les Athéniens, les Spartiates, les Messéniens, les Argiens, les Corinthiens, les Thébains. Ces peuples, si différents de caractère et de gouvernement, se querellaient sans cesse et étaient souvent en guerre entre eux; ils s'assujettissaient les uns les autres, et l'on voyait tantôt l'un, tantôt l'autre aspirer à l'*hégémonie,* c'est-à-dire à la suprématie.

Mais malgré tous ces antagonismes, les peuples de la Grèce, parlant la même langue, ayant des coutumes et des institutions religieuses à peu près identiques, se regardaient comme appartenant à la même race et formant une seule nation. L'idée d'une union fraternelle régna toujours parmi eux, en dépit des guerres qui ne cessèrent de les déchirer. Tous les habitants de la Grèce se glorifiaient du nom d'*Hellènes* et traitaient de *barbares* les peuples étrangers. Les Grecs ou les Hellènes, comme ils s'appelaient, se distinguaient en effet des autres peuples par les dons les plus merveilleux du corps et de l'esprit. Beauté physique, vivacité intellectuelle, amour des sciences, goût des arts, enthousiasme pour la liberté, patriotisme ardent, tout semblait réuni pour donner à cette petite nation une grande place dans l'humanité.

38. **La ligue amphictyonique. La Pythie. Les jeux nationaux.** — Un triple lien unissait les peuples de la Grèce en un seul faisceau : la politique, la religion et les jeux nationaux.

Le *lien politique* était de beaucoup le plus faible. Les diverses contrées de la Grèce ne surent pas, comme les cantons suisses, les Provinces-Unies des Pays-Bas ou les Etats-Unis d'Amérique, former entre elles une confédération, qui, tout en laissant à chaque état particulier sa vie propre, assurât l'indépendance de celui-ci soit contre l'ambition des autres états confédérés, soit contre l'étranger. Il y eut à la vérité des essais de ce genre ; le plus célèbre est la *ligue amphictyonique*, qui comprenait douze états et qui avait pour but de terminer à l'amiable leurs différends et de protéger le temple national de Delphes. Mais cette ligue ne forma jamais une véritable con-

fédération, et les décisions du conseil amphictyonique n'empêchèrent pas les luttes intestines.

Le *lien religieux* était beaucoup plus fort que le lien politique. Sans doute chaque ville grecque avait son dieu protecteur spécial. Mais il existait aussi des croyances religieuses communes et des temples qui étaient considérés comme appartenant à la nation tout entière (le temple d'Apollon à Delphes, le temple de Jupiter à Olympie). L'autorité religieuse la plus nationale était l'*oracle de Delphes*. Dans toutes les circonstances importantes, les peuples comme les individus envoyaient consulter Apollon. La prêtresse du dieu, nommée la *Pythie*, rendait ses réponses assise sur un trépied vers une ouverture de la terre, d'où s'échappaient certaines vapeurs. Son visage alors pâlissait, ses membres s'agitaient de mouvements convulsifs; d'abord elle ne laissait échapper que des plaintes et de longs gémissements, puis, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, elle faisait entendre des paroles entrecoupées, incohérentes, que l'on recueillait avec soin. On devine aisément que les prêtres, fort au courant de toutes les affaires publiques et particulières, faisaient prononcer à la Pythie des paroles ambiguës et pouvant être interprétées au gré de ceux qui venaient la consulter. Il faut dire à l'honneur des prêtres que dans les grands dangers de la Grèce, les réponses de l'oracle furent toujours patriotiques, malgré leur ambiguïté, et plus propres à porter l'espoir que le découragement dans l'âme des Hellènes.

Les *fêtes nationales* formaient un troisième lien, qui, vu le caractère religieux de celles-ci, tenait de la nature du précédent. Les Grecs aimaient beaucoup les spectacles et les jeux. Chaque cité avait ses jours de fête, remplis par de pompeuses cérémonies, de brillants spectacles et des jeux de toute espèce. Quelques-unes de ces fêtes étaient devenues nationales. Tels étaient les *jeux néméens*, célébrés dans l'Argolide en l'honneur d'Hercule; les *jeux isthmiques*, célébrés près de Corinthe en l'honneur de Neptune; les *jeux pythiques*, célébrés à Delphes en l'honneur d'Apollon, et enfin, les plus fameux de tous, les *jeux olympiques*, célébrés à Olympie dans l'Elide, auprès du magnifique temple de Jupiter. Les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans: cet intervalle de quatre années s'appelait une *olympiade*. Les Grecs dataient par olympiade: la première olympiade remontait à l'année 776. Ces jeux consistaient en exercices de toute espèce (courses à pied, courses de chevaux et de chars, saut, lutte, pugilat, musique, poésie). Une couronne de laurier ou d'olivier était la récompense du vainqueur. C'était un insigne honneur de vaincre, non-seulement pour le vainqueur lui-même, mais pour sa famille et sa ville natale. On vit des pères mourir de joie en embrassant leur

fils victorieux. Athènes donnait 500 drachmes (460 francs) * à l'Athénien couronné. Sparte, plus héroïque, réservait au Spartiate, vainqueur d'Olympie, le poste le plus périlleux à la première bataille. — Les Grecs seuls pouvaient concourir aux jeux nationaux. Alexandre le Grand, pour y participer, dut prouver son origine hellénique. Du reste, l'égalité la plus entière y régnait. Tous, pauvres ou riches, pouvaient être admis, à condition d'être libres et de n'avoir pas commis d'action déshonorante.

Les jeux nationaux produisirent un triple résultat. Ils formèrent un lien pour tous les peuples de la Grèce : plus d'une fois des villes se réconcilièrent ou firent alliance au milieu de ces solennités. Ils entretinrent le goût d'exercices qui étaient aussi salutaires à l'âme qu'au corps. Enfin ils inspirèrent aux Hellènes une noble ambition, celle de recevoir des mains de leurs concitoyens la couronne du mérite et du génie.

39. **La Laconie et Lycurgue.** — La Laconie est une grande vallée arrosée par l'Eurotas entre deux chaînes de montagnes, dont l'une, le *Taygète*, est assez élevée et sépare la Laconie de la Messénie. La vallée de l'Eurotas, tournée au midi, est très chaude en été; mais en hiver le voisinage des montagnes, surtout du Taygète, qui est alors couvert de neige, la rend froide et humide. Entourée ainsi par des remparts naturels, la Laconie était facile à défendre contre tout ennemi extérieur, tandis que ses habitants pouvaient aisément porter la guerre au dehors.

La Laconie tomba au pouvoir des Doriens, qui assujettirent les anciens habitants. Ces derniers vécurent dispersés dans des bourgades sous le nom de *Lacédémoniens*, tandis que les Doriens se concentrèrent à Sparte et prirent le nom de *Spartiates*. Les Spartiates exerçaient seuls la domination politique; les Lacédémoniens étaient tributaires. Les premiers s'étaient corrompus : ils n'avaient plus les mœurs antiques; des familles puissantes

* La monnaie grecque comprenait entre autres : le *drachme* qui valait environ 92 centimes ; la *mine* qui valait 100 drachmes, et le *talent* qui valait 60 mines, par conséquent environ 5,500 francs.

s'étaient élevées, tandis que d'autres avaient été dépouillées de leurs biens; aussi les pauvres s'élevaient contre les riches. De plus, comme Sparte avait toujours deux rois de deux familles différentes, ceux-ci vivaient souvent en mésintelligence. Ces diverses circonstances firent éclater des troubles fréquents.

C'est au sein de ces troubles qu'apparut *Lycurgue*, frère d'un des rois de Sparte. Son père avait été la victime des désordres de l'époque : en voulant séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau dont il mourut. Son frère mourut aussi laissant sa veuve enceinte. Celle-ci offrit à Lycurgue de faire périr son enfant dès sa naissance, à condition qu'il l'épouserait. Lycurgue eut horreur de cette proposition; il feignit pourtant d'y consentir, afin de sauver l'enfant. Dès que celui-ci fut né, Lycurgue le fit proclamer roi et il fut le tuteur de son neveu. Mais sa belle-sœur voulant se venger d'avoir été trompée, répandit le bruit qu'il avait le dessein d'attenter à la vie du jeune roi. Alors Lycurgue quitta Sparte, afin de se mettre à l'abri de tout soupçon.

Lycurgue méditait de grands projets. Il voulait être le réformateur de sa patrie, en faisant surtout revivre les mœurs antiques. Dans ce but il entreprit de grands voyages pour étudier les lois et les coutumes des peuples étrangers. Il séjourna longtemps dans l'île de *Crète*, habitée par des Doriens, qui avaient fidèlement conservé les mœurs et les institutions de leurs ancêtres. Il étudia en particulier dans cette île les lois de *Minos*, l'un des plus célèbres législateurs de l'antiquité. Il parcourut aussi l'Egypte et l'Asie Mineure.

Après plus d'une dizaine d'années d'absence, il rentra dans sa patrie qu'il trouva plongée dans l'anarchie. Les Spartiates, las de leurs dissensions, le chargèrent de rétablir l'ordre. Mais avant d'entreprendre sa grande réforme, Lycurgue alla lui-même consulter l'oracle de

Delphes. A peine était-il entré dans le temple que la Pythie s'écria : « O Lycurgue, ami des dieux, je ne sais si je dois te saluer comme un simple mortel ou comme une divinité; je te crois pourtant plus près de la divinité. » Fort de cette déclaration, Lycurgue revint à Sparte et donna la fameuse législation qui porta son nom.

On raconte que Lycurgue, après avoir vu ses lois adoptées par ses concitoyens, fit jurer à ceux-ci de n'y rien changer jusqu'à son retour. Puis il alla consulter l'oracle de Delphes. La Pythie répondit que Sparte surpasserait toute autre cité, tant qu'elle conserverait ses lois. Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, puis se laissa mourir de faim, pour ne pas dégager ses concitoyens de leur serment.

40. **Législation de Lycurgue** (888). — Le but principal de Lycurgue fut de former des hommes vigoureux et énergiques, des citoyens désintéressés et dévoués à leur patrie. Son grand moyen fut d'éloigner tout ce qui pouvait énerver les corps ou corrompre les âmes, et d'utiliser tout ce qui pouvait les fortifier et les aguerrir. Convaincu en particulier que l'amour des richesses est la source des plus grands maux, il commença par établir l'*égalité des fortunes*. Il divisa la Laconie en 39,000 lots, dont 30,000 de petite dimension pour les Lacédémoniens et 9,000 pour les Spartiates d'étendue plus considérable et comprenant les meilleures terres du pays. Le Spartiate ne pouvait pas vendre son lot; il devait le laisser à son fils aîné, et, s'il n'avait pas de fils, à sa fille aînée.

Lycurgue espérait ainsi rendre impossible la richesse territoriale. Il voulut encore rendre impossible toute autre richesse. Pour cela il n'admit qu'une lourde *monnaie de fer,* dont on ne pouvait transporter la plus petite somme que sur des chariots, puis il interdit le commerce, source de la fortune. — Il tint encore les Spartiates éloignés de

tout *contact avec l'étranger,* afin de ne pas laisser pénétrer parmi eux des idées corruptrices. Les étrangers ne pouvaient visiter Sparte qu'à certains jours, et les Spartiates ne pouvaient voyager sans une autorisation spéciale.

Il chercha ensuite à leur inspirer des goûts simples, des habitudes vertueuses et le dévouement à la patrie. Il crut que le meilleur moyen de tuer l'égoïsme et de développer la fraternité, c'était d'établir une *vie commune.* Plus de famille véritable, plus d'intérêts privés; mais tout en commun, tout pour la patrie. Le Spartiate devait en effet appartenir à la patrie dès son enfance. Lycurgue attribuait une grande importance à l'*éducation.* Sa législation est même presque entièrement éducative, c'est-à-dire qu'elle a toujours pour but de former des hommes. Aussitôt après sa naissance, l'enfant spartiate était soumis à l'examen des vieillards, et si ceux-ci le trouvaient faible ou mal constitué, il était exposé dans les gorges du Taygète. Après cette terrible inspection, le fils était rendu à son père qui le gardait jusqu'à l'âge de six ans accomplis. Dès lors l'enfant quittait pour jamais sa famille et il était élevé par l'état, sous la surveillance d'instituteurs; mais tout citoyen pouvait châtier ceux qui se conduisaient mal. Cette éducation publique avait surtout en vue le développement corporel. La *gymnastique* et le *maniement d'armes* étaient les choses essentielles. L'on endurcissait le corps par tous les moyens possibles : point de chaussure; même vêtement, été comme hiver; pour lit, des roseaux coupés par les enfants eux-mêmes dans l'Eurotas; peu de nourriture, pour les habituer à la sobriété. On les habituait aussi à la souffrance; on les battait de verges, et c'était à qui supporterait le mieux les coups. On en vit expirer sous les verges sans qu'un gémissement eût décélé leurs douleurs.

On ne donnait du reste aux enfants aucune instruction proprement dite; on leur apprenait seulement à *jouer de*

la flûte et de la lyre, à chanter des hymnes sacrés et des poésies guerrières. Aussi l'ignorance des Spartiates était grande. On cherchait cependant à développer leur intelligence, mais uniquement pour les rendre *adroits et rusés*. C'est ainsi qu'on leur permettait de voler pour se procurer de la nourriture; celui qui se laissait prendre était châtié, non comme coupable, mais comme maladroit.

On cherchait surtout à former le caractère de la jeunesse, en lui inspirant la force d'âme, le courage, le dévouement et toutes les vertus viriles. Le *respect pour la vieillesse* était une vertu distinctive des Spartiates. Un jour au théâtre d'Athènes, un vieillard cherchait une place et parcourait les bancs, repoussé des uns et raillé des autres; des députés lacédémoniens l'aperçurent et lui firent signe de venir prendre place au milieu d'eux. Les assistants applaudirent. « Je vois bien, dit alors le vieillard, que les Athéniens savent ce qui est beau; mais les Lacédémoniens seuls le pratiquent. »

La première éducation finie, le jeune homme, à vingt ans, était admis dans l'armée. La vie du Spartiate était avant tout militaire et guerrière. Les temps de guerre étaient des temps de fêtes. Sparte même était comme un camp où régnait une discipline toute militaire. Les *repas* étaient *pris en commun;* le mets principal était un brouet noir très goûté des Spartiates. En dehors des affaires publiques et de la guerre, les seules occupations du Spartiate étaient la chasse et la conversation dans la place publique où il s'habituait à cette façon de parler brève et sententieuse qu'on a appelé le *laconisme*.

Institutions politiques de Sparte. — Lycurgue conserva l'ancienne division de la population en trois classes, les Spartiates, les Lacédémoniens et les Hilotes. Les *Spartiates* demeurèrent le peuple souverain, qui ne s'occupait que des affaires publiques. Les *Lacédémoniens,* éloignés de la vie publique, déployaient dans la vie privée la plus grande activité et ils se vouaient à l'agriculture, à l'industrie et

au commerce; ils étaient astreints au service militaire et les flottes de Sparte étaient montées en grande partie par eux. Les *Hilotes* étaient esclaves, et même doublement esclaves; car ils avaient deux maîtres, le Spartiate dont ils cultivaient la terre et l'Etat dont ils dépendaient d'une manière absolue. — Les Spartiates formaient donc une classe privilégiée et une véritable aristocratie; ils étaient dix fois moins nombreux que leurs sujets lacédémoniens et leurs Hilotes. Mais entre eux ils étaient tous égaux, et à cet égard leur gouvernement était plutôt démocratique. — Le nom de *Lacédémoniens* était donné par les étrangers à tous les habitants libres de la Laconie, aussi bien aux Spartiates qu'aux Lacédémoniens proprement dits. Sparte elle-même était souvent appelée *Lacédémone*.

Lycurgue conserva aussi les anciennes institutions politiques. La souveraineté fut exercée par l'assemblée du peuple et par le sénat ou conseil des anciens. *L'assemblée du peuple* se composait de tous les Spartiates âgés de plus de 30 ans; sa principale fonction était d'accepter ou de rejeter les propositions du sénat; elle ne délibérait pas, c'est-à-dire elle ne discutait pas les propositions qui lui étaient présentées; elle votait simplement par oui ou par non.

Le *sénat* ou *conseil des anciens* était composé de 28 vieillards, âgés de plus de 60 ans. Il était présidé par les deux rois et délibérait sur les affaires publiques. Ses membres étaient élus d'une singulière façon : on faisait défiler tous les candidats devant le peuple, qui saluait chacun d'eux par des acclamations plus ou moins fortes. Des vieillards, enfermés dans une chambre voisine, d'où ils ne pouvaient rien voir, notaient ceux qui avaient obtenu les plus fortes acclamations, et ceux-là étaient élus. Les sénateurs étaient nommés à vie, ce qui donnait au gouvernement de Sparte un caractère aristocratique.

Les principaux magistrats étaient les rois et les éphores. Les *rois*, au nombre de deux, n'avaient qu'une autorité très limitée en temps de paix; mais à la guerre ils avaient le commandement des troupes et un pouvoir à peu près absolu. — Les *éphores*, au nombre de cinq, ne furent établis que longtemps après Lycurgue, et acquirent une grande autorité, même sur les rois.

Caractère de la législation de Lycurgue. — Le caractère dominant de la législation de Lycurgue est celui de toute l'antiquité : le citoyen naît et vit pour l'Etat. Mais nulle part ce principe ne fut aussi rigoureusement pratiqué qu'à Sparte Le Spartiate appartenait à l'Etat lui, sa famille, ses biens. A sa naissance même, l'Etat décidait de sa vie ou de sa mort, et il ne laissait vivre l'enfant que s'il croyait celui-ci propre au service public, c'est-à-dire à la guerre. La vie publique, la vie commune était à la fois la base et le but de toute

la législation de Lycurgue : le Spartiate était élevé en public et pour le public ; il vivait sous le regard de ses concitoyens et dans toute sa conduite il devait toujours avoir ceux-ci en vue.

La législation de Lycurgue fit des héros et donna à Sparte un certain caractère héroïque. Mais en entravant les relations avec l'étranger, en proscrivant le commerce, l'industrie, les arts, elle laissa cette ville dans une demi-barbarie. Du reste la communauté des biens et la vie commune n'empêchèrent ni l'égoïsme, ni la cupidité, ni le luxe de pénétrer à Sparte, et la cité de Lycurgue devint aussi corrompue qu'aucune autre ville de la Grèce.

41. Les guerres de Messénie. — PREMIÈRE GUERRE (743-724). — *Aristodème.* — La constitution toute guerrière de Lycurgue devait inspirer la soif des conquêtes. Des rixes particulières entre les Messéniens et les Spartiates amenèrent une grande guerre entre les deux peuples. Après plusieurs années de sanglants combats, les Messéniens durent abandonner leurs villes et se retirèrent sur le mont *Ithôme*, qui domine leur pays comme une forteresse et que ses pentes escarpées rendent facile à défendre. Pour satisfaire à un oracle, un de leurs chefs, *Aristodème,* immola sa fille. Ce sanglant sacrifice sembla relever le courage abattu des Messéniens ; mais il ne les sauva pas. Aristodème se tua de désespoir sur le tombeau de son enfant. Les Messéniens, en proie à la famine, capitulèrent et furent asservis à Sparte.

SECONDE GUERRE (685-670). — *Aristomène.* — Quarante ans après, les Messéniens se révoltèrent sous la conduite d'*Aristomène.* Ce chef intrépide se distinguait par les coups de main les plus audacieux. Un jour il partit seul, traversa les montagnes, entra de nuit à Lacédémone et suspendit au temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : « Aristomène à Minerve, des dépouilles des Lacédémoniens. » Sparte, effrayée d'une telle audace, consulta l'oracle de Delphes. Le dieu ré-

pondit qu'elle devait demander un chef aux Athéniens. Athènes n'était guère disposée à concourir à la grandeur de sa rivale, mais elle n'osait résister aux ordres d'Apollon. Elle envoya donc à Lacédémone *Tyrtée*, un maître d'école boiteux. Mais ce boiteux était un grand poète et sa mâle poésie ranima le courage des Spartiates.

Les Messéniens battus se retirèrent sur le mont *Ira*. Les Spartiates, afin de les réduire par la famine, changèrent la Messénie en désert. Mais Aristomène fit plusieurs sorties pour chercher des vivres. Dans une de ces expéditions il fut pris avec cinquante de ses compagnons. On les condamna à être précipités dans la *Céada*, gouffre où l'on jetait les malfaiteurs. Les autres Messéniens périrent brisés. Mais Aristomène fut soutenu dans sa chute par un aigle aux ailes étendues et arriva au fond sans blessure. Pendant trois jours il reste dans le gouffre, enveloppé dans son manteau et attendant la mort. Au bout de ce temps, il entend un léger bruit et entrevoit un renard qui mangeait les cadavres. Imaginant bien que cet animal avait pénétré par quelque issue secrète, il le saisit, et arrive jusqu'à un trou par où il s'échappe et retourne au mont Ira.

Ira ne succomba que par la trahison. Les Spartiates pénétrèrent dans la place au milieu d'une nuit d'orage. Alors Aristomène leur fit signe qu'il voulait se retirer avec les siens : on n'osa pas pousser au désespoir cette poignée d'hommes héroïques. Au milieu des guerriers, Aristomène plaça les vieillards, les femmes, les enfants, et sortit ainsi d'Ira.

La Messénie fut subjuguée. Mais elle ne pardonna jamais à ses oppresseurs et tous les adversaires de Sparte trouvèrent ce pays prêt à se soulever contre son éternelle ennemie. Beaucoup de Messéniens se rendirent en Sicile et donnèrent leur nom à la ville de *Messine*.

42. **L'Attique.** — *Les lois de Dracon.* — L'Attique forme une petite presqu'île qui s'avance dans la mer Egée; elle est flanquée à droite par la longue île d'Eubée, à gauche par les îles de Salamine et d'Egine. Cette contrée est l'une des plus célèbres dans l'histoire de l'humanité. Son sol pierreux est généralement peu fertile; il produit cependant la vigne et l'olivier. Mais la principale richesse du pays, c'étaient les abeilles du mont Hymette, les carrières de marbres du Pentélique et quelques mines d'argent. Presque entièrement enveloppée par la mer, ayant en face plusieurs îles et possédant de bons ports, l'Attique était admirablement située pour le commerce. Sa position entre l'Hellade, le Péloponèse, les îles et les colonies de l'Asie Mineure, en faisait le centre naturel de la nation grecque. Aussi l'Attique fut l'asile de toutes les tribus grecques, refoulées ou opprimées (Pélages, Achéens, Ioniens, Eoliens). Sa population, quoique en majeure partie *ionienne*, avait dans ses veines le sang des diverses familles helléniques. Les Athéniens furent donc les Grecs par excellence, et ils possédèrent au plus haut degré les heureuses qualités et les merveilleuses aptitudes de la race hellénique.

L'Attique avait pour capitale *Athènes*. Cette ville était située à une lieue de la mer, sur laquelle elle avait un port, placé en face des îles de Salamine et d'Egine. Elle fut longtemps gouvernée par des rois. Mais après la mort de Codrus (p. 68) l'on prétendit que nul n'était digne de lui succéder, et la royauté fut abolie. Alors les Athéniens mirent à leur tête un chef, appelé *archonte* et nommé à vie. Plus tard ils établirent *neuf archontes*, mais nommés seulement pour une année.

Du reste il y avait à Athènes, comme dans toutes les villes grecques, une aristocratie puissante qui possédait toute la richesse et qui gouvernait le pays. La masse du peuple était plongée dans la pauvreté et gémissait sous

l'oppression. Des troubles éclatèrent. Pour rétablir l'ordre, on chargea *Dracon* d'établir de nouvelles lois. Mais il les fit si sévères qu'on les disait écrites avec du sang; tous les délits, les plus légers comme les plus graves, le vol d'un fruit ou simplement la paresse, étaient, comme le meurtre, punis de mort ou de l'exil. Les lois de Dracon furent bientôt abandonnées et les désordres recommencèrent.

43. **Solon, législateur d'Athènes** (595). — Il y avait à cette époque à Athènes un descendant de Codrus, nommé *Solon*. Il avait beaucoup voyagé et avait acquis un grand renom de sagesse. Sa réputation s'accrut par un singulier acte de patriotisme. Les Mégariens s'étaient emparés de Salamine. Les Athéniens, leurs ennemis, ne voulaient pas laisser entre leurs mains une île aussi voisine de l'Attique. Mais après une longue guerre sans résultat, ils se lassèrent de cette lutte à tel point qu'ils défendirent sous peine de mort de proposer une nouvelle tentative contre Salamine. Mais bientôt Solon, qui avec toute la jeunesse athénienne supportait impatiemment la honte de cette loi, contrefait l'insensé et fait répandre le bruit qu'il est atteint de folie. Puis un jour il va sur la place publique, déclame des vers dans lesquels il reprochait à ses concitoyens d'avoir honteusement abandonné Salamine et les excite à reprendre cette île. Ses paroles enthousiastes soulèvent la multitude : la loi est abrogée et une expédition contre Mégare est décrétée. Les Mégariens furent battus et Salamine tomba au pouvoir des Athéniens.

Les Athéniens, pleins d'admiration pour Solon, le nommèrent archonte et le chargèrent de donner une nouvelle constitution. Cette constitution aussi célèbre que celle de Lycurgue en différait cependant complétement. Pour soulager les pauvres, Solon ne fit pas un partage des terres comme Lycurgue, et il n'abolit pas les dettes

comme l'auraient voulu les débiteurs; mais il diminua le taux de l'intérêt et il défendit au créancier de réduire ses débiteurs en esclavage.

Solon ne détruisit pas non plus la famille comme Lycurgue. Les enfants devaient être élevés par leurs parents, et l'éducation était à la fois corporelle et intellectuelle. L'industrie, le commerce, les arts furent encouragés et ce fut Solon qui jeta les fondements de la puissance maritime d'Athènes. Bien loin de mépriser le travail comme à Sparte, la législation de Solon l'honorait et même l'imposait comme un devoir; le père qui n'avait pas fait apprendre un métier à son fils ne pouvait exiger que celui-ci le nourrît dans sa vieillesse, et un tribunal fameux, l'aréopage, s'assurait des moyens d'existence de chaque citoyen et punissait ceux qui restaient dans l'oisiveté. L'on peut dire qu'en général la législation de Solon fut plus douce, plus libérale et plus humaine que celle de Lycurgue; elle facilitait entre autres les relations avec les étrangers, accueillait les émigrants et les fugitifs, et traitait les esclaves avec une certaine humanité.

Institutions politiques d'Athènes. — Solon divisa le peuple en quatre classes, d'après la fortune. Les trois premières classes seules pouvaient aspirer aux emplois publics; mais elles supportaient aussi les charges les plus onéreuses de l'Etat; elles seules payaient l'impôt foncier, et elles avaient les charges militaires les plus lourdes, telles que le service de la cavalerie et de l'infanterie pesamment armée.

Le gouvernement était partagé entre l'assemblée du peuple, le sénat, l'aréopage et les archontes.

L'*assemblée du peuple* formait le pouvoir souverain par excellence. Elle se composait de tous les citoyens âgés de vingt ans, qui étaient au nombre de 15,000 à 20,000. Mais ordinairement il n'y avait guère plus de 5,000 à 6,000 assistants. L'assemblée élisait les magistrats, délibérait sur les propositions et les projets de loi qui lui étaient soumis par le sénat, et votait à main levée, sans distinction de classe ni de fortune.

Le *sénat* était composé de 400 membres; ceux-ci étaient choisis chaque année dans les trois premières classes et parmi les citoyens âgés d'au moins trente ans; ils étaient désignés par le sort, mais les

candidats étaient soumis à une épreuve sévère. Le sénat préparait les lois qui devaient être soumises à l'assemblée du peuple ; en général toute proposition au peuple devait préalablement être discutée par lui.

L'*aréopage* était composé des archontes sortis de charge. C'était un tribunal suprême qui jugeait les causes capitales, surveillait les mœurs et même pouvait casser les jugements du peuple. Il siégeait la nuit et avec beaucoup de solennité (p. 64).

Les *archontes*, au nombre de neuf, étaient nommés pour une année ; ils étaient spécialement chargés du pouvoir exécutif ; ils avaient cependant aussi des attributions judiciaires ; le premier archonte donnait son nom à l'année.

Les tribunaux n'étaient pas composés de magistrats, mais de jurés, appelés *héliastes* et désignés par le sort dans tout le peuple parmi les citoyens âgés d'au moins trente ans. Ces tribunaux ou jurys comprenaient plusieurs centaines de jurés ou d'héliastes.

Caractère de la législation de Solon. — La législation de Solon était un mélange d'aristocratie et de démocratie ; cependant elle inclinait plus vers la seconde que vers la première. Elle améliora le sort des pauvres, tout en respectant la propriété individuelle. Elle détruisit l'aristocratie de naissance, mais elle établit une aristocratie de richesse, à laquelle tous les citoyens pouvaient parvenir. En provoquant le travail et en favorisant le développement intellectuel, elle devait procurer à Athènes la gloire de l'industrie, des arts et de la littérature, gloire plus durable que celle de la politique et des armes.

44. Pisistrate et ses fils (560-510). — *La tyrannie à Athènes.* — Solon fit jurer à ses concitoyens de respecter ses lois pendant dix ans. Puis il s'éloigna et entreprit un grand voyage en Orient. Il parcourut l'Egypte et l'Asie Mineure, et c'est alors qu'il visita le célèbre roi de Lydie, *Crésus,* dans Sardes sa capitale (p. 43).

Quand au bout de dix ans il revint à Athènes, il trouva sa patrie déchirée de nouveau par des dissensions entre la noblesse et le peuple. Vainement il essaya de réconcilier les partis. Plusieurs chefs ambitieux se disputaient le pouvoir. L'un d'eux, *Pisistrate*, avait embrassé avec chaleur le parti du peuple. Affectueux, secourable envers les pauvres, d'un caractère doux et modéré, il exerçait une grande influence sur la multitude. Un jour, s'étant

fait à lui-même quelques légères blessures, il accourt sur la place publique, couvert de sang. La foule étonnée l'entoure. Il raconte alors qu'il vient d'échapper à ses ennemis qui voulaient l'assassiner. A l'ouïe de cet attentat le peuple s'indigne. Aussitôt un partisan de Pisistrate propose de donner une garde de cinquante hommes à l'ami du peuple. Mais à la nouvelle de ce qui se passait, le vieux Solon accourut à son tour sur la place publique. Vainement il combattit l'astucieuse proposition. Abandonné par les riches et menacé par la multitude, il dut se retirer. Le peuple donna à Pisistrate la garde qu'il demandait. Solon, rentré chez lui, prit ses armes et les mit devant la porte de sa maison, en disant, découragé : « J'ai défendu, autant qu'il m'a été possible, la patrie et les lois. »

Bientôt Pisistrate, avec la garde qu'il avait obtenue, s'empara de la citadelle (ou de l'*Acropole* comme on l'appelait). Il fut dès lors maître du pouvoir et *tyran* d'Athènes. Dans les républiques grecques l'on donnait le nom de *tyran* à celui qui s'emparait du pouvoir et gouvernait seul. Mais le nom de tyran ne signifiait pas toujours un souverain violent et cruel; il avait simplement le sens d'*usurpateur*. La *tyrannie* de Pisistrate fut très modérée. Il maintint les lois de Solon. Il chercha même à gagner l'approbation du sage vieillard. Mais celui-ci refusa de le soutenir et se retira dans une complète solitude; il mourut peu après (559).

Solon vécut cependant assez pour voir la liberté restaurée dans sa patrie. Pisistrate, en effet, malgré son habileté et sa modération, garda le pouvoir à peine une année. Il fut chassé, rappelé plus tard, puis chassé de nouveau. Rentré une seconde fois après un long exil, il conserva la tyrannie jusqu'à sa mort. Son gouvernement fut très glorieux. Athènes s'embellit; la marine et le commerce prirent un grand développement. Pisistrate fut

encore un grand ami des lettres ; c'est lui qui fonda la première bibliothèque publique qu'on ait vue en Grèce.

Pisistrate eut pour successeurs ses deux fils *Hippias* et *Hipparque*. Ceux-ci continuèrent le brillant règne de leur père. Mais ils se laissèrent aller parfois à des actes de despotisme. C'est ainsi qu'ils firent un affront public à la sœur d'un Athénien nommé *Harmodius*. Celui-ci et son ami *Aristogiton* tramèrent un complot contre la vie des tyrans. Hipparque fut assassiné. Hippias ayant échappé se vengea cruellement. Harmodius avait été tué sur-le-champ par les gardes. Aristogiton, mis à la torture, dénonça comme ses complices les plus chers amis du tyran, qui les fit égorger aussitôt. Hippias demandant à sa victime si elle avait encore d'autres complices : « Il n'y a plus que toi, reprit Aristogiton, dont je voudrais la mort ; au moins je t'aurai fait tuer tous ceux que tu aimais le plus. »

Devenu sombre et soupçonneux, Hippias se rendit odieux au peuple par ses cruautés. Les nobles, bannis par Pisistrate, profitèrent de cette impopularité. Ils implorèrent le secours des *Spartiates*, qui, jaloux de la prospérité d'Athènes sous les Pisistratides, firent une expédition contre Hippias. Celui-ci prit la fuite et se retira auprès du roi de Perse, *Darius*.

Les nobles avaient compté rétablir à Athènes le gouvernement aristocratique à l'aide des Lacédémoniens. Mais le parti populaire reprit le dessus. Un noble mécontent, nommé *Clisthène*, révisa même la constitution de Solon dans un sens tout à fait démocratique. Le nombre des sénateurs fut porté à 500 membres. On attribue aussi à Clisthène l'établissement de l'*ostracisme* ; c'était une sentence d'exil pour dix ans prononcée par l'assemblée du peuple contre un citoyen dont la puissance était réputée dangereuse pour la liberté publique. Nous verrons plus tard, sous ce prétexte, les plus grands citoyens frappés d'ostracisme.

Situation politique de la Grèce avant les guerres médiques. — Antagonisme de Sparte et d'Athènes. — Athènes ne fut pas la seule cité grecque où s'éleva la *tyrannie*. Dans plusieurs autres villes, le

peuple était opprimé par l'*oligarchie*, c'est-à-dire par le gouvernement d'un petit nombre de familles. Pour secouer le joug aristocratique, il prit alors pour chef quelque noble ambitieux. Ce chef du peuple ou *démagogue*, comme on disait, s'empara souvent du pouvoir et devint le *tyran* de sa patrie. Les plus célèbres tyrans ou usurpateurs grecs furent *Périandre* à Corinthe, l'un des sept sages de la Grèce, qui unissait à l'amour des arts une grande cruauté; *Polycrate* à Samos et *Pisistrate* dont nous avons parlé. Les tyrans à l'origine s'appuyaient sur le peuple, mais ils finissaient toujours, comme Hippias, par se rendre impopulaires. Alors ils étaient renversés et la démocratie reprenait le dessus.

Cependant tous les états grecs n'adoptèrent pas le gouvernement démocratiqne. *Sparte* et les états doriens penchèrent plutôt vers l'aristocratie, tandis qu'*Athènes* entra à pleines voiles dans le courant de la démocratie. Sparte et Athènes, l'une dorienne, l'autre ionienne, représentèrent ainsi non-seulement deux races, mais deux formes distinctes de gouvernement. Sparte, du reste, puissance continentale, était jalouse de la grandeur maritime d'Athènes. Depuis un siècle, et après les deux longues et sanglantes *Guerres de Messénie*, les Spartiates s'étaient emparés de toute la Messénie (p. 81). Ils avaient aussi contraint les Argiens à reconnaître leur prépondérance. Sparte dominait donc dans le Péloponèse et y exerçait l'*hégémonie*. Mais cette suprématie, elle eût voulu l'étendre sur toute la Grèce. Elle n'avait à redouter qu'une rivale, Athènes. Elle voulut rétablir dans cette ville l'aristocratie et même la tyrannie d'Hippias. Mais elle échoua. La lutte allait sans doute recommencer entre les deux cités rivales, quand un danger commun, l'invasion des Perses, les réunit momentanément pour défendre la patrie grecque contre la barbarie.

45. **Révolte de l'Ionie.** — *Cause des guerres médiques.* — Les Perses, après avoir subjugué l'Asie, songeaient à conquérir l'Europe. Les Grecs étaient les premiers exposés à l'ambition de leurs puissants voisins. Déjà leurs colonies d'Asie Mineure avaient été soumises par Cyrus. Déjà Darius avait conquis la Thrace et la Macédoine. Les Grecs voyaient donc l'ennemi s'avancer de tous côtés. Mais ils aimaient trop la liberté pour ne pas repousser toute tentative d'annexion du roi de Perse. Du reste il y avait une antique rivalité entre l'Asie et l'Europe, rivalité qui remontait à la guerre de Troie et même

au-delà. Cette rivalité allait éclater de nouveau et d'une manière plus terrible.

Ce furent les colonies grecques qui engagèrent la lutte. Elles supportaient impatiemment le joug des *barbares* (nom que les Grecs donnaient aux Perses). *Milet,* la riche et puissante Milet, donna le signal de la révolte. Elle implora le secours de la mère-patrie. Une ambassade fut envoyée d'abord à Sparte, puis à Athènes. Sparte refusa son concours : il n'était guère dans ses habitudes de soutenir une cause qui ne l'intéressait pas directement, ni de se jeter dans des expéditions lointaines et aventureuses. Les Athéniens au contraire accueillirent avec empressement la demande qui leur fut adressée. Ils avaient plus d'un grief contre le *grand roi* (c'est ainsi que les Grecs désignaient le roi de Perse). Darius avait donné asile à *Hippias* et intimé aux Athéniens l'ordre de recevoir de nouveau leur ancien tyran. Du reste Milet était une colonie ionienne, et Athènes, qui se regardait comme la métropole de toutes les villes ioniennes, croyait de son devoir de les protéger. Enfin l'on prévoyait que tôt ou tard la Grèce serait attaquée par les Perses. Ces divers motifs décidèrent les Athéniens à envoyer une flotte et des troupes au secours de l'Ionie.

Les troupes athéniennes marchèrent bientôt sur *Sardes.* Cette capitale de la Lydie fut prise et pillée : les toits des maisons étaient couverts de roseaux ; un soldat y mit le feu par hasard et toute la ville fut incendiée. Mais les Perses ayant réuni de grandes forces, les Athéniens furent battus et obligés de regagner la flotte. Du reste ils se lassèrent vite de cette guerre lointaine et retournèrent chez eux. Les Ioniens, abandonnés par leurs compatriotes d'Europe, n'en continuèrent pas moins la lutte avec courage. Mais ils furent partout défaits. A la fin Milet même fut prise et détruite ; toutes les villes grecques de l'Asie furent replacées sous le joug des Perses.

Cette ruine de la Grèce asiatique retentit douloureusement dans la Grèce européenne. Athènes la pleura. Un poète ayant fait représenter au théâtre la *prise de Milet*, toute l'assemblée éclata en sanglots et l'auteur fut condamné à une amende de mille drachmes (environ 900 francs), pour avoir, disait-on, ravivé le triste souvenir des malheurs domestiques.

La révolte de l'Ionie allait être la cause directe de ce qu'on appelle indifféremment les *guerres médiques* ou *persiques*, parce que l'empire perse est souvent aussi nommé l'empire mède. L'on compte deux guerres médiques; la première entreprise par *Darius*, la seconde par *Xerxès*. Nous verrons du reste que les guerres médiques se prolongeront sous les successeurs de ces princes.

46. La bataille de Marathon (490). — MILTIADE. — Darius n'avait pas oublié que Miltiade avait conseillé jadis de laisser périr l'armée perse au-delà du Danube (p. 49). La nouvelle de l'incendie de Sardes l'irrita toujours plus contre les Grecs. Il ordonna même à l'un de ses serviteurs de lui adresser à chaque repas ces paroles : « Seigneur, souviens-toi des Athéniens. » Du reste Hippias, réfugié à la cour du grand roi, l'excitait depuis longtemps à subjuguer sa patrie. Darius commença par envoyer en Grèce une ambassade afin de demander en son nom l'hommage de la terre et de l'eau. Plusieurs villes grecques eurent peur et cédèrent. Mais Sparte et Athènes indignées de l'insolence du grand roi maltraitèrent ses ambassadeurs. « Vous demandez la terre et l'eau? leur dirent les Spartiates; vous aurez l'une et l'autre; » et ils les jetèrent dans un puits.

La colère de Darius n'eut plus de borne et il prépara une grande expédition pour assujettir la Grèce. Mais sa flotte fut détruite par une tempête en doublant le promontoire du *mont Athos* (dans la Chalcidique). Peu après, une seconde expédition vint débarquer à *Marathon* dans l'Attique. Marathon était une petite plaine très favorable

aux évolutions de la cavalerie. Hippias lui-même avait désigné ce lieu aux ennemis de sa patrie. Les Perses étaient au nombre de plus de 100,000.

A cette nouvelle, Athènes demande en toute hâte du secours à ses voisins : en moins de deux jours un coureur franchit les cinquante lieues qui la séparaient de Sparte. Les Spartiates promirent leur assistance ; mais une loi religieuse leur défendait de se mettre en marche avant la pleine lune. Les Athéniens ne pouvaient attendre. Au nombre de 10,000 ils coururent au-devant des barbares. Les Platéens leur envoyèrent 1000 soldats : ce fut le seul secours qu'Athènes reçut du dehors. Une armée de 11,000 hommes s'avançait donc contre 100,000 ennemis. Elle était sous les ordres de dix généraux, qui devaient commander chacun à leur tour pendant une journée : parmi eux se trouvaient deux hommes célèbres, *Miltiade* et *Aristide*. Ces dix généraux n'étaient pas d'accord : cinq voulaient qu'on attendît des renforts, les cinq autres qu'on livrât bataille sur-le-champ. Miltiade plaida chaleureusement pour que l'on combattît sans tarder. Aristide engagea ses collègues à céder leur tour de commandement à Miltiade, comme au plus capable de tous. Celui-ci accepta. Toutefois pour livrer bataille, il attendit que son jour fût venu.

Les Athéniens, afin de ne pas être enveloppés, étendirent leur ligne de bataille jusqu'à ce qu'elle présentât un front égal à celui des Perses ; ils mirent leurs principales forces aux ailes et se protégèrent contre la cavalerie ennemie par un abatis d'arbres. A un signal donné, ils descendirent en courant de la hauteur sur laquelle ils étaient postés. Grand fut l'étonnement des Perses, qui ne s'attendaient pas à être les premiers attaqués par un si petit nombre d'hommes ! La bataille dura longtemps. Les barbares furent vainqueurs au centre et percèrent la ligne des Grecs. Mais les Athéniens, vainqueurs aux deux ailes,

se replièrent des deux côtés sur ceux qui avaient forcé le centre et les défirent complétement. Ils poursuivirent l'ennemi jusqu'au rivage et l'obligèrent à se rembarquer en toute hâte.

C'était la première fois que les Grecs osaient regarder en face ces Perses dont le nom seul était un objet de terreur. Parmi les morts se trouvait le traître Hippias. Un soldat vola d'un trait de Marathon à Athènes, arriva tout hors d'haleine sur la place publique et ne put que prononcer ces mots : « Nous sommes vainqueurs ; » après quoi il expira. Le surlendemain du combat les Spartiates arrivèrent ; ils n'avaient mis que trois jours pour venir. A la vue du champ de bataille, jonché de morts, ils félicitèrent les Athéniens de leur éclatant triomphe et retournèrent chez eux.

Les Athéniens, pour perpétuer le souvenir de leur victoire, firent représenter dans un grand tableau la bataille de Marathon ; ils honorèrent Miltiade d'une façon particulière et le montrèrent au milieu des dix généraux, exhortant les soldats et donnant le signal du combat. Admirable simplicité ! Les Grecs ne croyaient pas que l'honneur d'une victoire revînt au général seul, mais ils l'attribuaient à l'armée tout entière !

47. Condamnation de Miltiade. Exil d'Aristide. Thémistocle et la marine d'Athènes. — Miltiade forma le projet de s'emparer des Cyclades, afin de fermer aux flottes perses la mer Egée. Les Athéniens lui fournirent des vaisseaux et il alla mettre le siége devant *Paros* (une des Cyclades). Mais les Pariens résistèrent avec vigueur ; Miltiade fut grièvement blessé et obligé de lever le siége. Accusé d'être l'auteur de cet échec, il fut cité devant l'assemblée du peuple et menacé de la peine capitale. Il ne comparut pas : sa blessure le retenait au lit. Mais ses amis plaidèrent sa cause, et, rappelant les souvenirs glo-

rieux de Marathon, ils gagnèrent le peuple. La tête de Miltiade fut sauvée; néanmoins il fut condamné à une amende de 50 talents (275,000 fr.). Miltiade mourut peu après des suites de sa blessure et ce fut son fils *Cimon* qui paya les 50 talents. Cette condamnation resta une tache pour Athènes, qui essaya de l'effacer en élevant plus tard à Miltiade un tombeau dans la plaine de Marathon.

Les grands hommes n'étaient pas rares à Athènes, et Miltiade fut bientôt remplacé. Deux citoyens, *Aristide* et *Thémistocle*, exerçaient alors la plus grande influence. Tous deux avaient combattu à Marathon. Aristide se faisait remarquer surtout par l'élévation de son caractère : son équité était devenue proverbiale et on l'appelait *Aristide le juste.* Thémistocle était plus distingué par ses talents que par son caractère : ambitieux, avide de popularité et de gloire, il aspirait au premier rang dans l'Etat : « Les trophées de Miltiade, disait-il, l'empêchaient de dormir. » Un jour Thémistocle dit qu'il avait conçu un projet d'une grande utilité pour Athènes, mais qu'il ne pouvait le faire connaître au public : le peuple désigna Aristide pour en recevoir communication. Il s'agissait d'incendier clandestinement la flotte lacédémonienne. « Le projet de Thémistocle, dit alors Aristide aux Athéniens, serait sans doute avantageux pour nous, mais il serait souverainement injuste. » Là-dessus, le peuple ne voulut plus en entendre parler.

Thémistocle voyait avec dépit cette influence d'Aristide. Il répandit sourdement le bruit que son rival aspirait à la royauté. Le peuple fut inquiet et Aristide fut banni par l'ostracisme (p. 87). On raconte que ce dernier écrivit lui-même son nom sur la coquille de vote pour un citoyen qui se trouvait à côté de lui dans l'assemblée et qui ne savait pas écrire. Il lui demanda seulement : « Quel reproche as-tu donc à faire à Aristide? » —

« Aucun, répondit l'homme du peuple; je ne le connais même pas; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le Juste. » En quittant Athènes, Aristide fit des vœux pour que sa patrie n'eût pas à regretter son exil.

Le départ d'Aristide laissait le champ libre à *Thémistocle*. Dès lors ce dernier usa de son influence dans des vues patriotiques. Après Marathon les Athéniens croyaient la guerre finie. Seul, Thémistocle comprit qu'elle était à peine commencée. Il sut aussi reconnaître qu'il n'y aurait de salut pour les Grecs que dans leur marine, et il persuada au peuple d'appliquer le produit des mines d'argent, que jusqu'alors on partageait entre les citoyens, à la construction de cent galères. La *marine d'Athènes* fut bientôt de beaucoup la première de la Grèce; elle allait opposer à Xerxès deux cents galères équipées et habituées aux manœuvres navales.

48. **Expédition de Xerxès.** — Xerxès, fils et successeur de Darius, résolut de venger la défaite de son père. Il fit d'immenses préparatifs. L'on n'avait jamais vu d'armée aussi considérable, ni une flotte aussi nombreuse. Dans la crainte qu'un nouveau désastre ne survînt en doublant la presqu'île du mont Athos (p. 90), Xerxès fit creuser à travers celle-ci un canal pour faire passer sa flotte. On jeta aussi pour son armée de terre sur l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles) un pont formé de vaisseaux fortement rattachés par des câbles : il fut détruit par une tempête. Xerxès, irrité contre la mer, la fit fouetter, charger de chaînes et marquer d'un fer rouge. Puis joignant la cruauté à la folie, il ordonna de mettre à mort tous ceux qui avaient dirigé l'ouvrage. Le pont fut ensuite rétabli. L'armée perse mit sept jours et sept nuits à le traverser.

Arrivé dans les plaines de la Thrace, Xerxès fit le dénombrement de ses troupes. On entoura d'un mur une

enceinte qui contenait 10,000 hommes bien serrés; on fit entrer toute l'armée dans cette enceinte par fournées successives, et l'on compta ainsi plus de deux millions et demi de soldats. On dit qu'il y avait un nombre égal de domestiques et de manœuvres. Cette immense cohue de cinq millions de personnes, où l'on voyait s'agiter toutes les nations de l'Asie avec les armes les plus bizarres et les costumes les plus singuliers, présentait un aspect étrange et effrayant. Sur son passage, les pays étaient dévastés, les fleuves épuisés. — Pendant que l'armée de terre s'avançait ainsi à travers la Thrace et la Macédoine, une flotte formidable longeait les côtes : elle comprenait plus de 1000 vaisseaux de guerre et 3000 vaisseaux de transport.

A la nouvelle de l'approche de cette multitude, les peuples grecs furent saisis d'épouvante et plusieurs firent leur soumission au grand roi. Mais Sparte et Athènes résolurent de tenter une lutte désespérée. Les Athéniens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La Pythie leur donna pour réponse qu'ils devaient se défendre derrière des remparts de bois. Thémistocle comprit que l'oracle ordonnait de monter sur des vaisseaux, et sur son conseil les Athéniens augmentèrent encore leur flotte et se préparèrent même à abandonner leurs foyers.

Tous ceux des Grecs qui préféraient la mort à la servitude se réunirent à l'isthme de Corinthe. On décida de se défendre sur terre et sur mer. Léonidas, roi de Sparte, fut chargé de garder le défilé des *Thermopyles,* qui fermait l'entrée de la Grèce du côté du nord. Il devait être appuyé par la flotte grecque. Elle se rendit en effet dans le bras de mer d'*Artémisium,* au nord de l'île d'Eubée et près des Thermopyles : elle y attendit la flotte perse. Cette dernière, battue par une tempête, avait perdu 400 vaisseaux. Elle arriva enfin devant Artémisium. Une grande bataille s'engagea. Les Grecs demeurèrent vain-

queurs. Mais dans la crainte de voir l'ennemi tourner l'Eubée pour les envelopper, ils songèrent à la retraite. La nouvelle que le passage des Thermopyles était forcé les décida.

49. **Le combat des Thermopyles.** — Léonidas. — Les Thermopyles sont un passage qui conduit de la Thessalie dans la Grèce. Ce passage, qui n'a pas une demi-lieue de longueur, est resserré entre la montagne et la mer. Xerxès, après avoir traversé la Thessalie, était arrivé devant les Thermopyles. Il y trouva la petite armée de Léonidas, qui comptait environ 6000 soldats et dont 300 Spartiates formaient le noyau. Xerxès ne s'imaginait pas que cette poignée d'hommes osât lui résister. Du reste il se flattaït que la seule vue de son armée déciderait les Grecs à se rendre. Il attendit pendant quatre jours. Un cavalier perse fut envoyé pour reconnaître la position des Spartiates : il les trouva s'exerçant à la lutte ou peignant leur longue chevelure; aucun ne daigna même prendre garde à lui. Le grand roi, étonné de ce calme, écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Celui-ci répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Xerxès le somma alors de rendre les armes. « Viens les prendre, » lui répliqua Léonidas. Enfin le grand roi fit attaquer les Grecs, avec ordre qu'on les lui amenât vivants. Mais dans cet étroit défilé la supériorité du nombre devenait inutile. Les Perses avaient encore le désavantage des armes, leurs piques étant plus courtes que celles des Grecs. Aussi furent-ils battus. Vainement le corps des 10,000 Immortels s'élança à l'attaque : il fut aussi repoussé avec perte.

Xerxès ne savait quel parti prendre, quand un traître lui indiqua un sentier dans la montagne, par lequel on pouvait tourner la position des Grecs. Le corps des Immortels partit à l'entrée de la nuit et suivit le traître. Les

Phocidiens, qui gardaient le passage, effrayés de cette attaque imprévue, se retirèrent. Vers le matin des sentinelles descendirent en courant des hauteurs annoncer aux Grecs qu'ils allaient être tournés par l'ennemi. A cette nouvelle, Léonidas renvoya aussitôt la plus grande partie de ses troupes, en les invitant à se réserver pour des temps meilleurs. Mais il resta avec ses 300 concitoyens, disant que ni lui ni eux ne pouvaient abandonner un poste que Sparte leur avait confié. Cependant touché de la jeunesse de deux de ses soldats, il eût voulu les sauver et leur donna une commission pour les éphores : « Nous ne sommes pas ici, dirent-ils, pour porter des messages, mais pour combattre. » Les 700 Thespiens voulurent partager le sort des Spartiates. Léonidas retint encore les 400 Thébains dont il suspectait la fidélité.

Le soleil venait de paraître. Léonidas fit prendre un léger repas à ses soldats. « Ce soir, leur dit-il, nous souperons chez Pluton. » On annonça l'approche des Perses. Les Grecs se levèrent à l'instant et marchèrent à leur rencontre. Afin d'avoir plus d'ennemis à frapper, ils sortirent du défilé. Aussitôt une lutte suprême s'engagea : elle fut terrible. A force de tuer, les Spartiates brisèrent leurs piques; mais ils continuèrent à combattre avec l'épée. Les Perses tombaient par milliers : leurs chefs les poussaient en avant à grands coups de fouet. Cependant les rangs des Grecs s'éclaircissaient. Léonidas lui-même succomba. Une lutte furieuse s'engagea sur son corps. Les Grecs défendirent le cadavre de leur chef jusqu'au moment où les Perses qui avaient franchi la montagne parurent derrière eux. Ils reculèrent alors jusqu'à l'entrée du défilé. C'est là qu'à la fin, enveloppés de toutes parts, ils succombèrent sous une grêle de pierres et de traits. On vit ceux-là mêmes qui avaient perdu leurs armes se défendre avec les mains et les dents. Pas un Spartiate, ni un Thespien n'échappa. Quelques Thébains seuls de-

mandèrent la vie. Xerxès fit mettre en croix le corps de Léonidas. — La Grèce recueillit pieusement les cendres des héros des Thermopyles et leur éleva un tombeau sur lequel on lisait cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. »

50. **La bataille de Salamine** (480). — THÉMISTOCLE. — La prise des Thermopyles ouvrit la Grèce aux Perses. Ce pays subit la plus effroyable dévastation : les villes furent brûlées, les habitants massacrés. Xerxès marcha sur Athènes : il avait surtout à cœur de venger sur cette ville le désastre de Marathon. A cette nouvelle les Athéniens se hâtèrent de quitter leurs foyers et de transporter leurs familles à Egine et à Salamine. Xerxès ne trouva plus à Athènes qu'un petit nombre de vieillards et quelques citoyens, qui, interprétant mal l'oracle (p. 95), s'étaient réfugiés derrière des palissades de bois dans la citadelle, où ils se défendirent avec un courage désespéré. Tous furent massacrés et la ville fut réduite en cendres.

Pendant ce temps la flotte grecque était revenue d'Artémisium et avait jeté l'ancre devant Salamine. La nouvelle de l'incendie d'Athènes répandit la consternation parmi les chefs, chacun voulait courir à la défense de sa ville natale; plusieurs se jettent dans leurs vaisseaux, hissent les voiles et se disposent à partir. Mais Thémistocle les conjure de rester. Le Lacédémonien *Eurybiade,* qui commandait la flotte, réunit le conseil des chefs afin de délibérer. Une violente discussion s'engage. Les Péloponésiens voulaient à tout prix regagner leurs foyers et concentrer la défense à l'isthme de Corinthe. Thémistocle au contraire insistait pour qu'on restât dans le détroit de Salamine, où l'on ne risquait pas d'être écrasé par le nombre. Mais vainement il cherchait à dominer par la voix de la raison et de l'éloquence les cris et les emportements de ses adversaires. Eurybiade lui-même le menaça

de sa canne : « Frappe, mais écoute,» lui dit Thémistocle. Mais on n'écoute plus le chef athénien. Quelqu'un s'emporte même jusqu'à lui dire : « Pourquoi discuter avec un homme qui n'a plus de patrie? » « Notre patrie! s'écrie Thémistocle, elle est ici, sur ces deux cents vaisseaux que nous mettons au service de la Grèce, si elle le veut : sinon, nous embarquons nos familles et nous faisons voiles vers l'Italie. »

Ce langage énergique et cette menace ébranlèrent les assistants, sans cependant les décider. Alors Thémistocle prit une résolution extrême. Il envoya secrètement un messager à Xerxès pour lui faire savoir que les Grecs étaient sur le point de se disperser; si cela avait lieu, les Perses auraient une peine incroyable à les atteindre séparément, tandis que si le grand roi faisait à l'instant attaquer la flotte grecque, pendant qu'elle était réunie, il l'écraserait tout entière et terminerait ainsi la guerre d'un seul coup. Xerxès ne soupçonnant aucune ruse, fit aussitôt envelopper la flotte ennemie. Pendant la nuit, Aristide l'exilé traversa la flotte perse, pour informer Thémistocle que les Grecs étaient enveloppés : en même temps il le conjure de se réconcilier avec lui et de lui permettre de prendre part au combat.

Les Grecs ne pouvaient donc plus éviter la bataille. Elle s'engagea le lendemain à la pointe du jour. Xerxès s'était placé sur une hauteur de l'île de Salamine afin de contempler la lutte. Les Perses ne purent déployer leurs forces dans le détroit : le grand nombre de leurs bâtiments était une cause de désordre ; leurs lourds vaisseaux s'entrechoquaient et évitaient difficilement les coups rapides que leur portaient les navires plus légers des Grecs. Le rusé Thémistocle était encore parvenu à semer la défiance parmi les ennemis; il avait engagé les Ioniens à la défection et les avait ainsi rendus suspects aux Phéniciens. Néanmoins la lutte fut vive. La reine de Carie,

Artémise, se signala par son intrépidité. Vivement pressée par un navire athénien, elle coula à fond un vaisseau perse qui se trouvait devant elle. L'Athénien, croyant qu'il poursuivait un allié, s'arrêta. Enfin les Perses furent battus et leur flotte prit la fuite.

51. **Fuite de Xerxès. Bataille de Platée et de Mycale.** — PAUSANIAS, ARISTIDE et XANTHIPPE. — La flotte perse était vaincue; mais Xerxès se trouvait toujours à la tête d'une immense armée de terre. Thémistocle, afin de l'effrayer, lui fit dire que les Grecs songeaient à détruire le pont qu'il avait fait construire. Le grand roi, craignant d'être enfermé en Europe, regagna précipitamment la Thrace. Une tempête avait brisé le pont et Xerxès repassa en fugitif sur une petite barque cet Hellespont qu'il avait traversé en conquérant.

Cependant Xerxès laissa en Grèce une armée de 300,000 hommes sous les ordres de son beau-frère *Mardonius.* Il essaya de gagner les Athéniens, en leur offrant de relever les murs de leur ville. Mais ceux-ci repoussèrent fièrement ses offres. Du reste les mêmes dissensions régnaient parmi les Grecs. Chacun ne pensait qu'à sauver sa cité. Les Lacédémoniens ne songeaient qu'à fermer l'entrée du Péloponèse en élevant une muraille à travers l'isthme, et ils laissèrent les Perses envahir une seconde fois l'Attique. Les Athéniens, indignés de cet abandon, menacèrent de traiter avec Mardonius. Sparte savait qu'une pareille défection eût perdu la Grèce et elle se hâta d'envoyer des secours à Athènes.

Le roi *Pausanias* partit avec une armée de 40,000 hommes. A cette nouvelle, Mardonius quitta l'Attique et se rendit dans la Béotie, dont les plaines offraient un terrain très favorable à sa cavalerie. Pausanias le suivit; il avait été rejoint par les Athéniens sous les ordres d'*Aristide* et par tous les Grecs demeurés fidèles à la

patrie. La rencontre eut lieu près de Platée. Les Grecs étaient au nombre de 100,000 hommes : l'armée de Mardonius comptait 300,000 Perses et 50,000 auxiliaires grecs, parmi lesquels on distinguait les Thébains. La lutte fut des plus acharnées et l'on se battit presque corps à corps. Les Perses ne manquaient pas de bravoure; mais ils étaient sans adresse et mal armés, combattant presque nus contre des hommes couverts d'une armure complète; ils ne mettaient point d'ensemble dans leurs attaques et venaient tantôt isolément, tantôt par groupes se ruer en désordre sur les Grecs qui les taillaient facilement en pièces. Mardonius, monté sur un cheval blanc et entouré d'une garde de mille hommes, combattit vaillamment. Tant qu'il fut vivant, ses troupes soutinrent le choc des Grecs; mais quand il fut tombé et que sa garde eût été détruite, le reste des Perses tourna le dos. Les Grecs firent un tel carnage que, des 300,000 soldats de Mardonius, à peine 50,000 échappèrent au désastre.

Le jour même de la bataille de Platée, les Grecs remportaient à *Mycale* (sur les côtes de l'Asie Mineure) une nouvelle victoire : les Perses furent battus sur terre, puis leur flotte fut détruite. Les Athéniens eurent la principale gloire dans cette journée : ils étaient commandés par *Xanthippe,* père de Périclès.

52. **Relèvement des murailles d'Athènes. Dépit des Spartiates. Trahison de Pausanias.** — Une fois les Perses chassés de la Grèce, les Athéniens se hâtèrent de reconstruire leur ville. Les Spartiates, jaloux de leur gloire récente et de leur puissante marine, voulaient les empêcher de relever leurs fortifications : ils prétendaient qu'il ne devait y avoir aucune ville forte en dehors du Péloponèse, de peur que les barbares ne vinssent à s'en emparer et à s'y établir. Les Athéniens n'en commen-

cèrent pas moins à relever leurs murailles. Le peuple entier se mit à l'œuvre avec une incroyable activité.

A cette nouvelle les Spartiates sommèrent les Athéniens de suspendre les travaux. Thémistocle se fit envoyer en ambassade à Lacédémone; afin de gagner du temps, il voyagea lentement, et, une fois arrivé, il attendit encore ses collègues avant de demander audience aux magistrats. Pendant ce temps à Athènes, hommes, femmes, enfants, vieillards, redoublaient d'ardeur. Le bruit en vint de toutes parts à Lacédémone. Thémistocle, interrogé, soutint que ces bruits étaient mensongers, et il pria les éphores d'envoyer des députés à Athènes pour s'assurer de la vérité par leurs propres yeux : il fit dire secrètement à ses concitoyens de garder ces Spartiates en otages jusqu'à son retour. Lorsqu'enfin il sut que la muraille était assez avancée pour mettre la cité renaissante à l'abri d'une attaque, il vint dire fièrement au sénat de Lacédémone : « Les Athéniens n'ont pas attendu vos conseils pour abandonner leur ville et monter sur leurs vaisseaux ; ils n'en ont pas besoin davantage pour relever les murs que les ennemis de la Grèce ont renversés. » Les Spartiates savaient dissimuler et ils feignirent d'être satisfaits.

Du reste Sparte allait être obligée de céder le pas à Athènes. La guerre contre la Perse continuait, mais elle était devenue toute maritime. Les Spartiates ne possédaient ni les talents, ni les ressources nécessaires pour une guerre semblable. Mais ce qui dégoûta Sparte de la lutte, ce fut la trahison de son roi *Pausanias*. Celui-ci était occupé à chasser les Perses de la Thrace. A l'aide de prisonniers perses qu'il laissa échapper, il fit offrir secrètement à Xerxès de soumettre la Grèce, s'il lui promettait sa fille en mariage. Xerxès accepta. Dès lors Pausanias, comme s'il eût été déjà le gendre du grand roi, quitta l'habit grec pour la robe persanne, afficha un luxe

asiatique et s'entoura d'une garde mède. Il traita les alliés avec la hauteur et l'insolence d'un satrape. Ceux-ci indignés refusèrent de lui obéir et se rangèrent sous le commandement des généraux athéniens, Aristide et Cimon, le fils de Miltiade.

Sparte, soupçonnant la trahison de Pausanias, le rappela. Une de ses dépêches au grand roi fut interceptée : le messager avait remarqué qu'aucun de ceux qui avaient été envoyés avant lui n'était revenu; il ouvrit la lettre et y lut la recommandation de tuer le porteur du message; aussitôt il la remit aux éphores. Pausanias se réfugia dans un temple pour se mettre sous la protection des dieux. Comme on n'osait le tirer de force de cet asile sacré, on en mura la porte pour l'y laisser mourir de faim. Sa propre mère apporta la première pierre. Quand il fut près d'expirer, on l'emporta pour que le temple ne fût pas profané par sa mort.

53. **Exil de Thémistocle. Mort d'Aristide. Gloire de Cimon.** — *Fin des guerres médiques* (449).— Sparte alors renonça à poursuivre la lutte contre les Perses. Athènes saisit aussitôt la direction suprême, abandonnée par sa rivale. Les chefs athéniens, Thémistocle, Aristide et Cimon, travaillèrent de tout leur pouvoir à conquérir l'hégémonie à leur patrie.

Thémistocle donna un nouvel essor à la marine d'Athènes. Mais ses richesses excitèrent l'envie de ses concitoyens, auxquels du reste il rappela trop souvent qu'ils lui devaient leur salut. Aussi fut-il à son tour frappé d'ostracisme. Les Spartiates saisirent cette occasion de se venger de l'homme qui avait élevé si haut la gloire de leur rivale. Ils l'accusèrent d'avoir trempé dans la trahison de Pausanias. L'accusation était injuste. Mais Thémistocle, comptant peu sur la justice de ses concitoyens, s'enfuit en Perse. Il fut bien accueilli d'Artaxerxès, suc-

cesseur de Xerxès, qui lui fit promettre de lui livrer la Grèce. Pressé d'exécuter ses promesses, il s'empoisonna pour n'être pas réduit à porter les armes contre sa patrie. Ses ossements furent secrètement rapportés à Athènes.

La loyauté d'*Aristide* contribua plus encore que l'habileté de Thémistocle à établir l'hégémonie d'Athènes. Les Grecs des îles et de l'Asie Mineure formèrent avec cette ville une alliance dans le but de repousser les barbares. C'était une espèce de confédération, dont Athènes était la tête et la ville fédérale. Aristide, du consentement de tous les états confédérés, avait réglé le contingent de chacun en hommes, en argent, en vaisseaux. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours l'estime et la confiance de ses concitoyens et des alliés. Il mourut si pauvre que l'Etat fut obligé de subvenir aux frais de ses funérailles et de doter ses filles.

Les alliés se lassèrent vite de cette guerre interminable contre les Perses. Ils demandèrent à donner de l'argent au lieu de soldats et de vaisseaux. Athènes y consentit et continua seule la lutte au nom de tous. *Cimon*, fils de Miltiade, avait remplacé Aristide. Il était fort aimé pour son affabilité et sa générosité : il employait sa grande fortune à embellir Athènes ; il ouvrait ses jardins au public et sa table était accessible à tous. Cimon chassa les Perses de la Thrace et des îles de la mer Egée, qui redevint ainsi une mer grecque. Il alla même chercher les barbares en Asie et remporta une éclatante victoire sur terre et sur mer aux bouches de l'*Eurymédon* (en Carie). Enfin il délivra du joug des Perses les villes grecques de l'Asie Mineure.

Cependant Cimon, comme son père, comme Thémistocle et Aristide, ne devait pas échapper à la jalousie et aux soupçons de ses concitoyens. Il aimait Sparte et ses institutions. Les Athéniens voyaient de mauvais œil ces sympathies aristocratiques. Une fois cependant ils se

laissèrent décider par Cimon à soutenir leur vieille rivale. Les Messéniens s'étaient révoltés et s'étaient retranchés sur le mont Ithôme (c'était la troisième guerre de Messénie, qui dura dix ans). Sur la demande de Sparte, Cimon vint à son aide avec une nombreuse armée; mais bientôt les Spartiates, se défiant des Athéniens, les congédièrent. Ce sanglant affront acheva de dépopulariser ce général qui fut frappé par l'ostracisme.

Cimon fut cependant rappelé et termina glorieusement sa carrière. Il commanda une expédition contre l'île de Cypre et mourut au siége d'une place. La flotte athénienne, en rapportant ses restes à Athènes, rencontra la flotte phénicienne et perse en vue de la ville de Salamine (en Cypre) et la défit complétement. Ce fut le dernier acte des guerres médiques. Par un arrangement que l'on a l'habitude d'appeler *traité de Cimon,* la Perse reconnaissait l'indépendance des Grecs de l'Asie Mineure et s'engageait à ne pas naviguer dans la mer Egée (449).

Le traité de Cimon n'est pas un fait certain. L'indépendance des Grecs asiatiques fut sans doute reconnue par les Perses, mais probablement ce fut plutôt d'une manière tacite qu'à la suite d'un véritable traité. Au reste, peu importe le prétendu traité de Cimon. Le but de la guerre était atteint; en moins d'un an, les Grecs avaient remporté sur les Perses trois grandes victoires à Salamine, à Platée et à Mycale. Non-seulement ils avaient chassé l'ennemi de leur territoire, mais ils le poursuivaient chez lui. Les innombrables armées de l'Orient, poussées par le despotisme, avaient succombé sous les coups de cette petite nation grecque, inspirée par le génie de la liberté. L'Europe l'emportait sur l'Asie.

Gloire d'Athènes à la suite des guerres médiques. — C'est Sparte qui avait eu l'hégémonie durant la lutte contre Xerxès. C'étaient ses rois ou ses généraux qui avaient exercé le commandement suprême sur terre et sur mer. Toutefois c'est à Athènes que revenait principalement l'honneur d'avoir sauvé la Grèce : seule, elle avait vaincu à Marathon ; sa flotte avait décidé les victoires d'Artémise, de Salamine et de Mycale; elle avait partagé avec Sparte l'honneur de la lutte. Partout les grands hommes d'Athènes, Miltiade, Thémistocle,

Aristide, Xanthippe, s'étaient couverts de gloire et avaient décidé le succès par leur patriotisme, leur courage et leur talent. Thémistocle surtout avait été l'objet de l'admiration universelle et les Grecs reconnaissants lui avaient décerné une couronne d'olivier, symbole du génie et de la gloire.

Athènes fonda à la suite des guerres médiques une domination qui fut comme un empire et qui s'étendit sur tout le bassin de la mer Egée. Cet empire comprit la plupart des îles de cette mer et des colonies grecques de l'Asie Mineure : il renfermait des *alliés*, des *sujets* et des *colonies*. L'hégémonie d'Athènes se transforma en une véritable suprématie, de sorte que plusieurs de ses anciens alliés perdirent leur autonomie : ceux qui voulurent reconquérir leur indépendance furent réduits à la condition de sujets.

54. **Le siècle de Périclès.** — L'époque qui suit immédiatement les guerres médiques est la plus brillante de l'histoire grecque. Athènes était alors comme la capitale de la Grèce, et elle était dominée par un grand génie, *Périclès*. De là vient que l'on donne à cette époque le nom de « siècle de Périclès. »

Périclès était fils de ce Xanthippe qui remporta la victoire de Mycale. Il était doué des plus remarquables talents, soit pour la guerre, soit surtout pour le gouvernement. Quoique noble de naissance, il se tourna du côté du parti populaire et acheva de rendre le gouvernement d'Athènes tout à fait démocratique. Il fut très habile à gagner la faveur publique, et jamais homme n'exerça dans une république une influence plus grande, ni une autorité plus durable. Mais jamais il n'oubliait qu'il n'était qu'un simple citoyen ; il vécut toujours d'une vie simple et frugale, et il était affable envers chacun. Dans la vie publique, il se montrait d'une grandeur imposante et ne craignait pas de gourmander le peuple athénien, si volage et si capricieux. Ce mélange de familiarité et de rudesse, de simplicité et de grandeur, lui conquit l'affection et le respect, et quoiqu'il eût bien des ennemis, il n'eut pas, comme ses illustres prédécesseurs, Thémistocle, Aristide et Cimon, à subir une sentence d'ostracisme.

Sous Périclès, la puissance d'Athènes atteignit son apogée. L'hégémonie que cette ville exerçait sur ses alliés se transforma en une véritable suprématie. Le trésor fédéral primitivement à Delos, fut transporté à Athènes, qui en disposa comme du sien propre. Périclès ne se contenta pas d'accroître la marine d'Athènes avec l'argent des alliés, il acheva les deux longs murs qui unissaient la ville au port du Pirée. Avec ce même argent, il embellit Athènes des plus magnifiques constructions (le célèbre temple de Minerve, appelé le *Parthénon;* les *Propylées*, ou vestibule de l'acropole). Les édifices publics, élevés par Périclès, étaient ornés des œuvres les plus admirables de la sculpture. Un grand artiste, *Phidias,* dirigeait tous ces travaux. Mais les énormes dépenses que ceux-ci occasionnaient firent accuser Périclès de prodigalité devant le peuple. « Eh bien! dit-il, c'est moi seul qui supporterai ces frais; mais aussi mon nom seul sera gravé sur tous les monuments. » Ces fières paroles rappelèrent le peuple au sentiment de sa gloire, et l'on décida que Périclès devait continuer à embellir la ville sans y rien épargner.

La puissance et la gloire d'Athènes excitèrent au plus haut point la jalousie de Sparte. Aussi toute l'époque de Périclès est remplie par la rivalité des deux grandes cités helléniques. Les Spartiates cherchèrent à élever dans la Grèce centrale une puissance rivale d'Athènes. Oubliant le rôle de Thèbes dans l'invasion perse, ils aidèrent cette ville à imposer sa suprématie aux Béotiens. Les Athéniens voulurent s'y opposer, mais ils furent battus par les Lacédémoniens à *Tanagre.* Cependant ils reprirent bientôt le dessus, rétablirent les gouvernements démocratiques dans la Béotie, la Phocide et la Locride. C'est l'apogée de la puissance athénienne. Athènes domine sur terre et sur mer dans la Grèce centrale et dans les Iles. Une de ses flottes va brûler Gythium, le port de Sparte, insulter Corinthe jusque dans son golfe et enlever Naupacte (en Etolie). La troisième guerre de Messénie finissait alors. Les défenseurs d'Ithôme ayant obtenu de sortir librement du Péloponèse, Athènes les accueillit et leur donna Naupacte.

Toutefois la suprématie d'Athènes sur le continent grec dura peu. Le parti aristocratique reprit le dessus dans la Béotie et battit les Athéniens à *Coronée*. Cette défaite ébranla la domination de ces derniers. L'île d'Eubée et Mégare se révoltèrent contre eux et furent soutenues par les Spartiates, qui envahirent l'Attique. Périclès parvint à soumettre l'Eubée, mais il dut signer avec Sparte une trêve de trente ans, par laquelle Athènes abandonnait tous les points qu'elle occupait sur la côte du Péloponèse. Cette trêve est appelée la *paix de Périclès*. Dès lors l'hégémonie fut partagée entre Athènes et Sparte : celle d'Athènes fut essentiellement maritime, tandis que celle de Sparte fut plutôt continentale. Chacune de ces villes se trouvait à la tête d'une ligue ou confédération. La confédération athénienne s'étendait sur les îles de la mer Egée et les côtes de l'Asie Mineure, et renfermait surtout des cités ioniennes. La confédération à la tête de laquelle se trouvait Sparte s'appelait la *ligue du Péloponèse*, et comprenait la plupart des états doriens et éoliens. Athènes favorisait les institutions démocratiques, tandis que Sparte prêtait partout son appui au parti aristocratique.

La rivalité de Sparte et d'Athènes était trop vivace pour que la paix de Périclès pût durer longtemps. Du reste les nombreuses causes de troubles et de dissensions qui existaient partout en Grèce devaient finir par faire éclater dans ce petit pays une longue et horrible guerre civile; ce fut la guerre du Péloponèse.

55. **Causes de la guerre du Péloponèse.** — Corinthe était la ville la plus florissante du Péloponèse. Par sa marine et par son commerce, elle était la rivale d'Athènes, comme Sparte l'était par sa puissance militaire. Elle avait aussi fondé de nombreuses colonies, dont plusieurs acquirent un haut degré de prospérité, entre autres Syracuse en Sicile, Corcyre dans l'île de ce nom, et Potidée dans la Chalcidique. A cette époque, elle se brouilla avec *Corcyre*, qui invoqua l'appui d'Athènes. Périclès, prévoyant une rupture avec Sparte, ne voulut pas laisser échapper l'occasion de gagner un allié qui possédait l'une des marines les plus considérables de la Grèce, et il envoya une flotte au secours des Corcyréens.

Peu après, *Potidée*, alliée des Athéniens, étant traitée durement par eux, se révolta et fut assiégée, malgré les

réclamations de Corinthe, sa métropole. Enfin les Athéniens, toujours en lutte avec *Mégare,* firent fermer à cette ville leurs ports et ceux de leurs alliés. Corinthe et Mégare, toutes deux membres de la ligue du Péloponèse, accusèrent Athènes d'avoir violé la paix de Périclès. Le décret contre Mégare, qui mettait une ville dorienne au ban de la moitié de la Grèce, irrita surtout au plus haut point les Péloponésiens. Ceux-ci convoquèrent à Sparte une diète, qui somma les Athéniens d'abandonner Corcyre, de lever le siége de Potidée, de révoquer le décret contre Mégare et de rendre, en outre, la liberté aux Eginètes (habitants de l'île d'Egine soumis à Athènes, quoique doriens). Périclès fit repousser cette sommation impérieuse : il répondit, en particulier, qu'Athènes rendrait la liberté aux Eginètes lorsque Sparte l'aurait rendue à toutes les contrées qu'elle tenait asservies (à la Messénie entre autres).

Sur ces entrefaites, les Thébains, alliés de Sparte, avaient dans une nuit obscure surpris *Platée*, alliée d'Athènes, et ils furent un moment maîtres de la ville. Mais, au matin, les habitants enveloppèrent leurs agresseurs et les massacrèrent tous, même ceux qui se rendirent prisonniers. Aussitôt Athènes envoya aux Platéens des renforts, et prévoyant une nouvelle attaque, elle donna asile à leurs femmes et à leurs enfants. Cet événement fut le signal de la guerre. Les deux partis s'accusèrent d'avoir rompu la trêve de trente ans : les Athéniens reprochaient à leurs adversaires l'attaque injuste des Thébains ; les Spartiates, le massacre des prisonniers thébains et le secours envoyé d'Athènes aux Platéens.

56. **La guerre du Péloponèse jusqu'à la paix de Nicias (431-421).** — MORT DE PÉRICLÈS. CLÉON ET NICIAS. — Les Spartiates, sous la conduite de leur roi, envahirent l'Attique et la dévastèrent. Périclès, de son côté, envoya

une flotte ravager les côtes du Péloponèse. Pendant ce temps, les campagnards de l'Attique s'étaient réfugiés dans la capitale avec leurs femmes, leurs enfants et leur mobilier. Tout à coup une peste effroyable éclata dans cette foule agglomérée et fit des victimes par milliers. Périclès lui-même succomba au fléau. Ses adversaires n'avaient cessé de lui reprocher les maux de la guerre, et ils étaient même parvenus à lui enlever un moment le pouvoir; mais le peuple ne tarda pas à le lui rendre. Comme à son lit de mort ses amis rappelaient ses titres de gloire : « Vous oubliez, leur dit Périclès, ce qu'il y a de plus grand dans ma carrière, c'est que jamais je n'ai fait prendre le deuil à un citoyen. »

La mort de Périclès fut pour Athènes une perte irréparable. Ce grand homme n'avait jamais fait appel qu'aux nobles instincts de ses compatriotes. Mais après lui des démagogues aussi incapables que vaniteux, entre autres le corroyeur *Cléon*, flattèrent le peuple et le dirigèrent au gré de leurs passions. Vainement le parti de la paix, qui avait à sa tête *Nicias*, âme honnête, mais caractère faible, essayait de résister aux entraînements populaires. On l'accusait d'être vendu à Sparte, et la guerre continuait avec un redoublement de fureur. Chaque année les Spartiates envahissaient l'Attique, pendant qu'une flotte athénienne dévastait le Péloponèse. Des deux côtés l'on mettait tout à feu et à sang; on détruisait les villes, on massacrait les prisonniers. Les Athéniens ayant pris *Potidée*, en chassèrent les habitants. Peu après leur alliée *Mitylène* s'était révoltée et ayant été reprise, les mille prisonniers qui avaient été amenés à Athènes furent massacrés. A l'instigation de Cléon, le peuple avait même, dans un premier moment de fureur, ordonné de faire périr toute la population de Mitylène. Mais le lendemain il se repentit et révoqua la barbare sentence. Le vaisseau chargé de celle-ci étant parti la veille, celui qui portait

le contre-ordre dut faire la plus grande diligence pour arriver à temps. Déjà le décret fatal venait d'être lu sur la place de Mitylène et il allait être exécuté, lorsque la seconde galère entra dans le port. Les habitants eurent ainsi la vie sauve; mais ils n'en furent pas moins réduits à la plus dure sujétion. Les Spartiates se montrèrent plus cruels encore. Ayant pris *Platée*, après un long siége et une résistance héroïque, ils en massacrèrent tous les défenseurs, réduisirent en esclavage les femmes et les enfants et rasèrent la ville, dont ils donnèrent ensuite le territoire aux Thébains.

Peu après, le général athénien *Démosthène* s'empara de *Pylos*, port de la Messénie (situé en face de l'île de Sphactérie et sur la rade actuelle de Navarin). Sparte fut effrayée à cette nouvelle, car de cette station les Athéniens pouvaient soulever la Messénie et faire des incursions dans la Laconie. Elle rappela en toute hâte son armée de l'Attique et fit assiéger Pylos par terre et par mer. Mais une flotte athénienne accourut, battit la flotte lacédémonienne et enveloppa l'île de *Sphactérie*, dans laquelle se trouvaient plus de quatre cents Spartiates. Sparte consternée demanda la paix aux Athéniens, qui la repoussèrent à l'instigation de Cléon. Ce démagogue accusait les généraux d'incapacité et se vantait de réduire Sphactérie en moins de vingt jours. Le peuple le prit au mot et le chargea du commandement de la flotte. Cléon dut accepter bon gré mal gré. Mais arrivé devant Sphactérie, il eut la sagesse de ne rien faire sans consulter Démosthène, et grâce à l'habileté de ce général, il réussit à faire les Spartiates prisonniers.

Ce succès enfla l'orgueil de Cléon et des Athéniens, qui poussèrent la guerre avec vigueur. Déjà ils étaient maîtres de plusieurs points du Péloponèse et faisaient trembler Sparte, lorsqu'un habile général lacédémonien, *Brasidas*, conçut l'audacieux projet d'enlever les posses-

sions des Athéniens en Thrace, d'où ceux-ci tiraient les bois de construction pour leur marine. Les Spartiates remportèrent une éclatante victoire sous les murs d'Amphipolis. Brasidas fut tué dans le combat. Mais Cléon ayant péri dans la fuite, les partisans de la paix reprirent le dessus à Athènes. Sparte et Athènes conclurent une trêve de cinquante ans, appelée *paix de Nicias*, par laquelle les prisonniers étaient rendus et les conquêtes restituées de part et d'autre.

La paix de Nicias ne pouvait durer. Elle était trop peu sincère de part et d'autre. Un parti nombreux à Athènes ne rêvait que guerre et conquête. De leur côté, Corinthe et Mégare ne voulurent à aucun prix se réconcilier avec cette ville et refusèrent d'adhérer à la paix. Elles accusaient Sparte de trahison et se brouillèrent un moment avec elle. Argos voulut profiter de ces dissentiments pour former avec quelques-uns des Péloponésiens une ligue indépendante de celles de Sparte et d'Athènes. Les Argiens avaient la prétention de saisir l'hégémonie du Péloponèse. Sparte déploya toute son énergie, afin de sauvegarder dans la presqu'île son antique prépondérance; mais il lui fallut, pour recouvrer celle-ci, remporter une grande victoire à *Mantinée*, sur les Argiens. Cette vive lutte dans laquelle Athènes soutint indirectement Argos, prépara la rupture ouverte de la paix de Nicias. Une atroce vengeance des Athéniens envenima les vieilles animosités. Ils s'emparèrent de l'île dorienne de Mélos, en exterminèrent toute la population mâle adulte, puis vendirent comme esclaves les femmes et les enfants. — Du reste la plupart des cités grecques continuèrent d'être déchirées par des dissensions intestines. Partout les deux partis, aristocratique et démocratique, se combattaient avec fureur, recherchant, l'un l'appui de Sparte, l'autre celui d'Athènes. Partout aussi la mort ou l'exil frappait le parti vaincu. Mais nulle part la guerre civile ne fut plus affreuse qu'à Corcyre, cette cité qui avait été la cause première de la guerre du Péloponèse. Là, les nobles furent exterminés, leurs possessions dévastées et les riches forêts d'oliviers brûlées. Cette île, jadis si florissante, fut à jamais ruinée.

57. **Expédition de Sicile** (415). — Alcibiade. — Après la mort de Cléon, la faveur populaire se porta sur Alcibiade, neveu de Périclès. Ce jeune homme, admi-

rablement doué, mais d'une incroyable légèreté de caractère, était apte à tout et capable de tout. Aujourd'hui on le voyait chez Socrate, recueillant avec avidité les nobles leçons de ce philosophe, pleurant d'admiration et d'enthousiasme; puis le lendemain, il se plongeait dans de honteux plaisirs. Possesseur d'une immense fortune, il s'abandonnait au luxe et à la mollesse; mais sur le champ de bataille, il disputait à tous la palme de l'héroïsme. On racontait de lui mille traits d'excentricité. C'est ainsi qu'une fois il avait acheté un chien superbe pour un prix énorme; quand toute la ville l'eut assez admiré, il lui coupa la queue, son plus bel ornement, afin qu'on en parlât encore. « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, disait-il, ils ne diront rien de pis sur mon compte. » Ses richesses, ses talents, son affabilité, tout faisait d'Alcibiade l'idole de la multitude, qui admirait en lui jusqu'à ses extravagances et à ses vices. Du reste, il n'avait ni la grandeur d'âme de Périclès, ni ses vues élevées, ni son patriotisme; et aux yeux de la postérité, il n'est demeuré que le type du plus brillant sans doute, mais aussi du plus immoral et du plus dangereux citoyen d'une république.

Alcibiade, avide de gloire, supportait impatiemment la paix de Nicias et fit tout pour rallumer la guerre. Il poussa Athènes à faire une expédition contre Syracuse, la principale des villes doriennes de Sicile. Depuis longtemps, le peuple athénien rêvait la conquête de cette île florissante. Une immense flotte, la plus belle qu'Athènes eût jamais équipée, partit du Pirée aux acclamations de la foule. Elle était commandée par Nicias et Alcibiade. Mais à peine était-elle arrivée en Sicile, que ce dernier fut rappelé. Peu avant le départ de la flotte, on avait pendant la nuit mutilé toutes les statues du dieu Mercure. Les ennemis d'Alcibiade profitèrent de son absence pour l'accuser d'être l'auteur de ce sacrilége; mais lui, crai-

gnant une condamnation capitale, s'enfuit à Sparte et engagea les Spartiates à s'emparer du bourg de Décélie dans l'Attique, d'où l'on pouvait menacer Athènes.

Nicias, chargé d'une expédition qu'il désapprouvait, conduisit mollement la guerre. A la vérité, il assiégea Syracuse et il l'eût peut-être prise s'il l'eût attaquée avec énergie. Mais cette ville se défendit vigoureusement, et les Spartiates eurent le temps d'envoyer *Gylippe* à son secours avec des renforts. Vainement les Athéniens, de leur côté, envoyèrent *Démosthène* avec une nouvelle flotte. Vainement cet audacieux général voulut donner l'assaut, il fut repoussé; puis sa flotte fut défaite. Alors les débris de l'armée athénienne levèrent le siége; mais ils furent poursuivis par Gylippe et obligés de se rendre à discrétion. Les Syracusains usèrent cruellement de leur victoire. Nicias et Démosthène furent mis à mort. Les soldats furent jetés dans de profondes carrières, où ils périrent de fatigue et de misère. Quelques-uns seulement touchèrent leurs maîtres en récitant des vers du célèbre tragique Euripide, et ils recouvrèrent la liberté.

58. **Rappel et nouvel exil d'Alcibiade.** — La nouvelle de la désastreuse expédition de Sicile répandit le deuil et la consternation dans Athènes. Le peuple s'emporta contre ceux qui la lui avaient conseillée. Mais il était trop tard. Les alliés saisirent cette occasion pour se révolter, et l'Eubée, le grenier de la ville, passa aux Péloponésiens. Les Spartiates, fortifiés à Décélie, dévastaient l'Attique; et Athènes, privée de vivres, était ainsi continuellement menacée d'être enlevée par surprise. Enfin Sparte s'était alliée avec le grand roi et lui avait abandonné les Grecs d'Asie. C'était trahir la Grèce et annuler le traité de Cimon, ce dernier et glorieux résultat des guerres médiques. Mais Tissapherne, gouverneur

d'Asie Mineure, promettait aux Spartiates une flotte pour détruire la marine toujours redoutable d'Athènes.

C'est Alcibiade qui avait suggéré aux Lacédémoniens les décisions les plus funestes à sa patrie. Cet homme, qui était un vrai type athénien pour la légèreté du caractère, s'était fait spartiate à Sparte, et il avait adopté avec une incroyable facilité les mœurs austères de la cité de Lycurgue : le brouet noir semblait avoir toujours été son unique nourriture. Cependant à la fin, lassé de cette contrainte, il retourna à ses goûts débauchés et dut quitter une ville qui, du reste, n'avait que du mépris pour un traître. Il s'enfuit auprès de Tissapherne et il le décida à ne plus soutenir les Spartiates, mais à tenir la balance égale entre eux et les Athéniens, afin de laisser les deux peuples se ruiner par leur antagonisme.

Pendant ce temps, une révolte éclatait à Athènes. Le parti aristocratique, qui était aussi le parti de la paix, accusait les démagogues de tous les désastres de la guerre. Il profita des derniers revers pour renverser la constitution démocratique et établir un gouvernement oligarchique. Mais celui-ci dura peu : il fut renversé à son tour, soit à cause de sa tyrannie, soit surtout parce qu'il voulait traiter avec l'ennemi à tout prix, même aux conditions les plus honteuses. L'armée athénienne, qui était alors à Samos, indignée des trahisons de l'aristocratie, rappela Alcibiade. Aussitôt elle remporta plusieurs éclatantes victoires. Le peuple athénien, transporté de ce retour de fortune, révoqua le décret qui exilait son brillant général et celui-ci rentra triomphalement dans sa ville natale. Ce fut le dernier moment glorieux d'Alcibiade. Etant retourné en Asie pour continuer la lutte, il laissa, durant une absence, le commandement de la flotte à son lieutenant avec défense expresse de combattre; mais celui-ci désobéit, livra bataille, fut vaincu et tué. Le peuple athénien crut à une nouvelle trahison d'Alci-

biade et lui enleva son commandement. Ce dernier reprit le chemin de l'exil. Il périt plus tard dans l'Asie Mineure, assassiné par les ordres d'un gouverneur perse.

59. **Chute d'Athènes.** — LYSANDRE. — *Les trente tyrans* (404). — Pendant qu'Athènes se privait de son meilleur général, Sparte mettait à la tête de ses troupes un homme aussi habile que brave, le rusé *Lysandre*, duquel on disait que c'était la peau du renard cousue à celle d'un lion. C'était lui déjà qui avait surpris et battu le lieutenant d'Alcibiade. Il fut un moment écarté du pouvoir. Pendant ce temps dix généraux athéniens qui avaient remplacé Alcibiade remportèrent sur les Spartiates la victoire navale des *Arginuses* (îles près de Lesbos). Mais une tempête s'étant élevée peu après la bataille, les généraux ne purent recueillir ni les naufragés, ni les morts. Le peuple leur en fit un crime et les punit de mort. Athènes, qui se privait encore une fois d'excellents officiers, allait expier son injustice par d'affreux désastres.

Lysandre reprit le commandement de la flotte péloponésienne. Il parvint à mettre dans les intérêts de Sparte le fils du roi des Perses, *Cyrus le jeune*, qui commandait dans l'Asie Mineure. Les deux flottes ennemies se rencontrèrent dans l'Hellespont près d'*Egospotamos*. Les Athéniens, fiers de leur dernière victoire, vinrent quatre jours de suite offrir la bataille à Lysandre, qui chaque fois la refusa. Persuadés que la crainte retenait l'ennemi, ils ne prirent aucune précaution; ils débarquèrent et se dispersèrent pour chercher des vivres. Alcibiade, qui se trouvait aux environs, accourut dans le camp pour exhorter ses compatriotes à la vigilance. On ne l'écouta pas. Le cinquième jour, les Athéniens vinrent encore présenter la bataille; mais à peine s'étaient-ils retirés et dispersés de côté et d'autre que Lysandre fondit sur la flotte, s'empara des vaisseaux vides et massacra les sol-

dats qui accouraient par pelotons et sans armes. Il n'y eut pas de combat ; ce fut une boucherie ; 3000 prisonniers furent même égorgés de sang-froid.

Ainsi disparut la dernière armée d'Athènes. Bientôt Lysandre arriva avec toute sa flotte devant cette ville qu'il assiégea par terre et par mer. Il n'y avait plus un vaisseau au Pyrée, plus un soldat pour défendre les murs. Malgré cela l'héroïque cité fit une résistance désespérée et ne se rendit qu'après avoir souffert la plus horrible famine. Les Péloponésiens rasèrent ses murailles avec des chants de victoire et au son de la musique. — Ce fut le dernier acte de la terrible guerre du Péloponèse (404).

La prise d'Athènes était la ruine des démocraties grecques et le triomphe de la faction aristocratique. Partout les gouvernements démocratiques furent remplacés par des baillis spartiates, appelés *harmostes*, et par des constitutions aristocratiques. Athènes même perdit sa glorieuse constitution et Lysandre lui imposa un gouvernement de trente personnes, que l'on appela les *trente tyrans*. Ceux-ci avaient à leur tête un personnage cruel, nommé Critias, à l'instigation duquel ils commirent toute sorte de cruautés et firent périr plus de mille personnes. L'un d'eux, Théramène, inclinant vers la modération, fut condamné par Critias à boire la ciguë.

Cependant un grand nombre d'Athéniens prirent la fuite. *Thrasybule* réunit les fugitifs, s'empara du Pirée et assiégea Athènes. Critias fut tué dans le combat. Les trente durent se rendre et furent mis à mort. La constitution de Solon fut rétablie. Puis on proclama une amnistie qui ramena la paix parmi les citoyens.

Conséquences de la guerre du Péloponèse. — La guerre du Péloponèse eut les plus funestes conséquences. Des villes florissantes furent ruinées et des pays entiers dévastés. Athènes en particulier vit sa population décimée, son commerce détruit et sa prospérité anéantie. Tandis que la guerre médique, ce beau combat de l'indé-

pendance, avait élevé les âmes et anobli les esprits, la guerre du Péloponèse, cette horrible lutte intestine de trente ans, énerva les courages et avilit les cœurs. Heureusement que la Grèce avait encore en elle-même trop de jeunesse et de vie pour que la décrépitude commençât déjà. Du reste les souvenirs d'un glorieux passé étaient assez présents à la mémoire de tous pour inspirer encore maint héros et mainte action d'éclat.

60. **La mort de Socrate** (399). — La corruption des mœurs était grande en Grèce. La guerre du Péloponèse avait augmenté la démoralisation. De prétendus sages, appelés *sophistes*, répandaient de pernicieuses doctrines, qui dépravaient l'esprit de la jeunesse. Ils avaient surtout l'art par des subtilités de langage de voiler l'erreur sous l'apparence de la vérité. Alors l'Athénien *Socrate*, indigné, s'éleva pour combattre et démasquer ces faux docteurs. C'était un excellent et courageux citoyen, qui s'était distingué dans maint combat; il avait sauvé la vie à Alcibiade dans une bataille; dans une autre, à Xénophon. Mais Socrate était avant tout un vrai sage, un *philosophe*, n'aimant que la vérité et cherchant à réveiller dans les cœurs le sentiment moral et religieux. Un grand nombre de jeunes gens, dont plusieurs appartenaient aux plus riches familles (Alcibiade, Critias), venaient écouter ses leçons. Il n'enseignait pas du haut d'une chaire; mais il conversait avec tout le monde : chez lui, avec ses amis et ses disciples; sur la place publique, avec le premier venu. A peine paraissait-il qu'un groupe se formait pour l'entendre discuter tantôt avec un simple artisan, tantôt avec quelque sophiste renommé.

Sans attaquer directement les dieux du paganisme, Socrate se plaçait bien au-dessus des croyances vulgaires et il blessait profondément les superstitions de son époque. En outre ses mordantes attaques contre les sophistes avaient irrité ces derniers. Enfin on l'accusait d'être hostile à la restauration démocratique qui venait d'avoir

lieu, et on lui en voulait de ce que plusieurs de ses disciples appartenaient à la faction aristocratique. Ses ennemis l'accusèrent de corrompre la jeunesse et de vouloir détruire la religion. On le plaçait au rang des sophistes qu'il avait toute sa vie combattus. Il comparut devant un tribunal populaire de plus de 500 membres. Il se défendit lui-même dans une apologie pleine de noblesse et de simplicité. Il repoussa fièrement l'accusation d'irréligion, en rappelant que la Pythie l'avait proclamé le plus juste et le plus sage des hommes, et il somma les pères de ceux qu'il avait corrompus de venir déposer contre lui. Peut-être l'eût-on absous, s'il eût promis de renoncer à sa mission. Mais il déclara que si on lui imposait le silence il n'y consentirait pas; qu'il devait obéir avant tout à la voix intérieure qui le dirigeait. Cet appel à son démon familier, cette mission divine qu'il revendiquait, soulevèrent les murmures de toute l'assemblée. Il fut déclaré coupable, mais à la majorité de deux voix seulement.

Il restait à statuer sur la peine. Ses accusateurs proposèrent la mort. Mais Socrate pour toute défense s'écria: « Pour moi, Athéniens, je me condamne à être nourri le reste de mes jours aux dépens de la république, pour avoir travaillé sans relâche à rendre mes concitoyens vertueux. » Tant de fierté blessa le tribunal. La peine de mort fut votée à une grande majorité. Vainement quelques-uns de ses disciples, parmi lesquels le riche *Criton,* lui offrirent les moyens de s'enfuir. Il refusa de se soustraire à une condamnation légale. Il demeura encore quelque temps en prison et il le passa à s'entretenir avec ses amis de l'immortalité de l'âme et de la vie future. Enfin le dernier jour arriva. Comme le soleil se couchait, on lui apporta la ciguë (poison par lequel les Athéniens faisaient mourir les condamnés à mort); il la but ferme et serein, au milieu de ses amis éplorés.

Socrate ne se donnait pas pour un savant, mais pour un homme en quête de la vérité, un chercheur, comme il disait. Il feignait d'abord d'avoir grande confiance dans le savoir de son interlocuteur et de vouloir s'instruire auprès de lui. Par quelques questions simples, ingénues même, il l'obligeait d'admettre certaines vérités rudimentaires, puis, toujours en conversant, il lui faisait tirer des conséquences imprévues et le conduisait insensiblement à des notions nouvelles, dont son adversaire ne s'était jamais douté. Cette méthode qui consiste, par une conversation habilement dirigée, à conduire l'interlocuteur d'une vérité à une autre, à faire pour ainsi dire accoucher les esprits, est demeurée célèbre sous le nom de *méthode socratique*. Pour reconnaître la vérité, Socrate invoquait l'autorité de ce qu'il appelait son *démon*. Ce démon ou génie familier n'était autre que la voix de sa conscience ou de sa raison, qui, dans les cas difficiles, intervenait pour le diriger. Du reste Socrate avait lu au fronton du temple de Delphes ces mots : *connais-toi toi-même*. Cette maxime fut la base de sa doctrine. En étudiant sa propre âme, il parvint à découvrir quelques-unes des grandes vérités que le Créateur y a mises, en particulier l'existence d'un Dieu unique.

Socrate n'a laissé aucun écrit, mais ses deux plus illustres disciples, le philosophe *Platon* et le général *Xénophon*, ont retracé les doctrines et le caractère de leur maître, le premier dans des dialogues, le second dans des mémoires.

61. La retraite des dix mille (401). — Cyrus le jeune et Xénophon. — Depuis les guerres médiques, l'empire perse n'avait fait que décliner. Les plus grands désordres régnaient à la cour et il y avait de fréquentes révoltes dans les provinces. A cette époque, *Cyrus le jeune* voulut détrôner son frère, le roi *Artaxerxès Mnémon*. Après avoir rassemblé à Sardes une armée, composée de 100,000 barbares et de 13,000 mercenaires grecs, il marcha contre la Perse. Déjà il avait traversé l'Asie Mineure et atteint l'Euphrate, quand Artaxerxès accourut avec des forces considérables pour défendre sa couronne. Une grande bataille fut livrée à *Cunaxa* près de Babylone. Les Grecs dispersèrent tout devant eux. Le jeune Cyrus paraissait vainqueur et ceux qui l'entouraient le saluaient comme leur roi, quand il rencontra son frère dans la

mêlée et fut tué de sa main. A cette nouvelle les barbares de son parti prirent la fuite. Les Grecs seuls tinrent fermes et repoussèrent victorieusement toutes les attaques. Ils demeurèrent maîtres du champ de bataille, tandis que les deux armées barbares, l'une alliée, l'autre ennemie, fuyaient en sens contraires.

La victoire de Cunaxa laissait les Grecs dans un grand embarras. Réduits au nombre d'environ 10,000, ils se trouvaient isolés au milieu d'un vaste empire. Le grand roi les somma de se rendre : ils refusèrent fièrement. Alors le satrape Tissapherne, qui commandait l'armée perse, usa de perfidie : il invita les généraux grecs à venir négocier auprès de lui et les fit traîtreusement massacrer.

Les Grecs furent un moment abattus par cette odieuse violation du droit des gens. Mais l'Athénien *Xénophon* (un disciple de Socrate qui avait suivi l'armée comme simple volontaire) relève le courage de ses compatriotes. Ceux-ci le mettent à leur tête et accomplissent sous sa conduite la fameuse « retraite des dix mille. » Ils parcourent tout le pays qui s'étend de Babylone au Pont-Euxin, traversant des contrées inconnues et d'un difficile accès. Ils sont même surpris par la neige dans la montagneuse Arménie et beaucoup périssent de froid. Longtemps Tissapherne les suit, jusqu'à ce que, désespérant d'entamer cette poignée de braves, il renonce à les poursuivre. Mais les sauvages habitants ne cessent de les harceler. Enfin les Grecs atteignent une montagne, d'où ils découvrent le Pont-Euxin. « La mer! la mer! » s'écrient-ils tous, et ils saluent avec des acclamations de joie la fin de leurs souffrances. Peu après ils arrivent à la colonie grecque de Trébizonde, où ils célèbrent leur délivrance par des sacrifices et des jeux solennels. Ils auraient bien voulu trouver des vaisseaux pour regagner leur patrie. Mais ils durent longer les côtes du Pont-Euxin, où ils eurent à soutenir encore maint combat contre les

barbares. Ils ne furent en sûreté que quand ils eurent atteint Byzance. — L'expédition et la retraite avaient duré quinze mois ; les dix mille avaient, durant ce temps, parcouru plus de 1300 lieues ; mais ils étaient réduits à environ 8000 hommes.

Xénophon, à la fin de son *Anabasis* (récit de l'expédition de Cyrus), nous dit que les Grecs avaient parcouru 34,650 stades. Or le *stade*, qui était le 8e du mille romain, était long d'environ 185 mètres, c'est-à-dire un peu plus de 616 pieds suisses. Il fallait un peu plus de deux minutes pour le parcourir. Une lieue suisse étant de 16,000 pieds, soit 4,800 mètres, comprenait environ 26 stades.

Les mesures de longueur chez les Grecs étaient : le *pied*, qui était un peu plus fort que le pied suisse, car il avait 308 millimètres, tandis que le pied suisse n'est que de 300 ; l'*orgye* ou aune, de 6 pieds ; le *plèthre*, de 10 pieds ; le *stade*, de 600 pieds.

62. **Agésilas.** — *Expédition en Asie.* — La retraite des dix mille reporta un moment l'attention des Grecs vers la grande lutte nationale contre les Perses. La facilité avec laquelle une poignée de mercenaires avait pénétré jusqu'au cœur de l'Asie et avait repoussé toutes les attaques du grand roi, mettait à nu la faiblesse de l'empire perse. Du reste Artaxerxès, voulant se venger de l'appui que les Grecs avaient prêté à son frère, ordonna à son satrape Tissapherne de réduire sous sa domination les villes ioniennes de l'Asie Mineure. Aussitôt les Spartiates envoyèrent une armée à leur secours. Mais la démoralisation régnait dans les troupes lacédémoniennes et celles-ci ne remportèrent d'abord que des avantages insignifiants. Alors Sparte envoya son roi *Agésilas*, un vrai Spartiate, aux mœurs antiques, qui rétablit la discipline et dès lors remporta d'éclatants succès. Tissapherne fut vaincu sous les murs de Sardes ; le malheureux satrape, rappelé par le grand roi, paya sa défaite de sa tête. Déjà Agésilas s'avançait audacieusement à travers l'Asie

Mineure; déjà, il rêvait la conquête de l'empire perse, quand il fut rappelé par les dissensions qui déchiraient la Grèce.

Ligue contre Sparte. — Sparte usait durement de l'hégémonie que lui avait donnée la guerre du Péloponèse. Elle opprimait amis et ennemis. Ses gouverneurs ou *harmostes*, prétendus conciliateurs qu'elle avait établis partout, exerçaient une dictature tyrannique. Cette oppression était d'autant plus intolérable que la corruption avait tout envahi dans la cité de Lycurgue. Rois et généraux se laissaient à l'envi acheter par l'or étranger et trahissaient les intérêts de leur patrie. L'austérité et l'incorruptibilité d'Agésilas étaient une exception. Athènes, en s'affranchissant de ce joug honteux, avait ébranlé la domination de sa rivale. Les autres cités opprimées, entre autres Corinthe et Thèbes, anciennes alliées de Sparte, formèrent alors avec Athènes une ligue pour abattre l'hégémonie lacédémonienne.

Le grand roi fomentait ces dissensions. Il fournit à la ligue de l'argent pour lever des troupes. Lysandre voulut conjurer l'orage, qu'il avait en grande partie soulevé par ses tyrannies: il accourut avec une armée en Béotie; mais il fut vaincu et tué (à la bataille d'Haliarte). Sparte effrayée rappela en toute hâte Agésilas. Celui-ci suspendit en frémissant sa marche triomphante, revint vers l'Hellespont, traversa rapidement la Thrace et la Macédoine, et arriva en Grèce. Il rencontra l'armée de la ligue à *Coronée*, en Béotie. Le combat fut terrible. Agésilas lui-même fut couvert de blessures, mais la victoire lui resta. Ces succès chèrement achetés ne sauvaient pas Sparte. Sa flotte, en effet, venait d'être anéantie près de Cnide (en Asie Mineure) par les Athéniens unis aux Perses. Un pareil désastre enlevait aux Spartiates la prépondérance maritime que leur avait un moment donnée leur victoire d'Egos Potamos. Les Athéniens profitèrent de leur triom-

phe pour relever leurs fortifications et leur marine, et pour reprendre leur ancienne domination sur les côtes de la Thrace et de l'Asie Mineure.

Traité d'Antalcidas (387). — Agésilas avait été obligé de rentrer dans le Péloponèse. Alors la guerre se concentra autour de Corinthe. Cette lutte acharnée et cruelle qui dura plusieurs années fut appelée la *guerre de Corinthe*. Le général athénien *Iphicrate* s'y distingua : il battit plusieurs fois ses adversaires et pénétra dans le cœur du Péloponèse. Sparte voyait ainsi son hégémonie continentale elle-même singulièrement compromise. Plus préoccupée de sa propre domination que de la liberté et de l'honneur de la Grèce, elle tourna ses regards vers le grand roi et lui expédia un personnage de la trempe de Lysandre, le rusé *Antalcidas*. Artaxerxès, qui voyait avec dépit Athènes ressaisir son ancienne prépondérance maritime, s'entendit aisément avec cet homme corrompu et vénal, digne représentant de Sparte dégénérée. Ainsi fut conclu le honteux *traité d'Antalcidas*, par lequel, d'un côté, les villes grecques de l'Asie Mineure retombaient en la puissance de la Perse, de l'autre toutes les villes de la Grèce étaient déclarées libres et indépendantes. Le grand roi s'engageait à combattre de concert avec les Spartiates tous ceux qui refuseraient d'adhérer à cette convention. — Les adversaires de Sparte durent céder à la force. Athènes rendit la plupart des villes qui s'étaient placées sous son empire et Sparte recouvra son hégémonie sur terre et sur mer.

Caractère du traité d'Antalcidas. Les troupes mercenaires. — Le traité d'Antalcidas était pour ainsi dire la contre-partie du traité de Cimon. En consentant à révoquer formellement le glorieux résultat des guerres médiques, Sparte trahissait la Grèce entière. En proclamant l'indépendance des diverses cités helléniques, le traité interdisait toute ligue qui aurait pu menacer Sparte ou le grand roi. Ce n'était pas la liberté au dedans qui était proclamée, mais l'impuissance au dehors, c'est-à-dire l'impossibilité de se coaliser pour lutter

soit contre la tyrannie lacédémonienne, soit contre l'ambition perse. Par le traité d'Antalcidas, le grand roi assurait sa domination sur l'Asie et Sparte, son hégémonie dans la Grèce : car ni Sparte, ni le grand roi n'était en mesure de lutter contre la Grèce coalisée, tandis qu'il leur était facile, à l'un ou à l'autre, d'asservir chaque état isolément.

Le traité d'Antalcidas était en outre l'indice d'une grande décadence. Les Grecs semblaient avoir oublié qu'ils formaient une seule et même nation, ayant pour ennemi commun la Perse. De continuelles guerres intestines avaient affaibli l'amour de la patrie et le citoyen ne daignait plus répandre son sang pour elle. Autrefois les armées se composaient essentiellement de citoyens. A l'époque du traité d'Antalcidas, elles sont formées presque entièrement de mercenaires, qui, dépourvus de tout sentiment patriotique, ne connaissent que l'argent et se mettent au service du plus offrant. Ce changement dans la composition des armées en amena un autre dans la tactique. Autrefois les généraux ne faisaient guère appel qu'à l'héroïsme; maintenant ils recourent avant tout à l'habileté stratégique. Iphicrate modifia même l'organisation de l'armée athénienne. Il donna une grande importance aux *peltastes*, qui, armés de petits boucliers et de longues épées, réunirent les avantages de la grosse infanterie et des troupes légères ; il contribua aussi à donner plus de rapidité aux mouvements stratégiques.

63. **Epaminondas et Pélopidas.** — *Hégémonie de Thèbes.* — Les Spartiates semblaient les maîtres de la Grèce. Ils détruisaient toute ligue, toute confédération, et établissaient partout des gouvernements oligarchiques. Sur l'invitation de l'aristocratie de Thèbes, ils enlevèrent par surprise la Cadmée (citadelle de cette ville) et y laissèrent une garnison. Les démocrates furent bannis ou mis à mort. On fut indigné en Grèce de la perfidie des Spartiates. Ceux-ci parurent avoir honte de leur action : Ils condamnèrent à une amende le général qui avait fait le coup ; mais ils n'en gardèrent pas moins la Cadmée.

Cependant l'insolence lacédémonienne allait être punie. Un grand nombre de Thébains fugitifs étaient réunis à Athènes. Ils s'entendirent avec leurs partisans demeurés à Thèbes, rentrèrent déguisés dans cette ville, surprirent

les chefs aristocrates dans l'orgie d'un festin et les massacrèrent. Aussitôt le peuple se souleva et chassa la garnison lacédémonienne. Les Thébains mirent à leur tête les deux principaux auteurs de leur délivrance, Epaminondas et Pélopidas. *Pélopidas*, noble, riche, entreprenant, était avant tout un homme d'action. *Epaminondas*, pauvre, mais d'une grande culture d'esprit, aussi distingué par son génie politique que par ses talents militaires, rappelait l'Athénien Aristide par la droiture de son caractère. Epaminondas fit faire de grands progrès à la tactique, soit par la rapidité de ses marches, soit dans les batailles en concentrant sur un seul point une masse d'hommes qui renversait tout devant elle. Pélopidas, de son côté, organisa une troupe de jeunes gens, liés par l'amitié, animés d'un saint enthousiasme pour la patrie et qu'il appela le *bataillon sacré*.

La guerre éclata donc entre les Spartiates et les Thébains. Les Athéniens, intéressés à renverser la domination lacédémonienne, soutinrent d'abord ces derniers. Les Spartiates n'avaient-ils pas eu l'audace de tenter un coup de main sur le Pirée pour s'en emparer comme ils s'étaient jadis emparés de la Cadmée? Athènes se vengea. Elle avait alors deux excellents généraux, Iphicrate et Chabrias. Celui-ci remporta sur les Lacédémoniens (près de Naxos) une éclatante victoire navale qui leur enleva l'hégémonie maritime (perdue par eux déjà à la suite de la bataille de Cnide, mais regagnée par le traité d'Antalcidas). De leur côté les Thébains triomphaient des Spartiates à la bataille de *Leuctre*, en Béotie (371). Jamais Sparte n'avait subi un désastre semblable : c'était la ruine de sa domination. Quand elle reçut la funeste nouvelle, elle célébrait une fête publique. Les magistrats interdirent toute plainte et firent continuer les jeux; tandis que les parents des morts se montraient en public parés et

joyeux, les proches de ceux qui s'étaient sauvés s'enfermèrent dans leurs maisons en signe de deuil.

L'issue de la bataille de Leuctre fut le signal d'un soulèvement universel contre la domination lacédémonienne. Les peuples mêmes du Péloponèse font défection et s'allient avec Thèbes. Les villes arcadiennes en particulier, jusqu'alors divisées, et à cause de leur désunion toujours assujetties par leurs voisins, s'entendent pour fonder une capitale qui leur serve de centre de ralliement : ce fut *Mégalopolis*, c'est-à-dire la grande cité.

En vain Sparte voulut s'opposer à ce déchaînement général. Bientôt Epaminondas envahit le Péloponèse et arriva jusqu'aux portes de cette ville, qui se vantait de n'avoir jamais encore vu la fumée d'un camp ennemi. La terreur fut grande d'abord. Mais Agésilas, par son sang-froid et son énergie, sauva sa capitale. Il disposa si habilement ses forces qu'Epaminondas n'osa pas attaquer l'héroïque cité. Il se contenta de ravager la Laconie. Mais avant de quitter le Péloponèse il répara une grande iniquité et frappa Sparte d'une blessure mortelle, en proclamant l'indépendance de la Messénie et en construisant la ville de *Messène* pour servir de centre aux habitants de ce pays (comme Mégalopolis pour ceux de l'Arcadie).

L'expédition avait été longue : Epaminondas et Pélopidas avaient gardé leur commandement quelques mois au-delà du terme fixé par la loi. A leur retour à Thèbes on leur intenta une accusation capitale. Epaminondas, pour toute défense, dit au peuple : « Condamnez-moi et écrivez sur mon tombeau : Epaminondas a été puni de mort pour avoir vaincu les Lacédémoniens à Leuctre, assiégé Sparte et restauré la Messénie. » Les deux généraux furent absous.

La victoire de Leuctre fit passer l'hégémonie aux Thébains. Athènes, effrayée de ce rapide triomphe, se rap-

procha de Sparte, mais elle se vit bientôt enlever par eux la suprématie maritime qu'elle venait de ressaisir. Ces circonstances renouvelèrent le honteux spectacle des députés de tous les états grecs, mendiant à la cour de Suze l'alliance du grand roi. Artaxerxès se prononça pour les Thébains. Alors ces derniers interviennent partout en maîtres (comme jadis les Spartiates) et envahissent sans cesse les pays voisins. Pélopidas fit plusieurs expéditions dans la Thessalie et Epaminondas dans le Péloponèse. Dans une de ces expéditions en Thessalie, Pélopidas fut fait prisonnier par le tyran d'une ville qu'il avait voulu chasser. Une armée thébaine revint pour délivrer son général; mais elle fut d'abord battue et ne dut son salut qu'à Epaminondas qui servait comme simple soldat. Celui-ci délivra ensuite son ami. Mais Pélopidas, ayant voulu tenter une nouvelle expédition, fut tué.

De son côté Epaminondas, ayant fait une quatrième expédition dans le Péloponèse, rencontra à *Mantinée* les Lacédémoniens et les Athéniens sous les ordres du vieux Agésilas. La lutte fut longue et sanglante. A la fin les Thébains l'emportèrent. Mais Epaminondas fut frappé d'un coup mortel. Les médecins déclarèrent qu'il mourrait, quand on retirerait le fer de la blessure. Il attendit de savoir de quel côté était la victoire; quand il sut que les siens étaient vainqueurs : « Maintenant, dit-il, je puis mourir, » et il fit arracher le fer. Les amis qui l'entouraient exprimaient leurs regrets de ce qu'il ne laissait pas d'enfants : « Je laisse après moi, leur dit-il, deux filles immortelles, les victoires de Leuctre et de Mantinée. » — La mort d'Epaminondas fut plus funeste aux Thébains que la perte d'une bataille; car leur empire tomba avec le chef qui l'avait fondé.

Epuisement de la Grèce après les dissensions intestines. — Après avoir glorieusement lutté pour leur indépendance dans les guerres médiques, les Grecs n'avaient plus songé qu'à s'assujettir les uns

les autres : les grandes villes prétendaient soumettre les petites : Argos voulait dominer dans l'Argolide et Thèbes dans la Béotie, comme Athènes dans l'Attique et Sparte dans la Laconie ; Mégalopolis fut à peine fondée qu'elle cherchait à subjuguer les autres villes de l'Arcadie. A la vérité des villes s'unissaient souvent sur un pied d'égalité pour former des espèces de confédérations ; mais toujours la ville fédérale aspirait à devenir une véritable capitale et à dominer sur les autres. Ainsi Athènes, Sparte, Thèbes avaient fini par imposer à leurs alliés un joug intolérable. L'hégémonie de Thèbes avait été aussi inique que celle de ses deux rivales. Les Thébains détruisirent plusieurs villes, entre autres Platée, à peine relevée de sa première ruine. Du reste ces dissensions intestines furent longues et cruelles : la dévastation, l'incendie, le massacre, étaient choses communes. Partout ce n'étaient que villes à demi ruinées, peuples à moitié anéantis. La Grèce était épuisée. Aussi après Athènes, Sparte et Thèbes, aucun état ne pouvait aspirer à l'hégémonie. Encore si cette impuissance avait servi de leçon ! Si les Grecs avaient compris qu'ils devaient respecter leur indépendance mutuelle et s'unir sur un pied d'égalité en formant une véritable confédération, ils auraient pu se relever de leur abaissement et lutter de nouveau avec gloire contre l'étranger. Mais il n'en fut rien. L'égoïsme local et l'ambition particulière entretinrent les anciennes rivalités. Sparte ne voulait pas reconnaître l'indépendance de la Messénie, ni Thèbes celle de la Béotie, et Athènes entendait aussi conserver son empire maritime. Les états grecs de leur côté, las de toute hégémonie, repoussèrent un joug que ces villes ne pouvaient plus leur imposer par la force.

64. Philippe de Macédoine (361-336). — La Macédoine est une contrée montagneuse et sauvage au nord de la Thessalie ; sa population plus barbare que grecque se considérait cependant comme grecque. Elle avait des rois, mais qui n'avaient pas encore joué un rôle remarquable. Pélopidas étant une fois intervenu dans les querelles de ce pays, avait emmené à Thèbes comme otage un jeune prince macédonien, nommé *Philippe*. Celui-ci fut élevé dans la maison d'Epaminondas, où il reçut la culture hellénique et étudia sous cet homme illustre l'art militaire et la politique des Grecs. De retour en Macédoine, Philippe devint roi. Habile et entreprenant, souple

et rusé, il fut, comme son maître Epaminondas, grand homme d'état et grand homme de guerre. Il fut l'organisateur de la fameuse phalange macédonienne, espèce de bataillon carré, comprenant 1600 hommes (100 hommes de front sur 16 rangs de profondeur), armés de forts boucliers et de longues lances : c'était une masse hérissée de fer. — Toutefois, malgré ses talents militaires, Philippe est demeuré dans l'histoire le type du diplomate consommé, tandis que son fils Alexandre devint le type des grands conquérants.

Après avoir imposé son autorité aux peuples barbares voisins, l'ambitieux Philippe enleva une à une les colonies grecques des bords de la mer Egée, telles que Amphipolis, Potidée, Olynthe. Une fois maître des côtes, il créa une puissante marine. Les Athéniens virent avec autant d'effroi que de dépit la prise de ces cités florissantes qui avaient jadis fait partie de leur empire, et ils firent de vains efforts pour déjouer les ambitieux projets du roi de Macédoine.

Celui-ci ne tarda pas à profiter des dissensions intestines de la Grèce. Feignant d'être sans ambition, il se montrait plein d'affabilité et de modération. Comme il possédait dans ses états de riches mines d'or, il ne lui était pas difficile de gagner partout des partisans. A Athènes même l'orateur Eschine trahissait sa patrie pour le roi de Macédoine.

L'orateur Démosthène. — Cependant tout patriotisme n'était pas éteint en Grèce et Philippe rencontra un adversaire digne de lui dans l'Athénien *Démosthène*. Cet homme, qui fut le plus grand des orateurs grecs, avait d'abord une peine extrême à s'exprimer ; mais à force de persévérance il vainquit ces difficultés naturelles. Tantôt il montait une colline d'un pas rapide, en récitant des vers à haute voix ; tantôt il se tenait au bord de la mer, la bouche à demi remplie de petits cailloux, pour forcer

sa langue à se délier, et il luttait de la voix avec le fracas des vagues. Dès que Démosthène put s'occuper des affaires publiques, l'ambition du roi de Macédoine fut sa constante préoccupation et il devint l'âme du parti patriotique. Mais ses harangues véhémentes (les Philippiques contre Philippe; les Olynthiennes, pour sauver Olynthe) furent impuissantes contre la ruse et la force, et Philippe étendit ses conquêtes sur la Thessalie et l'Eubée : il fut bientôt aux portes de la Grèce.

Les guerres sacrées. — La lutte était trop inégale. Les Grecs eux-mêmes ouvraient au roi de Macédoine l'entrée de leur patrie. Les Phocidiens avaient enlevé au temple de Delphes une portion de territoire sacré et l'avaient cultivé. Le tribunal amphictyonique (p. 73) les condamna à une amende pour ce sacrilége; et comme ils refusaient de payer, les Thébains furent chargés d'exécuter la sentence. Ainsi éclata la *première guerre sacrée.* Les Phocidiens levèrent des troupes en pillant le trésor du temple et résistèrent pendant dix ans. Les Thébains, ne pouvant en venir à bout, appellent Philippe. Celui-ci saisit l'occasion d'intervenir dans le cœur de la Grèce : il franchit les Thermopyles, accable les Phocidiens et se fait donner la voix qu'ils avaient dans le conseil amphictyonique.

Ce pas était décisif : le roi de Macédoine devenu membre du corps hellénique, disposa de ce conseil selon ses intérêts. En effet, une *seconde guerre sacrée* ne tarda pas à éclater. Les Locriens ayant voulu, eux aussi, cultiver des terres appartenant au temple de Delphes furent condamnés à l'amende. Ils refusèrent de payer. Philippe, sur la proposition de l'orateur athénien Eschine, fut chargé d'exécuter la sentence. Il accourut aussitôt et soumit les Locriens; puis, après avoir enlevé par surprise Elatée, place importante de la Béotie, qui commandait la route des Thermopyles, il menaça l'Attique. A cette nouvelle, Athènes est saisie de stupeur; l'assemblée du

peuple se réunit en toute hâte; mais aucun des orateurs habituels n'osait prendre la parole; tous les regards se portaient sur Démosthène. Celui-ci monte à la tribune, ranime le courage de ses concitoyens et les exhorte à livrer un dernier combat pour la liberté. Aussitôt toutes les forces de la petite république sont sur pied: les Thébains, comprenant que le danger était commun, se joignent aux Athéniens, et tous ensemble marchent au-devant de Philippe, qu'ils rencontrent dans la plaine de *Chéronée* en Béotie. Mais ces troupes, rassemblées à la hâte et commandées par des chefs inhabiles, ne pouvaient lutter contre la redoutable phalange macédonienne; elles furent vaincues. Ainsi succomba la liberté grecque à Chéronée (338).

Athènes supporta dignement ce désastre, et Démosthène, faisant l'oraison funèbre des guerriers morts pour la patrie, put s'écrier: « Non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut de la Grèce! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platée! » — Du reste Philippe fut plein de modération à l'égard des vaincus. Il se contenta de prendre l'hégémonie de la Grèce; et pour légitimer cette domination, il proposa de recommencer la lutte nationale contre les Perses. Déjà il avait été nommé généralissime de toutes les troupes grecques, quand il fut assassiné par un de ses officiers. La Grèce paraissait délivrée du joug de la Macédoine; mais la mort de Philippe ne devait pas lui rendre l'indépendance.

65. **Alexandre le Grand** (336-323). — *Conquête de l'empire perse.* — Philippe eut pour successeur son fils Alexandre, jeune homme de 21 ans, qui avait eu pour précepteur le célèbre philosophe grec *Aristote*. A peine était-il monté sur le trône que l'on répandit le bruit de sa mort. Aussitôt les peuples grecs se soulèvent; les

Thébains massacrent même les chefs de la garnison macédonienne. Mais Alexandre, prompt comme l'éclair, fond sur la Grèce. Thèbes est emportée et rasée; ses habitants sont massacrés ou vendus; le vainqueur ne laisse debout que les temples, la Cadmée et la maison du poète Pindare. Les villes béotiennes applaudirent à la ruine d'une cité qui les avait si souvent opprimées. Cette terrible exécution frappa la Grèce de stupeur. Mais le jeune roi s'adoucit bientôt, pardonna aux rebelles et ne demanda, comme son père, qu'à être proclamé généralissime de l'expédition projetée contre les Perses.

Au printemps suivant Alexandre franchit l'Hellespont avec une armée de 35,000 hommes. Arrivé sur la côte de Troie, il fit célébrer des jeux en l'honneur des héros antiques, surtout d'Achille, son modèle. Non loin de là il remporta sur les Perses, au bord du *Granique*, un premier succès. Il faillit périr emporté par l'ardeur du combat et il ne dut la vie qu'au dévouement de son ami *Clitus*. L'Asie Mineure fut le fruit de cette victoire. Les villes grecques de cette contrée saluèrent avec joie la venue du héros qui les affranchissait du joug barbare. Arrivé à Gordium, Alexandre y trouva un char antique, lié par un nœud artistement formé: un oracle avait dit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui aurait dénoué le *nœud gordien.* Alexandre le trancha d'un coup d'épée et se vanta d'avoir accompli l'oracle. Mais à *Tarse,* en Cilicie, un accident faillit changer le sort du monde. Le roi, tout couvert de sueur, se baigna dans les froides eaux du *Cydnus*. Une fièvre violente le prit et l'on désespéra de sa vie. Alors *le médecin Philippe*, son ami, lui prépara un breuvage qui devait le sauver. Au même moment Alexandre reçut une lettre de son général *Parménion* qui l'avertissait de se méfier du médecin, vendu, disait-on, aux Perses. Le malade d'une main présenta à Philippe la lettre qui l'accusait, tandis que de l'autre il

prenait la coupe et la vidait d'un trait. Alexandre dut la vie à cette confiance en l'amitié et à cette foi dans la vertu.

Cependant le roi de Perse, *Darius Codoman*, approchait en personne avec une immense armée. La rencontre eut lieu à *Issus*, dans les défilés qui conduisaient de Cilicie en Syrie. Les Perses furent une seconde fois complétement défaits (333). Darius s'enfuit dans l'intérieur de son empire, laissant sa mère, sa femme et ses enfants entre les mains du vainqueur, qui les traita avec beaucoup de générosité. Du reste Alexandre ne poursuivit pas son ennemi. Il s'était aperçu déjà au Granique que les plus sérieux obstacles lui viendraient des Grecs mercenaires, servant dans les armées du grand roi. Il résolut donc de s'emparer avant tout des villes maritimes, afin d'intercepter à Darius toute communication avec la Grèce.

Après Issus, il continua à suivre les côtes de la Méditerranée par la Syrie et la Phénicie. *Tyr* seule osa lui résister : située sur un îlot, elle était pleine de confiance dans sa forte position. Aussitôt Alexandre fit construire une digue pour joindre l'îlot au continent. Vainement les Tyriens harcelèrent les travailleurs : le môle fut achevé; la ville alors fut bloquée; ses hautes murailles s'écroulèrent sous les coups des machines; enfin elle fut prise d'assaut et rasée. Ce mémorable siége avait duré sept mois. Alexandre traversa la Palestine et visita *Jérusalem*, où on lui présenta les prophéties de Daniel qui lui promettaient l'empire de l'Asie. Il se rendit de là en *Egypte* et il fonda vers l'embouchure du Nil la ville d'*Alexandrie*, qui devait remplacer Tyr et être le grand entrepôt du commerce entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Il alla consulter dans le désert l'oracle célèbre de *Jupiter Ammon*, qui le déclara fils de ce dieu, ce qui lui valut aux yeux des Orientaux une grande considération. Du reste l'Egypte était pleine de haine et d'horreur pour la domination des

Perses, qui avaient toujours méprisé son culte et froissé ses sentiments nationaux. Aussi accueillit-elle comme un libérateur le jeune héros qui témoignait la plus haute vénération pour le dieu *Apis* et un profond respect pour les mœurs et les institutions du pays.

La conquête de l'Egypte une fois accomplie, Alexandre se trouva le maître de toutes les côtes de la Méditerranée. Il pouvait maintenant sans arrière-pensée pénétrer dans l'intérieur de l'empire et poursuivre le grand roi. Il traversa de nouveau la Syrie, franchit l'Euphrate et le Tigre, et rencontra Darius près d'*Arbelle*, non loin de l'ancienne Ninive. Il remporta une troisième victoire, qui lui livra cette fois les capitales mêmes de l'empire perse, Babylone, Suse, Persepolis, Ecbatane, avec d'immenses richesses. Mais il ne put, malgré la célérité de ses marches, atteindre Darius qui fuyait toujours. A la fin, cet infortuné roi fut assassiné par un satrape. Alexandre pleura la mort de son adversaire. Il poursuivit vivement le meurtrier et l'ayant saisi, il le livra aux parents de Darius qui le firent périr dans les tourments.

Alexandre s'avança dans le nord jusque sur les bords du fleuve Jaxarte. La conquête des contrées montagneuses entre l'Oxus et le Jaxarte ne fut pas facile. Les Macédoniens souffrirent beaucoup de la faim et de la fatigue. Mais la discipline des Grecs finit par l'emporter sur les valeureux montagnards; l'audace d'Alexandre et la rapidité de ses coups effrayaient les barbares. Les Scythes mêmes, qui habitaient au-delà du Jaxarte, furent vaincus. Après avoir construit sur ce fleuve une nouvelle Alexandrie, qui marquait le terme de ses conquêtes vers le nord, il revint sur ses pas et se dirigea vers l'Indus.

Les habitants de ces contrées, fanatisés par leurs prêtres, firent aussi une vive résistance. *Porus* surtout, le plus puissant de leurs rois, se défendit vaillamment et ne céda qu'après avoir perdu une grande bataille dans

laquelle il fut fait prisonnier. On le conduisit couvert de blessures devant Alexandre. « Comment prétends-tu être traité ? » demanda son vainqueur. « En roi, » répondit fièrement Porus. Alexandre, frappé d'admiration, lui rendit ses états. Il poursuivit sa marche à l'est jusqu'à l'affluent le plus oriental de l'Indus. Il voulait franchir le fleuve et envahir l'Inde. Mais depuis longtemps les Macédoniens murmuraient de ces expéditions, qui les éloignaient toujours plus de leur patrie. Vainement cette fois Alexandre essaie d'entraîner ses compagnons. Chefs et soldats refusent obstinément. Après avoir élevé au bord du fleuve douze autels gigantesques, signes de la limite la plus orientale de ses conquêtes, il redescend l'Indus jusqu'à son embouchure et regagne Babylone, en suivant les contrées maritimes, tandis que sa flotte longeait les côtes et revenait par le golfe persique.

66. **L'empire d'Alexandre.**—*Caractère de ce prince. Sa mort.* — Alexandre avait 22 ans quand il franchit l'Hellespont, et il mit dix ans à faire la conquête de l'empire perse. Il avait déployé dans son expédition non-seulement les qualités d'un héros, mais les talents d'un général et le génie d'un souverain. Dans les combats on le voyait toujours au premier rang et il fut souvent blessé ; parfois même son impétuosité dans la lutte faillit lui coûter la vie. Il partageait toutes les privations du soldat, marchait à pied, supportait la faim et la fatigue. Dans les déserts de l'Oxus on l'avait vu, après une longue marche à pied, mourant de soif, refuser un peu d'eau qu'un des siens avait trouvée et la répandre à terre, parce qu'il ne pouvait la partager avec ses soldats.

Alexandre fonda un vaste empire qui comprenait en Europe la presqu'île hellénique jusqu'au Danube (la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, la Thessalie, l'Epire et la Grèce), l'Asie occidentale jusqu'à l'Indus, enfin l'Egypte.

Il ne se contenta pas d'imposer sa domination par la force des armes, mais il gagna les peuples par les bienfaits de la civilisation. Partout il fondait des villes, dont plusieurs portèrent son nom et qui devinrent des centres de commerce; il plaçait ces villes dans des situations si favorables que beaucoup ont subsisté jusqu'à nos jours et ont acquis un haut degré de prospérité (Alexandrie en Egypte).

Alexandre traita les vaincus avec douceur et s'efforça d'effacer de leur esprit les pénibles impressions de la conquête. Il eût voulu faire des Grecs et des Asiatiques un seul peuple; dans les villes qu'il créait il mêlait toujours des Grecs aux indigènes; il faisait épouser à ses officiers les filles des plus riches seigneurs perses : lui-même épousa une fille de Darius. Il essaya la même fusion dans l'armée et il organisa un corps de jeunes Perses qu'il fit armer et discipliner comme les Macédoniens. Enfin, chose plus difficile, il désirait fondre les mœurs grecques avec les mœurs asiatiques, et lui-même adopta les habitudes des Perses, leurs vêtements, leur cérémonial de cour et jusqu'à leur langue. Cette condescendance pour les vaincus, ces efforts pour effacer toute distinction entre Grecs et Perses, indisposèrent vivement les Macédoniens, qui prétendaient user de leur victoire en maîtres. De là, dans le camp macédonien, de fréquents murmures, des conspirations et même des rébellions ouvertes. Un fils de Parménion, qui avait eu connaissance d'un complot tramé contre les jours du roi, fut lapidé pour ne l'avoir pas révélé. Parménion lui-même, le meilleur général de Philippe et d'Alexandre, accusé de complicité, fut égorgé sans respect pour son grand âge et ses services éminents.

Du reste Alexandre, ébloui par ses triomphes, ne tarda pas à prendre la somptuosité, la pompe et les habitudes despotiques des rois asiatiques. Son luxe devint inouï et

son orgueil insupportable; il se croyait au-dessus des mortels et se faisait adorer comme un dieu. Une telle conduite blessa profondément ses compagnons de gloire. Déjà durant l'expédition il avait, au milieu d'une orgie, tué son ami *Clitus*, qui avait osé mettre les exploits de Philippe au-dessus des siens. La vue du sang de celui qui lui avait sauvé la vie au Granique rappela à la raison Alexandre, qui voulut se donner la mort.

Il y eut bien d'autres victimes des fureurs d'Alexandre. En revanche ce prince fit les funérailles les plus magnifiques à son ami *Ephestion*. Mais il survécut peu à ce dernier. Sa vie agitée, son intempérance, ses emportements avaient usé sa santé. Son esprit était frappé des plus tristes présages. Pour dissiper ses inquiétudes, il répéta ses orgies si fréquemment qu'à la fin il fut pris d'une fièvre violente. Il mourut au bout de peu de jours à Babylone. Il n'avait pas 33 ans (323).

Le grand résultat des conquêtes d'Alexandre devait être de répandre en Orient la civilisation grecque, qui allait y parcourir une nouvelle évolution, destinée à être le berceau et le premier véhicule du christianisme.

67. **Les successeurs d'Alexandre.** — *Démembrement de son empire.* — Alexandre avait prédit qu'on lui ferait de sanglantes funérailles. Son empire fut en effet agité pendant un quart de siècle par de continuelles convulsions qui coûtèrent la vie à toute sa famille et à la plupart de ses généraux. Alexandre ne laissait aucun héritier apte à succéder à son vaste empire. Il eut un fils posthume qui naquit quelques mois après la mort de son père et un frère imbécile. L'un et l'autre furent proclamés rois. Les généraux se partagèrent les gouvernements des diverses provinces; *Antipater* eut la Macédoine, *Antigone* une partie de l'Asie Mineure, *Eumène* la Cappadoce, *Séleucus* Babylone, *Ptolémée* l'Egypte. *Per-*

diccas, à qui Alexandre mourant avait remis son anneau, fut chargé de l'administration générale de l'empire. Mais les généraux aspiraient tous à la souveraineté absolue dans leurs provinces et refusaient de reconnaître la suprématie de Perdiccas.

La guerre éclata aussitôt entre tous ces ambitieux. Perdiccas ayant été massacré par ses propres soldats, Antipater et après lui Eumène s'efforcèrent de maintenir les droits de la famille d'Alexandre ainsi que l'unité de l'empire. Mais en vain Eumène déploya la plus grande habileté et remporta plusieurs victoires; il fut à la fin livré par ses troupes à Antigone qui le fit mettre à mort. La famille royale fut dès lors abandonnée sans défense à ses ennemis et ses divers membres furent successivement mis à mort. Un moment Antigone et son fils *Démétrius*, surnommé Poliorcète (preneur de villes), parurent sur le point de ressaisir la suprématie en Asie. Mais il se forma contre eux une coalition des autres généraux, à la tête de laquelle se trouvaient Ptolémée et Séleucus. La lutte alors devint plus terrible que jamais. Antigone et Démétrius ayant pris le titre de rois, leurs adversaires en firent autant. Enfin une grande bataille fut livrée à *Ipsus* dans l'Asie Mineure : les coalisés furent vainqueurs, Antigone fut tué et son fils Démétrius prit la fuite. La bataille d'Ipsus (301) décida du sort de l'empire d'Alexandre qui fut irrévocablement partagé. Les trois principaux états qui se formèrent de ses débris furent les royaumes de Syrie, d'Egypte et de Macédoine.

•

Les Ptolémées et les Séleucides. — Ptolémée et Séleucus furent les plus heureux des successeurs d'Alexandre. Chacun d'eux fonda une dynastie qui devait durer longtemps, celle des *Ptolémées* en Egypte et celle des *Séleucides* en Syrie. Les souverains de la première, se nomment tous Ptolémée : on les distingue par leurs surnoms : Ptolémée I[er], Soter (sauveur), Ptolémée II, Philadelphe (amant de sa sœur, parce qu'il avait épousé sa sœur), Ptolomée III,

Evergète (bienfaiteur), etc. Les Séleucides se nomment les uns Séleucus, les autres Antiochus.

L'*Egypte*, sous les trois premiers Ptolémées, acquit un haut degré de prospérité et devint une grande puissance militaire et maritime. Alexandrie fut alors non-seulement le centre du commerce du monde, mais le centre de la culture hellénique de cette époque. Les Ptolémées attirèrent à leur cour les savants, encouragèrent les lettres et les arts et fondèrent un *musée*, sorte d'académie où habitaient les savants et où se trouvait la plus magnifique bibliothèque de l'antiquité. Mais ces savants étaient comme la famille royale des étrangers pour l'Egypte (des Grecs, des Juifs). La culture alexandrine était donc une plante étrangère, sans racine dans le peuple. Aussi son éclat fut de courte durée. Du reste la cour des Ptolémées ne se rendit pas moins célèbre par ses débauches, son immoralité et ses cruautés que par ses richesses et sa gloire littéraire. De là une prompte décadence qui finit par la ruine de leur dynastie et de leur empire.

Les *Séleucides* furent d'abord très puissants. Leur empire s'étendit jusqu'à l'Indus. Ils fondèrent une quarantaine de villes (parmi lesquelles *Antioche* sur l'Oronte et *Séleucie* sur le Tigre), qui répandirent dans tout l'Orient la civilisation grecque. Mais ici comme en Egypte nous trouvons au milieu d'une grande prospérité des règnes débauchés et des crimes atroces. Après le chef de la dynastie, Séleucus surnommé Nicator (le victorieux), le plus remarquable des Séleucides fut *Antiochus le Grand*, célèbre par ses guerres contre les Ptolémées et les Romains. Du reste les Ptolémées et les Séleucides étaient sans cesse en lutte et se disputaient la possession des contrées qui limitaient les deux empires (la Palestine, la Phénicie et même tout le pays entre l'Egypte et l'Euphrate). La dépravation des Séleucides amena aussi la ruine de leur monarchie, de laquelle se détachèrent plusieurs petits états (le royaume de Pergame dans l'Asie Mineure, le royaume des Parthes).

68. **Derniers efforts de la Grèce contre la domination macédonienne.** — MORT DE DÉMOSTHÈNE ET DE PHOCION. — La Grèce voulut mettre à profit les déchirements de l'empire d'Alexandre pour secouer le joug macédonien. Déjà du vivant de ce prince les Spartiates s'étaient soulevés sous la conduite de leur vaillant roi Agis. Mais il était trop tard. Ils avaient peu auparavant refusé de se joindre aux Athéniens à Chéronée ; ils furent

à leur tour délaissés et bientôt battus par Antipater, gouverneur de la Macédoine. Mais quand le bruit de la mort d'Alexandre se répandit en Grèce, l'agitation fut générale. Athènes elle-même courut aux armes. Le succès parut d'abord couronner ses efforts. Antipater fut assiégé dans Lamia (ville au sud de la Thessalie) et sur le point de se rendre. Mais cette lutte, appelée *guerre lamiaque*, fut à la fin fatale aux Grecs, qui furent vaincus.

Athènes dut se soumettre aux plus dures conditions. Antipater renversa la constitution démocratique, imposa une garnison macédonienne et demanda la tête de Démosthène. Le grand orateur s'enfuit dans l'île de Calaurie et se réfugia dans le temple de Neptune. Menacé par les soldats macédoniens, il leur promit de se livrer dès qu'il aurait écrit ses dernières volontés. Il mordit alors le poinçon dont il se servait pour écrire et dans lequel il tenait caché un violent poison. « La mort est un magnifique asile, » cria-t-il à ses bourreaux; « elle préserve de la honte. » Puis il tomba mort au pied de l'autel (322).

Quelques années après, le parti démocratique reprit le dessus à Athènes. Alors *Phocion*, âme honnête, mais peu enthousiaste de la liberté, et l'un des chefs aristocratiques qui avaient soutenu les Macédoniens, fut condamné à boire la ciguë à l'âge de 80 ans. Dès lors la fureur des partis semble éteinte. Mais le patriotisme, l'amour de la liberté et toutes les vertus civiques disparaissent. Athènes se dégrade et s'avilit. Le parti démocratique lui-même prodigue les flatteries à ses vainqueurs, dont quelques-uns sont vénérés comme des dieux (Démétrius de Phalère, Démétrius Poliorcète).

ARATUS. — *La ligue achéenne et la ligue étolienne.* — Du reste la Grèce entière est en pleine décadence. Les diverses cités sont asservies à des tyrans ou aux rois de Macédoine. Une tentative cependant fut faite pour relever la Grèce. Un jeune homme de vingt ans, *Aratus*

de Sicyone, délivra sa ville natale du tyran qui l'opprimait. Il voulut pareillement délivrer sa patrie entière de la tyrannie macédonienne. Pour réussir il eût fallu que toutes les cités grecques s'entendissent, comme aux beaux jours des guerres médiques, pour chasser l'étranger. Or les petites villes de l'Achaïe avaient formé de tout temps une alliance, peu puissante au dehors, mais qui avait le mérite de les réunir toutes sur un pied d'égalité. C'était une véritable confédération. Aratus ranima la ligue achéenne et chercha à y rattacher la Grèce entière. Il chassa plusieurs tyrans, délivra Corinthe de sa garnison macédonienne, fit entrer dans la ligue plusieurs villes, entre autres Athènes (environ 250 ans av. J.-C.).

La Macédoine, déchirée par des dissensions intestines, paraissait impuissante à maintenir sa domination. Mais la ligue achéenne avait dans la Grèce même deux ennemis redoutables : la ligue étolienne au nord et Sparte au sud. Les *Etoliens* étaient un peuple rude et qui vivait de brigandage, faisaient de continuelles incursions, pillant sur terre et piratant sur mer. Ils avaient aussi formé une ligue, mais plutôt pour protéger leurs déprédations que dans des vues politiques. Après avoir un moment guerroyé contre les Achéens, les Etoliens finirent par s'allier avec eux. Tout semblait favoriser Aratus, quand la jalousie de Sparte vint encore une fois compromettre le sort de la Grèce.

Agis et Cléomène. — Sparte était alors profondément corrompue et déchue. Mais un de ses rois, le jeune *Agis*, crut relever sa patrie en rétablissant la constitution de Lycurgue : il proposa surtout d'abolir les dettes et de faire un nouveau partage des terres. Les riches irrités le firent mettre à mort. Mais, peu après, un autre roi, *Cléomène*, reprit les projets d'Agis, et afin de se rendre populaire, il voulut d'abord relever la gloire militaire de Lacédémone. Comme les Spartiates voyaient avec dépit

les progrès de la ligue achéenne, Cléomène l'attaqua et battit plusieurs fois Aratus. Fort de ces succès, il revint à Lacédémone et remit en vigueur la constitution de Lycurgue. Cette révolution ranima l'antique énergie spartiate et Cléomène aspira à ressaisir la suprématie dans le Péloponèse. Alors Aratus, inquiet de ces projets, invoqua l'appui de la Macédoine. C'est ainsi que les fatales divisions des Grecs poussaient tous les partis à recourir à l'étranger. Une grande bataille fut livrée à *Sellasie*, en Laconie (222). Après un long combat, Cléomène fut vaincu par les Achéens et les Macédoniens. Il s'enfuit en Egypte pour implorer l'appui de Ptolémée : n'obtenant rien il voulut soulever le peuple d'Alexandrie en poussant le cri de « liberté ; » mais ce cri ne disait rien à une population hébétée et le malheureux Cléomène se donna la mort pour ne pas être pris vivant.

MORT D'ARATUS (213). — Aratus finit tout aussi misérablement. Après la bataille de Sellasie la guerre éclata entre les Achéens et les Etoliens, qui voulaient se substituer à la domination macédonienne. Ce fut la *guerre des deux ligues*. Les Achéens furent vaincus et recoururent une seconde fois à la Macédoine, alors gouvernée par Philippe III. Mais ce nouvel appel à l'étranger fut fatal à Aratus, qui mourut empoisonné, dit-on, par les ordres de ce roi. Philippe put maintenir momentanément sa suprématie en Grèce.

Ainsi, ni le patriotisme d'Aratus, ni l'énergie de Cléomène, ni l'ambition des Etoliens n'avaient pu arracher la Grèce à la domination macédonienne. Les cités grecques demeurèrent asservies, parce que quel que fût leur amour de l'indépendance, elles aimaient mieux encore la domination sur leurs voisins que la liberté pour elles-mêmes. La Macédoine triompha : mais elle devait son triomphe bien plus aux divisions de ses adversaires qu'à ses propres forces. Viennent les Romains avec leur vigoureux patriotisme et leur puissante unité : ils feront disparaître d'un seul coup, et la liberté grecque et la domination macédonienne.

69. **La civilisation grecque.** — La civilisation grecque est bien supérieure à celles des peuples orientaux et constitue un véritable progrès dans l'histoire de l'humanité. Elle s'est développée dans les sens les plus divers et elle a atteint souvent une rare perfection, surtout dans la littérature et les arts.

Littérature. — Les Grecs ont eu de bonne heure des poètes remarquables, dont le plus illustre est *Homère*, chanteur aveugle, qui doit avoir vécu vers l'an 1000 avant J.-C. On lui attribue deux grandes *épopées* ou poèmes héroïques, l'Iliade et l'Odyssée. L'*Iliade* célèbre la colère d'Achille et les combats livrés sous les murs de Troie durant une cinquantaine de jours de la dernière année de la guerre jusqu'aux funérailles d'Hector. L'*Odyssée* raconte les aventures d'Ulysse après la prise de Troie.

Beaucoup plus tard, à l'époque où plusieurs villes étaient gouvernées par des tyrans (p. 88), l'on trouve en Grèce des poètes *lyriques* ainsi nommés parce qu'ils chantaient leurs poésies en s'accompagnant de la lyre. Les plus connus sont : *Pindare*, qui composa des *odes* et célébra les victoires remportées aux jeux nationaux (p. 73); une femme, *Sapho*, et *Anacréon*, qui chanta les plaisirs et le vin.

C'est après les guerres médiques et durant le siècle de Périclès que la littérature grecque brilla de son plus grand éclat. Les poètes dramatiques *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, se distinguent par des tragédies de toute beauté. *Aristophane* composa des comédies dans lesquelles il faisait la satire des travers de son époque; il jeta le ridicule aussi bien sur les démagogues (sur Cléon) que sur les sophistes; il attaqua même Socrate qu'il confondit avec ces derniers et contribua à le rendre suspect au peuple. — La Grèce posséda à la même époque des prosateurs remarquables, des historiens et des orateurs. *Hérodote* écrivit l'histoire des guerres médiques. *Thucydide*. banni d'Athènes pour avoir laissé prendre Amphipolis par les Spartiates dans la guerre du Péloponèse, profita des loisirs de l'exil pour écrire l'histoire de cette guerre. Il n'eut pas le temps d'achever son œuvre, qui fut continuée par *Xénophon;* celui-ci poursuivit l'histoire grecque, durant l'époque d'Epaminondas, jusqu'à la bataille de Mantinée; il écrivit le récit de cette fameuse retraite des dix mille, qu'il avait lui-même conduite; enfin il est l'auteur de la *Cyropédie*, espèce de roman où il retrace l'éducation de Cyrus l'ancien et présente ce fondateur de l'empire perse comme le modèle des souverains. — Nous avons déjà parlé du plus illustre des orateurs grecs, *Démosthène*, ainsi que de son émule, *Eschine*.

La Grèce produisit encore des philosophes remarquables. Parmi les plus anciens on citait les sept sages, dont les plus connus sont *Thalès* de Milet et *Solon*. Mais les plus célèbres sortirent de l'école

de *Socrate*. *Platon*, disciple de celui-ci, fonda l'école dite de l'*Académie*. *Aristote*, disciple de Platon, fonda l'école des *Péripatéticiens*. Ce sont les deux philosophes les plus importants de toute l'antiquité. Il faut cependant citer encore *Zénon*, fondateur de l'école des *Stoïciens*, et *Epicure* de celle des *Epicuriens*; les premiers fameux par l'impassibilité de leur caractère, les seconds par leur amour du plaisir. Enfin *Diogène*, surnommé le *cynique*, acquit un certain renom par son mépris pour toutes les jouissances terrestres.

Les arts. — Les arts, surtout l'architecture et la sculpture, ont atteint en Grèce un degré de développement aussi remarquable que la littérature. Sans doute les œuvres d'*architecture* n'ont pas la grandeur colossale des édifices de l'Orient; mais la perfection des diverses parties et l'harmonie de l'ensemble donnent aux temples, aux théâtres et à tous les monuments grecs une beauté sans égale. Les temples étaient toujours entourés de superbes portiques ou colonnades. L'architecture grecque se distinguait, d'après la forme des colonnes et en particulier d'après l'ornementation des chapitaux, en trois ordres : *l'ordre dorique*, massif et sans ornement; *l'ordre ionique*, plus léger et gracieux; *l'ordre corinthien*, riche et très ornementé.

La sculpture grecque a aussi à bien des égards atteint la perfection. Les chefs-d'œuvre qui nous ont été conservés passent encore pour des modèles de grâce et de beauté. Le plus célèbre des sculpteurs grecs est *Phidias*.

La religion. — La Grèce s'était fait des dieux à l'image de l'homme : ces dieux avaient comme l'homme des vertus et des vices, des talents et des infirmités. Toutes les passions des hommes et tous les phénomènes de la nature étaient divinisés : de là un nombre infini de dieux. — Voici les principales divinités des Grecs : *Saturne*, ou le *Temps*, était le père des dieux. *Jupiter*, son fils, le roi du ciel, trônait sur l'Olympe, où résidaient les douze grands dieux. Ceux-ci étaient, outre Jupiter lui-même, *Junon*, son épouse; — *Neptune*, son frère, le dieu de la mer; ses sœurs *Cérès*, déesse des moissons, et *Vesta*, qui présidait aux vertus domestiques; — *Apollon*, dieu de la poésie et des arts, fils de Jupiter, ainsi que *Mars*, dieu de la guerre, *Vulcain*, des arts utiles, et *Mercure*, du commerce et de l'éloquence; — *Minerve*, déesse de la sagesse, fille de Jupiter, ainsi que *Vénus*, déesse de la beauté, *Diane*, de la chasse. — Outre ces douze olympiens, on peut citer *Pluton*, roi des enfers, et frère de Jupiter et de Neptune; *Bacchus*, le dieu du vin; *Esculape*, de la médecine. — Il y avait une foule de divinités secondaires : les neuf *Muses*, qui présidaient à certains arts et aux lettres; les trois *Parques*, qui présidaient aux destinées des hommes; les *Nymphes*, qui

gardaient les forêts, les fleuves, les lacs; les *Naïades* ou nymphes des fontaines; et des centaines d'autres. — Chaque ville avait sa divinité protectrice : Athènes, Minerve; Argos, Junon; Delphes, Apollon; Cypre, Vénus. — Les Grecs croyaient à une vie à venir, à la punition des méchants et à la récompense des justes. Le monde souterrain, où allaient les âmes des morts ou les ombres comme on disait, se divisait en deux parties : *l'Elysée*, séjour des justes, et le *Tartare*, séjour des méchants.



III

HISTOIRE ROMAINE

---

70. **L'Italie et ses peuples primitifs.** — L'Italie est cette presqu'île longue et étroite qui s'avance au milieu de la Méditerranée, entre l'*Adriatique* à l'est et la *mer de Toscane* ou *mer Tyrrhénienne* à l'ouest. Elle a au sud la *mer Ionienne*, qui la sépare de la Grèce. Elle est entourée au nord par une immense chaîne de montagnes, les *Alpes*, et elle est traversée dans toute sa longueur par une autre chaîne, l'*Apennin*.

L'Italie se compose de deux parties bien distinctes. La partie continentale, située au nord, entre les Alpes, l'Apennin et l'Adriatique, forme une vaste plaine traversée par le Pô. La partie péninsulaire, traversée par l'Apennin, est très montagneuse : les nombreux chaînons qui se détachent de l'Apennin s'étendent ordinairement jusqu'à la mer; aussi dans cette partie de l'Italie, l'on ne trouve que des plaines de côte en général très étroites. La partie péninsulaire est de beaucoup la plus importante dans l'histoire de l'antiquité.

L'Italie a une très longue étendue de côtes maritimes et possède d'excellents ports naturels. Cependant ses rivages sont moins découpés que ceux de la Grèce et ne sont pas mis en relation les uns avec les autres d'une manière aussi facile. Du reste l'Italie, quoique moins divisée que le territoire hellénique, est cependant partagée par les chaînes de montagnes en plusieurs contrées très distinctes les unes des autres.

Le sol de l'Italie est généralement fertile, beaucoup plus fertile que celui de la Grèce. Aussi la vie agricole s'y est promptement développée; et tandis que la Grèce devait fournir de bonne heure un peuple de hardis navigateurs et de colonisateurs habiles, l'Italie nourrit tout d'abord une population de vigoureux laboureurs, ayant les fortes qualités des peuplades agricoles. Néanmoins la situation de l'Italie au milieu de la Méditerranée ne pouvait manquer de lui donner plus tard une grande importance politique et maritime.

L'histoire primitive de l'Italie est très obscure. Tout comme les anciennes populations de la Grèce se disaient *autochthones* (p. 63), de même celles de l'Italie se disaient *aborigènes*, c'est-à-dire n'ayant d'autre origine que le sol qu'elles habitaient. Les populations indigènes de l'Italie appartenaient à la race indo-européenne : elles étaient pour ainsi dire sœurs des populations helléniques et parlaient des dialectes issus de la même origine que les dialectes grecs. On croit assez généralement que les *Pélages* qui avaient couvert la Grèce, s'étendirent aussi sur les côtes de l'Italie; mais ils se mélangèrent avec les aborigènes et se confondirent d'autant plus facilement avec eux qu'ils appartenaient à la même race. — Les principales peuplades primitives de l'Italie étaient les *Sabins*, les *Samnites*, les *Marses*, les *Eques*, les *Volsques* et les *Latins*. Ces peuplades avaient une certaine communauté de mœurs, de langue et d'institutions. Cependant il y avait aussi entre elles des différences assez notables.

A côté des peuplades indigènes il s'en trouvait d'autres, venues plus tard dans la Péninsule. Le plus important de ces peuples étrangers était celui des *Etrusques*, fixés dans la contrée qui prit d'eux le nom d'*Etrurie* (aujourd'hui la Toscane). On ignorait leur origine et la race à laquelle ils appartenaient. On les disait descendus des

montagnes de la Rhétie (les Grisons et le Tyrol). — Les *Grecs* fondèrent aussi plusieurs colonies dans l'Italie méridionale, qui prit d'eux le nom de *Grande-Grèce*.

Ces diverses populations vécurent isolées pendant longtemps, beaucoup plus longtemps que celles de la Grèce. C'est qu'aussi il existait de plus grandes divergences entre les peuplades italiques qu'entre les peuplades helléniques. Puis, la configuration de la péninsule, peu découpée et trop allongée, éloignait les diverses contrées au lieu de les rapprocher. Il fallut de longs efforts partis du centre de l'Italie, de Rome, pour réunir peu à peu toutes les populations italiques en une seule nation.

L'Italie se divisait en trois parties :

1° L'ITALIE SEPTENTRIONALE, comprenant : la *Ligurie*, habitée par les Ligures, d'origine ibérique; — la *Gaule Cisalpine* (c'est-à-dire située pour les Romains en deçà des Alpes), habitée plus tard par des peuples gaulois, venus de la Gaule Transalpine (c'est-à-dire située pour les Romains au-delà des Alpes).

2° L'ITALIE CENTRALE, comprenant : au nord, l'*Etrurie* et l'*Ombrie ;* — au centre, le *Picenum*, le long de l'Adriatique, la *Sabine* ou pays des Sabins et le pays des *Marses* dans les montagnes, le *Latium* qui renfermait les *Latins* vers l'embouchure du Tibre, les *Eques* du côté des Sabins, et les *Volsques* le long de la mer; — au sud la *Campanie* et le *Samnium*.

3° L'ITALIE MÉRIDIONALE, comprenant : à l'ouest, la *Lucanie* et le *Bruttium* ; à l'est, l'*Apulie* et la *Calabre*.

Les principaux GOLFES de l'Italie étaient : le *Crater* (golfe de Naples), le golfe de *Pæstum* (golfe de Salerne), le golfe de *Tarente*.

Les principales ÎLES étaient : la *Sicile*, séparée de la péninsule par le *détroit de Sicile* (aujourd'hui le phare de Messine), la *Sardaigne* et la *Corse*. Parmi les îles plus petites on peut citer les îles *Eoliennes ou Vulcaniennes* (aujourd'hui îles de Lipari), au nord de la Sicile, et les îles *Egates* à l'ouest.

Les principales RIVIÈRES étaient : le *Padus* (Pô) qui traversait la Gaule Cisalpine, et divisait celle-ci en Gaule Cispadane au sud et Gaule Transpadane au nord; l'*Athesis* (Adige) dans le pays des Vénètes; le *Rubicon*, ruisseau qui sépare la Gaule Cispadane de l'Ombrie; l'*Arno* en Etrurie; le *Tibre*, qui sépare l'Etrurie de l'Ombrie et de la Sabine; le *Liris* (Garigliano) dans le Latium; le *Vulturne* en Campanie; l'*Aufidus* (Ofanto) en Apulie.

L'Italie renfermait un grand nombre de LACS dont les principaux étaient : le lac *Verbanus* (lac Majeur), le *Larius* (lac de Côme), le

Benacus (lac de Garde), dans la Gaule Transpadane; le lac *Trasimène* en Etrurie; le lac *Fucin* (Celano) dans le pays des Marses.

Les MONTAGNES de l'Italie sont : les *Alpes* au nord, l'*Apennin* au centre. Les Alpes se divisaient en plusieurs parties : à l'ouest, entre l'Italie et la Gaule, les Alpes *maritimes*, les Alpes *cottiennes* et les Alpes *graiennes* ou *grecques;* au centre, les Alpes *pennines* (Alpes valaisannes), les Alpes *lépontines* (autour du Saint-Gothard), les Alpes *rhétiques* (Grisons et Tyrol); à l'est, les Alpes *carniques* et les Alpes *juliennes* (au nord-est de l'Adriatique). — Les sommités les plus célèbres de l'Apennin étaient : le *Soracte*, en Etrurie, au nord-est de Rome; le mont *Sacré*, chez les Sabins, au nord-est de Rome; le mont *Algide* et le mont *Albain*, chez les Latins, au sud de Rome; le mont *Massique*, en Campanie, sur les frontières du Latium; le *Vésuve*, près de Naples; le *Garganus*, en Apulie.

Les principales VILLES de l'Italie étaient :

Dans la Gaule Transpadane : *Mediolanum* (Milan) et *Ticinum* (Pavie) chez les Insubres; *Crémone* et *Mantoue* chez les Cénomans; *Patavium* (Padoue) et *Adria* chez les Vénètes; *Aquilée* chez les Carni; *Tergeste* (Trieste) en Istrie.

Dans la Gaule Cispadane : *Plaisance*, *Parme*, *Bologne*, *Ravenne*.

Dans la Ligurie : *Gênes*, *Savone*, *Nice*.

Dans l'Ombrie : *Spolète* et *Ariminum* (Rimini).

Dans l'Etrurie : *Lucques*, au nord; *Pise* et *Florence* sur l'Arno; *Cortone*, *Clusium* et *Pérouse*, non loin du lac Trasimène; *Tarquinies*, *Falèries*, *Veïes* et *Cœre* au sud.

Dans le Picenum : *Ancône*.

Dans la Sabine : *Reate*, *Amiterne*, *Nursia*.

Dans le Latium : *Rome* sur le Tibre; *Ostie*, port de Rome; *Tibur* (Tivoli) sur l'Anio, petite rivière qui se jette dans le Tibre; *Albe* la longue, *Tusculum*, *Préneste*, *Arpinum* (au sud).

Dans la Campanie : *Cumes*, *Naples*, *Herculanum*, *Pompeï*, au bord du golfe de Naples; *Salerne*, au bord du golfe de ce nom; *Capoue* et *Nole* dans l'intérieur.

Dans le Samnium : *Vénafre* et *Bénévent*.

Dans la Lucanie : *Pœstum*, sur le golfe de ce nom; *Sybaris*, *Héraclée* et *Métaponte*, sur le golfe de Tarente.

Dans le Bruttium : *Rhégium*, sur le détroit de Sicile; *Crotone*, sur la mer Ionienne.

Dans l'Apulie : *Lucerie* et *Arpi* au nord; *Canusium* et *Cannes*, sur l'Aufidus; *Asculum* et *Venusia* au sud-est.

Dans la Calabre : *Tarente*, *Hydruntum* (Otrante) et *Brundisium*.

Dans la Sicile : *Syracuse* et *Catane*, à l'est : *Gela* et *Agrigente*, au sud; *Sélinonte*, *Lilybée* et *Ségeste*, à l'ouest; *Panorme* (Palerme), au nord; *Messine*, sur le détroit de Sicile.

71. Fondation de Rome (754).—*Tradition troyenne.* — Après la prise de Troie, un chef troyen, nommé *Enée*, échappé au désastre de sa patrie, vint débarquer avec son fils *Ascagne* sur les côtes du Latium. *Latinus*, roi de cette contrée, accueillit l'étranger et lui donna même sa fille en mariage. Après la mort de son père, Ascagne bâtit la ville d'*Albe la Longue* et fut le fondateur d'une dynastie de douze rois.

Romulus et Remus. — L'un de ces rois d'Albe laissa deux fils, *Numitor* et *Amulius*, qui s'engagèrent à régner alternativement, chacun pendant une année. Mais Amulius, quoique le cadet, s'empara de la couronne et ne laissa à son frère que la jouissance de quelques domaines privés. En même temps il fit mourir le fils de Numitor et plaça sa fille *Rhea Sylvia* parmi les Vestales. On donnait ce nom aux prêtresses de Vesta qui étaient chargées d'entretenir jour et nuit dans le temple de cette déesse le feu sacré. Celle qui le laissait éteindre était enterrée vivante. Du reste les Vestales jouissaient des plus grands honneurs. Si l'une d'elles rencontrait par hasard un criminel conduit au supplice, elle lui sauvait la vie.

Comme les Vestales ne pouvaient pas se marier, Amulius croyait être sûr que son frère n'aurait ni héritier, ni vengeur. Mais, disent les traditions fabuleuses des Romains, Rhea Sylvia fut enlevée par Mars, le dieu de la guerre, qui l'épousa secrètement. Elle mit au monde des jumeaux. A cette nouvelle Amulius, saisi de fureur, ordonna d'exposer les deux enfants sur le Tibre. Le fleuve étant alors débordé, le berceau fut posé dans un bas-fonds et bientôt doucement porté par les eaux jusqu'au mont Palatin. Là il s'arrêta au pied d'un figuier sauvage. On dit qu'une louve, attirée par les cris des enfants, les nourrit de son lait.

Un berger des troupeaux du roi fut témoin de ce prodige. Il prit les deux enfants et les apporta à sa femme.

On les appela *Romulus* et *Remus*. Elevés sur le Palatin, au milieu des bergers, ils grandirent en force et en courage et ne tardèrent pas à exercer une sorte d'autorité sur leurs compagnons. Ceux-ci, dirigés par les deux frères, se querellaient souvent avec leurs voisins et les pillaient. A la suite d'une de ces querelles avec les bergers de Numitor, Remus fut saisi par ces derniers et conduit devant leur maître. Numitor, informé des circonstances de la vie des deux frères, reconnut ses petits-fils. Ceux-ci, aidés de leurs compagnons, tuèrent Amulius et rendirent le pouvoir à leur aïeul.

Romulus et Remus ne restèrent pas à Albe. Ils obtinrent de Numitor qu'il leur abandonnât le *Palatin*, cette colline au pied de laquelle ils avaient été exposés et où ils avaient été élevés. Ils y bâtirent une ville. Alors les deux frères se disputèrent l'honneur de lui donner leur nom. A la fin, ils laissèrent à la divinité le soin de trancher cette question, et, suivant l'usage, ils consultèrent à cet effet le vol des oiseaux. Romulus monta sur le Palatin et Remus sur une colline voisine, l'*Aventin*. Remus vit le premier six vautours; mais aussitôt après Romulus en aperçut douze. Les compagnons des deux frères déclarèrent que la divinité s'était prononcée en faveur de Romulus, et la ville fut appelée de son nom, ROME. Romulus fit ensuite élever autour de celle-ci un rempart. Mais Remus par dérision l'ayant franchi d'un saut, son frère irrité se jeta sur lui et le tua, en disant : « Ainsi périsse quiconque osera franchir les murs de ma ville. »

Enlèvement des Sabines. — Pour augmenter la population de la nouvelle cité, Romulus fit de celle-ci un lieu de refuge, où vinrent se fixer une foule de gens. Comme la plupart d'entre eux n'étaient pas mariés, Romulus fit demander aux populations voisines des jeunes filles en mariage. Partout sa demande fut repoussée avec mépris. Romulus dissimula son dépit et il invita les peu-

ples voisins à des jeux solennels qu'il voulait célébrer. Le désir de voir la nouvelle ville attira beaucoup de monde, surtout des Sabins. Tout à coup, à un signal donné, les Romains enlèvent les jeunes filles étrangères et les retiennent captives. Les parents irrités sortent de Rome et courent aux armes pour venger l'hospitalité violée.

Bientôt les Sabins reviennent et assiégent la citadelle située sur le mont *Capitolin* (près du Palatin). *Tarpeïa*, la fille du chef romain qui commandait la place, étant descendue pour chercher de l'eau, fut prise par l'ennemi. Les Sabins l'engagèrent à leur ouvrir les portes de la citadelle : elle y consentit, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche. C'étaient des bracelets d'or qu'elle avait en vue. Mais de ce bras, les Sabins portaient aussi leurs boucliers. En entrant, ils les jetèrent à Tarpeïa, qui resta étouffée sous leur poids. Puis, un terrible combat s'engagea entre les Sabins et les Romains. Mais les femmes sabines, enlevées par les Romains, se précipitèrent entre leurs pères et leurs époux, et les obligèrent à suspendre la lutte.

La paix fut conclue. Les Sabins vinrent en grand nombre s'établir à Rome, et leur roi *Tatius* partagea le pouvoir avec Romulus. Mais Tatius ne vécut pas longtemps. Romulus disparut peu après d'une manière mystérieuse, dans une revue militaire, au milieu d'un orage. On croit qu'il fut assassiné par les sénateurs.

La ville de Romulus n'avait rien de brillant. Ce n'est pas une cité avec des rues régulières et de grands édifices, mais un véritable village, dont les habitants vivaient des produits de la campagne. Rome était bâtie sur sept collines, situées sur la rive gauche du Tibre. Au centre était le mont *Palatin*, et tout autour, le mont *Capitolin*, le *Quirinal*, le *Viminal*, l'*Esquilin*, le *Célius* et l'*Aventin*. Une partie du Capitolin, celle sur laquelle Tarpeïa avait été écrasée par les Sabins, fut appelée dès lors la roche *Tarpéienne*. Plus tard, Rome s'étendit sur la rive gauche du fleuve et occupa encore deux collines, le *Janicule* et le *Vatican*. Le Tibre est un petit fleuve aux eaux jaunâtres, qui n'offre rien de remarquable en lui-même.

72. **Les sept rois de Rome** (754-510). — On compte sept rois de Rome. Le premier fut Romulus. Les Romains et les Sabins ne purent pas d'abord s'entendre pour lui donner un successeur, et, durant une année, les sénateurs gouvernèrent tour à tour, un jour chacun. On appela *interrègne* cet intervalle pendant lequel il n'y eut pas de roi.

Au bout de ce temps l'on convint que les Romains feraient l'élection, mais qu'ils choisiraient un Sabin. Leur choix se porta sur le gendre de Tatius, qui se nommait Numa Pompilius. Cet homme, distingué par sa sagesse et par sa piété, vivait à la campagne, dans une paisible retraite, où il se livrait tout entier à l'étude de la nature et de la philosophie. C'est là que deux sénateurs romains vinrent lui offrir la couronne. D'abord il refusa Vainement les députés se jettent à ses pieds et le supplient d'accepter. Numa ne céda que sur l'insistance de son vieux père qui lui fit envisager comme un devoir la nécessité de se soumettre aux vœux de tout un peuple.

C'est ainsi que Numa Pompilius devint le second roi de Rome. Il fut grand ami de la paix. Il s'occupa beaucoup de tout ce qui concernait le culte et régla une foule de cérémonies religieuses. On disait que Numa recevait les inspirations d'une divinité, la *nymphe Egérie*. Numa érigea plusieurs temples, entre autres celui de Janus, divinité qu'on représentait avec une double face, l'une tournée vers le passé, l'autre regardant l'avenir. Ce temple devait rester fermé pendant la paix et ouvert pendant la guerre. Il demeura fermé durant tout le règne de Numa. — Numa institua aussi un culte en l'honneur des bornes, ce signe du respect de la propriété, et il érigea à cet effet un temple au dieu *Terme*, fort honoré des Romains.

Numa organisa plusieurs ordres de prêtres ou comme on disait des *colléges de prêtres*, entre autres les *au-*

gures. La fonction des augures était de chercher à connaître la volonté des dieux, en tirant des présages de certaines circonstances de la nature (entre autres, des éclairs, des tonnerres, du vol des oiseaux, de la manière dont mangeaient les poulets sacrés, etc.).

TULLUS HOSTILIUS fut le troisième roi de Rome. Il aimait la guerre autant que Numa aimait la paix. Sa principale querelle fut avec *Albe*, la métropole de Rome. Pour éviter une lutte, considérée comme sacrilége entre deux villes sœurs, l'on résolut de régler le différend par un combat singulier. Trois frères, les *Horaces*, combattraient pour les Romains; trois autres frères, les *Curiaces*, pour les Albains. Si les Horaces étaient vainqueurs, Albe serait soumise à Rome; s'ils étaient vaincus, Rome serait soumise à Albe. Dans le combat deux des Horaces furent d'abord tués et un seul resta sain et sauf; mais les trois Curiaces étaient blessés. Un moment l'on crut les Curiaces vainqueurs. Le dernier Horace feignit même de prendre la fuite; mais ses adversaires l'ayant poursuivi avec une vitesse inégale, il se retourna tout à coup et les tua séparément.

Les Romains rentrèrent en triomphe chez eux. La sœur d'Horace, qui était fiancée à l'un des Curiaces, accourut en pleurs au devant de son frère et lui reprocha amèrement sa victoire. Horace indigné frappa sa sœur d'un coup mortel. Un crime aussi horrible était puni de mort chez les Romains. Horace n'échappa à la peine capitale que par un appel au peuple. Son vieux père se rendit au sein de l'assemblée et supplia ses concitoyens de ne pas lui ravir son dernier fils, ce fils qui venait de sauver la patrie. L'assemblée, émue de pitié, fit grâce au coupable.

Les Albains s'étaient d'abord soumis. Mais plus tard ils trahirent les Romains au milieu d'une bataille. Ceux-ci saisirent ce prétexte pour en finir avec leur rivale. Les Albains reçurent l'ordre de sortir de leurs demeures avec

tout ce qu'ils possédaient et d'aller se fixer à Rome. On les établit sur le mont Célius, l'une des sept collines, située au sud-est du mont Palatin. Puis, Albe fut détruite de fond en comble. En traitant ainsi une ville qui était sa métropole, Rome semblait vouloir effrayer toutes celles qui oseraient résister à ses armes.

Tullus Hostilius périt frappé de la foudre. Les Romains considérèrent cette fin comme une juste punition du peu de respect de ce roi pour les dieux.

Ancus Martius fut le quatrième roi de Rome. Il était petit-fils de Numa et suivit les traces de son aïeul. Il rétablit la religion négligée et encouragea les travaux de la paix. Il institua diverses pratiques religieuses et il établit entre autres un nouveau collége de prêtres, les *féciaux*, qui devaient veiller à ce que les Romains n'entreprissent aucune guerre injuste. Les féciaux étaient en conséquence chargés de déclarer la guerre et de conclure la paix. Quand un peuple avait fait une insulte à l'Etat romain ou violé son territoire, quatre féciaux partaient revêtus de leurs habits pontificaux et se rendaient auprès des magistrats de ce peuple pour demander satisfaction. Si, au bout de trente jours, la satisfaction n'était pas accordée, les féciaux retournaient à la frontière, et l'un d'eux prenant à témoins les dieux de la justice de sa cause, jetait sur le sol ennemi un javelot noirci par le feu et teint de sang, en prononçant ces paroles sacramentelles : « Au nom de la justice je vous déclare la guerre. »

Malgré son amour de la paix, Ancus Martius fut obligé de déclarer la guerre aux Latins, qui faisaient des incursions sur le territoire romain. Il les vainquit, s'empara de plusieurs de leurs cités et obligea une partie des habitants à venir se fixer à Rome. Il établit ces colons latins sur l'Aventin (l'une des sept collines, située près du Tibre au sud-ouest du Palatin).

Ancus voulant mettre la ville à l'abri d'une attaque,

fortifia le Janicule, colline située sur la rive droite du Tibre et il unit les deux rives du fleuve par un pont de bois (ce pont, le premier qu'on ait construit à Rome, fut appelé le pont Sublicius). Enfin, dans le but de favoriser le commerce et la navigation, il fonda à l'embouchure du Tibre la ville d'*Ostie,* qui fut le port de Rome.

A cette époque un riche Corinthien, nommé *Démarate,* chassé de sa patrie par des troubles politiques, s'était réfugié en Italie et s'était établi à Tarquinies, ville d'Etrurie. Son fils, nommé *Lucumon,* épousa *Tanaquil,* jeune fille d'une noble famille étrusque. Poussé par l'ambition de sa femme, Lucumon vint se fixer à Rome avec sa famille. Comme il s'approchait de la ville, un aigle s'abattit sur lui, lui enleva son chapeau, s'éleva dans les airs avec cet objet, puis de nouveau s'abaissa lentement et lui remit sa coiffure sur la tête. Aussitôt Tanaquil prédisit à son mari les plus hautes destinées, et les deux époux entrèrent dans Rome pleins d'espoir dans l'avenir. Lucumon changea son nom en celui de Lucius, auquel il ajouta celui de Tarquin en souvenir de la ville qu'il venait de quitter. Grâce à ses richesses, Lucius Tarquin s'acquit bientôt une grande considération parmi les Romains. Il gagna aussi la confiance d'Ancus Martius, à tel point même que ce roi lui laissa à sa mort la tutelle de ses enfants. Enfin, à ce moment, l'ambitieux Tarquin fit si bien qu'il fut proclamé roi par le peuple. On le surnomma *l'ancien* pour le distinguer de Tarquin le superbe.

Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, vivait 600 ans avant Jésus-Christ. Il eut un règne brillant. Il remporta de grandes victoires sur les peuples voisins, les Latins, les Sabins, les Etrusques, qui durent reconnaître la suprématie de Rome. Toutefois son règne fut plus illustre par les travaux de la paix que par la gloire des armes. Il agrandit et embellit la ville à tel point qu'elle fut transformée. Il entreprit d'abord de l'entourer d'une

muraille en pierre. Il jeta les fondements du *Capitole*, magnifique temple élevé sur le mont Capitolin et consacré à Jupiter. Il construisit le *grand cirque*, destiné aux courses de chars et à divers autres jeux publics. Cette immense construction, qui avait la forme d'un cercle allongé, était située entre le Palatin et l'Aventin : elle avait plus de 2000 pieds de longueur et 500 de largeur.

Le plus considérable des travaux entrepris par Tarquin l'Ancien furent les *cloaques*, vastes égouts souterrains, destinés à entraîner dans le Tibre les immondices de Rome : le canal principal avait une largeur de plus de 20 pieds. Une partie de cette utile construction existe encore. Les cloaques ayant assaini les parties basses et marécageuses de la ville, Tarquin fit arranger entre le Capitolin et le Palatin une grande place pour les marchés et pour les assemblées du peuple. Ce fut le célèbre *forum* situé à peu près au centre de la ville : la portion de cette place destinée spécialement aux assemblées du peuple, s'appela le *comitium* et ces assemblées elles-mêmes furent appelées les *comices*. Le forum fut entouré peu à peu de magnifiques édifices.

Tarquin l'Ancien transporta à Rome les usages étrusques et surtout les pompeuses cérémonies de ce peuple. On raconte aussi plusieurs faits merveilleux sur son règne. Un jour que Tarquin se trouvait au forum il voulut éprouver un augure fameux, nommé *Attius Nœvius*. « Saurais-tu, » lui dit-il, « deviner, si je puis réaliser ce que je pense dans ce moment. » L'augure consulta les présages. « Oui, » répondit-il, « tu le peux. » « Eh bien, » reprit le roi, « je me demandais si je pourrais couper un caillou avec un rasoir. » L'augure déclara qu'il n'avait qu'à essayer. On apporta un caillou et un rasoir, et le caillou fut partagé en présence de tout le peuple. Le roi, saisi d'étonnement, parut dès lors plein de respect pour les augures. A l'endroit même où le miracle s'était accompli,

il fit élever un monument avec la statue d'Attius Nævius, et il y déposa le caillou et le rasoir merveilleux.

Tanaquil, l'épouse de Tarquin l'Ancien, était elle-même très habile dans l'art des présages. Déjà elle avait prédit les brillantes destinées de son mari. Elle fit une autre prédiction célèbre. Un chef sabin ayant été tué en défendant sa ville natale contre les Romains, sa veuve avait été, suivant la coutume, réduite en esclavage et Tarquin l'avait donnée à sa femme. A peine entrée au palais, la malheureuse veuve avait mis au monde un fils qu'on appela *Servius*, parce qu'il était né dans la servitude. Or il arriva qu'un jour tout le palais fut mis en émoi par le spectacle d'un étrange prodige. Comme l'enfant dormait, sa tête parut toute en flammes pendant un moment. Tanaquil prédit aussitôt que cet enfant serait un grand personnage. Elle le fit élever avec soin et lui donna même plus tard sa fille en mariage. Servius se montra digne de sa haute fortune par son caractère et par ses talents.

Cependant les fils d'Ancus Martius ne pouvaient pardonner à Tarquin de les avoir écartés du trône de leur père et ils jurèrent sa mort. Ils soudoyèrent deux bergers qui se présentèrent un jour à la porte du palais et feignirent d'engager entre eux une violente querelle. Le roi, à l'ouïe de ce tumulte, fit comparaître ces deux hommes devant lui; mais pendant que l'un d'eux lui exposait le sujet de leur prétendue dispute, l'autre frappa subitement Tarquin d'un coup de hache. On emporta le roi mortellement blessé. A cette nouvelle, le peuple se réunit en foule autour du palais. Mais Tanaquil ne démentit pas son sang-froid habituel. Craignant que les fils d'Ancus ne profitassent de l'agitation populaire pour s'emparer de la couronne, elle se mit à la fenêtre et harangua la multitude. La reine assura que la blessure de son mari n'était pas mortelle et qu'il se remettrait bien-

tôt. Elle ajouta que Servius serait chargé du gouvernement pendant la maladie du roi. Le peuple, qui aimait Servius, se retira content. Les fils d'Ancus, voyant leur coup manqué, s'enfuirent et vécurent dans l'exil. Tarquin ne tarda pas à succomber. Pendant plusieurs jours sa mort fut tenue secrète. Quand elle fut connue, le peuple satisfait de la manière dont Servius gouvernait, le proclama roi.

SERVIUS TULLIUS fut le sixième roi de Rome. Son règne fut très populaire. Ce roi donna tous ses soins à l'administration. Il adoucit le sort des pauvres et des esclaves. Il agrandit encore Rome, acheva les fortifications commencées par son prédécesseur et embrassa dans l'enceinte de la ville les sept collines.

Servius Tullius avait accordé ses deux filles aux deux fils de Tarquin l'Ancien. Mais ce double mariage était mal assorti. La cadette, *Tullia,* femme violente, qui méprisait son débonnaire mari, s'en défit par un crime et épousa son beau-frère qui pareillement s'était débarrassé d'une femme qu'il n'aimait pas. Les nouveaux époux méditèrent un nouveau crime. Le fils de Tarquin se regardait comme ayant été injustement dépouillé de la couronne par Servius. L'ambitieuse Tullia excitait son mari contre son père. Servius fut assassiné. Sa fille dénaturée, courant au devant de son époux pour le féliciter, fit passer son char sur le cadavre sanglant de son père. C'est ainsi que monta sur le trône Tarquin le Superbe.

TARQUIN LE SUPERBE (ou l'orgueilleux) fut le septième et le dernier roi de Rome. Il se rendit odieux par sa tyrannie. Il enleva au peuple les droits que Servius lui avait concédés. Les sénateurs qui voulurent résister à Tarquin furent bannis ou mis à mort. Le despote n'épargna pas même les membres de sa famille ; il fit mourir son beau-frère et l'aîné de ses neveux ; le cadet, *Junius,*

n'échappa au même sort qu'en contrefaisant l'insensé. Junius fut, à cause de sa feinte folie, surnommé *Brutus* (le stupide).

Tarquin espérait faire oublier sa tyrannie par l'éclat de son règne. Il remporta de grandes victoires sur les peuples voisins et emmena à Rome un riche butin. Une fois cependant il ne put s'emparer par la force de la petite ville latine de *Gabies* et dut recourir à la ruse. Un de ses fils feignit de se brouiller avec lui et se réfugia à Gabies. Le jeune prince gagna bientôt la confiance des habitants qui le prirent pour chef. Il envoya alors secrètement à son père un messager pour demander ce qu'il fallait faire. Le roi, qui se trouvait dans son jardin, ne répondit rien à l'envoyé; il continua de se promener et se contenta d'abattre silencieusement avec une baguette les têtes de pavots les plus élevées. Le fils de Tarquin comprit aisément le sens de l'acte de son père et il fit périr les principaux citoyens de Gabies : la ville ainsi affaiblie ne tarda pas à tomber au pouvoir des Romains.

A l'aide des richesses enlevées aux ennemis, Tarquin le Superbe érigea de beaux monuments. Il acheva le Capitole, commencé par Tarquin l'Ancien. C'est pendant cette construction du Capitole qu'eut lieu un des faits les plus populaires de la tradition romaine. Un jour une vieille femme inconnue se présenta devant Tarquin et offrit de lui vendre neuf livres de prophéties. Le roi ne voulant pas lui donner le prix qu'elle demandait, elle brûla trois de ces livres et revint offrir les six autres pour la même somme. Tarquin les ayant de nouveau refusés, elle en brûla encore trois et exigea toujours le même prix pour les trois derniers. Le roi surpris de cette étrange insistance, finit par les acheter. La vieille disparut aussitôt et on ne la revit plus. On appela ces volumes les *livres sibyllins,* parce qu'on les attribuait à une sibylle ou prophétesse de la ville de Cumes. Ils furent

déposés au Capitole et on les consultait dans les grandes calamités publiques.

La tyrannie de Tarquin semblait solidement établie et rien ne troublait en apparence le bonheur du despote. Cependant, à la suite de certains présages fâcheux, il devint inquiet et il envoya ses fils consulter l'oracle de Delphes. Il leur donna Junius Brutus comme compagnon ou plutôt comme un objet de divertissement et de raillerie. Les jeunes gens après avoir obtenu une réponse pour leur père, voulurent consulter l'oracle pour eux-mêmes et ils lui demandèrent auquel d'entre eux reviendrait le souverain pouvoir. « A celui qui le premier embrassera sa mère, » leur fut-il répondu. Brutus feignit de tomber par inadvertance et embrassa la terre, pensant que c'était elle qui était désignée par l'oracle, puisqu'elle est la mère commune des mortels.

L'oracle ne tarda pas à s'accomplir. Pendant que Tarquin assiégeait la petite ville d'Ardée, un de ses fils outragea indignement une noble femme, nommée *Lucrèce*, épouse de son parent *Tarquin Collatin*. Celle-ci ne voulut pas survivre à son déshonneur, et se donna la mort en présence de son mari et de Junius Brutus. Ce dernier arracha le poignard du corps de la victime et brandissant cette arme ensanglantée il jura la mort des tyrans. Le corps de Lucrèce est porté sur la place publique. Le peuple indigné se soulève. Vainement Tarquin accourt pour comprimer l'insurrection : il trouve les portes de la ville fermées. Pendant ce temps Brutus s'était rendu au camp et il avait soulevé l'armée qui abandonna le siége d'Ardée et revint à Rome pour soutenir le peuple. Les Tarquins furent exilés et la royauté abolie. Rome devint une *république*. C'était en 510, l'année même où Athènes se délivrait de la tyrannie des Pisistratides (p. 87).

Incertitude de l'histoire romaine durant l'époque de la royauté. — Cette première partie de l'histoire romaine qui comprend l'époque de la royauté est encore peu certaine. L'arrivée d'Enée en Italie, la naissance de Romulus et de Remus, la fondation de Rome par les deux frères, ne sont que des traditions populaires, sans aucune garantie d'authenticité. L'histoire des rois de Rome contient de même une foule de faits fort contestés. Toutefois l'on peut envisager comme probables les événements les plus essentiels. — L'histoire primitive de Rome nous a été surtout transmise par l'historien romain *Tite Live*, qui vivait du temps de l'empereur Auguste. Tite Live écrivit une grande histoire romaine, dont il ne nous reste qu'une partie.

Développement de la puissance de Rome sous les rois. — Rome n'était d'abord qu'une ville latine entourée d'un très petit territoire. Elle fut sans cesse en lutte avec les autres cités latines et les peuples voisins, tels que les Sabins, les Eques, les Volsques et les Etrusques. Rome grandit dans ces luttes. Sa population s'accrut par l'incorporation fréquente des habitants des villes ou des peuples voisins (incorporation des Sabins, des Albains). Rome réunit ainsi à sa population latine primitive les populations diverses de l'Italie centrale. Elle devint par là même la ville italienne par excellence, celle qui renfermait les éléments essentiels de la péninsule. Toutefois, d'origine latine, Rome demeura avant tout une cité latine. — Rome avait encore l'habitude d'envoyer des colonies dans les villes soumises. C'était un puissant moyen d'étendre son influence et d'assurer sa domination. La langue, les mœurs, les institutions latines se répandirent avec les colonies romaines. Ainsi, soit en recevant dans ses murs la population des cités voisines, soit en leur envoyant une partie de la sienne propre, Rome devint le centre naturel et national du Latium : elle forma même avec des villes latines une véritable confédération, dont elle était la capitale ou plutôt la ville fédérale.

Organisation sociale et politique de Rome sous la royauté. — Le peuple romain comprenait deux classes de personnes, les *patriciens* et les *plébéiens*, les patriciens étaient pour ainsi dire les *bourgeois* de Rome; ils étaient seuls vraiment citoyens, ils exerçaient tous les droits politiques, c'est-à-dire qu'ils s'occupaient des affaires publiques et prenaient part au gouvernement. Les plébéiens n'étaient au contraire que des *habitants* de la ville, qui non-seulement ne jouissaient pas des droits politiques, mais qui étaient traités à bien des égards comme des sujets.

Les patriciens se partageaient en trois *tribus*, qui correspondaient aux trois populations dont Rome s'était formée (les Latins, les Sabins et les Etrusques). Chaque tribu se divisait en dix *curies*, et chaque

curie, dans le principe, se composait de dix familles *(gentes)*. La classe patricienne comprenait donc 3 tribus, 30 curies, 300 familles.

Servius Tullius établit une nouvelle division en tribus, mais qui comprenait tout le peuple, patriciens et plébéiens. Ces tribus étaient probablement au nombre de quatre; du reste elles ne se rapportaient pas, comme les tribus patriciennes, à des classes de personnes, mais elles étaient des divisions territoriales ou des districts. Plus tard ces tribus régionales furent portées à 30 et même à 35; il y en eut alors quatre pour la ville (tribus urbaines) : les autres étaient pour la campagne (tribus rustiques).

Servius Tullius institua une autre division, mais d'un caractère différent. Il répartit tout le peuple, patriciens et plébéiens, en *six classes* et en 193 *centuries*. Cette division, basée sur la fortune, fut établie en vue d'une meilleure répartition de l'impôt et des charges militaires. Plus tard elle servit aussi pour les élections et les votations politiques, qui eurent alors lieu dans les *comices par centuries*. Or comme la première classe, celle des plus riches citoyens, comprenait 98 centuries, elle pouvait, si elle était unanime, obtenir à elle seule la majorité; elle jouissait donc de la prépondérance politique. La dernière classe comprenait ceux qui ne possédaient rien et qu'on appelait les *prolétaires*. — Ces divers changements apportés aux institutions primitives de Rome sont ordinairement appelés la *constitution de Servius Tullius*. Toutefois la distinction entre patriciens et plébéiens ne fut pas abolie et les patriciens conservèrent de nombreux priviléges. Mais comme les plébéiens riches étaient inscrits dans les classes supérieures aussi bien que les patriciens, c'était donc l'aristocratie de la richesse qui tendait à remplacer l'aristocratie de la naissance. A cet égard la constitution de Servius ressemblait à celle que Solon avait peu auparavant donnée aux Athéniens (p. 83).

La classe patricienne se composait d'un certain nombre de grandes familles ou *gens*. Une *gens* romaine comprenait les patriciens qui descendaient d'un ancêtre commun. Les membres d'une *gens* portaient le même nom, tels que Fabius, Claudius, Cornelius, Junius, Julius : il y avait ainsi les familles Fabia, Claudia, Cornelia, etc. — Une *gens* se subdivisait souvent en plusieurs branches, qui avaient des dénominations particulières *(cognomen)*. La *gens* Cornelia comprenait les branches des Scipions, des Sylla, des Cinna, des Lentulus, des Cethegus. Les Metellus étaient une branche de la famille Cæcilia. Les individus se distinguaient par un prénom, tels que Marcus, Cajus, Cnejus, Publius, Lucius, Titus. Enfin souvent ils portaient encore un surnom *(agnomen)*, qui rappelait quelque action d'éclat (l'Asiatique, l'Africain), ou des particularités physiques (Nasica, qui a un gros nez) ou d'autres circonstances personnelles. Les surnoms de-

venaient bientôt des noms de famille. — Un Romain pouvait donc porter quatre noms, dans l'ordre suivant : le prénom, le nom de famille, le nom de la branche et le surnom ; par exemple, Publius Cornelius Scipion l'Africain. Les filles ne portaient que le nom de leur famille : Cornelia, Junia, Julia. On ne les distinguait entre elles que par la désignation d'aînée ou de cadette, si elles étaient deux, et s'il y en avait plus de deux, par la désignation de première, seconde, troisième.

Primitivement les patriciens seuls avaient une famille ou gens. Plus tard cependant les plébéiens eurent aussi leurs *gentes*, les Ælius, les Cæcilius, les Calpurnius, les Gabinius. Plusieurs familles eurent alors des branches patriciennes et des branches plébéiennes. Ceci provenait de ce que des plébéiens devenaient patriciens, et des patriciens passaient dans la classe des plébéiens.

L'histoire romaine parle souvent des *clients*. C'étaient les personnes qui n'avaient aucun droit politique, et qui ne jouissaient probablement dans l'origine que d'une demi-liberté. Ils étaient sous la protection d'un praticien, qui s'appelait leur *patron*. Le patron et le client étaient unis par une sorte de lien de famille et ils se devaient un appui mutuel. Le client faisait partie de la gens de son patron. Dans l'origine les clients étaient peut-être distincts des plébéiens, mais ils ne tardèrent pas à rentrer dans les rangs de ces derniers.

Enfin il y avait à Rome une classe nombreuse d'*esclaves*. L'esclave romain n'était pas considéré comme un homme, mais comme une chose dont le maître disposait à son gré. On tombait dans l'esclavage soit à la suite d'une guerre quand on était fait prisonnier, soit à la suite de dettes qu'on ne pouvait pas payer, soit encore à la suite d'une condamnation. L'esclave pouvait être rendu à la liberté. Il passait alors dans la classe des *affranchis*, mais restait cependant le client de son ancien maître. L'affranchi devenait même citoyen, mais il ne jouissait jamais de toute la considération, ni de tous les droits de l'homme né libre.

Les Romains sous la royauté étaient gouvernés par le roi, le sénat et l'assemblée du peuple. L'*assemblée du peuple* s'appelait *les comices*, et le lieu où elle se réunissait s'appelait *comitium* (p. 158). Les principales attributions des comices étaient l'élection du roi, l'acceptation ou le rejet des projets de lois, la décision de la guerre et de la paix. — Le *sénat* était un conseil composé primitivement des chefs des familles patriciennes. Il délibérait sur toute proposition qui devait être soumise à l'assemblée du peuple. Une décision du sénat s'appelait un *sénatus-consulte*. — Le *roi* était le chef de l'Etat ; il rendait la justice, commandait les armées, présidait le sénat et l'assemblée du peuple.

73. **Lutte de la république romaine contre les Tarquins.** — PORSENNA. HORATIUS COCLES. MUCIUS SCÉVOLA. — Rome, après avoir eu des rois pendant environ 250 ans, était devenue une république. Elle était gouvernée par le *sénat* et par *deux consuls* annuels : ceux-ci étaient les chefs de l'Etat. Les deux premiers consuls furent *Brutus* et *Tarquin Collatin*, qui avaient le plus contribué à renverser la royauté.

A son début la jeune république courut de graves dangers. Elle était menacée au-dedans par les royalistes; au dehors par tous ses ennemis qui voulaient profiter de ses dissensions intestines pour détruire la puissance romaine. Sous prétexte de réclamer leurs biens particuliers, les Tarquins envoyèrent à Rome des députés qui nouèrent des intrigues avec quelques jeunes patriciens. Ceux-ci conspirèrent pour rétablir la royauté. La conjuration fut découverte par un esclave, et les coupables, parmi lesquels se trouvaient les deux fils du consul Brutus, furent mis à mort. Cet événement accrut à tel point la haine du nom de Tarquin, que les Romains ne voulurent tolérer dans l'enceinte de leur ville aucun homme portant ce nom odieux. Aussi Tarquin Collatin, malgré la part active qu'il avait prise à l'expulsion du tyran, fut obligé de se démettre de sa charge et de quitter Rome.

Sur ces entrefaites les Tarquins parvinrent à intéresser à leur cause les populations voisines, et d'abord les Etrusques. Les puissantes villes de Véies et de Tarquinies leur fournirent des troupes. Une bataille s'engagea. Brutus et l'un des fils de Tarquin s'étant rencontrés dans la lutte se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur qu'ils se transpercèrent réciproquement. Les Romains cependant furent vainqueurs et ils firent à Brutus de magnifiques funérailles. Les *matrones* (c'est ainsi qu'on appelait les dames romaines) portèrent pendant

un an, comme s'il se fût agi d'un père, le deuil de celui qui avait vengé l'honneur de Lucrèce.

Le roi exilé eut ensuite recours à *Porsenna*, roi de Clusium, autre ville étrusque. Cette fois les Romains furent battus. Porsenna vint assiéger Rome et il s'empara du Janicule, colline sur la rive droite du Tibre. La ville eût même été prise sans l'héroïsme d'*Horatius Coclès*. Celui-ci défendit seul le pont du Tibre contre toute l'armée ennemie et il donna aux Romains le temps de le couper; puis il s'élança dans le fleuve avec ses armes et regagna à la nage la rive gauche. — Un autre Romain, *Mucius Scévola*, pénétra dans le camp étrusque avec l'intention de tuer Porsenna. Il parvint jusqu'à la tente royale. Mais là, voyant les soldats se presser autour d'un secrétaire pour recevoir leur solde, il prit ce dernier pour le roi et le poignarda. Vainement Porsenna le menaça du bûcher s'il ne dénonçait ses complices. Mucius se contenta de lui déclarer que 300 jeunes gens avaient fait vœu de l'assassiner; puis, pour montrer qu'il ne craignait pas les supplices, il mit sa main droite sur un brasier ardent qui se trouvait là. Porsenna, étonné de tant de fermeté, relâcha Mucius, et soit par crainte de la mort, soit par admiration pour les Romains, il fit la paix avec ces derniers.

Les Tarquins trouvèrent d'autres défenseurs dans les Latins. Les Romains nommèrent un *dictateur*. C'était un magistrat extraordinaire, élu dans les moments critiques et revêtu de la toute puissance, mais pour six mois au plus : il déposait sa charge dès que sa mission était remplie. Grâce à cette mesure énergique les Romains l'emportèrent sur les Latins, qui furent défaits près du lac Régille (au sud-est de Rome). Tarquin le Superbe perdit dans le combat les fils qui lui restaient. Lui-même fut grièvement blessé et mourut peu après. La bataille du lac Régille anéantit ainsi les tentatives des Tarquins et Rome demeura une république.

74. Le Tribunat (493). — CORIOLAN. CINCINNATUS. — Durant la longue lutte contre les Tarquins, les plébéiens étaient tombés dans la misère. Continuellement appelés dans les camps, ils avaient dû laisser leurs champs en friche. Comme ils ne recevaient pas de solde, il leur fallait, pour nourrir leurs familles, emprunter à un taux énorme. Or la loi romaine était impitoyable pour le débiteur : s'il ne payait pas dans le délai légal, il devenait la propriété de son créancier, qui pouvait le vendre comme esclave avec ses enfants.

Un jour, on vit tout à coup apparaître sur le forum un vieillard en haillons, pâle, défait, les cheveux en désordre. C'était un vieux soldat, un ancien capitaine (un centurion), et il montrait au peuple sa poitrine couverte de cicatrices. Il raconta que durant la guerre ses champs avaient été dévastés et sa maison brûlée par l'ennemi. Malgré cela on avait réclamé de lui l'impôt, et pour le payer il avait dû emprunter. Sa dette avait grossi rapidement. En vain pour l'acquitter il avait vendu ses terres. Il avait à la fin été saisi par son créancier, jeté en prison et accablé de tourments de toute espèce. En même temps le malheureux découvrit son dos, encore tout sanglant des coups de verges qu'il avait reçus.

A ce spectacle un cri d'indignation s'éleva dans la foule et un effroyable tumulte commença. Au même instant, on annonça que les Volsques marchaient sur Rome. Les plébéiens, à cette nouvelle, poussent des cris d'allégresse et refusent le service militaire. Les dieux mêmes, disaient-ils, se chargeaient de punir l'orgueil des patriciens. Toutefois le consul ayant promis qu'il serait fait droit à leurs plaintes, ils consentirent à se laisser enrôler. En peu de jours la guerre fut glorieusement terminée. Néanmoins les sénateurs refusèrent de tenir les promesses faites par les consuls.

Plusieurs fois encore les plébéiens se laissèrent séduire

par de fallacieuses promesses. A la fin, irrités de la mauvaise foi des patriciens, ils se soulevèrent et se retirèrent sur le *mont Sacré* (à une lieue et demie de Rome) dans l'intention d'y fonder une nouvelle ville. Les patriciens, inquiets de cette retraite, leur envoyèrent *Ménénius Agrippa* pour les engager à revenir. Celui-ci leur raconta la fable des membres qui se querellèrent avec l'estomac et refusèrent de lui procurer de la nourriture sous prétexte que seul il en profitait : le corps entier dépérit. Les plébéiens se laissèrent persuader, lorsqu'on leur eut promis solennellement la réduction des dettes ainsi que la création de deux chefs, appelés *tribuns* et chargés de défendre leurs intérêts.

Peu après, une famine éclata à Rome. Le sénat ayant fait venir du blé de Sicile, un jeune patricien, *Coriolan,* proposa de n'en livrer aux plébéiens que s'ils consentaient à la suppression du tribunat. Les plébéiens indignés obligèrent l'orgueilleux jeune homme à partir pour l'exil. Celui-ci, altéré de vengeance, court chez les Volsques et revient avec eux assiéger sa ville natale. Vainement le sénat envoya ambassade sur ambassade pour traiter avec l'ennemi. Coriolan refusa de les recevoir. Mais quand sa mère et son épouse furent venues au devant de lui, il céda à leurs prières : « Tu as sauvé Rome, dit-il à sa mère, mais tu as perdu ton fils. » Puis il s'éloigna avec son armée. Les Volsques, dit-on, irrités de cette retraite, massacrèrent Coriolan.

L'établissement des tribuns du peuple n'avait fait que rendre plus violentes les querelles entre les patriciens et les plébéiens. Ces dissensions intestines affaiblissaient la puissance romaine, qui repoussa avec peine les attaques des peuples voisins. La noble famille des *Fabius* soutint seule un moment la lutte contre Véies. Mais attirés dans une embuscade, les 300 membres de cette famille périrent : un seul, encore enfant, survécut. — Une autre fois,

toute une armée fut assiégée par les Eques sur le mont Algide à quelque distance de Rome. Le sénat aussitôt nomma dictateur *Cincinnatus*. Celui-ci était à la charrue, cultivant son modeste domaine, lorsqu'on vint lui annoncer sa nomination. Il quitta immédiatement sa charrue, réunit de nouvelles troupes et courut envelopper les Eques, qui furent vaincus et passèrent sous le joug (objet formé de trois pieux, dont deux étaient fixés en terre et le troisième transversal, sous lequel les vaincus devaient passer en courbant la tête).

Privilèges des patriciens. Usurpation des terres conquises. — Nous avons vu (p. 163) que les patriciens seuls étaient vraiment citoyens; seuls ils jouissaient de tous les droits et de tous les avantages que donnait la cité romaine. L'un des plus importants de ces avantages c'était la jouissance des terres conquises. Les Romains, en effet, enlevaient ordinairement aux vaincus une partie de leur territoire, qui devenait ainsi domaine de l'Etat. Les patriciens se partageaient entre eux la plus grande partie de ces terres conquises et les cultivaient à leur profit. A la vérité elles étaient bien considérées dans l'origine comme appartenant à l'Etat, et même les détenteurs devaient payer à celui-ci une légère redevance en guise de fermage. Mais les patriciens n'avaient pas tardé à se regarder de fait comme les véritables propriétaires; bientôt même ils cessèrent de payer la redevance, qui était comme le signe de la propriété de l'Etat; enfin, au bout d'un certain temps, ils ne distinguèrent même plus les terres qu'ils tenaient de l'Etat de celles qui étaient vraiment leur propriété privée. C'est ainsi que par ces usurpations du domaine public les patriciens avaient fini par posséder d'immenses domaines. Les patriciens avaient d'autres privilèges. Ils avaient seuls accès à toutes les charges publiques et seuls aussi ils avaient la connaissance des lois.

75. **Luttes entre les patriciens et les plébéiens.** — *La loi agraire.* — La lutte entre les patriciens et les plébéiens devint toujours plus vive. Les plébéiens voulaient avoir les mêmes droits et jouir des mêmes avantages que les patriciens. Ils désiraient les mêmes lois pour tous et demandaient que les charges publiques fussent accessibles à tous. Ils s'indignaient en particulier de voir les

patriciens jouir seuls des terres enlevées à l'ennemi et ils demandaient à grands cris une portion de ces terres acquises au prix de leur sang. Un patricien illustre, *Spurius Cassius*, qui avait été trois fois consul, prit en mains les intérêts de la plèbe et proposa le premier la fameuse *loi agraire*. Il n'entendait nullement par là réclamer le partage de toutes les propriétés entre tous les citoyens; il voulait seulement que les terres conquises sur l'ennemi et devenues domaine de l'Etat, mais que les patriciens avaient usurpées, fussent restituées par eux et partagées entre les plébéiens pauvres. A l'ouïe d'une pareille demande, les patriciens crièrent à la spoliation, comme si on eût voulu leur enlever leurs propriétés privées. Afin de faire tomber la proposition, ils recoururent à un perfide stratagème : Spurius Cassius fut accusé d'aspirer à la tyrannie. Les tribuns, jaloux de sa popularité, l'abandonnèrent et il fut précipité de la roche tarpéienne (près du Capitole).

Les décemvirs (450). — L'administration de la justice était exclusivement entre les mains des patriciens, qui seuls avaient la connaissance des lois. Celles-ci n'étant pas écrites et étant inconnues du public, les patriciens les interprétaient arbitrairement. Les plébéiens demandèrent qu'on fît de nouvelles lois et qu'on les publiât. Le sénat résista pendant dix années, qui furent pleines de violences et de troubles. A la fin il céda et des députés furent envoyés dans la Grande Grèce et à Athènes, pour y recueillir les meilleures lois. A leur retour, tous les magistrats, consuls, tribuns du peuple et autres, déposèrent leurs fonctions; l'on nomma des *décemvirs*, c'est-à-dire un comité de dix membres, investi de pouvoirs illimités et chargé de rédiger de nouvelles lois. Les décemvirs, tous patriciens, remplirent d'abord admirablement leur mission : à la fin de la première année ils avaient déjà fait dix tables de lois. Afin d'achever le code

commencé, le décemvirat fut prolongé d'une année. Mais suivant la coutume romaine, on nomma d'autres hommes : un seul des membres sortants, habile à cacher son ambition sous des dehors populaires, fut réélu : c'était *Appius Claudius.*

Deux nouvelles tables de lois furent alors rédigées, et ainsi fut terminée la célèbre loi des *douze tables*, qui fut la base de la législation romaine. Mais les nouveaux décemvirs gouvernèrent d'une manière tyrannique, et, une fois la seconde année écoulée, ils prolongèrent leur pouvoir. Une guerre ayant éclaté sur ces entrefaites, les armées romaines, irritées contre les décemvirs qui les commandaient, se firent battre. Ceux-ci se vengèrent : un vieux soldat, fameux par sa bravoure, et qui ne cachait pas sa haine pour les tyrans, fut assassiné par leur ordre dans une embuscade; mais l'Achille romain, comme on l'appelait, ne succomba qu'après avoir tué quinze de ses agresseurs. — Un autre crime amena la chute des tyrans. Appius Claudius, voulant s'emparer de Virginie, la fille d'un plébéien distingué et la fiancée d'un ancien tribun, engagea un de ses clients à la réclamer comme esclave fugitive. Elle comparut à cet effet devant le tribunal des décemvirs; vainement le père revendiqua la jeune fille comme son enfant : le cruel Appius l'adjugea à son client comme esclave. Alors le malheureux père saisit un couteau sur l'étal d'un boucher, frappe sa fille au cœur, et, tout couvert de son sang, il court à l'armée campée non loin de la ville. Les soldats se soulèvent aussitôt et marchent sur Rome. Les décemvirs furent déposés et condamnés à la mort ou à l'exil : Appius se tua dans sa prison.

Partage du consulat (366). — Le consulat, le tribunat et toutes les anciennes charges furent rétablies. Mais les anciennes rivalités reparurent en même temps. Les plébéiens avaient obtenu par les douze tables l'égalité de-

vant la loi. Ils demandaient maintenant l'accès à toutes les charges publiques. Après un siècle de luttes, ils obtinrent enfin que l'un des consuls serait toujours plébéien. Ils ne tardèrent pas à obtenir l'accès à toutes les autres magistratures patriciennes.

L'accès au consulat, cette victoire décisive des plébéiens, fut dû à l'énergie de deux illustres tribuns, Licinius Stolon et Lucius Sextius. Pendant dix ans les patriciens repoussèrent leur demande et cherchèrent par tous les moyens à déjouer leurs efforts. A la fin les *lois liciniennes* (ainsi appelées de Licinius Stolon) furent votées.

Ainsi fut conquise par la plèbe romaine l'égalité civile, c'est-à-dire l'égalité devant la loi, et l'égalité politique, c'est-à-dire le droit pour tous de pouvoir participer au gouvernement et d'avoir accès aux diverses charges publiques. La rivalité des patriciens et des plébéiens, qui avait duré près d'un siècle et demi (de 510 à 366), cessa alors, mais pour recommencer plus tard sous d'autres prétextes et sous une autre forme. Tant que Rome avait été occupée par ces querelles intestines, elle était demeurée stationnaire, parce que la guerre extérieure n'avait pu être poussée avec vigueur. Mais une fois l'accord rétabli entre les deux classes de citoyens, les Romains reprirent énergiquement leur glorieuse lutte pour la domination dans le Latium et dans l'Italie centrale.

76. Prise de Rome par les Gaulois (390). — CAMILLE. — Le peuple étrusque était alors le plus prospère de l'Italie centrale : il en eût été aussi le plus puissant, si ses nombreuses et populeuses cités eussent été fortement unies entr'elles. La plus redoutable de ces villes était Véies, presque aussi grande que Rome et toujours en guerre avec elle. Les Véiens avaient souvent battu les Romains. Le sénat voulut en finir et fit assiéger Véies : et afin que les opérations militaires ne fussent pas interrompues, il décréta qu'à l'avenir les troupes recevraient une solde du trésor public. Ainsi le plébéien n'était plus obligé de rentrer chez lui pour cultiver ses champs. Le siége de Véies dura dix ans. Il fallut à la fin nommer un dictateur, *Camille*, qui, ayant pénétré par une mine dans la ville, la prit et la soumit.

Le sénat accordait aux généraux qui avaient remporté d'éclatants succès ce que l'on appelait le *triomphe*, c'est-à-dire une entrée triomphante dans Rome à la tête de l'armée. Camille obtint cet honneur, mais il blessa le peuple par l'orgueilleuse magnificence qu'il déploya à cette occasion. Il avait en outre retenu la dîme du riche butin fait à la prise de Véies pour la consacrer à Apollon. On le soupçonna d'avoir gardé pour lui une partie de ce butin. Accusé de concussion, il n'attendit pas le jugement et partit pour l'exil. Quand il eut franchi les portes de sa ville natale, il se retourna et pria les dieux de faire bientôt repentir ses concitoyens de son exil. Le vœu impie de Camille, bien différent du vœu patriotique d'Aristide (p. 94), ne tarda pas à être exaucé. Les Gaulois approchaient.

Les *Gaulois* ou habitants de la Gaule étaient une race encore barbare, guerrière et aimant les expéditions lointaines. Ils comprenaient un grand nombre de peuplades, dont quelques-unes avaient passé les Alpes et s'étaient établies dans les plaines du Pô. Ces Gaulois des bords du Pô voulurent descendre dans l'Italie centrale. Ils franchirent l'Apennin et vinrent demander des terres à la ville étrusque de Clusium; sur son refus ils l'assiégèrent. Celle-ci implora le secours de Rome, qui envoya trois Fabius pour interposer leur médiation. Cette tentative n'ayant pas réussi, les ambassadeurs s'unirent aux assiégés et l'un d'eux, dans une sortie, tua un chef gaulois. Cette violation du droit des gens irrita les barbares, qui demandèrent à Rome réparation. Les *féciaux* (p. 156) insistaient pour livrer les coupables : mais ceux-ci furent absous, grâce au crédit de la puissante famille des Fabius.

Alors les barbares marchent sur Rome. Arrivés près de l'*Allia*, petite rivière à quelques heures de la ville, ils rencontrent l'armée romaine, qui, effrayée de leurs cris et de leur aspect sauvage, s'enfuit presque sans com-

battre. Ce fut une affreuse déroute : les débris des vaincus se réfugièrent dans le *Capitole*, la citadelle de Rome ; la ville même fut abandonnée aux Gaulois. Ceux-ci surpris de trouver les portes ouvertes et de ne rencontrer aucun défenseur, étaient entrés avec précaution. Leur étonnement augmenta en apercevant, devant un certain nombre de maisons, des sénateurs, qui, ayant refusé de fuir, s'étaient revêtus des insignes de leur charge et assis sur leurs chaises curules (siéges sénatoriaux). Les Gaulois les prirent pour des statues ou pour des êtres surnaturels ; mais l'un des barbares ayant voulu toucher la longue barbe d'un des vieillards, celui-ci le frappa de son bâton d'ivoire. Le Gaulois irrité le tua ; ce fut le signal du massacre. La ville fut pillée et brûlée.

Les barbares voulurent ensuite attaquer le Capitole ; mais, inhabiles dans l'art des siéges, ils furent facilement repoussés et durent convertir le siége en blocus. Ils restèrent plusieurs mois campés au milieu des ruines de Rome. Tous les peuples ennemis des Romains s'étaient d'abord réjouis des malheurs de ces derniers. Mais quand ils virent leur propre territoire dévasté par les Gaulois, ils s'effrayèrent à leur tour. Sur ces entrefaites, l'exilé Camille ayant réuni quelques troupes, surprit et massacra un détachement gaulois. Ce succès releva les courages. Des Romains échappés au désastre de l'Allia, proclamèrent Camille dictateur. Mais celui-ci refusa d'accepter un pouvoir que le sénat seul avait le droit d'accorder ; d'ailleurs un exilé ne pouvait remplir aucune charge. Alors un jeune plébéien se rendit clandestinement à Rome, parvint jusqu'à la citadelle à l'insu de l'ennemi, et revint avec un décret qui révoquait la sentence d'exil prononcée contre Camille et le nommait dictateur. Aussitôt après, les Gaulois remarquèrent l'empreinte de ses pas sur la colline et découvrirent ainsi un chemin pour atteindre le pied de la citadelle. Ils le suivirent dans une nuit obscure.

Déjà ils atteignaient le haut du rempart quand les cris des oies consacrées à la déesse Junon éveillèrent un des défenseurs, *Manlius*, qui s'élança sur la muraille et en précipita les plus avancés des assaillants. Les Romains eurent le temps d'accourir et le Capitole fut sauvé.

Cependant les assiégés, pressés par la famine, furent obligés de capituler. Les Gaulois consentirent à se retirer si on leur donnait 1000 livres d'or. L'or est apporté; mais les poids des barbares étaient faux. Les Romains se récrient. Malheur aux vaincus! leur dit le chef gaulois, *Brennus*, et il jette encore son épée dans la balance. Au même instant Camille apparaît avec son armée. En sa qualité de dictateur, il déclare nul un traité conclu sans son autorisation : « Les Romains, dit-il, sont habitués à délivrer leur patrie avec le fer et non avec l'or! » Alors un combat s'engage: les Gaulois sont battus, chassés de Rome et obligés de regagner le nord de l'Italie.

Rome était en ruine et sa domination encore une fois détruite par cette catastrophe. Il lui fallut presque un demi-siècle pour relever son empire. Camille fut pour beaucoup dans cette restauration de sa patrie. Aussi l'appela-t-on le *second fondateur de Rome*. — *Manlius*, le sauveur du Capitole, fut surnommé *capitolin*. Mais ayant voulu prendre en main la cause des plébéiens, il fut accusé par les grands d'aspirer à la royauté et précipité du haut de la roche tarpéienne.

La guerre des Gaulois se prolongea encore quelques années et fut signalée par maint exploit. Une fois un chef gaulois d'une taille extraordinaire s'avança devant l'armée des Romains et provoqua le plus brave d'entr'eux à un combat singulier. Valérius accepta le défi. La lutte s'étant engagée, un corbeau, dit-on, s'abattit sur son casque et frappa le Gaulois du bec et des ailes, si bien que celui-ci fut vaincu. *Valérius* en reçut le surnom de *Corvinus* (d'un mot latin qui signifie « corbeau »). — Un autre Romain, *Manlius*, tua pareillement un Gaulois en combat singulier et lui enleva son collier : on l'appela *Manlius Torquatus* (d'un mot latin qui signifie « collier »).

On raconte encore que vers cette époque, à la suite d'un tremblement de terre, une grande crevasse se forma au milieu du *Forum*, la grande place publique de Rome, et qu'un jeune Romain, *Curtius*, croyant apaiser les dieux irrités, se précipita avec son cheval dans l'abîme qui se referma aussitôt sur lui.

77. Guerre des Latins et des Samnites (343-283). — Les Samnites ou habitants du Samnium étaient un peuple guerrier, qui occupait la contrée la plus élevée de l'Apennin (aujourd'hui les Abruzzes). Ils faisaient sans cesse des incursions dans les pays voisins, en particulier dans la fertile Campanie. La principale ville de ce pays, *Capoue,* célèbre par la douceur de son climat et la mollesse de ses habitants, se mit sous la protection de Rome pour être défendue contre les Samnites. Ce fut la cause d'une longue lutte appelée *guerre des Samnites*. Les Romains n'en avaient pas soutenu de pareille. C'est qu'aussi les Samnites les égalaient en bravoure et ils étaient conduits par des généraux qui ne le cédaient en rien à ceux de Rome. Du reste le territoire samnite, qui s'étendait de la mer Tyrrhénienne à l'Adriatique, était plus considérable que celui de la domination romaine. Les deux peuples avaient le sentiment qu'il y allait non-seulement de leur gloire mais de leur existence; c'est pourquoi la lutte fut acharnée, et, quoique souvent interrompue, elle dura plus de cinquante ans. Dès le début les chances de la guerre furent variées. Toutefois la discipline romaine semblait devoir l'emporter promptement, quand les *Latins* profitèrent des circonstances pour s'insurger.

Ces derniers se plaignaient de ce que Rome exerçait sur ses alliés une véritable domination, et ils réclamaient une égalité complète avec les Romains, en particulier l'accès aux charges publiques. Les Romains refusèrent et ils se hâtèrent de traiter avec les Samnites, afin de disposer de toutes leurs forces contre leurs anciens alliés. La lutte fut des plus vives. Comme les Latins s'étaient formés à la discipline et à l'art militaire des Romains, ceux-ci durent redoubler d'énergie. Les consuls *Manlius Torquatus* et *Décius Mus* montrèrent ce dont l'héroïsme romain était capable. Le premier avait interdit tout combat singulier avant la bataille. Son fils brava cette dé-

fense, accepta le défi d'un guerrier ennemi et le tua. Manlius, afin de maintenir la rigueur de la discipline militaire et de montrer que celle-ci ne faisait aucune distinction de personne, fit mourir son propre fils. Néanmoins l'armée fit de pompeuses funérailles à l'héroïque jeune homme.

Une grande bataille devait se livrer. On avait prédit que les divinités infernales réclamaient la défaite de l'armée, d'un côté, et la mort du général, de l'autre. *Décius Mus*, le consul plébéien, voulant donner la victoire aux siens, se fit dévouer à la mort par un prêtre; puis, vêtu de blanc, il s'élança à cheval dans le plus fort de la mêlée et succomba. Les Latins furent défaits. La domination romaine fut rétablie sur tous les peuples voisins de Rome et cette fois d'une manière durable. Les Latins obtinrent alors quelques conditions avantageuses.

Peu après, le Samnium recommença la lutte. Une fois l'armée romaine fut enveloppée par *Pontius Herennius*, le plus fameux des chefs samnites, dans le défilé appelé les *fourches caudines;* elle dut se rendre à discrétion, passer sous le joug et signer une paix honteuse. Le sénat ne voulut pas ratifier ce traité, et, sur la demande même des consuls qui en étaient les auteurs, il les livra aux Samnites. Mais ceux-ci, refusant d'accepter une satisfaction aussi dérisoire, les renvoyèrent aussitôt.

La lutte redoubla de fureur. Les Romains, impatients d'effacer leur honte, avaient mis à leur tête leurs généraux les plus illustres, *Papirius Cursor* et *Fabius Maximus*. Les Samnites furent vaincus. Vainement ils cherchèrent à soulever tous les anciens ennemis des Romains, tels que les Etrusques et les Sabins : vainement ils rappelèrent les Gaulois. *Décius Mus*, le fils de celui qui s'était dévoué dans la guerre des Latins, renouvela l'acte patriotique de son père et remporta une éclatante victoire sur les coalisés, en cherchant la mort au milieu des

rangs ennemis. La jeunesse samnite, qui formait une espèce de légion sacrée, fit un dernier effort sous la conduite de l'intrépide Pontius Herennius; mais le vainqueur des fourches caudines fut vaincu une dernière fois et obligé de faire sa soumission. — Ainsi se termina la guerre des Samnites : elle avait duré avec la guerre des Latins plus de cinquante ans : mais aussi elle étendit la domination romaine sur toute l'Italie centrale.

78. **Guerre de Pyrrhus** (280-275). — L'Italie méridionale était couverte de colonies grecques très prospères, mais plongées dans la mollesse comme Capoue. On l'appelait la Grande Grèce. La plus puissante de ces villes était *Tarente,* colonie de Sparte, mais bien dégénérée de sa métropole. Les Romains avaient autrefois conclu avec elle un traité, par lequel ils s'engageaient à n'envoyer aucune galère (vaisseau de guerre) dans le golfe qui l'avoisine. Oubliant cette convention, une escadre romaine, expédiée au secours d'une petite ville voisine, voulut jeter l'ancre un instant dans le port de Tarente. Le peuple, excité par un démagogue, détruisit les galères romaines et en massacra l'équipage. A cette nouvelle Rome envoie des ambassadeurs pour demander réparation. Ceux-ci sont accueillis par des huées; l'un d'eux a même ses vêtements souillés par un Tarentin, au milieu des éclats de rire de la multitude. « Riez maintenant, s'écrie le Romain; vous pleurerez plus tard quand ces taches auront été lavées dans votre sang. »

C'était une déclaration de guerre. Les Tarentins, aussi lâches qu'insolents, appelèrent à leur secours *Pyrrhus*, roi d'Epire. Ce prince, avide de gloire militaire et de conquêtes, accepta avec empressement cette occasion de se mesurer avec les Romains. Vainement son ami *Cinéas,* habile homme d'Etat, essaya de le dissuader. « Après avoir soumis les Romains, lui dit-il, que pensez-vous

faire? » — « Conquérir l'Italie. » — « Ensuite? » — « La Sicile. » — « Et après? » — « Carthage, l'Afrique et le monde entier. » — « Alors, que ferez-vous? » — « Alors, nous nous reposerons et nous jouirons de la vie. » — « Mais, ajouta Cinéas, qui nous empêche de nous reposer et de jouir dès à présent? et pourquoi acheter cette jouissance par des flots de sang? »

Mais Pyrrhus ne voulut rien entendre. Il passa en Italie avec une armée et des éléphants. Les Tarentins lui avaient promis 300,000 hommes! Arrivé chez eux et ne trouvant pas un soldat, il ferma leurs bains et leurs théâtres, et il força ces citadins amollis à prendre les armes : beaucoup s'enfuirent. Cependant les Romains approchaient. Dans une première rencontre (qui eut lieu près d'Héraclée en Lucanie, non loin de Tarente), Pyrrhus triompha. Il dut cette victoire à ses éléphants, auxquels ses adversaires n'étaient pas accoutumés et qui jetèrent le désordre dans leurs rangs. Mais le combat avait été si acharné que le roi s'écria : « Encore une pareille victoire et je retourne sans armée en Epire. »

Pyrrhus avait compté sur une guerre facile et sur l'appui des Italiens. Mais ceux-ci ne venaient point à lui. En voyant ce qu'était la puissance romaine, il fut saisi d'admiration et députa à Rome, pour traiter de la paix, *Cinéas*, qui, disait-on, lui avait valu plus de villes que la force des armes. Celui-ci avait des présents pour les sénateurs et leurs femmes; mais il ne trouva personne qui se laissât gagner. Son éloquence eut plus de succès et le sénat inclinait à la paix, quand un vieillard aveugle, *Appius Claudius,* entra dans la salle. Depuis longtemps il vivait retiré des affaires publiques; mais, à la nouvelle de ce qui se passait au sénat, il s'était fait porter sur une litière. « Rome, s'écria-t-il, ne peut traiter avec Pyrrhus que lorsqu'il aura quitté l'Italie. » Cet appel à l'énergie romaine fut entendu. Cinéas reçut l'ordre de quitter la

ville le jour même. Il disait à son retour : « Le sénat m'a paru une assemblée de rois. »

Il ne restait à Pyrrhus que de recommencer la lutte. Il tenta un coup de main hardi et marcha rapidement sur Rome, dans l'espoir de soulever les peuples voisins et de s'emparer de la ville par surprise. Mais pas une cité latine ne fit défection et Pyrrhus dut bientôt battre en retraite. A la vérité il remporta une seconde victoire, mais qui fut plus chèrement achetée que la précédente. Il ne cherchait plus qu'un prétexte de quitter l'Italie. Le consul *Fabricius* l'ayant averti que son médecin voulait l'empoisonner, Pyrrhus, par reconnaissance, renvoya sans rançon tous les prisonniers. Appelé sur ces entrefaites par les Syracusains, qui réclamaient son appui contre les Carthaginois, il passa en Sicile. Là aussi il remporta des succès; mais il se brouilla bientôt avec ses alliés et revint en Italie. Alors il eut une dernière rencontre avec les Romains (à Bénévent). Ceux-ci s'étaient familiarisés avec les éléphants; ils les accablèrent d'une grêle de traits enflammés; ces bêtes effarouchées se retournèrent contre les leurs; et l'armée de Pyrrhus fut ainsi mise en pleine déroute. Lui-même regagna ses états. Mais ce prince, d'un esprit inquiet et d'un caractère aventureux, ne pouvait vivre tranquille. Il s'engagea dans les querelles des Grecs et il périt misérablement au siége d'une ville, d'une tuile qu'une vieille femme lui lança à la tête. Quant à Tarente, elle tomba au pouvoir des Romains; et bientôt toute l'Italie méridionale eut le même sort.

Puissance de Rome : sa forte organisation militaire et politique. — Le siècle de la guerre des Samnites et de celle de Pyrrhus forme, avec le siècle des deux guerres puniques qui les suivent, la plus belle époque de la république romaine. On trouvait alors chez les citoyens la vie simple, les mœurs austères et les fortes vertus qui font les grands peuples : chez les soldats, la discipline qui, unie au courage, rend les armées invincibles; chez tous, le patriotisme qui fait braver aux nations toutes les attaques du dehors. L'union ré-

gnait parce que l'égalité régnait aussi : le patriciat, c'est-à-dire l'aristocratie du sang, était honoré parce qu'il ne réclamait plus de privilége et n'aspirait à d'autre distinction qu'à celle du talent et du patriotisme. — La constitution romaine était pleine de sagesse et de force : par le consulat, il y avait unité dans le commandement; par le sénat, expérience dans le conseil; par le peuple, énergie dans l'action. Les lois inspiraient au peuple le respect; le gouvernement, la confiance. Le gouvernement n'avait qu'un but : le bien de l'Etat et la grandeur de la république.

Cette époque, qui est celle du vrai patriotisme, est en même temps celle de la véritable gloire militaire. Rome devait faire de plus grandes conquêtes à l'avenir; mais jamais elle ne soutint de lutte plus héroïque que dans la guerre des Samnites et dans les guerres puniques. Alors elle défendit non-seulement sa domination naturelle en Italie, mais son existence même. Plus tard, elle ne combattit plus que par soif de conquêtes et pour satisfaire une sordide ambition.

Cette gloire des armes était due en particulier à une admirable organisation militaire. Le service militaire était obligatoire jusqu'à l'âge de 46 ans; mais la campagne achevée le soldat rentrait dans ses foyers. Personne ne pouvait être élevé à une magistrature sans avoir dix ans de service. L'armée romaine était composée de *légions*. La légion comprenait ordinairement 3000 fantassins et 300 cavaliers; plus tard elle s'éleva jusqu'à 6000 fantassins et 600 cavaliers. Elle se divisait en 10 cohortes (de 300 à 600 hommes); la cohorte, en 3 manipules (de 100 à 200 hommes); le manipule, en 2 centuries (de 50 à 100 hommes). La légion comprenait ainsi 10 cohortes, 30 manipules et 60 centuries.

La domination romaine, conquise par la force des armes, était affermie par une politique habile. Rome savait à propos faire des concessions aux vaincus. Un grand nombre de villes avaient le *droit de cité*, c'est-à-dire que si leurs habitants s'établissaient à Rome, ils jouissaient de tous les droits de citoyens romains. D'autres villes, appelées *municipes*, conservaient leur administration locale et jouissaient de priviléges divers. Enfin, partout où Rome établissait sa domination, elle établissait aussi des *colonies*, c'est-à-dire qu'elle envoyait des plébéiens pauvres ou d'anciens soldats dans quelques-unes des villes soumises, où ils recevaient des vaincus une certaine étendue de territoire. Les colonies romaines étaient donc des espèces de postes militaires destinés à prévenir les révoltes. Ces divers postes étaient reliés par de grandes *voies militaires*, qui permettaient de transporter rapidement les légions sur les points menacés. Les colonies étaient ainsi pour Rome un véritable rempart, derrière lequel elle pouvait braver ses ennemis. C'est grâce surtout à ce rem-

part qu'elle a résisté à Pyrrhus et qu'elle résistera à toutes les attaques d'Annibal.

Principales institutions politiques de Rome sous la république. — La république romaine était un mélange de *démocratie* et d'*aristocratie*. La lutte des deux éléments, c'est-à-dire la lutte des plébéiens et des patriciens, est un des traits caractéristiques de l'histoire de Rome. Dans cette lutte la plèbe l'emporta sur le patriciat, après un siècle et demi de combats incessants. Ce résultat était naturel et inévitable. En effet, dès l'origine Rome était au fond une démocratie. Même sous la royauté la *souveraineté* proprement dite appartenait au peuple (p. 165). Après l'expulsion des rois, quelle que fût l'autorité du sénat, le peuple fut plus que jamais le véritable souverain, et ses attributions souveraines grandirent de siècle en siècle.

Le peuple romain exerçait sa souveraineté dans les *comices par centuries* et dans les *comices par tribus*. Les anciens comices par curies (p. 164) perdirent leur importance. La souveraineté populaire se manifestait surtout par des élections de magistrats, par des actes législatifs, et même par des jugements dans les causes importantes. Les *comices par centuries* se réunissaient dans le Champ de Mars, vaste place située près du Tibre, où les Romains faisaient leurs exercices gymnastiques et militaires. Ils élisaient les magistrats les plus élevés, tels que les consuls, les préteurs, et ils votaient les lois. Les *comices par tribus* ne s'occupaient d'abord que d'affaires purement locales. Mais ils gagnèrent en importance, à mesure que les plébéiens conquirent des droits politiques. Non-seulement les comices par tribus élurent les tribuns du peuple, mais d'autres magistrats importants tels que les édiles et les questeurs. Ces comices prirent aussi des décisions appelées *plébiscites*, qui eurent force de loi. Enfin peu à peu les comices par tribus acquirent la plus grande part de souveraineté, au préjudice des comices par centuries, comme jadis ceux-ci s'étaient élevés au préjudice des comices par curies.

Le *sénat* était un corps de 300 membres, choisis d'abord parmi les patriciens. Plus tard les plébéiens y furent admis. Pour être nommé sénateur, il fallait ordinairement avoir exercé quelque magistrature. Les sénateurs furent élus d'abord par les consuls, plus tard par les censeurs. Du reste les magistrats de l'année courante faisaient partie du sénat. — Le sénat se réunissait dans quelque temple, qui généralement portait le nom de *curie* (curie hostilienne, curie julienne). Les séances n'étaient pas publiques. — Les principaux insignes des sénateurs étaient : le *laticlave*, bordure de pourpre sur le devant de la toge, et la *lunule*, croissant en argent placé sur la chaussure.

L'autorité du sénat romain était considérable. Si la souveraineté résidait dans le peuple, le *gouvernement* proprement dit était dévolu au sénat. Il dirigeait et surveillait toute l'administration publique : il dirigeait aussi les relations étrangères, la politique extérieure : il décidait ordinairement de la guerre et de la paix (toutefois cette décision fut souvent remise au peuple) ; il jugeait les magistrats coupables. Le sénat n'avait pas, à proprement parler, la puissance législative; cependant aucun projet de loi ne pouvait être soumis aux comices sans avoir été préalablement soumis à ses délibérations; de même, toute décision du peuple devait être sanctionnée par le sénat (il est vrai que cette sanction finit par être une simple formalité). Le sénat n'avait pas non plus la puissance exécutive proprement dite; celle-ci était entre les mains des magistrats. Toutefois dans les moments critiques il avait le droit de revêtir les consuls de l'autorité souveraine en employant cette formule fameuse : les consuls doivent veiller à ce que la république ne reçoive aucun détriment (*caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat*).

Les *principales magistratures* romaines étaient : le consulat, la censure, la préture, l'édilité, la questure et le tribunat. Nous ne parlerons pas de la dictature, qui était une fonction extraordinaire (p. 167). On distinguait ces magistratures en magistratures *curules* et magistratures *non curules*. Les dictateurs, les consuls, les censeurs, les préteurs et une partie des édiles étaient appelés curules ; ils avaient l'honneur d'avoir une *chaise curule*, siége de distinction, fait d'ivoire ou de marbre ou de métal; leur toge était bordée de pourpre et s'appelait *toge prétexte*. — Pour revêtir une magistrature, il fallait avoir préalablement rempli la fonction inférieure : de questeur on devenait édile, puis préteur, enfin consul. Les censeurs étaient toujours pris parmi les *consulaires*, c'est-à-dire parmi ceux qui avaient été consuls. On pouvait être questeur à 27 ans, tribun à 30, édile curule à 37, prêteur à 40, consul à 43. Cependant ces conditions d'âge ne furent pas toujours requises. Il n'était pas non plus nécessaire d'avoir été tribun pour remplir les autres charges.

Les *consuls* étaient au nombre de deux. Ils furent choisis d'abord parmi les patriciens, puis dans les deux ordres (p. 173). Leur élection avait lieu dans les comices par centuries, quelques mois avant leur entrée en fonction. L'entrée en fonction des consuls fut pendant longtemps peu régulière, mais elle fut finalement fixée au 1er janvier. Pendant l'intervalle de l'élection à l'installation, les futurs consuls étaient appelés *consuls désignés*, et en cette qualité ils étaient admis à faire partie du sénat, où ils donnaient leurs avis les premiers. — Les consuls avaient pour insignes, outre la toge prétexte, *douze licteurs* (sorte d'huissiers ou de gardes) qui précédaient le consul et

portaient, comme symbole de l'autorité, douze *faisceaux*, composés de petites baguettes de bois et d'où s'élevait une hache. — Les consuls convoquaient et présidaient le sénat et les comices ; ils faisaient exécuter les lois et les décrets ; ils avaient le commandement suprême des armées (*imperium*) ; ils surveillaient l'administration publique ; ils représentaient le sénat dans les relations extérieures et concluaient en son nom les traités de paix.

Les *censeurs* étaient deux magistrats chargés de faire le recensement des citoyens et de les classer d'après leur fortune, conformément à la constitution de Servius Tullius (p. 164). Le recensement se faisait tous les cinq ans : cette période de cinq ans, qui allait d'un recensement à l'autre, se nommait un *lustre*. Les censeurs avaient encore la surveillance des mœurs publiques et privées : ils punissaient la mauvaise conduite des citoyens, l'immoralité des magistrats, l'impiété, etc. Les punitions infligées par les censeurs n'étaient cependant pas des peines proprement dites, mais des flétrissures : ainsi un sénateur pouvait être exclu par eux du sénat. Les censeurs promulguaient souvent des édits contre le luxe, dans le but de conserver l'antique simplicité et les anciennes mœurs romaines. Ils s'occupaient en outre des finances de l'Etat, de la répartition de l'impôt, de l'administration des revenus publics. Enfin ils s'occupaient de la construction des routes et des grands édifices publics.

Le *préteur* était un magistrat chargé surtout d'administrer la justice. Il était aussi le lieutenant du consul, qu'il suppléait en cas d'absence. D'abord il n'y en eut qu'un seul. Plus tard on en nomma deux, l'un pour rendre la justice dans les différends entre citoyens, l'autre pour la rendre dans les différends entre citoyens et étrangers. Dans la suite il y eut même six préteurs. — Les préteurs étaient, comme les consuls, élus dans les comices par centuries. Chacun d'eux, à son entrée en charge, promulguait un *édit*, contenant les règles de jurisprudence qu'il suivrait. — Le préteur avait pour insignes, outre la toge prétexte, six licteurs avec les faisceaux.

Les *édiles* étaient dans l'origine deux magistrats plébéiens, créés en vue de soutenir les tribuns. Ils étaient chargés de la police, de la conservation des édifices publics et de l'organisation des jeux publics. Comme ces derniers étaient en grande partie à leurs frais et qu'ils devinrent très dispendieux, l'on institua dans la suite deux nouveaux édiles, pris parmi les patriciens et qui eurent les honneurs curules. Il y eut alors deux sortes d'édiles, les *édiles patriciens* ou *curules* et les *édiles plébéiens*. Les premiers étaient spécialement chargés des grandes fêtes publiques, qui leur occasionnaient souvent des frais immenses. Mais c'était pour les édiles curules un moyen de gagner la faveur populaire et de parvenir promptement à la préture.

Les censeurs, les préteurs et les édiles curules furent pendant longtemps pris uniquement parmi les patriciens. Mais l'accès de ces charges finit par être ouvert aux plébéiens (p. 173).

Les *tribuns du peuple* furent d'abord au nombre de deux, puis de cinq, puis de dix. Ils furent institués dans le but de protéger les plébéiens contre l'oppression des patriciens (p. 169). Leur personne était sacrée et inviolable. Dans l'origine ils n'avaient nullement le droit d'annuler directement les décrets du sénat, mais ils pouvaient seulement intercéder en faveur d'un plébéien qui était menacé du recrutement militaire ou de l'impôt, ou qui était cité devant un tribunal. Dans ces divers cas, les tribuns arrêtaient l'action du magistrat par le seul mot de *veto*. Il est vrai que cette intercession personnelle avait souvent pour résultat de rendre nuls les décrets du sénat relatifs à la levée des troupes ou à l'impôt. Mais peu à peu l'autorité des tribuns grandit, et leur droit d'intercession s'étendit à tous les décrets du sénat et à tous les actes de l'administration qu'ils pouvaient directement suspendre par leur veto. Ils purent aussi convoquer le sénat. Ils avaient en outre la convocation et la présidence des comices par tribus, qui, grâce à leur impulsion, devinrent la véritable assemblée souveraine de Rome. Le tribunat finit par être la plus importante magistrature du peuple romain. Il rendit souvent les plus grands services à la république, surtout dans les premiers siècles; mais plus tard l'ambition des tribuns contribua à faire dégénérer la glorieuse démocratie romaine en une hideuse démagogie, qui occasionna les plus grands désordres et amena l'établissement de la monarchie.

Les *questeurs* étaient les magistrats chargés spécialement de l'administration des finances. D'abord deux, leur nombre s'accrut jusqu'à vingt et au delà. Les uns restaient à Rome, d'autres accompagnaient les consuls à l'armée, d'autres enfin suivaient dans les provinces les proconsuls et les proprétours chargés de gouverner celles-ci.

Lorsque les Romains firent des conquêtes hors de l'Italie, ils organisèrent les pays conquis en *provinces*. Longtemps les provinces furent administrées par les magistrats ordinaires de Rome, par les consuls et surtout par les préteurs. Mais le nombre des provinces s'étant considérablement augmenté, l'on désigna des gouverneurs spéciaux, qui furent appelés *proconsuls* ou *propréteurs*, parce qu'ils étaient censés remplacer le consul ou le préteur. Pour remplir ces fonctions, il fallait avoir été préalablement consul ou préteur. Le proconsul ou le propréteur était toujours accompagné d'un questeur, chargé de l'administration financière de la province.

79. **Première guerre punique** (264-241). — RÉGULUS. — Carthage était une colonie phénicienne, située sur la côte d'Afrique (p. 56). Enrichie par le commerce, elle était devenue la plus grande puissance maritime de l'époque et dominait sur toutes les côtes de la Méditerranée occidentale. Mais cette puissance n'était pas aussi solidement établie que celle des Romains. Les Carthaginois (appelés aussi *Puni* par les Latins, d'où le nom de guerres puniques) n'avaient ni le patriotisme, ni la forte organisation politique des Romains. Le pouvoir était entre les mains d'une aristocratie d'argent qui songeait plus à son intérêt particulier qu'à la gloire de l'Etat. Les armées étaient composées en grande partie de mercenaires, qui, servant pour de l'argent, combattaient avec mollesse et compromettaient toutes les guerres par leur indiscipline. Du reste, les Carthaginois ne savaient pas intéresser à leur cause les populations qu'ils soumettaient, et leur perfidie était devenue proverbiale à Rome, où l'on disait : « Bonne foi punique, bonne foi de rien » *(fides punica, fides nulla)*.

Les Carthaginois s'étaient emparés d'une grande partie de la Sicile. Les Romains n'étaient pas disposés à leur laisser cette île si importante pour l'Italie. Des mercenaires italiens appelés *Mamertins*, s'étant rendus maîtres de Messine, les Carthaginois voulurent les en chasser. Les Mamertins invoquèrent le secours de Rome. Le sénat hésitait à s'allier avec de telles gens et à s'engager pour la première fois dans une guerre hors de l'Italie. Le peuple, plus audacieux, n'hésita pas à saisir cette occasion pour intervenir en Sicile. Une armée fut envoyée dans cette île. Les Carthaginois furent battus ; la plupart des villes grecques de Sicile ouvrirent leurs portes aux Romains ; Hiéron, le tyran de Syracuse, s'allia avec eux ; Agrigente, la principale place d'armes des Carthaginois, succomba aussi ; en un mot la plus grande partie de la

Sicile tomba au pouvoir des Romains. Cependant, malgré ces brillants succès, les Romains n'étaient point sûrs de leur conquête, parce que les Carthaginois étaient toujours maîtres de la mer et possédaient encore sur les côtes de l'île plusieurs forteresses maritimes.

Carthage en effet avait une puissante marine, tandis que Rome jusqu'ici n'avait eu que des vaisseaux en petit nombre et très inférieurs à ceux de sa rivale. Le sénat résolut de construire à tout prix une grande flotte. Un navire carthaginois, échoué sur la côte d'Italie, servit de modèle. Deux mois suffirent pour abattre le bois, construire une centaine de vaisseaux et former les équipages. Dès la première rencontre les Romains remportèrent une éclatante victoire, près des îles éoliennes (Lipari). Le consul *Duillius* avait adapté à l'avant des navires un pont, qui s'abattant sur la galère ennemie, la saisissait avec des crampons de fer et permettait aux soldats de combattre comme sur terre ferme. Rome accueillit avec des transports d'allégresse la nouvelle de cette victoire qui lui promettait la suprématie maritime. On accorda à Duillius un splendide triomphe et des honneurs inaccoutumés.

Une nouvelle flotte transporta en Afrique une immense armée sous la conduite du consul *Régulus*. Partout l'ennemi est vaincu ; les Romains arrivent aux portes de Carthage, et bientôt cette ville se décide à traiter. Mais Régulus fait de si dures conditions que les Carthaginois préfèrent tenter une défense désespérée. Sur ces entrefaites arrive un habile officier lacédémonien, nommé *Xanthippe,* qui relève le courage des mercenaires carthaginois, les aguerrit dans de petits combats et finit par détruire l'armée romaine. Régulus est fait prisonnier.

Cette victoire rendait l'Afrique aux Carthaginois, qui reconquirent la supériorité sur mer. Mais ayant subi une nouvelle défaite navale près de Palerme, ils envoyèrent à Rome Régulus pour demander la paix et pour traiter de

l'échange des prisonniers; on le fit jurer de revenir s'il ne réussissait pas dans sa mission. Arrivé à Rome, il dissuada le sénat d'accepter les propositions de Carthage; puis, fidèle à son serment, il repartit, sourd aux prières de ses amis, et repoussant même les embrassements de sa femme et de ses enfants. Les Romains prétendent que les Carthaginois, à son retour, le firent mourir dans d'affreux supplices; mais le silence d'importants historiens de l'antiquité sur ces prétendues cruautés fait supposer que ce récit du supplice de Régulus a été imaginé par la haine implacable des Romains contre Carthage.

La lutte se prolongea pendant quelques années. Un habile général carthaginois, *Hamilcar,* ayant surpris la ville d'Erix, située dans une forte position en Sicile, tint longtemps les armées romaines en échec dans cette île. Alors le patriotisme romain fit un vigoureux effort: les citoyens se cotisèrent pour construire une nouvelle flotte. Le consul *Lutatius Catulus* remporta près des îles Egates une éclatante victoire navale, qui rendit de nouveau les Romains maîtres de la mer. Hamilcar, se trouvant ainsi renfermé en Sicile, demanda la paix, qui fut enfin conclue. Carthage abandonna la Sicile et paya les frais de la guerre. — Ainsi se termina la première guerre punique qui étendit la domination romaine en dehors des limites de l'Italie.

Intervalle entre la première et la seconde guerre punique. — Carthage épuisée ne peut pas payer ses mercenaires, qui s'insurgent et poussent ses sujets à la révolte. Cette guerre atroce, qui dure trois ans, est appelée *guerre inexpiable.* Hamilcar parvient enfin à enfermer les mercenaires dans un défilé; mais ils ne se rendent qu'après avoir été réduits par la famine à la nécessité de se manger les uns les autres. — La première guerre punique avait valu aux Romains la Sicile, qui devient la première *province romaine.* Ils profitent des embarras de Carthage avec les mercenaires pour s'emparer de la *Corse* et de la *Sardaigne.* Enfin ils attaquent les Gaulois du nord de l'Italie et après de sanglants combats ils soumettent en partie cette contrée qu'ils appellent *Gaule cisalpine* (Gaule en deçà

des Alpes). — Pendant ce temps Carthage relevait son empire. Cette ville était divisée en deux partis, celui de la paix qui s'appuyait sur les riches marchands, celui de la guerre qui s'appuyait sur le peuple et avait pour chef *Hamilcar*. Jaloux de l'affection que les soldats témoignaient à ce général, les marchands l'éloignèrent en l'envoyant soumettre l'Espagne. Halmicar fit en effet dans cette péninsule de brillantes conquêtes qui éblouirent les Carthaginois. Tué dans une bataille, il fut remplacé par son gendre *Asdrubal*, qui poussa ses conquêtes jusqu'à l'Ebre et fonda Carthagène. Les Romains inquiets de ses succès s'allièrent avec *Sagonte*, colonie grecque, située au sud de l'Elbe, et fixèrent à Asdrubal ce fleuve comme limite de ses conquêtes. Ce général ayant été assassiné, fut remplacé par *Annibal*, fils d'Hamilcar.

80. **Seconde guerre punique** (218-201). — EXPÉDITION ET VICTOIRES D'ANNIBAL. — *Son caractère.* — Annibal fut l'un des plus grands génies militaires de l'antiquité. Il unissait aux qualités qui font le soldat les talents qui distinguent le général. Son corps endurci à la fatigue supportait également le froid, le chaud, les veilles et toutes les privations. A une intrépidité et une audace incroyables il unissait la plus rare prudence et une habileté consommée. Bien que son armée fût composée de mercenaires des nations les plus diverses, il avait l'art de la manier à son gré et il était l'idole de ses soldats. En un mot il était pour tous, même pour ses ennemis, un objet d'admiration. Les Romains, il est vrai, l'ont accusé de perfidie et de cruauté ; mais ces imputations doivent sans doute être mises sur le compte de la haine que leur inspirait le nom carthaginois.

Prise de Sagonte. — Annibal avait 25 ans quand il prit le commandement des troupes carthaginoises. Encore enfant il avait juré sur les autels, à son père Hamilcar, une haine implacable contre les Romains. Il y avait à Carthage un fort parti qui voulait à tout prix la paix. Annibal, afin d'engager irrévocablement la guerre, assiégea *Sagonte*, l'alliée de Rome. Vainement des ambassadeurs romains vinrent auprès de lui réclamer contre cette in-

fraction au dernier traité. Il les renvoya au sénat de Carthage et pressa le siége si vivement que Sagonte succomba après huit mois d'une défense désespérée : les habitants entassèrent leurs richesses sur un bûcher, y mirent le feu et beaucoup se précipitèrent dans les flammes ; la ville fut détruite. A cette nouvelle, les ambassadeurs romains à Carthage demandent une solennelle réparation : ils veulent qu'on leur livre Annibal, le violateur de la paix. Le sénat hésite. Alors un des députés, *Fabius*, relevant un pan de sa toge : « Je porte dans ce pli, dit-il, la paix ou la guerre, choisissez ! — Choisissez vous-même, s'écrie-t-on de toutes parts. — Eh bien, la guerre ! » reprit Fabius en laissant retomber sa toge.

Passage des Alpes. — C'était en effet la guerre, et l'une des plus mémorables dans les annales de l'humanité ! Des deux côtés l'on s'y prépara avec une égale ardeur. Annibal avait une armée de 60,000 hommes et une quarantaine d'éléphants. Il franchit l'Ebre, puis les Pyrénées, traversa la Gaule, passa le Rhône, malgré l'opposition des Gaulois, et arriva au pied des Alpes. Il s'engagea dans leurs sauvages vallées, rencontrant partout l'hostilité des montagnards et sans cesse arrêté par les défilés et les abîmes. Cependant, après de grandes difficultés, il atteignit le sommet d'un col (le Petit-St-Bernard ou le Cenis ou peut-être aussi le Genèvre). Les troupes harassées de fatigue prirent deux jours de repos. La descente offrit plus d'obstacles encore que la montée. Des masses de neige rendaient parfois le passage impraticable ; hommes et chevaux glissaient et tombaient dans les précipices. Une fois les rochers et les neiges obstruèrent le passage à tel point qu'il fallut s'arrêter trois jours et employer tous les moyens pour se frayer une route. La tradition assurait qu'Annibal se servit de vinaigre bouillant pour fondre les rochers ! ! Les Carthaginois commençaient à se décourager ; enfin ils atteignirent les dernières pentes

et Annibal put montrer aux siens avec bonheur les plaines de l'Italie et leur indiquer du doigt le chemin de Rome.

Ainsi fut accomplie l'une des marches militaires les plus fameuses de l'antiquité. Cependant Annibal avait perdu près de la moitié de ses troupes.

Premières victoires. — Les peuples de la plaine du Pô, depuis peu soumis à Rome, l'accueillirent comme un libérateur. Les deux consuls étaient accourus pour l'arrêter à la descente des Alpes. Mais l'un, *Cornélius Scipion,* fut vaincu et grièvement blessé dans un combat de cavalerie près du *Tessin;* l'autre fut complétement défait dans une grande bataille près de la *Trébie.* — L'année suivante Annibal franchit l'Apennin et les marais de l'Arno, mais non sans difficultés : les fatigues et les maladies décimèrent son armée; lui-même perdit un œil à la suite d'une inflammation. Arrivé en Etrurie il rencontra près du lac *Trasimène* le nouveau consul *Flaminius*, personnage présomptueux, qui se laissa attirer dans des défilés. Les Romains enveloppés furent entièrement défaits. L'éclatante victoire de Trasimène ouvrait à Annibal le chemin de Rome. Mais soit que le général carthaginois ne se crût pas assez fort pour risquer une marche aussi audacieuse, soit qu'il préférât soulever les populations de l'Italie centrale et méridionale, il se dirigea vers le Samnium et l'Apulie.

Fabius le Temporiseur. — Après tant de désastres, le sénat de Rome proclama dictateur un patricien illustre, *Fabius,* surnommé le *Temporiseur,* parce qu'il cherchait à gagner du temps et évitait une bataille générale; craignant la cavalerie d'Annibal, il campait sur les hauteurs; mais il suivait pas à pas l'ennemi, le harcelait sans relâche et le détruisait en détail. Vainement Annibal cherchait à l'attirer dans la plaine par la ruse; vainement les soldats carthaginois insultaient et raillaient les Romains, Fabius demeurait impassible. Un jour même le dictateur

par ses marches habiles enferma les Carthaginois dans un défilé. Annibal s'en tira par une ruse : il lâcha sur l'ennemi un grand nombre de bœufs, après avoir attaché à leurs cornes des fagots, auxquels il mit le feu : ces animaux rendus furieux par la flamme portèrent l'épouvante chez les Romains, qui s'enfuirent et laissèrent échapper les Carthaginois.

Désastre de Cannes (216). — A Rome le peuple murmurait de voir la guerre traîner en longueur et accusait Fabius de pusillanimité. Aussi quand au bout de six mois le dictateur déposa ses fonctions, le parti populaire fit adjoindre au consul patricien, *Paul Emile*, un consul plébéien, *Terentius Varron*. Le premier voulait continuer la tactique de Fabius, tandis que le second désirait livrer bataille, se vantant d'écraser l'ennemi d'un seul coup. Le commandement alternait chaque jour entre les consuls. Varron profita de son tour pour engager le combat près de *Cannes* en Apulie. Son armée fut presque entièrement anéantie : 70,000 Romains restèrent sur le champ de bataille ; comme à la Trébie et à Trasimène, les Carthaginois inférieurs en nombre de moitié, enveloppèrent leurs ennemis et durent la victoire à leur cavalerie. Paul Emile ne voulut pas survivre à ce désastre et se fit tuer : Varron prit la fuite.

La bataille de Cannes était pour Rome une journée aussi néfaste que celle de l'Allia (p. 174) ; et à cette affreuse nouvelle, la ville fut plongée dans la stupeur. Mais bientôt le caractère romain se révéla dans toute sa grandeur : les partis se réconcilièrent ; et quand Varron, l'auteur du désastre, revint à Rome, le sénat sortit en corps au-devant de lui avec tout le peuple et le remercia de n'avoir point désespéré de la république. Toutes les mesures furent prises pour repousser l'ennemi. On avait pu craindre un moment qu'Annibal ne marchât sur Rome. Un de ses officiers lui offrit, dit-on, le soir de la bataille

de Cannes, de surprendre cette ville avec sa cavalerie. Mais Annibal connaissait trop bien l'héroïsme et le patriotisme de ses adversaires pour croire possible une pareille tentative. Il préférait poursuivre son plan de soulever l'Italie méridionale. Du reste son armée était affaiblie et avait besoin de repos : il la conduisit à Capoue pour y passer l'hiver.

La bataille de Cannes, si décisive en apparence, ne décida rien en réalité. Le seul résultat pour Annibal fut de gagner à sa cause les populations de l'Italie méridionale; mais la plupart des cités grecques de cette contrée préféraient la domination de Rome à celle de Carthage. Les peuples latins et samnites demeurèrent pareillement fidèles à la cause romaine, qui était au fond celle de l'Italie tout entière. La puissance romaine n'était donc pas ébranlée dans ses fondements; elle put aussitôt lever de nouvelles armées, construire des flottes et prendre l'offensive sur terre et sur mer, en Italie, en Sicile et jusqu'en Espagne. Dans cette dernière contrée, Cornélius Scipion, accompagné de son frère, obtint de grands succès et vengea son échec du Tessin. Toutefois, plus tard, les deux frères furent tués.

81. **Fin de la seconde guerre punique.** — MARCELLUS, FABIUS LE TEMPORISEUR ET SCIPION L'AFRICAIN RELÈVENT LA PUISSANCE ROMAINE. — *Prise de Syracuse et défaite de Philippe.* — L'armée d'Annibal s'amollit dans les délices de Capoue. Il se hâta de demander des renforts à Carthage. On promit de lui en envoyer d'Espagne; mais ces renforts furent arrêtés par les troupes que les Romains avaient dans cette contrée. Ne trouvant presque aucun appui chez les Italiens et mal secondé par sa patrie, Annibal n'avait d'autre ressource que son génie. Il parvint à gagner l'alliance de *Syracuse* et celle du roi de Macédoine, *Philippe*. Mais Syracuse fut bientôt assiégée par le consul *Marcellus*. Cette ville fut défendue par le grand mathématicien et physicien *Archimède*, qui, à l'aide de miroirs habilement disposés, incendiait à distance les vaisseaux ennemis. Elle ne fut prise qu'après trois ans de siége; les Romains se vengèrent par le mas-

sacre des habitants. Marcellus avait donné l'ordre de sauver Archimède ; mais celui-ci, tout occupé de résoudre un problème, ne s'aperçut point de la prise de la ville et fut tué par un soldat qui ne le connaissait pas. — L'alliance de Philippe de Macédoine ne fut pas plus utile à Annibal. Ce prince mit une telle lenteur dans ses préparatifs que les Romains eurent le temps de le prévenir : ils le surprirent dans son camp en Illyrie et le forcèrent de s'enfuir après avoir incendié sa flotte.

Prise de Capoue et de Tarente. — Pendant ce temps Annibal luttait dans l'Italie méridionale contre des forces bien supérieures que commandait Fabius le Temporiseur. *Capoue* seule tenait encore pour les Carthaginois. Les Romains vinrent assiéger cette place ; Annibal fit tous ses efforts pour la sauver soit en la ravitaillant, soit par des diversions. Une fois il surprit Tarente ; une autre, il battit les deux consuls. Il conçut même l'audacieuse pensée d'enlever Rome par un coup de main ; mais la ville était sur ses gardes et Annibal dut rebrousser chemin. Cet échec entraîna la chute de Capoue. Les Romains avaient résolu de faire un exemple terrible de la ville qui, la première, avait fait défection : les chefs furent condamnés à mort et le peuple fut vendu. —*Tarente* eut le même sort. Fabius le Temporiseur termina sa glorieuse carrière par la reprise de cette ville, dont les habitants furent réduits en esclavage.

Défaite d'Asdrubal.— Malgré tous ses revers, Annibal luttait toujours et tenait en échec les armées romaines ; une fois entr'autres il attira dans une embuscade Marcellus lui-même, surnommé « l'épée de Rome, » qui fut vaincu et tué. Mais son armée s'affaiblissait de jour en jour dans ces nombreux combats. A la vérité son frère *Asdrubal* réussit à amener des renforts d'Espagne, en suivant la même route que lui à travers la Gaule et les Alpes ; mais il fut arrêté dans le nord de l'Italie sur les

bords du *Métaure*, vaincu et tué. Sa tête, jetée dans le camp d'Annibal, apprit à celui-ci la ruine de ses dernières espérances.

Bataille de Zama (202). — Annibal n'en continua pas moins, durant plusieurs années, une lutte désespérée. Mais pendant ce temps *Cornélius Scipion* enlevait l'Espagne aux Carthaginois. Ce jeune et brillant général revint à Rome couvert de gloire et chargé de butin. Proclamé consul par l'enthousiasme populaire, il proposa de porter la guerre en Afrique et d'attaquer Carthage; il voulait contraindre ainsi Annibal à sortir de l'Italie. Mais le sénat n'osa pas adopter un plan aussi hardi. Il permit seulement au consul de se rendre en Sicile et d'y préparer l'expédition. Celui-ci réunit une armée composée de volontaires et des fuyards de la bataille de Cannes, qui brûlaient de se réhabiliter. L'année suivante il débarqua en Afrique, et, aidé d'un redoutable chef des Numides, *Massinissa*, il battit les Carthaginois. Ceux-ci, saisis d'épouvante, rappelèrent en toute hâte leur armée d'Italie. Annibal quitta en frémissant le théâtre de sa gloire et accourut pour sauver sa patrie. Avant de livrer la bataille, il demanda une entrevue à Scipion pour traiter de la paix. Le général romain fit les plus dures conditions. Vainement Annibal lui rappela les vicissitudes de la guerre pour l'engager à être modéré : Scipion fut inexorable. Les deux grands capitaines se quittèrent. Alors fut livrée cette terrible bataille de *Zama*, qui décida des destinées du monde. Annibal fut vaincu et rentra en fugitif dans Carthage, qu'il n'avait pas revue depuis son enfance, alors qu'il l'avait quittée, rêvant la conquête de l'Italie. Il conseilla d'accepter les dures conditions du vainqueur. La paix fut conclue. Les Carthaginois durent abandonner l'Espagne, livrer leurs vaisseaux de guerre et leurs éléphants, payer un tribut annuel et céder à Massinissa une partie de leur territoire; ils promettaient

en outre de ne faire aucune guerre sans l'autorisation des Romains (201). De retour à Rome, Scipion reçut le plus magnifique triomphe et le surnom d'*Africain.*

Résultat de la seconde guerre punique. — La seconde guerre punique met fin à la puissance de Carthage : cette ville cesse d'être un Etat et ne peut plus être qu'une simple place de commerce. Si jamais sa rivale songe à se relever, Rome n'a qu'à laisser faire son nouvel allié, le roi des Numides, Massinissa, aussi intéressé qu'elle-même à lutter contre la puissance carthaginoise. — La déchéance de Carthage livre à Rome tout l'Occident. Sans doute l'Espagne est loin d'être soumise et la Gaule n'est pas même entamée. Mais aucune puissance ne peut sérieusement disputer aux Romains la domination dans ces contrées. Aussi dirigent-ils leurs regards vers l'Orient, où se trouvent les riches et vastes états, débris de l'empire d'Alexandre.

82. **La Macédoine et la Grèce réduites en provinces romaines.** — *Défaite de Philippe III à Cynocéphale. Proclamation de l'indépendance de la Grèce* (196). — Philippe III, roi de Macédoine, avait soutenu Annibal. Les Romains, voulant punir ce prince, s'allièrent avec les Grecs ses ennemis et attaquèrent la Macédoine. Philippe fut battu à *Cynocéphale* par le consul *Flamininus,* et il dut signer un traité par lequel il retirait ses garnisons de la Grèce, payait les frais de la guerre, livrait sa flotte et s'engageait à ne faire aucune guerre sans l'assentiment du sénat. En vertu de ce traité, la Grèce était donc soustraite à la domination macédonienne. Le sénat voulant flatter les Grecs, fit lire aux jeux isthmiques un décret qui proclamait solennellement leur indépendance. A l'ouïe de ce décret, une joie insensée éclata dans l'assemblée, qui prodigua à Flamininus les fleurs et les couronnes. Mais les Grecs ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient fait que changer de maître.

Défaite d'Antiochus le Grand. — La bataille de Cynocéphale renversa les espérances d'Annibal, qui se préparait à recommencer la lutte contre Rome. Il voulait soulever contre son implacable ennemie toutes les nations

de l'Orient, comme il avait jadis essayé d'entraîner contre elle tous les peuples de l'Occident. Ne pouvant plus guère compter sur le roi de Macédoine, il s'adressa au roi de Syrie, *Antiochus le Grand.* A cette nouvelle, Rome envoya des ambassadeurs à Carthage demander la tête d'Annibal. Le grand homme s'échappa et s'enfuit auprès d'Antiochus : il engagea ce prince à s'entendre avec Philippe de Macédoine, à prendre avec lui l'offensive et à attaquer l'Italie. Antiochus, au lieu de suivre ce conseil, se rendit à l'appel des Etoliens. Ceux-ci se vantaient d'avoir ouvert la Grèce aux Romains; se croyant mal rétribués de leurs services, ils attaquent plusieurs places, entre autres Sparte; menacés par Rome, ils invoquent l'appui d'Antiochus. Ce prince débarqua en Grèce; mais il se brouilla avec le roi de Macédoine et il s'oublia dans des fêtes splendides; il laissa ainsi aux Romains le temps d'accourir et fut vaincu aux *Thermopyles.* Il s'enfuit en Asie. Le consul *Scipion,* accompagné de son frère l'*Africain*, le suivit et le battit de nouveau. Antiochus dut signer un traité par lequel il abandonnait l'Asie Mineure. Cette victoire valut à Scipion le surnom de *l'Asiatique.* — La défaite d'Antiochus entraîna celle des Etoliens qui furent obligés de reconnaître la domination romaine.

Mort de Philopœmène et d'Annibal (183). — Rome parut du reste respecter la liberté de la Grèce, mais elle entretenait secrètement les dissensions qui n'avaient cessé de déchirer ce malheureux pays. A la tête de la ligue achéenne se trouvait alors l'illustre *Philopœmène,* le digne successeur d'Aratus (p. 142). Il s'efforça de rattacher le Péloponèse entier à la ligue : mais il dut lutter soit contre les tyrans qui gouvernaient Sparte (entre autres le cruel Nabis), soit contre les Messéniens. Dans une rencontre avec ces derniers, il tomba de cheval, fut pris et condamné à boire la ciguë. On l'appela le *dernier des Grecs.*

Annibal périt la même année. Il s'était réfugié auprès

du roi de Bithynie. Mais celui-ci n'osa le protéger longtemps ; et il se disposait à le livrer aux soldats romains envoyés pour le saisir, quand Annibal avala un violent poison qu'il portait toujours sur lui. « Délivrons les Romains de leurs terreurs, » dit-il en mourant. — Débarrassée de Philopœmène et d'Annibal, Rome n'avait en effet plus d'ennemis à redouter.

Défaite de Persée à Pydna (168). — A la vérité Philippe III était encore menaçant, et, pour entretenir son ressentiment, il se faisait lire chaque jour son traité avec Rome. Il fit mourir son fils aîné qui s'était laissé gagner par les Romains et transmit le trône à son second fils *Persée,* qui partageait sa haine contre eux et l'avait poussé à se débarrasser de son aîné. Une nouvelle guerre ne tarda pas à éclater. Persée fut complétement vaincu à *Pydna* par le consul *Paul Emile* (fils de celui qui fut tué à Cannes). Emmené prisonnier à Rome, il orna le triomphe de son vainqueur ; puis, jeté dans un cachot, il s'y laissa mourir de faim. Tous les Grecs que l'on soupçonnait avoir fait des vœux pour Persée furent enlevés, conduits en Italie et emprisonnés ; l'on comptait parmi ces déportés le grand historien *Polybe.* Quelques années après, un aventurier se donnant pour fils naturel de Persée, souleva la Macédoine ; il fut vaincu par *Métellus* et cette contrée fut réduite en province romaine.

Défaite de la ligue achéenne. Destruction de Corinthe (146). — Les Grecs comprirent que leur tour allait arriver ; mais leurs funestes dissensions paralysèrent leurs derniers efforts. La ligue achéenne presque seule courut aux armes. Elle livra un combat suprême non loin de Corinthe. Sur les hauteurs voisines, les Achéens avaient placé leurs femmes et leurs enfants pour les voir vaincre ou mourir. Ils moururent. Corinthe fut prise, pillée, livrée aux flammes par le farouche consul *Mummius.* Cet homme inculte envoya à Rome un grand nom-

bre de statues et de tableaux, en imposant cette condition à ceux qui se chargèrent du transport, qu'ils les referaient s'ils les détérioraient en route. La Grèce fut réduite en province romaine sous le nom d'*Achaïe*.

83. **Destruction de Carthage et de Numance.** — SCIPION EMILIEN, LE SECOND AFRICAIN. — *Troisième et dernière guerre punique.* — Carthage s'était relevée par son commerce. Mais elle était continuellement attaquée par le protégé des Romains, Massinissa, qui lui enleva des territoires considérables. Vainement elle se plaignit. Rome à la vérité lui envoya une fois *Caton* comme arbitre. Celui-ci vit avec surprise et colère Carthage de nouveau riche et florissante. Aussi, quand il fut de retour, il ne cessa de répéter à la fin de chacun de ses discours au sénat : « Il faut détruire Carthage. » L'occasion s'en présenta bientôt. Les Carthaginois ayant voulu repousser les attaques de Massinissa, le sénat romain s'écria qu'ils violaient le dernier traité, qui leur interdisait de faire la guerre sans son consentement. En vain Carthage s'humilia; en vain elle proscrivit les auteurs de la guerre. Une armée romaine débarqua en Afrique, et la troisième guerre punique commença.

Les consuls sommèrent Carthage de livrer ses armes et ses munitions ; elle obéit aussitôt. Alors seulement l'on fit savoir aux malheureux habitants que leur ville devait être détruite; Rome leur accorda cependant la liberté de la rebâtir à quelque distance dans l'intérieur des terres. A cet ordre barbare, les Carthaginois sont saisis d'indignation et ils jurent de s'ensevelir sous les ruines de leur cité plutôt que de la livrer lâchement à l'ennemi. Ils n'avaient plus d'armes; ils en fabriquent jour et nuit; la ville ressemble à un vaste camp; les temples sont transformés en ateliers: on détruit des bâtiments afin de procurer le bois et le fer nécessaires pour des machines

de guerre; les femmes coupent leurs cheveux pour en faire des cordes. Alors commença une lutte désespérée. Les Romains furent d'abord repoussés et leur position fût devenue des plus critiques sans l'habileté d'un tribun (chef de légion) qui sauva l'armée : c'était le fils de Paul Emile (p. 199), qui, ayant été adopté par un fils de Scipion l'Africain, fut appelé *Scipion Emilien*. Le peuple, le jugeant seul capable de triompher des Carthaginois, le nomma consul, quoiqu'il n'eût pas l'âge.

Prise et destruction de Carthage (146). — Scipion aussitôt pressa vivement le siége par terre et par mer : il coupa d'un fossé et d'un mur l'isthme sur lequel était située la ville et ferma le port d'une digue immense. La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque : les Carthaginois creusèrent dans le roc une nouvelle sortie vers la haute mer, et leur flotte, construite avec les débris de leurs maisons, faillit surprendre les galères romaines. Cependant à la fin les assiégés, décimés par la famine, laissèrent les Romains pénétrer dans la place. Mais là encore ces derniers rencontrèrent une résistance désespérée : les Carthaginois s'étaient retranchés dans leurs demeures, et les Romains durent prendre d'assaut chaque rue et chaque maison. Il fallut aux vainqueurs six jours et six nuits pour se rendre maîtres de la ville ; ils y mirent le feu, et la population presque entière, femmes, enfants, vieillards, se précipita dans les flammes. Restait cependant la citadelle, appelée *Byrsa;* le général en chef *Asdrubal* se défendit quelques jours encore dans le temple qui en couronnait le sommet ; mais à la fin le cœur lui manqua ; il s'échappa et alla se jeter aux pieds de Scipion pour implorer sa grâce. Les derniers défenseurs, abandonnés de leur chef, mirent le feu au temple et se précipitèrent dans les flammes. L'épouse d'Asdrubal, indignée de sa lâcheté, en fit autant, après avoir massacré ses deux enfants.

La nouvelle de la prise de Carthage fut accueillie à Rome par une joie indescriptible. Le sénat ordonna de raser la ville et de passer la charrue sur son sol voué à une malédiction éternelle. Après quinze jours d'incendie, la superbe dominatrice de la Méditerranée ne fut plus qu'un monceau de cendres. Scipion lui-même fut ému à la vue d'un tel désastre et à la pensée que Rome, à son tour, aurait sa fatale journée ! La destruction de Carthage eut lieu la même année que celle de Corinthe. — L'Afrique fut réduite en province romaine. Scipion Emilien fut surnommé « le second Africain. »

Soulèvement de l'Espagne. Viriathe. — La soumission de l'Espagne suivit de près celle de l'Afrique. Les Espagnols avaient aidé les Romains à expulser de leur pays les Carthaginois. Mais, quand ils s'aperçurent qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, ils se soulevèrent. Alors commença une lutte qui dura près d'un demi-siècle. Les Espagnols se défendirent héroïquement, en faisant une guerre de surprises et d'escarmouches, appropriée à leur pays et à leur caractère. Les Romains perdirent plusieurs armées. *Viriathe* surtout, le chef des Lusitaniens (peuple qui habitait le Portugal actuel), battit toutes les légions envoyées contre lui ; les Romains ne s'en défirent qu'en le faisant assassiner par des traîtres.

Prise de Numance (183). — Viriathe mort, ce fut *Numance* qui devint le centre de la résistance. En vain Rome envoya contre cette ville armées sur armées, elles furent toutes défaites. Un consul même se laissa envelopper par les Numantins et conclut un traité qui reconnaissait leur indépendance. Mais, comme après les « fourches caudines » (p. 178), le sénat refusa de ratifier le traité et livra le consul, qu'au reste les Numantins ne reçurent pas. La perfidie des Romains leur fut d'abord inutile, car ils subirent de nouveaux désastres. Ils durent à la fin recourir au vainqueur de Carthage, à Scipion le

second Africain; et encore celui-ci ne parvint à réduire l'héroïque cité que par la famine, après un siége de plus d'une année. Les habitants s'entr'égorgèrent plutôt que de se rendre. Numance fut rasée comme l'avait été Carthage. L'Espagne, épuisée, se soumit à la domination romaine.

84. **Changements survenus dans la république romaine à la suite de toutes ses conquêtes.** — *Influence de l'Orient et de la Grèce. Civilisation et démoralisation. Vaine résistance de Caton le censeur.* — La prise de Carthage, de Corinthe et de Numance marque pour les Romains la fin d'une époque de leur histoire et le commencement d'une ère nouvelle. Moins d'un siècle après le jour où Annibal était aux portes de leur capitale, ils avaient vaincu presque tous les peuples civilisés et fondé un vaste empire. Cet empire, Rome le devait avant tout à l'héroïsme de ses soldats et au patriotisme de ses citoyens. Mais à mesure qu'il grandit, les vertus civiques qui l'avaient fondé disparaissaient; chaque nouvelle conquête apportait d'immenses richesses; l'antique simplicité faisait place à un luxe effréné, l'austérité à la mollesse. Sans doute Rome en devenant la capitale du monde civilisé, hérita de la culture intellectuelle des peuples vaincus; et la civilisation romaine subit en particulier une transformation profonde sous l'influence de la civilisation grecque. Mais en même temps, au contact de l'Orient si dépravé, de la Grèce si dégénérée, Rome se corrompit à son tour; elle ne devint pas seulement le centre de la civilisation antique, mais le réceptacle de tous les vices du monde alors connu. La corruption atteignit les personnages les plus élevés en dignité. Les deux Scipions eux-mêmes furent accusés de vénalité par les tribuns du peuple, jaloux de leur influence. L'*Africain* se retira dans sa villa, où il acheva sa vie dans le culte des muses; il fit graver ces mots sur son tombeau : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres. » L'*Asiatique* fut condamné à une amende qu'il ne put pas payer, même en vendant ses biens; sa pauvreté prouvait son innocence. — Les Scipions étaient les représentants des mœurs nouvelles et les admirateurs de la civilisation grecque. *Caton*, au contraire, était le défenseur des vieilles mœurs et de l'antique austérité. Il fit les plus grands efforts pour lutter contre la corruption qui envahissait sa patrie et pour ramener les vertus antiques. Nommé censeur (magistrat chargé entre autres choses de surveiller les mœurs publiques), il remplit ses fonctions avec une grande énergie et en conserva le surnom de *Caton le Censeur*. Mais ses efforts furent inutiles. Rome, devenant toujours plus riche, se corrompit toujours davantage.

Profonde scission entre la noblesse et le peuple, les riches et les pauvres. — Les rapides conquêtes de Rome avaient amené d'autres changements très importants. Une nouvelle noblesse s'était formée: elle comprenait les plus riches familles qui accaparaient toutes les charges de la république, tous les gouvernements. La masse du peuple s'était aussi transformée. Les guerres continuelles avaient décimé la population romaine et latine. Dès lors le peuple de Rome se compose en partie d'anciens esclaves, venant de toutes les contrées du monde et qui avaient été affranchis par leurs maîtres. Cette population n'avait plus rien de l'antique caractère romain et elle était l'objet du mépris des familles aristocratiques. En outre elle ne possédait rien ; le nombre des petits propriétaires était singulièrement restreint ; la classe laborieuse disparaissait, et, avec elle, l'aisance dans la masse du peuple. En un mot il n'y avait plus à Rome que des riches et des pauvres. Voilà comment la distinction entre les *nobles* et le *peuple*, les *riches* et les *pauvres*, remplaça l'ancienne distinction entre les patriciens et les plébéiens. — Mais chose étrange, cette multitude pauvre de Rome ne voulait pas travailler ; elle prétendait avoir, comme l'aristocratie, le droit de jouir des fruits de tant de victoires et d'exploiter la conquête du monde. Elle demandait à être nourrie, entretenue, amusée, aux frais de l'Etat ; en un mot, elle réclamait du pain et les jeux du cirque *(panem et circenses)*.

Condition inférieure des Italiens et oppression des provinciaux. — La situation des Italiens était pire. Ils n'avaient cessé de verser leur sang pour Rome et ils étaient loin de jouir de tous les droits de citoyens romains. Mais ni le peuple ni l'aristocratie n'étaient disposés à leur donner la plénitude du *droit de cité*. Aussi le mécontentement des Italiens allait être une cause de perpétuelles agitations. — La position des provinciaux, c'est-à-dire des habitants des provinces romaines, était plus malheureuse encore que celle des Italiens. Ils étaient opprimés de mille manières, exposés à toutes les vexations des gouverneurs romains (que l'on appelait *proconsuls* ou *propréteurs*). A la vérité les provinciaux avaient le droit de se plaindre à Rome, s'ils étaient maltraités par leurs gouverneurs; mais ceux-ci achetaient leurs juges et demeuraient presque toujours impunis.

Misère des esclaves. — Mais aucune classe de la société n'était plus malheureuse que les esclaves. Aussi se révoltent-ils souvent. Les plus terribles de ces insurrections d'esclaves sont les deux qui éclatèrent en Sicile et qu'on appelle les *deux guerres serviles* ; l'une à l'époque de la prise de Numance (133), l'autre à l'époque de l'invasion des Cimbres (101). Alors les esclaves de cette île se soulevèrent par cent mille, répandent partout la terreur et battent plusieurs fois les légions romaines. Cependant on finit par les exterminer. On as-

sure qu'un million d'esclaves périrent dans les deux guerres. Ceux qu'on saisit furent envoyés à Rome et livrés aux bêtes féroces, qu'ils devaient combattre pour amuser le peuple. Mais ils trompèrent les barbares plaisirs de leurs vainqueurs en se tuant les uns les autres; leur chef égorgea le dernier survivant, puis se frappa lui-même.

Cause des guerres civiles. — Il y avait donc dans la république romaine bien des causes de dissensions intestines. D'un côté une oligarchie qui exploitait à son profit les conquêtes faites au prix du sang de tous, de l'autre une multitude de citoyens dans la pauvreté, d'Italiens mécontents, de provinciaux opprimés et d'esclaves plongés dans la dernière misère. Une telle situation politique et sociale, jointe à la corruption qui avait envahi toutes les classes et à l'ambition de quelques hommes, explique suffisamment les effroyables guerres civiles qui vont déchirer et finiront par détruire la république romaine.

85. **Les Gracques** (133-121). — Tibérius Gracchus. — *La loi agraire.* — La misère du peuple de Rome, opprimé par l'aristocratie, et les plaintes des Italiens qui réclamaient le droit de cité, exigeaient impérieusement une réforme dans l'état. Deux frères, *Tibérius* et *Cajus Gracchus*, l'entreprirent. Ils appartenaient à une illustre famille (la famille Sempronia). Jeunes encore ils perdirent leur père, homme d'un grand mérite, mais ils reçurent une éducation distinguée de leur mère *Cornélie*, fille de Scipion l'Africain. Cornélie unissait en elle les vertus que les Romains admiraient le plus dans une femme : des sentiments virils, un patriotisme ardent, le dévouement à son époux et à ses enfants. Aussi le nom de la mère des Gracques était-il cité avec respect comme celui du modèle des matrones romaines. Elle avait eu douze enfants, mais il ne lui restait que deux fils et une fille, Sempronia, qui épousa Scipion Emilien. On raconte qu'une grande dame après avoir étalé ses bijoux en présence de Cornélie, demanda aussi à voir les siens : les voilà, répondit la mère des Gracques, en montrant ses enfants.

Le peuple attendait de grandes choses des deux Grac-

ques. L'aîné, *Tibérius,* était un jeune homme d'un caractère doux et affable, d'un esprit calme et modéré. Il avait vu de près les misères du peuple et les vices des institutions romaines. Il crut qu'il fallait à tout prix régénérer cette multitude de fainéants qui encombrait le forum et dans ce but il songea à lui offrir les moyens de travailler, en lui donnant des terres à cultiver. L'état avait d'immenses propriétés qui avaient été envahies par les grands (p. 170). Tibérius résolut de reprendre ces terres usurpées pour les distribuer aux pauvres. Il proposa à cet effet une *loi agraire;* cette loi n'enlevait nullement aux riches leur patrimoine; elle leur laissait même 500 arpents des terres de l'état pour eux et 250 pour chacun de leurs enfants; mais ils devaient abandonner le surplus, pour le répartir entre les pauvres.

Comme du temps de Spurius Cassius (p. 171), les grands firent une vive résistance à cette loi. Ils gagnèrent un autre tribun, *Octavius,* qui refusa d'adhérer à la proposition de Tibérius. Or toute proposition tribunitienne devait être approuvée par les dix tribuns. Vainement Tibérius conjura son collègue, qui jusqu'alors avait partagé ses vues et avait été son ami, de ne pas trahir ainsi la cause populaire; Octavius demeura inflexible. Poussé à bout, Tibérius se vit dans la triste nécessité d'abandonner ses patriotiques projets ou de les faire triompher par la force. Il prit le dernier parti et fit déposer son collègue par le peuple. C'était là une violation de la constitution romaine qui proclamait l'inviolabilité des tribuns. Mais la loi agraire passa.

Tibérius, désirant faire d'autres réformes, demanda un second tribunat. Les grands prétendirent que la loi ne permettait pas qu'un citoyen fût tribun deux ans de suite. Ils accusèrent Tibérius de vouloir renverser la constitution et d'aspirer à la royauté. Le jour de l'élection étant arrivé, le peuple des campagnes, retenu par les travaux

des champs, ne put venir à Rome et la populace de cette grande cité abandonna son chef. Les grands provoquèrent une émeute et l'élection dut être renvoyée au jour suivant. Le lendemain Tibérius, pressentant sa fin prochaine, se promena dans la ville en habits de deuil et tenant à la main ses enfants qu'il recommanda au peuple. Les nobles étaient décidés à empêcher l'élection à tout prix. Des deux côtés l'on courut aux armes. Tibérius, se voyant menacé, porta la main à sa tête pour faire comprendre de loin aux siens qu'on en voulait à sa vie. Aussitôt les grands s'écrièrent qu'il demandait la couronne et plusieurs coururent l'annoncer au sénat, dans ce moment assemblé. Alors Scipion Nasica, parent de Tibérius, mais son adversaire le plus acharné, somma le consul de renverser le tyran. Le consul ayant refusé de recourir à la violence, Nasica furieux s'élança dehors en s'écriant : « Puisque le consul trahit, que ceux qui veulent sauver » la république me suivent! » Les sénateurs se précipitent sur ses pas, brisent les bancs, s'arment de tout ce qui tombe sous leurs mains et marchent contre leurs adversaires. Une mêlée s'engage. Tibérius est tué avec un grand nombre de ses partisans. Il n'avait guère plus de 30 ans. Telle fut la fin tragique de l'un des plus nobles héros de la démocratie.

Cajus Gracchus. — *Projet de réforme politique.* — Le triomphe de l'aristocratie fut de courte durée. Le peuple se repentit d'avoir laissé périr son défenseur et décida qu'à l'avenir le même citoyen pourrait exercer le tribunat plusieurs années de suite. Bientôt il nomma tribun *Cajus Gracchus*, doué de plus de talents encore que son frère, mais aussi plus passionné, plus ambitieux et plus révolutionnaire que lui. Non-seulement il fit confirmer la loi agraire, mais il institua des distributions de blé au peuple et fit voter plusieurs autres décrets qui le rendirent très populaire. Mais ayant proposé d'étendre

le droit de cité aux Italiens, il mécontenta le peuple de Rome, peu disposé à partager avec tous les habitants de la péninsule les avantages dont jouissait la capitale : la proposition fut rejetée.

Les nobles profitèrent de ce premier échec pour ruiner son crédit. Ils gagnèrent un de ses collègues, qui, chaque fois que Cajus proposait une mesure, en proposait aussi une, plus favorable au peuple, au nom du sénat. Fatigué de cette lutte étrange, il partit pour fonder une colonie romaine sur les ruines de Carthage. Ses ennemis lui reprochèrent de vouloir relever une ville dont le sol avait été voué à une malédiction éternelle (p. 202). Lorsqu'il revint, sa popularité était ruinée. Vainement il demanda une troisième fois le tribunat; il ne fut pas réélu. Peu après éclata une lutte violente entre les partisans du sénat et ceux de Cajus Gracchus. Ces derniers furent massacrés; Cajus lui-même se fit tuer par un de ses esclaves. Les nobles usèrent cruellement de leur victoire. Les lois des Gracques furent révoquées, leurs partisans furent bannis ou mis à mort, leurs maisons détruites et leurs biens confisqués. Mais le peuple conserva un profond respect pour les deux illustres défenseurs de ses droits et leur éleva des statues. Il honora aussi tout particulièrement Cornélie, qui, frappée douloureusement par la perte de ses fils, se retira à la campagne. On lui éleva une statue avec cette simple inscription : « Cornélie, la mère des Gracques. »

Résultats des tentatives des Gracques. — Les tentatives de réforme des Gracques échouèrent, soit par l'opposition de la noblesse, soit par celle du peuple. Les grands repoussaient la loi agraire, qui du reste était difficile à exécuter parce qu'il n'était pas aisé de reconnaître les terres publiques usurpées depuis des siècles et de les distinguer des propriétés privées. La populace de Rome, de son côté, préférait la fainéantise du forum au travail des champs. Aussi Scipion Emilien était plein de mépris pour cette multitude, qui avait refusé d'échanger sa misère contre l'aisance que lui offrait Tibérius

Gracchus. Un jour qu'il parlait au forum, il fut interrompu par un ramassis d'affranchis qui n'avaient de romain que le nom et qui n'étaient pas même Italiens. « Silence! leur dit-il; ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne m'effrayeront point parce qu'on leur a ôté leurs fers. » — Les tentatives des Gracques ne furent cependant pas sans résultat. La loi qui permet de réélire les tribuns plusieurs années de suite, portait une grave atteinte à la constitution romaine, qui n'admettait guère que des magistratures annuelles; en confiant pendant longtemps à un même homme une autorité pareille à celle des tribuns, le peuple s'habituait au pouvoir d'un seul : les sentiments républicains faiblissaient et l'on inclinait sans le savoir vers la monarchie. — Enfin les distributions de blé, instituées par Cajus Gracchus, allaient fournir aux ambitieux la facilité de gagner la faveur populaire par un semblable moyen; et de cette manière encore le peuple s'habituera à sacrifier ses droits à la puissance d'un seul homme.

86. Guerre de Jugurtha et guerre des Cimbres. — MARIUS. — *Guerre de Jugurtha* (111). — La Numidie était alors partagée entre les trois petits-fils de Massinissa. L'un d'eux, *Jugurtha,* fit égorger ses deux cousins, malgré la protection de Rome, qui envoya vainement une ambassade pour les sauver. Mais il eut soin de gagner à prix d'or les principaux sénateurs et il resta impuni. Le peuple romain, indigné, força le sénat d'envoyer une armée contre l'usurpateur. Les généraux se laissèrent corrompre par ce dernier et lui vendirent la paix. A cette nouvelle, l'irritation populaire redoubla et un tribun cita Jugurtha à venir se justifier à Rome. L'audacieux roi de Numidie n'hésita pas à comparaître; il corrompit un tribun, et quand celui qui l'avait cité lui ordonna de répondre aux accusations dirigées contre lui, le tribun qu'il avait acheté défendit au roi de parler. Peu après Jugurtha fit assassiner un descendant de Massinissa qui se trouvait alors à Rome. Tant d'audace ne pouvait rester impunie. Le sénat somma Jugurtha de quitter Rome. Quand il en eut franchi les portes, ce prince, dit-on, s'écria : « Ville vénale, tu te vendrais, si tu trouvais un acheteur. »

Une nouvelle armée fut envoyée en Afrique. Elle fut vaincue et passa sous le joug. Le sénat commença à s'inquiéter de cette guerre dont il s'était d'abord joué, et il envoya en Numidie *Métellus*, patricien intègre et sévère, qui rétablit la discipline, battit son adversaire et le poursuivit sans relâche. Cependant Métellus n'eut pas l'honneur de terminer la lutte. Il avait parmi ses lieutenants *Marius*, plébéien renommé par ses talents militaires, mais plus connu encore par sa haine contre l'aristocratie et son mépris pour toute culture intellectuelle. Marius, dévoré d'ambition, accusait son chef de traîner la guerre en longueur. Il demanda le consulat, promettant, s'il l'obtenait, d'en finir promptement avec Jugurtha. Le peuple, plein de défiance contre l'aristocratie, accueillit avec enthousiasme la candidature d'un tel homme. Marius, nommé consul, eut bientôt terminé la lutte. Jugurtha, vaincu, se réfugia auprès de son beau-père, le roi de Mauritanie, qui le livra à un officier romain, nommé Sylla. Emmené à Rome, il orna le triomphe de Marius; après quoi il fut jeté dans un cachot, où on le laissa mourir de faim.

Invasion des Cimbres et des Teutons. — A cette époque l'Italie se vit menacée par une terrible invasion venue du Nord. Les Cimbres et les Teutons, peuples de race germaine, avaient été refoulés par un débordement de la Baltique; ils traversèrent la Germanie, entraînant d'autres peuplades avec eux et se jetèrent sur la Gaule, qu'ils dévastèrent pendant plusieurs années. Les Romains, depuis quelque temps, avaient occupé la Gaule méridionale, fondé les villes d'Aix et de Narbonne, et formé une vaste province qu'ils appelaient la *Narbonnaise*. Ils accoururent pour défendre leur récente conquête. Mais la stature élevée des Cimbres et des Teutons, leur force herculéenne, leurs vêtements de peaux, leurs immenses boucliers, leurs longues épées, leurs pesantes massues, en un mot l'as-

pect redoutable de ces barbares frappa les Romains de terreur. Cinq armées consulaires furent successivement anéanties. Les *Helvètes,* en particulier, qui s'étaient joints aux Cimbres, battirent le consul Cassius et firent passer son armée sous le joug (107).

L'Italie fut saisie d'effroi : on se rappelait l'invasion des Gaulois, la bataille de l'Allia, l'incendie de Rome! Mais au lieu de franchir les Alpes, les barbares passèrent les Pyrénées et allèrent guerroyer en Espagne. Rome eut le temps de prendre des mesures : elle ordonna une levée en masse. Le peuple, qui en voulait aux chefs de la noblesse de s'être laissés battre par les Cimbres comme ils l'avaient été par Jugurtha, se jeta dans les bras du plébéien *Marius,* seul capable, disait-on, de sauver la patrie. Au mépris des lois, on le revêtit du consulat cinq fois de suite ; c'était chose inouïe dans les annales de la république !

Marius justifia la confiance du peuple. Il fortifia ses soldats par des marches et des travaux divers. Cependant les barbares, revenus d'Espagne, se partagèrent : les Cimbres traversèrent l'Helvétie pour se rendre en Italie par la vallée de l'Adige, tandis que les Teutons marchaient droit à Marius. Le consul, retiré dans un camp fortifié près du confluent de l'Isère et du Rhône, brava tous les assauts des Teutons. Ceux-ci résolurent alors de franchir les Alpes et, raillant les Romains, ils leur demandèrent s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes. Marius les laissa défiler pendant plusieurs jours ; puis, quand il crut les siens habitués à l'aspect des barbares, il fondit sur eux et leur fit subir près d'*Aix* une épouvantable défaite. Alors il courut rejoindre son collègue, le consul Catulus, qui reculait devant les Cimbres dans la Haute-Italie, et les battit complétement près de *Verceil.* Ce fut comme à Aix un immense massacre; les femmes barbares, pour ne pas tomber en captivité, égor-

gèrent leurs enfants et se tuèrent elles-mêmes (181). — Ainsi se termina cette première invasion germaine, qui avait fait trembler l'Italie. La victoire de Marius lui valut une gloire immortelle : on l'appela « le troisième fondateur de Rome » (p. 176).

Relèvement du parti démocratique. Ses chefs, Marius, Saturninus et Drusus. — Le parti démocratique avait été un moment abattu après les Gracques. Mais les fautes commises par les chefs de la noblesse dans la guerre de Jugurtha et dans la guerre des Cimbres firent perdre à l'aristocratie son prestige. Au reste, l'insolence des grands indignait le peuple. Lorsque Marius pria son chef Métellus de lui accorder la permission de se rendre à Rome pour demander le consulat, celui-ci lui répondit dédaigneusement : « Il sera assez tôt pour toi de songer au consulat, quand mon fils sera en âge de le demander. » Marius ne pardonna pas à l'aristocratie ses mépris et il devint le chef du parti populaire, qu'il releva par l'éclat de ses victoires. Les Italiens comptaient aussi beaucoup sur lui, depuis que sur le champ de bataille de Verceil il avait donné à 1000 d'entre eux le droit de cité. On lui reprochait cet acte comme étant un empiétement sur la souveraineté du peuple : « Le bruit des armes, dit-il, m'a empêché d'entendre la loi. » On l'accusait du reste de vouloir renverser la constitution républicaine et de chercher à s'emparer du pouvoir suprême, en se faisant nommer consul annuellement. A son retour de la guerre des Cimbres, il avait déjà obtenu un sixième consulat, malgré l'opposition de la noblesse. Il s'appuyait sur un personnage très populaire, le tribun *Saturninus* , qui reprit les projets des Gracques. Mais ce démagogue, entouré d'une bande d'assassins, se livrait à toute sorte d'excès. Marius lui-même en fut effrayé. Il se joignit aux nobles, attaqua Saturninus et sa bande, les fit prisonniers et les laissa lapider par la jeunesse aristocratique. Un tel procédé à l'égard d'hommes qu'il avait d'abord soutenus fit baisser le crédit de Marius , qui prétexta un voyage en Asie pour s'éloigner quelque temps des affaires publiques. Alors éclata une réaction aristocratique plus violente qu'après les Gracques. Vainement un jeune noble, *Drusus*, essaya de réconcilier les deux partis, en proposant de donner des terres aux pauvres de Rome et le droit de cité aux Italiens. Les grands repoussèrent ces propositions et Drusus fut assassiné. Cette tentative de pacification ayant échoué, la guerre civile devenait inévitable.

87. **Rivalité de Marius et de Sylla** (88). — Marius fut plus célèbre encore par sa haine contre les grands que par ses victoires. Il s'était mis à la tête du parti démocratique ; mais il n'avait aucune des qualités d'un chef de parti et la faction des grands reprit bientôt le dessus. Celle-ci était alors dirigée par un homme d'une rare énergie et d'un esprit supérieur, qui égalait Marius en talents militaires et qui le surpassait en génie politique : c'était *Sylla*, le digne représentant de l'aristocratie romaine par sa culture raffinée et par ses mœurs licencieuses, comme Marius l'était de la populace par ses goûts grossiers.

Guerre des alliés ou guerre sociale. — Sur ces entrefaites les Italiens (entre autres les Samnites), indignés de ce qu'on leur refusait toujours le droit de cité à Rome, se soulevèrent et formèrent une *confédération italique*. Ils s'organisèrent à l'image de la république romaine, avec un sénat et deux consuls. Rome, ainsi menacée par la coalition des alliés qui jusqu'ici avaient fait sa force, se hâta de faire des concessions. Elle donna le droit de cité aux Latins, aux Etrusques et à tous les peuples demeurés fidèles. Cependant les confédérés eurent d'abord des succès. Marius, qui commandait l'une des armées romaines, ne fit rien qui fût digne de sa réputation ; il se contenta de se défendre, sans prendre jamais l'offensive, et bientôt même il se retira en prétextant des infirmités. Sylla, au contraire, mit la plus grande énergie à combattre les coalisés. Le sénat, du reste, se montra aussi habile que modéré ; il promit le droit de cité à tous les Italiens qui déposeraient les armes, dans un certain délai. L'insurrection fut alors promptement étouffée.

Quoique vaincus, les Italiens paraissaient donc avoir enfin conquis le droit de cité. Mais le sénat sut amoindrir l'importance de cette concession. Le peuple romain était divisé en 35 tribus. Pour l'élection des tribuns et pour les décrets du peuple, la votation avait

lieu par tribu, de sorte que la décision de 18 d'entre elles faisait majorité. Au lieu de disperser les Italiens dans les 35 tribus existantes (dans chacune desquelles ils l'auraient évidemment emporté par le nombre), on créa pour eux 10 tribus nouvelles, qui votaient les dernières, et on les appela les nouveaux citoyens par opposition aux anciens; ces derniers, s'ils étaient d'accord, conservaient ainsi toujours une forte majorité. Les Italiens n'avaient donc gagné qu'un vain titre : déçus dans leur attente, ils se jetèrent dans les bras de tous les ambitieux et fournirent aux guerres civiles les recrues les plus nombreuses.

Conquêtes de Mithridate en Orient. — Vers la même époque, la domination romaine fut ébranlée en Orient par un redoutable adversaire, *Mithridate,* roi de Pont (au sud de la mer Noire). Cet homme audacieux, cruel, perfide, mais en même temps d'une grande habileté politique et très exercé à la guerre, était un ennemi aussi acharné des Romains que l'avait été Annibal. Tout comme ce dernier avait voulu entraîner l'Occident contre Rome, Mithridate à son tour désirait soulever contre elle l'Orient. Il s'empara de l'Asie Mineure; puis, un même jour, à la même heure, il fit égorger tous les Romains qui s'y trouvaient. Après cet affreux massacre, il prit hardiment l'offensive et jeta en Grèce une armée de 150,000 hommes. Plusieurs villes grecques, Athènes entre autres, se déclarèrent pour lui.

Première guerre civile (88). — L'Italie était menacée. Heureusement pour Rome la guerre sociale finissait. Sylla, à qui tout l'honneur de cette guerre revenait, fut nommé consul et reçut le commandement de l'armée destinée à marcher contre Mithridate. Marius, jaloux de son rival, lui fit enlever ce commandement par le peuple et se le fit décerner à lui-même. Sylla était à la tête de son armée. Les envoyés qui lui apportèrent le décret populaire furent lapidés par les soldats. Sylla lui-même, irrité, marcha sur Rome avec ses troupes; il proscrivit

les chefs du parti populaire et fit rendre au sénat son ancienne autorité. Marius prit la fuite; poursuivi de toutes parts, il erra longtemps au milieu des plus grands dangers : découvert dans les *marais de Minturnes* (au sud du Latium), il fut jeté en prison par les magistrats de cette ville, qui envoyèrent pour le tuer un esclave cimbre. « Oses-tu, misérable, frapper Marius! » lui dit d'une voix terrible le vainqueur des Cimbres. Le barbare épouvanté jeta son épée et s'enfuit. Les magistrats eurent honte de leur ingratitude envers le sauveur de l'Italie et lui fournirent un vaisseau pour se rendre en Afrique. A peine eut-il débarqué près de Carthage qu'un officier vint, de la part du gouverneur romain, le sommer de se rembarquer aussitôt : « Va lui dire, répliqua-t-il, que tu as vu Marius errant en fugitif dans les ruines de Carthage; » et il continua à errer sur la côte d'Afrique.

Les proscriptions de Marius et de Cinna. — Durant ces vicissitudes, les affaires changeaient en Italie. Sylla s'était rendu en Grèce. Pendant son absence, le parti populaire se releva sous la conduite de Cinna. A cette nouvelle Marius accourut: il se vit aussitôt entouré d'une foule d'esclaves fugitifs et d'Italiens, avec lesquels il rejoignit Cinna et marcha sur Rome. La ville fut assiégée et prise. Marius se vengea cruellement des grands. Pendant plusieurs jours ses farouches soldats parcoururent la capitale, pillant et massacrant sans relâche. Lui-même marchait dans les rues entouré d'une bande de satellites, qui avaient ordre de tuer tous ceux auxquels il ne rendait pas le salut. Ces assassins, la plupart esclaves fugitifs, commirent dans les maisons de leurs anciens maîtres les plus horribles cruautés. Les chefs de l'aristocratie, et parmi eux les sénateurs et les consulaires les plus illustres, furent massacrés et leurs cadavres laissés sur les places où ils étaient tombés, jusqu'à ce que les chiens et

les oiseaux de proie les eussent dévorés. Rome paraissait expier dans ces sanglantes journées tous les supplices qu'elle faisait endurer aux peuples vaincus.

Mort de Marius et de Cinna. — Après avoir assouvi sa vengeance, Marius se fit proclamer consul pour la septième fois. Il atteignit ainsi le but qu'un oracle lui avait promis dans sa jeunesse, et qu'il poursuivait depuis plusieurs années avec une superstition puérile. Mais le souvenir des récents massacres et la crainte qu'il avait de Sylla, le remplissaient de trouble, et, pour échapper à ses craintes, il se plongea dans des débauches qui hâtèrent sa fin. Son collègue Cinna se fit proclamer consul deux ans de suite, sans élections. Appuyé sur la multitude des Italiens, qu'il avait répartis dans toutes les tribus de Rome, il semblait déjà le maître de la république, quand il fut égorgé par ses propres soldats. Du reste, l'ennemi redoutable du parti populaire arrivait à grandes journées pour venger l'aristocratie abattue.

88. **La dictature de Sylla.** — *Victoire de Sylla en Grèce. Soumission de Mithridate.* — Tandis que le parti démocratique à Rome se livrait à tous les excès, Sylla luttait glorieusement contre Mithridate. Cette guerre cependant dura plusieurs années. Sylla fut d'abord longtemps arrêté au *siége d'Athènes,* qui fut à la fin emportée d'assaut. Irrité de cette longue résistance, il eût sans aucun doute détruit cette illustre cité; mais il ne le fit pas, en considération de sa grandeur passée; et, comme il le dit lui-même : « Il épargna les vivants par égard pour les morts. » Il remporta ensuite sur les troupes de Mithridate deux grandes victoires et les chassa de la Grèce; puis il passa en Asie, où il le contraignit bientôt à faire la paix. Les villes qui avaient pris parti pour ce prince furent cruellement punies : toutes furent saccagées; plusieurs même furent détruites et leurs habitants

furent vendus ou mis à mort. C'est ainsi que Rome étouffait les rébellions dans le feu et dans le sang.

Défaite du parti démocratique et italien. — Sylla avait gorgé ses soldats de richesses. Aussi lui étaient-ils entièrement dévoués. De retour en Italie, il n'eut pas de peine à les faire marcher sur Rome. Les chefs démocrates furent partout battus et Sylla arriva aux portes de la capitale. Avant d'ouvrir celles-ci au vainqueur, le parti démocratique, dirigé par le fils de Marius, se livra à de nouveaux massacres : les plus illustres sénateurs furent égorgés dans le palais même du sénat. Les auteurs de cette horrible boucherie s'enfuirent. Pendant que Sylla les poursuivait et les anéantissait, un chef samnite, entouré de tous les débris du parti italien et démocratique, essaya de surprendre Rome dans le but de détruire, comme il disait, « ce repaire de loups. » Il voulait en finir avec les oppresseurs de la péninsule. Depuis la bataille de l'Allia, Rome n'avait pas couru de plus grand danger. C'était son existence même qui était en suspens. Sylla cependant eut le temps d'accourir. Une terrible bataille se livra aux portes de la capitale. Des deux côtés l'on se battit avec fureur, pendant tout le jour et fort avant dans la nuit. L'aile même où commandait Sylla fut un moment en pleine déroute : à la fin cependant celui-ci l'emporta. Rome était sauvée ; mais la république était perdue.

Les tables de proscriptions. — Sylla se fit aussitôt proclamer dictateur pour un temps illimité, c'est-à-dire qu'il devint souverain maître de Rome. Alors commencèrent des massacres plus affreux que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Tous ceux qui avaient pris parti contre Sylla furent proscrits, et chacun eut le droit de les tuer. On dressa des listes ou tables de proscriptions, sur lesquelles on inscrivait ceux qui étaient ainsi voués à la mort. Chaque jour une nouvelle liste de victimes était

affichée. Les liens du sang et de l'amitié furent brisés; on vit des frères tuer leurs frères, et des fils leur père. Les biens des victimes étaient distribués aux partisans du dictateur : ses amis et ses esclaves même s'enrichirent d'une manière scandaleuse. C'est ainsi que Crassus acquit une fortune aussi fameuse que celle de Crésus. Du reste les créatures de Sylla faisaient mettre sur les tables de proscriptions tous leurs ennemis, comme d'ailleurs tous ceux dont ils enviaient les biens. Aussi disait-on que tel avait péri à cause de sa villa; tel autre à cause de ses magnifiques jardins. Pendant plus de six mois les satellites du tyran purent assassiner impunément. La proscription s'étendit sur l'Italie entière. Des cités furent détruites et leurs populations vendues comme esclaves. Les Samnites furent exterminés, sous le prétexte que Rome n'était pas en sûreté, tant que ce peuple héroïque existait.

Les lois de Sylla. — Après avoir ainsi réduit à néant le parti démocratique et italien, Sylla fit de nouvelles lois pour mettre le gouvernement tout entier entre les mains de l'aristocratie : l'autorité du sénat fut accrue; celle des tribuns au contraire fut considérablement restreinte. Enfin il distribua à ses 100,000 soldats des terres dans toute l'Italie et fonda ainsi de nombreuses *colonies militaires*, destinées à affermir la domination de Rome dans la péninsule.

Abdication de Sylla (79). — Depuis deux ans, Sylla gouvernait en maître absolu, et Rome semblait devenue une monarchie, quand, un beau matin et au grand étonnement de tout le monde, il annonça au peuple qu'il abdiquait; il ajouta que si quelqu'un avait une réclamation à lui faire, il était prêt à répondre. Le plus profond silence accueillit cette déclaration; le terrible dictateur descendit de la tribune, traversa la foule étonnée et regagna tranquillement sa demeure. Seul, un jeune homme

osa l'accabler d'injures jusqu'à sa porte. « Tu fais, lui dit Sylla avec calme, qu'à l'avenir aucun dictateur ne voudra déposer sa charge. » Il se retira dans sa campagne, où, un an après, il mourut d'une affreuse maladie, amenée par ses débauches; ses chairs tombaient en pourriture et se remplissaient de vermine. Son corps fut transporté à Rome, où on lui fit de magnifiques funérailles. Il avait écrit lui-même son épitaphe : « Nul ne fit jamais plus de bien à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis. »

Résultats de la première guerre civile. — Les guerres civiles avaient commencé : elles ne devaient cesser qu'avec la république. La première eut les plus déplorables conséquences. Sylla avait donné l'exemple d'un général marchant sur Rome à la tête de son armée pour imposer sa volonté au peuple par la force des armes. Après un tel exemple, la république était perdue. Marius et Cinna, en se faisant proclamer consuls sans élections (ce dernier même plusieurs années de suite), avaient dépouillé la souveraineté populaire de sa principale attribution et usurpé le pouvoir suprême. La dictature de Sylla, qui avait conféré à ce général un pouvoir absolu, même la faculté de bouleverser la constitution, était, par sa nature et sa durée illimitée, toute différente des anciennes dictatures, établies pour un temps restreint et pour un but déterminé. C'était en réalité la monarchie. Enfin le peuple de Rome se transformait toujours davantage en une populace qui n'avait plus aucun sentiment républicain. Aussi l'on peut dire qu'après Sylla les anciennes institutions républicaines n'existent plus que de nom.

89. **Les triomphes du grand Pompée** (72-62). — Sylla laissait après lui plusieurs généraux, tout disposés à s'emparer du pouvoir. Le plus remarquable, comme aussi le plus ambitieux, était *Pompée*, auquel sa rapide et brillante fortune militaire fit donner de bonne heure le surnom de *Grand*. A 20 ans il levait une armée, qu'il conduisait dans le camp de Sylla. Partisan du dictateur, il ne craignait pas cependant de lui résister en face. Ayant, jeune encore, demandé le triomphe, il essuya un refus de Sylla. « Qu'il prenne garde! osa dire l'audacieux

jeune homme ; le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant. » Le dictateur surpris céda en disant à deux reprises : « Qu'il triomphe ! qu'il triomphe ! » — A la mort de Sylla, il fut considéré comme le chef de la noblesse. Mais son caractère conciliant et son amour de la popularité, comme aussi son esprit un peu indécis, le firent bientôt incliner vers la cause démocratique, un moment compromise.

Insurrection de Sertorius en Espagne. — Le parti démocratique, qui semblait avoir été étouffé dans le sang, n'était pas mort cependant. Le peuple de Rome et les Italiens n'attendaient qu'un chef pour renverser la constitution de Sylla. De nombreux proscrits erraient dans les provinces, qu'ils cherchaient à soulever contre Rome. Mais ce n'était pas en s'unissant aux ennemis de leur patrie que les démocrates devaient reprendre le dessus. L'un d'eux, *Sertorius*, ancien compagnon de Marius, s'était réfugié en Espagne. Là il gagna la confiance des populations, les souleva contre les gouverneurs romains, battit ces derniers et fut un moment le véritable maître de toute la péninsule. Il songeait à former une république indépendante. L'on envoya contre lui les généraux les plus distingués : il les battit, Pompée lui-même eut d'abord le même sort. Mais Sertorius fut assassiné par un de ses lieutenants. L'insurrection fut dès lors promptement étouffée. Pompée s'attribua tout le mérite d'un triomphe qu'il devait avant tout à la trahison (72).

Insurrection des gladiateurs. — Pompée fut plus heureux encore à son retour d'Espagne. Une nouvelle guerre servile avait éclaté (p. 204). Une soixantaine de gladiateurs (esclaves que l'on faisait combattre entr'eux pour l'amusement du peuple) s'étaient échappés de Capoue : ils appelèrent leurs compagnons à la liberté. En peu de temps ils furent plus de 70,000. Ils avaient à leur tête un esclave thrace, l'audacieux *Spartacus*. Leur in-

tention était d'abord de sortir de l'Italie et de regagner leur patrie. Mais ayant vaincu deux armées consulaires, ils crurent qu'ils pourraient renverser la puissance romaine. Le sénat, qui d'abord n'avait pas pris cette guerre au sérieux, finit par s'effrayer. Il donna des forces considérables à *Crassus*, qui parvint à les refouler et à les enfermer dans l'extrémité méridionale de l'Italie, où il les défit complétement. Quelques bandes échappées à ce carnage voulurent gagner les Alpes. Mais elles rencontrèrent Pompée qui revenait d'Espagne et qui les anéantit. Le vaniteux général écrivit alors au sénat : « Crassus a vaincu Spartacus ; mais moi j'ai arraché les racines de cette guerre ; elle ne renaîtra plus. » Pompée reçut en effet les honneurs d'un triomphe complet, tandis que Crassus n'obtint qu'une « ovation, » c'est-à-dire un triomphe de second ordre. Tous deux, il est vrai, furent nommés consuls en récompense de leurs exploits.

Popularité de Pompée. — Le peuple avait vivement applaudi aux succès militaires du jeune chef de la noblesse. Pompée, reconnaissant de la faveur populaire, fit rendre aux tribuns les droits dont ils avaient été dépouillés par Sylla. L'enthousiasme de la multitude redoubla pour celui qu'elle appelait un « héros invincible ; » et un décret du peuple le chargea de terminer en Asie deux grandes guerres, où il allait de nouveau recueillir le fruit des victoires des autres.

Guerre des pirates. — Depuis plusieurs années, des pirates de Cilicie pillaient les côtes de l'Asie Mineure. Leur nombre s'accrut considérablement et leurs brigandages s'étendirent sur tous les bords de la Méditerranée. Ils saccagèrent des villes d'Italie et Ostie même, le port de Rome. Ils enlevèrent des personnages de distinction et ne les rendirent qu'en échange de fortes rançons. Plusieurs expéditions furent dirigées contre eux ; mais vainement on remportait sur eux des victoires, ils se réfu-

giaient dans leurs repaires et reparaissaient bientôt aussi redoutables qu'auparavant. C'est alors que Pompée fut investi par le peuple d'une véritable dictature sur terre et sur mer et mis à la tête de forces considérables. En moins de trois mois, la Méditerranée fut purgée de ces brigands.

Seconde guerre contre Mithridate. — Vers la même époque Mithridate avait recommencé la guerre contre les Romains. Battu par le proconsul *Lucullus*, qui envahit son royaume de Pont, il s'enfuit auprès de son beau-père *Tigrane*, roi d'Arménie. Il fut poursuivi par le proconsul qui, avec une armée de quelques milliers d'hommes, défit complétement les 200,000 hommes de Tigrane. Lucullus avait pris en tel mépris ces rois asiatiques, qu'il se disposait à attaquer les Parthes. Mais ses soldats, enrichis par les récentes victoires, ne voulurent plus courir de nouveaux hasards et refusèrent de le suivre. Sur ces entrefaites *Pompée* terminait la guerre des pirates. Il voulut avoir la gloire de terminer aussi celle de Mithridate, et se fit donner le commandement de Lucullus. Celui-ci le lui remit en disant « qu'il était comme un lâche oiseau de proie, qui suit le chasseur à l'odeur du carnage et se jette sur les corps abattus par d'autres. » Puis Lucullus revint à Rome jouir de son immense fortune et de ses splendides villas.

Pompée resta plusieurs années en Asie, remportant de faciles victoires. Mais Mithridate lui échappait toujours. Abandonné par Tigrane, qui fit la paix avec Rome, il se réfugia dans le Caucase, où il fut vainement poursuivi par Pompée. Un moment on le crut mort, quand tout à coup il reparut avec une armée dans la Chersonèse Taurique (la Crimée). Là, ce vieillard, de près de 70 ans, songeait encore à entraîner sur ses pas les hordes barbares de ces contrées et à se jeter sur l'Italie. Mais ses soldats, épouvantés de la grandeur de ses desseins, se

révoltèrent. Son propre fils, son héritier, voulait même le livrer aux Romains. L'infatigable ennemi de Rome ne voulut pas s'exposer à une telle ignominie, et, en digne émule d'Annibal, il se donna la mort (63).

Pompée mit aussi fin à l'empire des Séleucides (p. 140), réduisit la Syrie et la Palestine en provinces et étendit la domination romaine jusqu'à l'Euphrate. Après de telles conquêtes, il fut accueilli à Rome avec un enthousiasme indescriptible et on le salua du nom de « second Alexandre. »

90. **Conjuration de Catilina** (63). — Le grand orateur Cicéron. — Tandis que Pompée conquérait la popularité par la gloire des armes, un noble aussi, Catilina, la recherchait par des moyens criminels : l'un espérait arriver au souverain pouvoir uniquement par l'enthousiasme populaire, l'autre y aspirait par des bouleversements politiques.

Depuis les Gracques, Rome n'avait pas cessé d'être déchirée par les luttes de la noblesse et du peuple. Des ambitieux avaient entretenu cette sanglante rivalité. Quelques patriotes cependant avaient cherché à ramener la paix dans l'état, en réconciliant les deux partis. Un noble, Drusus, l'avait entre autres essayé, en conseillant à l'aristocratie de faire des concessions. Un homme du peuple, *Cicéron*, contemporain de Pompée, comme lui très vaniteux, mais excellent patriote, l'essaya aussi, en engageant le peuple au respect des lois et des institutions républicaines. Il s'était acquis une grande gloire par son éloquence et on le comparait à Démosthène. Il conquit sa réputation d'orateur en défendant les Siciliens opprimés par leur gouverneur *Verrès*, dont le nom est resté celui du pillard le plus éhonté et le plus avide que Rome ait connu. Mais malgré son patriotisme, son éloquence et ses talents politiques, Cicéron eut grand'peine à s'élever

aux hautes dignités de la république. Les nobles repoussaient avec mépris tout parvenu, tout « homme nouveau,» comme ils appelaient quiconque n'appartenait pas à leur coterie. Cicéron alors rechercha l'appui de Pompée et contribua à lui faire donner des pouvoirs extraordinaires dans la guerre des pirates et dans celle de Mithridate.

Cependant Cicéron était trop républicain pour favoriser en tout point l'ambition de Pompée. Il eût voulu former, pour la défense de la république, un parti composé de tous les bons citoyens, afin de contenir les ambitieux tels que Pompée et d'écraser les factieux tels que Catilina. Les dissensions civiles, surtout les proscriptions de Marius et de Sylla, avaient achevé de démoraliser toutes les classes de la société romaine. Non-seulement au sein de la populace, ramassis d'étrangers et d'affranchis, mais dans la haute société, il y avait une lie d'hommes sans patriotisme, sans vertu, sans pudeur. L'un d'eux, *Catilina*, personnage de naissance illustre, mais souillé de crimes et criblé de dettes, s'unit à tout ce que Rome renfermait de gens infâmes, pour tramer la plus effroyable des conspirations. Il ne s'agissait pour lui de rien moins que d'incendier la capitale, massacrer les sénateurs, renverser la république et rétablir la dictature militaire de Sylla à son profit. Il avait gagné à ses projets les vétérans que Sylla avait répartis dans les colonies (p. 218). Ceux-ci, impatients de recommencer la guerre civile et de courir à de nouveaux pillages, avaient vendu les terres qu'on leur avait données. Des personnages haut placés, des magistrats, étaient dans le complot. Catilina osa même demander le consulat. Mais il échoua. Le parti aristocratique surmonta ses répugnances à l'égard d'un homme nouveau et fit nommer Cicéron, qui par son éloquence et sa patriotique énergie, semblait seul capable de sauver l'Etat.

L'échec de Catilina fit éclater la conjuration. Les an-

ciens soldats de Sylla se soulevèrent dans l'Etrurie. L'audacieux conspirateur n'en continuait pas moins à assister au sénat. Pour l'en chasser, Cicéron démasqua ses projets dans quatre mémorables discours, appelés les *Catilinaires :* « Jusques à quand abuseras-tu donc de notre patience, Catilina? » s'écria-t-il dans une apostrophe demeurée fameuse; et il le stigmatisa avec tant de véhémence, que Catilina sortit de l'assemblée, la menace à la bouche, et courut se mettre à la tête des insurgés de l'Etrurie. Le consul fit arrêter les autres chefs de la conspiration et les fit condamner à mort par le sénat. Cette énergie intimida le reste des conjurés. Peu après Catilina lui-même fut vaincu et tué dans un combat. Les sénateurs, reconnaissants, saluèrent Cicéron du nom de « père de la patrie. »

Indécision de Pompée en présence des divers partis. — Les chefs turbulents du parti démocratique, lès hommes de sang, s'étaient perdus dans la conjuration de Catilina. C'est sur ces entrefaites que le grand Pompée revint d'Asie. Le danger que Rome venait de courir paraissait réclamer une main énergique pour rendre la sécurité à l'Etat. Evidemment Pompée ne demandait pas mieux que de saisir le pouvoir et d'être le chef de la république. Mais il ne pouvait s'appuyer sur le sénat, dont le crédit était usé, et qui, du reste, était plus disposé à maintenir les institutions oligarchiques de Sylla qu'à favoriser l'établissement d'une monarchie. Les ambitieux ne pouvaient guère s'appuyer que sur le peuple et l'armée. Marius, malgré toute sa gloire militaire, avait recherché de préférence le concours du peuple, et il n'avait réussi qu'à moitié. Sylla avait fait appel à ses soldats et il avait triomphé. Pompée n'aimait pas assez les voies violentes pour avoir recours à la force des armes. Aussi à son retour d'Asie, il licencia son armée, à la grande joie des nobles qui tremblaient de le voir profiter de l'attachement de ses soldats et de la faveur populaire pour s'emparer du pouvoir. Il déposa même l'espèce de dictature dont il avait été revêtu par le peuple.

Pompée ne songeait donc nullement, semblait-il, à prendre la place de Sylla. Et cependant nul n'ambitionnait plus que lui l'autorité suprême. Mais il se croyait sûr de l'obtenir, dès qu'il le voudrait, et il espérait que cela aurait lieu sans violence et par le concours de tous les partis. La vanité de Pompée l'aveuglait étran-

gement. Il ne vit pas que les partis étaient irréconciliables et il crut qu'aucun d'eux ne pourrait se passer de lui. L'aristocratie, abandonnée par Pompée, le considérait comme un traitre. Le peuple, en voyant ses hésitations et ses ménagements pour l'aristocratie, se méfia de lui et chercha un chef plus décidé et plus dévoué.

91. **Le premier triumvirat.** — POMPÉE, CÉSAR ET CRASSUS. — *Les talents et la popularité de Jules César.* — Quand Pompée revint d'Asie, peu après la conjuration de Catilina, il dut compter avec un homme qui, sans l'égaler encore en gloire militaire et en popularité, le surpassait de beaucoup en talent et déjà même lui disputait la faveur populaire. Cet homme était *Jules César*, le neveu de Marius, qui aspirait à devenir, comme son oncle, le plus grand général de la république et le chef du parti démocrate. Orateur et écrivain distingué, grand capitaine, habile homme d'état, il unissait tous les dons du génie à la noblesse et à l'énergie du caractère. Affable et généreux, il n'eut pas de peine à conquérir l'admiration et la faveur du peuple. Comme jadis Alcibiade, il éblouissait la multitude par sa magnificence et sa prodigalité. Sylla, qui devina son ambition, voulut s'en défaire; mais vaincu par les sollicitations de ses amis, il lui laissa la vie en leur disant : « Ce jeune élégant à la robe flottante renversera un jour la république; il y a en lui plusieurs Marius. » On vit une fois César, jeune encore, pleurer devant une statue d'Alexandre : « A mon âge, dit-il, il avait conquis le monde, et je n'ai encore rien fait. » Une nuit il replaça, aux portes mêmes du Capitole, la statue de son grand-oncle Marius. Cette audacieuse réhabilitation de l'ancien chef démocrate excita les applaudissements du peuple et provoqua l'indignation de l'aristocratie. Celle-ci fut plus irritée encore quand elle le vit combattre en plein sénat la condamnation capitale proposée contre les complices de Catilina. Mais ce fut pour lui un nouveau titre à la faveur populaire.

Le premier triumvirat (60). — A son retour d'Asie, Pompée, mécontent de la noblesse qui cherchait à le déconsidérer, se rapprocha toujours plus du parti populaire. Bientôt il forma avec César et Crassus une association fameuse, appelée le *Triumvirat*, par laquelle ils juraient de se soutenir mutuellement dans toutes les affaires publiques et de toujours agir en commun. Dès ce moment ces trois hommes dirigèrent la république. Grâce à l'appui de ses deux associés, César fut nommé consul. Vainement les nobles lui adjoignirent un des leurs. César s'inquiéta si peu de son collègue qu'il gouverna pour ainsi dire seul et que les plaisants purent avec quelque raison appeler son consulat « le consulat de Jules et de César. »

Les triumvirs se firent donner ensuite par le peuple les gouvernements des principales provinces. César reçut d'abord la Gaule; Pompée obtint plus tard l'Espagne et Crassus la Syrie. Pompée fit administrer sa province par des lieutenants et préféra demeurer à Rome, où il exerçait une autorité dictatoriale. *Crassus*, toujours avide de richesses, partit pour l'Asie. Mais ayant voulu attaquer les *Parthes*, il se laissa attirer par eux dans les immenses plaines de la Mésopotamie, où il fut défait et tué. César se rendit aussi dans sa province.

Conquête de la Gaule par Jules César (58-50). — La Gaule proprement dite comprenait la France actuelle, mais elle s'étendait jusqu'au Rhin; elle renfermait donc aussi la Suisse et la Belgique. Elle était habitée par les *Gaulois* ou *Celtes*, qui se divisaient en un très grand nombre de peuplades indépendantes et rivales les unes des autres. Cette nation aimait la guerre et les expéditions lointaines: elle s'était répandue dans la Haute-Italie, à laquelle les Romains avaient donné le nom de Gaule Cisalpine pour la distinguer de la Gaule proprement dite ou Gaule Transalpine. Bien qu'elle fût encore à demi-barbare, elle avait fait quelques pas dans la voie de la

civilisation : ses prêtres, appelés *Druides*, exerçaient une grande influence sur le peuple.

Les Romains avaient déjà réduit le midi de la Gaule en province ; de là le nom de *Provence*, qui est resté à la partie sud-est de la France. Ils désiraient maintenant soumettre toute cette contrée. Les luttes continuelles entre les diverses peuplades leur en facilitèrent la conquête. Sur ces entrefaites les *Helvètes*, après avoir incendié leurs villes et leurs villages, quittèrent leur âpre pays pour émigrer dans les riches plaines de la Gaule méridionale. César accourut pour protéger sa province, battit les Helvètes et les obligea de regagner leur patrie (58).

César tourna ensuite ses forces contre les Germains. Depuis l'invasion des Cimbres, Rome redoutait beaucoup cette grande nation, plus barbare encore que les Gaulois et qui faisait sans cesse des incursions en Gaule. Si elle voulait s'assurer la conquête de ce pays, elle devait à tout prix refouler les Germains au-delà du Rhin. Aussi César repoussa vivement un de leurs chefs, *Arioviste*, qui s'était établi en Gaule. Puis il soumit les *Belges* et toute la rive gauche du Rhin. Il franchit alors le fleuve, non dans l'intention de soumettre les Germains, mais afin de les effrayer. C'est dans le même but qu'il fit deux expéditions dans l'île de *Bretagne* (l'Angleterre actuelle), pays habité aussi par des peuples celtiques : la première fois, sa flotte fut en partie détruite par une forte marée, et, quoiqu'il eût battu les insulaires, il se hâta de repasser sur le continent ; mais, dans une seconde expédition, il força les Bretons de lui promettre un tribut annuel.

La soumission de la Gaule fut bientôt achevée. Cependant cette conquête était loin d'être assurée. Les peuples vaincus se soulevèrent à plusieurs reprises et firent subir parfois aux lieutenants de César de véritables désastres. Mais celui-ci parvint toujours à écraser les rebelles. A la

fin les peuples gaulois, comprenant que leurs rivalités avaient été la cause de leur assujettissement, formèrent une vaste coalition, à la tête de laquelle se trouvaient les anciens alliés des Romains (entre autres les Arvernes, en Auvergne, et les Edues, en Bourgogne). Malgré des prodiges de valeur, le chef des insurgés, *Vercingétorix,* fut vaincu et obligé de se retirer dans la ville d'*Alésia* (en Bourgogne). César vint aussitôt assiéger cette place. Plus de 200,000 guerriers accoururent de tous les points de la Gaule pour délivrer leurs frères et ils enveloppèrent les Romains. Mais César défit cette immense armée et Alésia dut capituler. Cette victoire décisive amena la pacification de la Gaule, qui fut réduite en province romaine.

Huit années avaient suffi pour soumettre la vaillante nation gauloise. Mais aussi quelle célérité dans les marches! quelle habileté dans les mouvements stratégiques! quelle audace dans l'attaque! César se montra plus grand encore dans la pacification du pays conquis. Sans doute, selon la cruelle coutume romaine, il fut parfois impitoyable envers les vaincus durant la lutte; mais une fois la conquête assurée, point de confiscation, d'impôts onéreux; aucune de ces mesures violentes, si familières aux proconsuls romains. Aussi la Gaule adopta volontiers et promptement la civilisation romaine, et elle devint le boulevard de l'empire contre les invasions des Germains. — César avait donc glorieusement rempli la mission dont Rome l'avait chargé. Mais il avait aussi atteint son but personnel: il s'était couvert de gloire, d'une gloire bien plus éclatante que celle de Pompée, et il s'était créé une armée héroïque, disciplinée, le modèle, en un mot, d'une armée romaine, et sur laquelle il pouvait compter pour accomplir ses ambitieux projets.

92. Lutte de César et de Pompée.— *Exil et rappel de Cicéron.* — Pendant que César se couvrait de gloire en Gaule, Rome était plus que jamais déchirée par la fureur des partis. Des chefs audacieux, suivis par des bandes d'affranchis et d'esclaves armés, se livraient entre eux de véritables combats dans les rues. Le sénat était impuissant à réprimer ces désordres. La punition des

complices de Catilina n'avait donc servi qu'à irriter les passions populaires. On en voulait à Cicéron d'avoir fait juger les conjurés par le sénat et non par le peuple. Un violent démagogue, le tribun *Clodius,* fit à cause de cela exiler celui que l'on avait salué du nom de « père de la patrie. » Les triumvirs, charmés d'humilier le sénat, tolérèrent d'abord tous ces excès. A la fin cependant, les violences de Clodius devinrent telles que Pompée se brouilla avec lui et fit rappeler Cicéron : le retour du grand orateur fut un véritable triomphe.

Le sénat et Pompée se rapprochent. — Bientôt la mort de Crassus mit fin au triumvirat et laissa Pompée et César seuls en présence. Ces deux ambitieux ne tardèrent pas à se disputer le pouvoir suprême. César n'avait cessé de gagner des partisans à l'aide des trésors de la Gaule : il avait surtout habilement séduit la multitude et il était devenu le véritable chef du parti démocrate. Quand Pompée vit la faveur populaire lui échapper et passer tout entière à son rival, il se rapprocha des nobles. De son côté le sénat comprit enfin la nécessité de se rattacher Pompée, soit pour rétablir l'ordre dans la ville, soit pour s'opposer à la puissance militaire et au crédit de César.

Pompée seul consul. — De nouveaux désordres décidèrent le sénat à se jeter dans les bras de Pompée. *Milon,* un ami de Cicéron, et le violent *Clodius,* tous deux suivis de bandes armées, se rencontrèrent un jour près de Rome : alors un sanglant combat s'engagea et Clodius fut tué. A la nouvelle de la mort de ce chef populaire, un affreux tumulte éclata dans la capitale : le palais du sénat fut brûlé par la multitude. Aussitôt le sénat proclama Pompée seul consul avec un pouvoir presque dictatorial. Cet ambitieux avait donc enfin atteint son but : il était devenu seul maître du pouvoir, sans violence et par la décision de l'autorité légale. C'est ainsi que les partisans

mêmes des anciennes institutions républicaines étaient obligés de recourir à une espèce de royauté pour sauver l'Etat. Du reste Pompée justifia l'attente des grands : il eut bientôt écrasé les factieux et rétabli l'ordre dans la ville.

Deuxième guerre civile. Bataille de Pharsale (48). — Ce succès enhardit le sénat, qui, sous prétexte que la guerre des Gaules était achevée, somma César de déposer son commandement et de congédier ses troupes. Quelques tribuns, gagnés à prix d'or par ce général, opposèrent leur veto à ce décret et demandèrent que Pompée fût pareillement obligé d'abdiquer. Vainement le peuple insistait pour que les deux rivaux fussent traités de la même manière. Le sénat refusa, et bientôt les tribuns, menacés par les partisans de Pompée, durent s'enfuir dans le camp de César.

César dès lors se considéra comme le vengeur des droits du peuple. « Le dé en est jeté, » s'écria-t-il, et il franchit le *Rubicon*, ruisseau qui formait la limite de sa province. Puis, à la tête de ses fidèles légions, il marcha sur Rome. Partout les populations italiennes accoururent pour saluer son passage. A cette nouvelle, le parti aristocratique fut terrifié. Pompée s'était vanté de n'avoir qu'à frapper du pied la terre pour qu'il en sortît des légions; mais surpris par la rapidité de son rival, il quitta Rome, suivi de tout le parti aristocratique, et bientôt s'enfuit en Epire. Pendant ce temps César entrait dans Rome au milieu de l'enthousiasme de la multitude. Puis il partit pour l'Espagne, où Pompée avait plusieurs légions : « Je vais, dit-il, combattre une armée sans général; ensuite j'attaquerai un général sans armée. » Vainqueur, il revint à Rome, où il se fit proclamer dictateur par le peuple. Alors seulement il se mit à la poursuite de son ennemi, qui avait fini par rassembler une nombreuse armée. Une grande bataille fut livrée à *Phar-*

sale, dans les plaines de la Thessalie. Les grands qui entouraient Pompée se croyaient déjà sûrs de la victoire et se disputaient les dignités, comme s'ils eussent été à Rome. César recommanda à ses vétérans de frapper au visage, sachant que les jeunes nobles craignaient plus la difformité d'une blessure que le déshonneur de la fuite. Pompée fut complétement défait et s'enfuit en Egypte, comptant sur l'accueil du roi Ptolémée. Mais celui-ci le fit assassiner, au moment où il débarquait, espérant ainsi gagner la faveur de César, auquel il fit porter l'anneau et la tête de sa victime.

93. **Dictature de César.** — *Sa marche victorieuse à travers l'empire.* — Après Pharsale, César poursuivit Pompée et arriva dans Alexandrie. Il versa des larmes sur le sort de son rival, et, bien loin de récompenser les meurtriers, il obligea Ptolémée à partager le trône avec sa sœur la belle *Cléopâtre.* Le peuple, irrité de voir l'Egypte traitée en pays conquis, se souleva. César, n'ayant que quelques milliers d'hommes, courut les plus grands dangers. Il fut longtemps assiégé dans le palais du roi par l'armée égyptienne et par l'immense population d'Alexandrie. Dans cette lutte la flotte égyptienne fut brûlée ; le feu gagna la célèbre *bibliothèque des Ptolémées* et la réduisit en cendres. Ayant enfin reçu des renforts, il défit l'armée de Ptolémée, qui lui-même périt dans le Nil en fuyant.

Après avoir laissé le trône d'Egypte à Cléopâtre, César courut arrêter les progrès menaçants du fils de Mithridate. Il termina cette guerre en cinq jours. C'est alors qu'il écrivit à Rome cette lettre demeurée célèbre : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu » (veni, vidi, vici). Peu après, il battit complétement les républicains en Afrique (à Thapsus). Le plus noble représentant de ce parti, *Caton*, digne petit-neveu de Caton le Censeur, s'était

enfermé dans Utique; mais la ville ayant refusé de se défendre, il se donna la mort; on le surnomma dès lors « Caton d'Utique. » Enfin les derniers débris du parti pompéien et républicain furent anéantis en Espagne dans une terrible bataille, où ils se défendirent en désespérés (bataille de Munda).

César empereur. — Après chaque victoire, César était revenu à Rome, où chaque fois il avait été comblé d'honneurs. Il reçut en particulier la dictature et la puissance tribunitienne à vie. Il devint en un mot le véritable chef de l'Etat, avec le titre d'*empereur* (imperator). Jusqu'alors ce titre, donné à un général victorieux, avait été purement honorifique. Mais depuis César il désigna celui qui possédait l'empire, c'est-à-dire le suprême pouvoir militaire et politique. A la vérité le sénat, les consuls et toutes les autres magistratures républicaines continuèrent d'exister. Mais le sénat ne fut plus que le conseil de l'empereur, et les magistrats furent de même placés sous la dépendance de ce dernier. L'assemblée du peuple perdit son importance et ne servit qu'à sanctionner les décrets du chef de l'Etat. La république n'était plus qu'une vaine ombre; en réalité Rome était devenue une monarchie.

Son gouvernement. — César fut très habile à faire accepter au peuple romain cette transformation politique. Il célébra ses diverses victoires par des triomphes magnifiques dans lesquels il donna au peuple des fêtes superbes, de splendides festins, des spectacles, des combats de gladiateurs, des distributions d'argent et de blé. Pendant plusieurs années ces fêtes, ces jeux, ces festins se répétèrent, et le peuple séduit se laissa dépouiller de sa liberté et de ses droits! Du reste César se montra digne du pouvoir suprême. Sa modération contrastait avec les violences de Marius et de Sylla. Il ne se considérait pas comme un chef de parti, mais comme le chef

de la république. Avec lui cessèrent les affreux désordres qui si longtemps avaient agité Rome. Le commerce, l'agriculture furent encouragés. La capitale fut couverte de magnifiques monuments. Tous les projets de réforme qui avaient été essayés depuis les Gracques en faveur du peuple de Rome et des Italiens, furent repris et en partie mis à exécution. Les provinces furent protégées contre l'avidité des gouverneurs. Les réformes de César portèrent même sur le calendrier, qui fut réglé à peu près comme il l'est aujourd'hui et qui se nomma dès lors le *calendrier Julien* : le mois qui l'avait vu naître reçut de même son nom (juillet, de Jules).

Mort de César (44). — César était donc souverain d'une république. Mais il voulait être roi. Or les Romains n'étaient pas disposés à laisser complétement disparaître leurs glorieuses institutions républicaines. Vainement le dictateur chercha à surprendre le suffrage populaire. Un jour entre autres, au milieu d'une fête, son ami Marc Antoine voulut ceindre son front du bandeau royal : le peuple fit entendre un violent murmure, et quand César feignit de témoigner son déplaisir de l'action d'Antoine en repoussant le diadème, la multitude éclata en applaudissements. Les anciens républicains, déjà profondément blessés de l'humiliation du sénat, résolurent de ne pas laisser le dictateur réaliser ses projets monarchiques. *Cassius* et *Brutus* formèrent une conjuration. Ce dernier était gendre de Caton d'Utique et semblait avoir hérité de ses vertus rigides et de son dévouement à la république. Cependant, comblé des bienfaits de César, il avait longtemps hésité à se déclarer contre lui. « Tu dors, Brutus, » lui dit un jour Cassius, qui finit par l'entraîner dans la conjuration.

Les avis ne manquèrent pas au dictateur, qui refusa de les écouter. « Rome, disait-il, est plus intéressée que moi à ma vie. » Les conjurés fixèrent pour l'exécution de

leur projet le jour des ides de mars (15 mars 44). César se rendit à la séance du sénat, malgré les devins qui lui défendirent de sortir. Quelqu'un lui remit sur la route un écrit renfermant tout le plan de la conjuration et l'invita à le lire promptement : le dictateur n'en put trouver le temps. Quand il fut assis sur son trône, les conjurés l'entourèrent et l'un d'eux s'avança pour lui demander le rappel de son frère; les autres joignirent leurs prières aux siennes. César se leva pour se débarrasser de leurs importunités. C'est à ce moment que les conjurés tirèrent leurs poignards et le frappèrent de tous côtés. Il essaya d'arrêter leurs coups. Mais quand il vit Brutus lever aussi le fer sur lui, il se couvrit la tête de sa toge, et, atteint de vingt-trois blessures, il tomba mort aux pieds de la statue de Pompée (44).

94. **Le second triumvirat.** — OCTAVE, ANTOINE ET LÉPIDE. — Les conjurés avaient cru qu'il suffirait de renverser le tyran pour restaurer la république. Mais l'on vit bientôt que si l'amour de la liberté excitait encore l'enthousiasme de quelques hommes, il ne vivait plus dans le cœur du peuple. Pour déchaîner la multitude contre les meurtriers, il suffit au consul *Marc Antoine,* zélé partisan du dictateur, d'exposer en public la robe sanglante de ce dernier, et de lire le testament dans lequel il faisait au peuple des présents considérables. Brutus et Cassius prirent la fuite avec leurs complices. Antoine espérait succéder à César : mais le sénat, entraîné par Cicéron, lui fit une vive opposition; c'est alors que le grand orateur prononça contre cet homme aussi vil qu'ambitieux une série de véhéments discours, qu'il appela des *Philippiques* (du nom des harangues de Démosthène contre Philippe).

Sur ces entrefaites, *Octave* arrivait à Rome. C'était un jeune homme de 19 ans, petit-neveu de César et son hé-

ritier. Les soldats l'accueillirent avec joie et saluèrent en lui le successeur de son oncle. Antoine chercha à écarter ce prétendant. Le jeune Octave se rapprocha alors des républicains et gagna Cicéron par ses prévenances. Le sénat le chargea d'aller combattre Antoine qui assiégeait Modène, défendue par l'un des meurtriers de César. Antoine fut vaincu. Une fois débarrassé de lui, le sénat crut pouvoir se passer d'Octave et lui refusa dédaigneusement le consulat. Aussitôt l'héritier de César marcha sur Rome avec ses troupes, y entra aux applaudissements du peuple et se fit proclamer consul. Il n'avait pas vingt ans. Puis, dans le but de venger la mort de son oncle, il se réconcilia avec Antoine, et il forma avec Lépide et lui le second triumvirat.

Les proscriptions. Mort de Cicéron.— Les triumvirs, éclairés, disaient-ils, par l'exemple de César, voulurent prévenir leurs ennemis et renouvelèrent les horribles proscriptions de Marius et de Sylla. Chacun d'eux faisait inscrire ses ennemis dans les listes : ils se sacrifièrent ainsi mutuellement leurs parents et leurs amis. C'est ainsi qu'Octave, bien qu'à regret, livra Cicéron à la vengeance d'Antoine. Le grand orateur s'était enfui ; mais atteint par les assassins qu'Antoine avait envoyés à sa poursuite, il fut égorgé. La femme de ce dernier montra une joie féroce à la vue de la tête de la victime qu'elle se fit apporter : elle perça d'une aiguille la langue qui avait prononcé les Philippiques.

Bataille de Philippes (42). — Après avoir assouvi leur soif de sang en Italie, les cruels triumvirs passèrent en Macédoine pour y détruire l'armée républicaine réunie autour de Brutus et de Cassius. La rencontre eut lieu dans la plaine de *Philippes,* où fut livrée une double bataille. Dans la première, Brutus défit l'aile que commandait Octave, tandis que Cassius fut vaincu par Antoine et se donna lui-même la mort, croyant la bataille complé-

tement perdue. Vingt jours plus tard, un second combat s'engagea, dans lequel à son tour Brutus fut battu et se jeta aussi sur son épée. Ainsi finirent « les deux derniers des Romains, » comme on les appela. Dès lors, en effet, il n'y eut plus de combat pour la liberté, mais seulement pour le pouvoir.

Les triumvirs se partagèrent l'empire. Antoine prit l'Orient et Octave l'Occident ; le faible Lépide reçut d'abord l'Afrique, mais il ne tarda pas à être dépouillé par Octave, qui ne lui laissa que la dignité de grand pontife. Le voluptueux Antoine se rendit en Egypte, où il se laissa séduire par les charmes de Cléopâtre. Il resta longtemps à Alexandrie, menant une vie de débauché. Il fit à la vérité contre les Parthes une expédition; mais elle échoua et couvrit de honte le nom romain. Aveuglé par sa passion pour Cléopâtre, il donna à cette reine plusieurs provinces romaines; il finit même par l'épouser, après avoir répudié *Octavie*, la noble sœur d'Octave. Revêtu d'une robe de pourpre et couronné d'un diadème, il se comportait déjà comme le souverain de l'Orient.

Bataille d'Actium (31). — Tandis qu'Antoine se couvrait de honte et de ridicule, Octave rétablissait la tranquillité en Italie et gagnait le peuple par la sagesse de son administration. S'étant brouillé avec Antoine, il l'accusa de dépouiller l'empire au profit de Cléopâtre et fit déclarer la guerre à cette reine par le sénat. Alors s'engagea une nouvelle lutte entre l'Orient et l'Occident : d'immenses préparatifs furent faits des deux parts en troupes et en vaisseaux. Les flottes des deux rivaux se rencontrèrent près d'Actium (au N.-O. de la Grèce). Tous les généraux d'Antoine voulaient combattre sur terre : entraîné par Cléopâtre, il préféra livrer une bataille navale. Octave remporta une éclatante victoire ; Cléopâtre fut la première à prendre la fuite avec sa flotte; et aussitôt après, Antoine abandonna lâchement ceux qui mouraient

pour lui. Tous deux s'enfuirent à Alexandrie, se promettant de mourir ensemble. Lorsque Octave s'approcha de cette ville, Antoine vainement demanda sa grâce. Cléopâtre lui ayant fait dire qu'elle s'était donné la mort, il se jeta sur son épée. La reine espérait séduire Octave, comme elle avait séduit César et Antoine; mais le voyant insensible à ses charmes et craignant d'être emmenée à Rome pour orner le triomphe du vainqueur, elle se revêtit de ses habits royaux, se coucha sur un lit d'or et se fit piquer par un aspic qui lui donna la mort. L'Egypte fut réduite en province romaine.

Résultats des batailles de Pharsale et d'Actium. Chute de la république. Fondation de l'empire. — La bataille de Pharsale avait tué la république; la bataille d'Actium fonda l'empire. La lente transformation qui depuis les Gracques s'opérait dans les sentiments, dans les idées, dans les mœurs du peuple romain, était achevée : ces sentiments, ces idées, ces mœurs ont cessé d'être républicains pour devenir monarchiques. A la vérité, comme sous Jules César, les anciennes institutions sont conservées dans leur forme : la souveraineté est censée résider dans l'assemblée du peuple, le sénat continue à délibérer : mais dans le fond l'empereur est le véritable souverain; la république romaine a cessé d'exister pour faire place à l'empire romain. — Bien que l'époque de l'empire dure plus de quatre siècles et qu'elle ne manque pas d'importance, elle est cependant à certains égards moins compliquée et il suffit de la tracer à grands traits.

95. **Le règne d'Auguste** (31 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.). — *Caractère et conduite d'Auguste.* — Octave n'avait sans doute pas le génie de son oncle; il ne possédait surtout pas ses grands talents militaires. Il était cependant doué d'éminentes qualités, l'habileté politique jointe à l'esprit du gouvernement, la modération unie à la fermeté et à la persévérance, et, ce qui importait au début d'une monarchie, l'art de cacher sous des dehors simples et des manières affables l'ambition personnelle et l'orgueil du pouvoir.

Il ne fut pas difficile à Octave d'achever l'œuvre de son

oncle et de transformer la république en monarchie. Les guerres civiles avaient moissonné l'élite des citoyens romains et les plus vaillants défenseurs de la liberté. La masse du peuple avait perdu tout patriotisme et ne se laissait plus émouvoir par ces nobles sentiments républicains, qui avaient fait la grandeur de Rome. Elle n'aspirait plus qu'à être nourrie et amusée par l'Etat. Du pain et des jeux *(panem et circenses)*, tel était le seul cri passionné de cette populace avilie.

Du reste Octave fut plein de ménagements à l'égard des susceptibilités romaines. Il évita de porter aucun titre qui pût rappeler le despotisme et il se garda surtout de prendre le nom de *roi*, qui était à Rome un objet d'horreur. Il conserva, au contraire, soigneusement les vieilles formes républicaines et en particulier les noms usités dans les institutions républicaines. Mais, comme son oncle, il attira à lui les divers pouvoirs en se faisant donner les magistratures les plus importantes. Toutefois il ne voulut pas de la dictature, parce que le pouvoir dictatorial rappelait trop aux Romains le pouvoir absolu. Il préféra revêtir la puissance tribunitienne, plus populaire, et qui était devenue l'autorité la plus étendue de Rome. Il se contenta du titre d'*empereur*, auquel le sénat ajouta le surnom d'*Auguste*, donné jusqu'alors aux dieux seuls; il prit aussi la désignation de *César*. Dès lors il ne fut plus connu que sous le nom de « César Auguste » ou simplement « d'Auguste. »

La conduite de l'empereur César Auguste fut bien différente de celle du triumvir Octave. Une fois assuré du pouvoir, il renonça à toute vengeance, et n'usa plus que de la douceur et de la modération. *Cinna* ayant voulu l'assassiner, il lui pardonna et le gagna par ses bienfaits.

Avec la puissance tribunitienne, Auguste semblait revêtir la souveraineté du peuple même. C'est du reste à quoi il tenait tout particulièrement. Il voulait être le représentant des droits du peuple, le

chef de l'Etat. Ce fut là le caractère essentiel de la nouvelle dignité inaugurée par Auguste, de la *dignité impériale.*

Gouvernement intérieur. — Le règne d'Auguste est surtout célèbre par l'éclat dont brillèrent les arts et la littérature, grâce à la protection de ce prince et de son ami *Mécènes.* Aussi le *siècle d'Auguste* occupe dans l'histoire romaine la même place que le siècle de Périclès dans l'histoire grecque. L'empire se couvrit de routes et de canaux; dans toutes les villes, l'on vit s'élever de superbes édifices et les monuments les plus divers. Rome surtout fut transformée: les temples, les théâtres, les bains rivalisèrent en splendeur; et Auguste put dire de sa capitale qu'il avait trouvé une ville de brique et qu'il laissait après lui une ville de marbre.

Auguste chercha aussi à réparer les maux des guerres civiles dans les provinces et celles-ci ressentirent les bons effets du nouveau gouvernement. L'administration provinciale fut améliorée. Les nouvelles routes, les canaux ranimèrent le commerce et mirent en communication les provinces entre elles et avec la capitale. L'administration de la justice fut mieux organisée; les sujets de l'empire romain virent leurs biens et leurs droits mieux respectés que du temps de la république.

Toutefois, il faut ici faire une remarque importante. Si le bien-être s'accrut, si la sécurité générale eut plus de garantie, si les droits civils s'étendirent, la liberté politique fut tuée, les institutions démocratiques anéanties, les affaires publiques soustraites au contrôle des citoyens. Alors le patriotisme et les grandes vertus républicaines, n'ayant plus de mobile puissant, ni de champ d'activité sérieux, disparurent complétement. Le caractère romain, que ces vertus avaient ennobli et illustré, s'abâtardit, et cet abâtardissement des caractères prépara la décadence de l'empire et le déclin de la civilisation antique tout entière.

Etendue de l'empire. — Après avoir rétabli l'ordre dans l'empire, Auguste ferma le temple de Janus, ouvert depuis deux siècles: c'était la troisième fois que cela

arrivait. Trouvant la domination romaine suffisamment étendue, il ne chercha pas à faire de nouvelles conquêtes, et il fixa comme limites de l'empire : à l'ouest, l'Océan; au nord, le Rhin et le Danube; à l'est, l'Euphrate; au sud, les déserts de l'Afrique et les montagnes de l'Atlas. Pour défendre une aussi vaste domination, il suffisait d'environ 300,000 hommes (armée moins nombreuse que celle d'un grand état moderne).

Les barbares. Défaite de Varus. — Cependant l'empire romain était entouré de peuples barbares, qui menaçaient toutes ses frontières : les plus redoutables étaient les *Germains*, au-delà du Rhin et du Danube; les *Parthes*, au-delà de l'Euphrate. Auguste obligea ces derniers à lui rendre les étendards qu'ils avaient enlevés à Crassus. Il fit entreprendre aussi plusieurs expéditions en Germanie, moins pour étendre les frontières de l'empire que pour civiliser les contrées voisines du Rhin et en faire une barrière contre les invasions. Plusieurs peuplades germaines furent en effet soumises; mais bientôt, irritées de ce qu'on leur imposait les mœurs, la langue et les institutions romaines, elles se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs chefs, *Herman* (ou Arminius), et anéantirent dans la forêt de Teutobourg une armée romaine, commandée par *Varus*. La nouvelle de ce désastre plongea Auguste dans un violent désespoir : « Varus, Varus, rends-moi mes légions! » s'écriait-il dans ses insomnies.

La famille d'Auguste. — Auguste eut de grands chagrins domestiques. Il avait adopté pour ses héritiers ses deux petits-fils, les enfants de sa fille *Julie*. Mais ils moururent et leur mère se déshonora tellement par sa scandaleuse conduite qu'Auguste dut l'exiler. Celui-ci adopta alors son beau-fils *Tibère* (le fils de sa seconde femme Livie). Il mourut très âgé, après un règne de 44 ans.

La famille d'Auguste comprenait des descendants de ce prince par sa fille *Julie* et des neveux par sa sœur *Octavie*. — Julie, fille d'Auguste, laissa une fille, *Agrippine*, qui épousa Germanicus et eut un fils, *Caligula*, et une fille, nommée aussi *Agrippine*, laquelle fut mère de *Néron*. Caligula et Néron étaient donc des descendants d'Auguste. Octavie, sœur de ce prince, avait épousé Antoine; elle eut deux filles : l'une épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et eut pour fils *Germanicus* et *Claude*, qui se trouvaient ainsi petits-neveux d'Auguste. Germanicus épousa sa cousine Agrippine, petite-fille d'Auguste, et Claude épousa *Messaline*, qui descendait de la seconde fille d'Octavie.

Naissance de Jésus-Christ. — C'est au milieu du règne d'Auguste, l'an 754 de la fondation de Rome, que naquit en Judée *Jésus-Christ*. le fils de Dieu et le sauveur du monde. Cet événement, si important pour l'humanité, passa cependant inaperçu et ce n'est que beaucoup plus tard que nous verrons ses immenses conséquences pour l'histoire tout entière. Dès ce moment commence l'ère chrétienne, et nous datons les événements après la naissance de Jésus-Christ.

96. **Les empereurs de la famille d'Auguste.** — TIBÈRE (14-37). — Tibère succéda à Auguste. Il suivit d'abord la politique de son prédécesseur et se montra comme lui d'une grande modération. Il fit faire une nouvelle expédition en Germanie pour venger le désastre de Varus. Les Germains furent défaits par son neveu *Germanicus*. Ce jeune homme, distingué par ses talents et par la noblesse de son caractère, avait épousé une femme digne de lui, *Agrippine*, petite-fille d'Auguste. Ses victoires et l'attachement que les soldats avaient pour lui excitèrent la jalousie de son oncle, qui le rappela et l'envoya faire la guerre en Orient. Peu après, Germanicus mourut subitement : on soupçonna Tibère de l'avoir fait empoisonner.

Ce prince, du reste, ne tarda pas à se livrer à ses instincts tyranniques, et il transforma en un véritable despotisme la monarchie modérée fondée par Auguste. Un vil favori, nommé *Séjan*, fut le digne ministre de ses cruautés. Celui-ci institua une garde impériale, appelée les *prétoriens*, dont il devint le chef sous le titre de

préfet du prétoire. Les prétoriens devaient être le plus ferme appui du despotisme. Une ancienne loi, dite « de majesté, » punissait de mort toute atteinte à la liberté du peuple : elle devint alors la terrible *loi de lèse-majesté,* qui punissait de mort les attentats contre la personne de l'empereur. A l'aide de cette loi, Tibère se débarrassa de tous ceux qu'il craignait. Des *délateurs* épiaient partout les actes et les paroles des citoyens : une plaisanterie, un propos en l'air devenaient un crime d'état ; les pensées mêmes étaient suspectes et pouvaient coûter la vie. Les hommes les plus honorables furent mis à mort ; la famille presque entière de Germanicus périt.

L'ombrageux Tibère passa les dernières années de sa vie dans l'île de Caprée (à l'entrée du golfe de Naples), où il se plongea dans la débauche. Pendant ce temps, il abandonna le gouvernement à Séjan et le chargea d'exécuter ses ordres sanguinaires. Ce fut pour Rome une époque de terreur. Séjan finit lui-même par aspirer à la dignité impériale. Mais Tibère découvrit les trames de son ministre, le fit arrêter en plein sénat et mettre à mort. Le peuple déchira son cadavre. La trahison de Séjan ne fit que redoubler la défiance de Tibère, et les exécutions continuèrent jusqu'à la mort de ce prince.

Mort de Jésus-Christ. — C'est la vingtième année de ce règne cruel qu'eut lieu la mort de Jésus-Christ. C'est alors que les apôtres furent dispersés, alors aussi que l'Eglise chrétienne fut fondée. Nous verrons plus loin le résumé des progrès et des luttes du christianisme contre le paganisme de l'empire romain.

CALIGULA (37-41). — Tibère eut pour successeur *Caligula.* Rome salua de ses acclamations l'avénement du fils de Germanicus. Le nouvel empereur justifia d'abord toutes ces espérances. Mais une maladie qu'il fit au bout de quelques mois sembla avoir altéré sa raison. Dès lors il se conduisit comme un fou furieux, altéré de sang. Il condamnait à mort par plaisir. Il souhaitait un jour que

le peuple romain n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un coup. Ce peuple était si dégradé qu'il supporta quatre années ce monstre; celui-ci finit par être assassiné par des officiers de la garde prétorienne.

CLAUDE (41-54). — Les prétoriens trouvèrent caché dans un coin du palais, *Claude,* oncle de Caligula, et ils le proclamèrent empereur. Ce prince instruit, mais faible, se laissa gouverner par des femmes et des favoris. Son épouse, *Messaline,* acquit une honteuse réputation d'impudicité; il la fit à la fin mettre à mort. Il épousa alors sa nièce *Agrippine.* Mais il fut bientôt empoisonné par cette femme ambitieuse, qui voulait écarter du trône *Britannicus* (fils de Claude et de Messaline) pour y faire monter son propre fils Néron (qu'elle avait eu d'un premier mariage).

NÉRON (54-68). — Néron, dont le nom est resté pour désigner un cruel tyran, débuta par être le modèle des princes, sous la sage direction du philosophe *Sénèque.* On lui présentait un jour une sentence capitale à signer: « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » s'écria-t-il. Mais il se laissa entraîner par ses violentes passions. Les sanglantes exécutions de Tibère et de Caligula recommencèrent. Il n'épargna ni parents ni amis. Il empoisonna lui-même son frère *Britannicus;* il fit assassiner sa mère; il fit ouvrir les veines à sa femme dans un bain. *Sénèque* et son neveu le poète *Lucain* furent contraints aussi de se faire ouvrir les veines. Il se livrait en outre à toute sorte de turpitudes et de folies. Il osa, à Rome même, monter comme acteur sur un théâtre. Un grand incendie détruisit une partie de la capitale: on soupçonna l'empereur de l'avoir fait allumer, pour qu'il pût du haut de son palais se représenter et chanter l'incendie de Troie. Il rejeta la faute de cette catastrophe sur les chrétiens, qui, à cette occasion, eurent à souffrir les plus horribles persécutions. L'empire se lassa pourtant d'être

gouverné par un comédien. Les légions d'Espagne, commandées par le vieux *Galba,* marchèrent sur la capitale. Néron se tua, en s'écriant : « Quel artiste le monde va perdre ! » — Avec lui s'éteignit la famille d'Auguste.

GALBA, OTHON, VITELLIUS (68-69). — Galba avait donné le signal des insurrections militaires. Dans l'espace d'une année, trois empereurs furent nommés par différentes armées. Galba ayant entrepris de réprimer la licence des soldats, fut aussitôt massacré par les prétoriens. Ceux-ci proclamèrent *Othon,* un ancien compagnon de débauche de Néron. Mais presqu'en même temps *Vitellius* fut élu par les légions de Germanie : il envahit l'Italie ; Othon vaincu se donna la mort. Vitellius n'acquit d'autre renommée que celle d'un débauché, livré aux plus ignobles excès de table. Bientôt, à son tour, vaincu par Vespasien, qui avait été proclamé par les légions de Syrie, il fut égorgé.

Tous les successeurs d'Auguste avaient été indignes de cet illustre fondateur de l'empire. Après lui, l'empire semblait n'avoir produit que des tyrans et des monstres. L'épouvantable despotisme des empereurs, leurs cruautés, leurs débauches, avaient achevé d'avilir et de démoraliser le peuple. Le système d'espionnage, employé par eux, avait semé partout la défiance : la délation glaçait les cœurs et terrifiait les esprits. Les soldats étaient devenus un moment les véritables maîtres de l'empire : ils proclamaient leurs chefs empereurs, mais à la condition que ceux-ci leur en partageraient les dépouilles et tolèreraient tous leurs désordres. — Avec Vespasien une ère nouvelle semble s'ouvrir. Alors on a une série de princes qu'on appelle *les bons empereurs* : les trois premiers appartiennent à une même famille, celle des *Flaviens ;* les autres, qui se succèdent par adoption, sont surnommés les *Antonins*, du nom du plus remarquable d'entre eux.

97. Les Flaviens et les Antonins. — VESPASIEN (69-79).— *Son caractère et son gouvernement.* — Vespasien ne ressemblait en rien à ses prédécesseurs. Digne de l'empire par l'élévation de son caractère, il avait à la fois les talents du général et ceux de l'homme d'état.

On admirait en lui la simplicité de sa vie, sa loyauté, son esprit de justice. Déjà sous les empereurs précédents il s'était distingué dans plusieurs campagnes. Les Juifs, opprimés par les gouverneurs romains, s'étant soulevés, Néron avait envoyé contre eux Vespasien, qui mit le siége devant Jérusalem. Mais bientôt Vespasien avait été proclamé empereur par ses troupes et il laissa à son fils *Titus* le soin de terminer la guerre des Juifs.

Vespasien commença par rétablir la discipline dans l'armée et l'ordre dans l'état. Il renonça à l'usage de la loi de majesté, qui était comme un glaive suspendu sur la tête des citoyens, et ceux-ci n'eurent plus à redouter les condamnations iniques. Les prodigalités inouïes des règnes précédents avaient ruiné l'empire. Vespasien se montra au contraire d'une grande parcimonie; ce qui ne l'empêcha pas d'embellir Rome des plus magnifiques monuments (entre autres le célèbre amphithéâtre, appelé *le Colisée*, dont les ruines gigantesques existent encore).

Destruction de Jérusalem. — Titus ne tarda pas à prendre Jérusalem. Cette illustre cité souffrit toutes les horreurs d'un long siége. Les Juifs sans doute firent une résistance désespérée. Mais malheureusement, ce petit peuple opiniâtre était déchiré par de profondes dissensions. Bientôt une horrible famine jointe à une contagion épouvantable fit des milliers de victimes et remplit la ville de deuil. On vit une mère tuer son propre enfant pour se nourrir de sa chair. A la fin la ville succomba. On assure que Titus aurait voulu sauver de l'incendie le magnifique temple de Jérusalem; mais il ne put arrêter la fureur de ses soldats, qui y mirent le feu. La ville fut complétement détruite. Plus d'un million de Juifs avaient péri dans la lutte. Ceux qui survécurent furent réduits en esclavage. Nombre de prisonniers suivirent le char de triomphe du vainqueur. — L'historien juif *Joseph* a écrit le récit de cette horrible guerre.

Civilis et Sabinus. — D'autres insurrections furent comprimées. Les *Bataves*, peuple germain qui habitait vers les bouches du Rhin et de la Meuse, s'étaient soulevés sous la conduite d'un chef habile, nommé *Civilis*. Celui-ci appela aux armes les peuplades germaines et gauloises voisines. Il était encouragé par les prédictions de *Velleda*, jeune prophétesse germaine, qui poussait ses compatriotes à secouer le joug de Rome et leur promettait la victoire. Civilis battit en effet plusieurs fois les Romains. A la fin cependant il fut vaincu et obligé de faire sa soumission. Velleda elle-même fut faite prisonnière et menée en triomphe à Rome.

Un chef gaulois, nommé *Sabinus*, avait aussi répondu à l'appel guerrier de Civilis et soulevé plusieurs peuplades gauloises (entre autres les Lingons, sur le plateau de Langres) ; il avait pris même le titre d'empereur. Mais les divisions et les rivalités qui existaient parmi les Gaulois firent échouer cette nouvelle tentative d'émancipation. Les Séquanais (Franche-Comté) entre autres demeurèrent fidèles aux Romains et se tournèrent contre les insurgés. Sabinus fut défait. Pour échapper aux vainqueurs, il brûla sa maison et répandit le bruit qu'il avait volontairement trouvé la mort dans les flammes. Mais en réalité il se réfugia dans un souterrain. Sa fidèle épouse, *Eponine*, seule connaissait sa retraite et lui fournissait ce dont il avait besoin. Pendant neuf ans, Sabinus échappa à toutes les recherches. Mais enfin les fréquentes visites de sa femme firent découvrir son asile. Il fut saisi, chargé de chaînes et conduit à Rome avec sa femme et deux enfants jumeaux que celle-ci avait mis au monde dans le souterrain. En vain Eponine se jeta aux pieds de Vespasien et chercha à l'émouvoir en lui présentant ses deux enfants. L'empereur ne crut pas devoir pardonner au chef d'une redoutable rébellion, et il fit mourir non-seulement Sabinus, mais Eponine et ses deux enfants. C'est

ainsi que chez les meilleurs empereurs, la crainte des soulèvements populaires étouffait les sentiments naturels.

Vespasien étendit les frontières de l'empire. La partie méridionale de l'île de *Bretagne* fut conquise jusqu'aux frontières de la Calédonie (l'Ecosse) par *Agricola*, beau-père du célèbre historien *Tacite*, qui écrivit sa vie.

TITUS (79-81). — Vespasien eut pour successeur son fils *Titus*, surnommé « les délices du genre humain. » « Voilà une journée perdue! » disait-il, quand il en avait passé une sans faire quelque bien. Malheureusement ce règne ne dura que deux ans. Il est cependant demeuré célèbre par la première éruption du Vésuve : les villes d'*Herculanum* et de *Pompéi* furent ensevelies sous des monceaux de cendres; le célèbre *Pline le naturaliste* périt en voulant contempler de près le terrible phénomène. De nos jours on a déblayé les amas de matières qui recouvrent ces villes, et on a retrouvé celles-ci à peu près dans la situation où la catastrophe les avait surprises; non-seulement les maisons, mais une foule d'objets ont été remarquablement bien conservés. Ces découvertes ont jeté un grand jour sur l'antiquité.

DOMITIEN (81-96). — Titus eut pour successeur son frère *Domitien*, tyran sombre et cruel, dont le gouvernement rappela les mauvais jours de Néron. Il fut assassiné à la suite d'un complot ourdi par sa propre femme.

La famille flavienne s'éteignit avec Domitien qui fut aussi le dernier de ceux qu'on appelle les douze Césars : Jules César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien.

NERVA (96-98). — Le sénat proclama un des conjurés, le vieux *Nerva*. Avec lui commença la domination des Antonins, qui remplit le second siècle de l'ère chrétienne et qui passe pour une des époques les plus brillantes et les plus heureuses de l'humanité. Nerva mourut au bout de deux ans, après avoir adopté l'espagnol Trajan.

TRAJAN (98-117). — Trajan était le meilleur général comme aussi le meilleur citoyen de l'empire. Il fit son entrée dans Rome à pied; Plotine, son épouse, montant les marches du palais, se retourna vers la foule pour dire : « Telle j'entre ici, telle j'en veux sortir. » Trajan ouvrit sa demeure à tous les citoyens et chassa les délateurs. Le sénat recouvra son ancienne autorité et l'on put se croire revenu à la république. Partout il construisait des routes, creusait des ports, élevait des monuments (la colonne Trajane, à Rome). — Le règne de ce prince fut le plus belliqueux de toute l'époque impériale. Il vainquit les Daces au nord du Danube et transporta de nombreux colons romains dans la Dacie (Valachie). Aussi les habitants de cette contrée parlent aujourd'hui un dialecte dérivé du latin et sont souvent désignés encore sous le nom de « Roumains. » — Trajan fit en outre une expédition contre les Parthes; il ne put pas à la vérité soumettre complétement ce peuple belliqueux; mais il étendit cependant la domination romaine sur l'Arménie et la Mésopotamie. Il mourut dans cette expédition.

ADRIEN (117-138). — Adrien succéda à Trajan. Prince pacifique, il abandonna les récentes conquêtes de son prédécesseur et ramena vers l'Euphrate la limite orientale de l'empire. Aussi disait-on sous son règne que le dieu Terme (dieu des frontières, p. 154) avait reculé pour la première fois. Adrien était très instruit et voyageait continuellement à travers tout l'empire. Il fit d'importantes réformes dans l'administration et la législation, protégea les lettres et les arts et éleva de nombreux monuments. Il voulut relever Jérusalem, mais pour en faire une cité païenne avec des temples païens : il se proposait d'arracher ainsi les Juifs à leur culte. Mais ceux-ci indignés se soulevèrent, et une horrible guerre éclata de nouveau, dans laquelle ils furent en partie exterminés : les survivants se dispersèrent dans tout l'empire.

Antonin (138-161). — Le règne d'Antonin, fils adoptif et successeur d'Adrien, fut l'âge d'or de l'empire. Ce prince fut surnommé « le père du genre humain. » Il disait qu'il préférait sauver un seul citoyen plutôt que tuer mille ennemis. Aussi ne fit-il aucune guerre et l'empire jouit d'une paix profonde. — S'il n'y a aucun fait particulier à signaler sous Antonin, son règne n'en est pas moins demeuré gravé dans le souvenir des peuples, et son siècle tout entier a été avec raison appelé de son nom : le *siècle des Antonins*.

Marc Aurèle (161-180). — Marc Aurèle, surnommé le *philosophe,* avait toutes les vertus de la secte des stoïciens, à laquelle il appartenait. Il continua l'œuvre de ses trois prédécesseurs. Malgré ses goûts pacifiques, il dut plusieurs fois défendre les frontières du Danube, menacées par les peuples germains, et mourut dans une expédition contre eux. — Avec Marc Aurèle finit le mode de succession au trône par l'adoption, ainsi que l'ère de bonheur et de prospérité des Antonins. Il transmit la couronne à son fils *Commode,* dont le règne ouvre la période du déclin de l'empire. Ce prince était un fou furieux, dans le genre de Caligula. Il fut assassiné ; le même sort était réservé à un grand nombre de ses successeurs.

98. **L'empire romain durant le IIIe siècle.** — *Anarchie militaire.* — Le IIIe siècle de l'ère chrétienne est marqué par une effroyable anarchie militaire : les soldats recommencent à proclamer les empereurs ; les diverses armées se disputent le privilége de porter au trône un souverain de leur choix. On vit même la dignité impériale mise à l'encan par les prétoriens et donnée au plus offrant. Les concurrents en viennent aux mains : de là des guerres civiles continuelles et une anarchie qui favorise les plus graves désordres. Le général vainqueur, qui parvenait à demeurer seul souverain, était obligé,

par reconnaissance envers ses soldats, de céder à toutes leurs demandes et de tolérer leur indiscipline. Si quelque empereur plus énergique essayait de rétablir la discipline, il était massacré par ses troupes. C'est ce qui arriva au successeur de Commode, *Pertinax*, élevé au trône par les prétoriens et bientôt renversé par eux à cause de sa sévérité.

INVASION DES BARBARES. — *La famille de Septime Sévère.* — Un vaillant guerrier, *Septime Sévère*, fut proclamé par les légions de Syrie. Après avoir vaincu ses compétiteurs, il rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans l'empire. Mais ce dernier était miné par un danger extérieur aussi redoutable que l'anarchie intérieure. Les attaques des barbares devenaient toujours plus vives. Il était bien difficile, même aux meilleurs empereurs, de contenir ce flot envahissant, qui menaçait toutes les frontières depuis l'Euphrate jusqu'au Rhin. Pendant qu'ils accouraient sur un point pour repousser l'ennemi, ils étaient rappelés sur un autre point par une autre attaque. Septime Sévère déploya la plus grande énergie dans cette lutte désespérante. Il vola sur les bords de l'Euphrate pour repousser les Parthes, qu'il vainquit et auxquels il enleva même la Mésopotamie. Puis, passant à l'extrémité opposée de l'empire, il fit une expédition en *Bretagne* et construisit un mur dans toute la largeur de l'île, pour protéger les Bretons contre les incursions des Pictes et des Scots, habitants de la Calédonie (Ecosse). Il mourut durant cette expédition (211).

Son fils, *Caracalla*, ne se signala que par ses cruautés. Il régna d'abord simultanément avec son frère *Géta*; mais il poignarda celui-ci dans les bras de sa mère. Le célèbre jurisconsulte Papinien, ayant refusé de faire une publique apologie du fratricide, fut mis à mort. Caracalla fut assassiné par un de ses officiers dans une expédition contre les Parthes. — Peu après les soldats proclamèrent

Sept. Severus — Julia Domna — Julia Maesa [illegible]
Caracalla Soaemias Mamaea
Elagabalus Al. Severus

un de ses ~~cousins~~, *Héliogabale*, grand prêtre du soleil, mais qui avait à peine 14 ans. Ce prince, élevé en Asie, introduisit à Rome le culte ignoble des divinités syriennes et les mœurs infâmes de l'Orient. Les prétoriens bientôt las d'un souverain aussi efféminé le massacrèrent.

Ils proclamèrent son cousin *Alexandre Sévère* (222), un enfant de 14 ans aussi, mais qui avait reçu de sa mère une éducation virile et toute romaine. Dirigé par le jurisconsulte Ulpien, il gouverna en paix durant quelques années. Mais il était trop faible pour lutter contre l'indiscipline des soldats : les prétoriens massacrèrent Ulpien sous ses yeux. — Sur ces entrefaites, des princes perses, nommés *Sassanides*, parvinrent à réveiller dans leur nation l'antique ardeur guerrière. Ils renversèrent la domination des Parthes et fondèrent un nouvel empire perse. Les Sassanides devinrent pour les Romains des ennemis plus redoutables que n'avaient été les Parthes. Ils se disaient les successeurs des anciens rois de Perse et réclamaient toutes les provinces que Darius avait autrefois possédées. Alexandre Sévère marcha contre eux. Cependant il dut bientôt revenir en Occident pour repousser les Germains, qui menaçaient le Rhin. Mais, au lieu de combattre, il acheta la paix de ces derniers. Cette conduite indigna les légions, qui massacrèrent leur empereur.

EMPEREURS BARBARES. LES TRENTE TYRANS. — *Maximin. Dèce. Valérien. Gallien.* — Les soldats proclamèrent *Maximin*. C'était un Goth, haut de 7 pieds, qui mangeait par jour 40 livres de viande et brisait d'un coup de poing les dents d'un cheval. Ce géant, qui pillait et dévastait l'empire, n'osa jamais venir à Rome. Il fut massacré par les troupes. Avec lui commence une suite d'empereurs, barbares pour la plupart et qui se succèdent rapidement : à peine sont-ils montés sur le trône qu'ils en sont précipités ; on en compte 12 dans l'espace de 20 ans.

Pendant cette époque d'horrible anarchie, les barbares

ne cessent d'attaquer l'empire. D'un côté les *Goths*, peuple germain, s'établissent sur les bords du Pont-Euxin et vers les bouches du Danube, qu'ils franchissent souvent pour dévaster l'empire. De l'autre, le terrible *Sapor*, roi des Perses, attaque l'Orient. L'empereur *Dèce* accourut pour arrêter les ravages des Goths (250); il leur livra bataille et périt dans le combat.

Un de ses successeurs, *Valérien*, voulut marcher contre Sapor; mais retenu prisonnier à la suite d'une entrevue avec ce prince barbare, il subit les plus indignes traitements, jusqu'à prêter sa tête pour l'aider à monter à cheval. Son fils *Gallien* ne fit rien pour délivrer son père: il était aussi mauvais empereur que mauvais fils; quand on lui parlait des progrès des barbares, il répondait que l'empire était encore assez grand pour lui. Il laissa donc les soldats défendre les frontières comme ils pouvaient. Partout les légions indignées proclamèrent leurs chefs empereurs: ce fut un soulèvement général, et l'on compta jusqu'à 30 empereurs qui furent proclamés à peu près en même temps; on les appelle les 30 tyrans.

RESTAURATION DE L'EMPIRE VERS LA FIN DU IIIe SIÈCLE. — *Aurélien. Probus. Dioclétien.* — Heureusement une suite de généraux illustres rétablirent un peu d'ordre dans l'empire et continrent les barbares qui devenaient toujours plus menaçants. *Aurélien*, homme énergique et d'une bravoure digne des anciens Romains, repoussa d'abord une invasion des *Alamans*, peuple germanique qui avait franchi les Alpes et envahi l'Italie. Le danger que Rome venait de courir engagea l'empereur à entourer cette ville d'une forte muraille. Mais il se rendit surtout célèbre par la victoire qu'il remporta sur *Zénobie*, la belle et héroïque reine de Palmyre : cette ville, bâtie dans une oasis du désert, et devenue riche et puissante par le commerce, fut alors détruite : ses magnifiques ruines témoignent encore de son antique splendeur. Aurélien

eut le sort de tous les empereurs qui essayèrent de rétablir l'ordre : il fut assassiné par un secrétaire, qui était menacé d'être puni pour ses exactions.

Peu après, l'empire fut attaqué à la fois sur toutes ses frontières : le vaillant *Probus* repoussa partout les barbares. Les Alamans, qui avaient franchi le Rhin et pénétré en Gaule, furent complétement défaits. Il enròla dans l'armée romaine des auxiliaires germains, comptant ainsi combattre les barbares avec les barbares. Afin d'endurcir ses soldats et de maintenir la discipline, il leur imposa divers travaux : c'est ainsi qu'il leur fit planter la vigne sur les bords du Rhin et dans la Hongrie. Ayant dit qu'il espérait bien que l'empire pourrait un jour se passer d'armée, cet imprudent propos inquiéta les troupes, et Probus périt dans une sédition militaire. Le lendemain les soldats le pleurèrent et lui érigèrent un tombeau.

Probus avait sauvé l'empire de la première grande tentative des barbares pour s'établir dans l'intérieur. Cependant ceux-ci ne cessaient pas de le menacer sur toutes ses frontières. C'est alors que *Dioclétien*, l'un des empereurs les plus remarquables par ses talents et l'énergie du caractère, entreprit de contenir les barbares au dehors et de relever l'empire au dedans par une organisation toute nouvelle. Pensant que le territoire romain était trop vaste pour être gouverné par un seul homme, il s'adjoignit un collègue : les deux souverains prirent le titre d'*Auguste;* puis chacun d'eux prit un lieutenant impérial portant le titre de *César :* il y avait donc deux Augustes et deux Césars. Les quatre chefs se partagèrent les provinces et purent ainsi plus facilement et plus vigoureusement repousser les barbares. Dioclétien avait espéré en outre satisfaire par ce moyen l'ambition des généraux : mais des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre eux. Dioclétien, dégoûté du pouvoir, abdi-

qua, et se retira dans une magnifique villa qu'il s'était fait construire près de Salone, en Dalmatie (305). Il passa sa vieillesse loin du bruit des armes, dans de paisibles travaux. Son collègue, qui avait aussi abdiqué, l'engagea plus tard à remonter sur le trône : « Si tu pouvais voir, lui répondit-il, les beaux légumes que je fais pousser moi-même, tu ne me presserais pas pareillement. »

Déclin de l'empire romain et dissolution de la société antique. — Les talents et l'énergie des derniers empereurs, en particulier la nouvelle organisation introduite par Dioclétien, avaient momentanément relevé l'empire ; les barbares avaient en général été repoussés et les frontières n'étaient pas encore entamées ; l'ordre et la tranquillité à l'intérieur semblaient de même renaître. Mais cette restauration de l'empire romain n'était qu'apparente. Les barbares étaient aussi nombreux et aussi menaçants que jamais. Rome semblait ne plus avoir la force de les repousser ; ce n'était pas en effet avec ses propres soldats qu'elle se défendait, mais en opposant les barbares auxiliaires aux barbares du dehors. A l'intérieur la décadence continuait. Le pouvoir impérial était oppressif au plus haut degré, les habitants des villes, accablés par les impôts et par les exactions de toute espèce, étaient dans la dernière misère. Les campagnes avaient été dépeuplées par les guerres civiles et les dévastations continuelles. Mais ce qui surtout rendait le déclin de l'empire plus rapide, c'était la corruption des mœurs, suite inévitable du paganisme. Une société dépravée à ce point ne pouvait subsister plus longtemps. Aussi le monde romain, et avec lui la société antique tout entière, paraissait menacé d'une dissolution inévitable. C'est alors que le christianisme vint sauver l'humanité et lui rendre une vie nouvelle.

99. **Le christianisme.** — *Sa rapide propagation.* — Le christianisme apparaît au moment du plus grand éclat de l'empire romain. Jésus-Christ vint au monde sous le règne d'Auguste. Mais, au milieu de ce règne, qui brilla de toutes les gloires humaines, la venue du sauveur du monde passa inaperçue. Sa mort et sa résurrection firent plus de bruit. Les disciples annoncèrent aux Juifs la bonne nouvelle du salut. Aussitôt la persécution commença. Mais elle ne servit qu'à disperser les apôtres et à

répandre en dehors de la Judée la prédication de l'Evangile, qui se propagea bientôt dans tout l'empire. Cette propagation se fit essentiellement dans les grandes villes (à Antioche, où les disciples du Christ reçurent le nom de *Chrétiens,* à Ephèse, à Athènes, à Corinthe, à Rome, à Alexandrie).

Les persécutions. — Ce qui distinguait les chrétiens, c'était leur foi et leur charité; partout leurs idées, leurs sentiments et leur vie tout entière contrastaient avec les superstitions et les mœurs des païens. Ceux-ci s'indignaient de cette religion nouvelle qui était comme une insulte faite à leur antique religion; ils étaient profondément blessés du mépris des chrétiens pour leurs dieux matériels et grossiers. Ne comprenant rien au culte spirituel de ces novateurs, ils les accusaient de tous les crimes. C'est une accusation de ce genre qui amena la première grande persécution sous Néron. Dès lors les persécutions se répétèrent plusieurs fois, et jusqu'à l'époque de Dioclétien on en compte dix. Les empereurs, habitués à l'obéissance passive et absolue de leurs sujets, s'irritaient de rencontrer chez les chrétiens une résistance aussi énergique et les accusaient d'une opiniâtreté fanatique : ils voyaient en outre d'un mauvais œil ces communautés, ces *églises*, comme on les appelait, où tout respirait l'égalité et formant une vaste association fraternelle. Aussi les persécutions ont lieu sous les meilleurs empereurs, comme sous les plus cruels. Il est vrai, le peuple réclamait le sang des martyrs avec plus d'acharnement que les souverains. Y avait-il une disette, une calamité publique, la multitude fanatisée criait au milieu des jeux et des fêtes: les chrétiens aux lions! Quelques princes se montrèrent plus modérés (Adrien, Antonin); *Alexandre Sévère* avait l'image de Christ parmi celles de ses dieux domestiques. Mais plus le christianisme faisait des progrès, plus ses adversaires redou-

blaient de fureur. La persécution fut terrible sous *Dèce*. Elle le fut plus encore sous *Dioclétien*, tellement que cette époque fut appelée *l'ère des martyrs*.

Les martyrs. — Vainement les confesseurs du Christ furent livrés aux plus affreux tourments et virent leurs lieux de culte détruits, leurs livres sacrés jetés aux flammes. Ces martyrs, c'est-à-dire ces « témoins » de la vérité, supportaient tout avec joie. Sans doute il y en avait quelques-uns qui faiblissaient, et qui, afin de sauver leur vie, livraient les Bibles pour être brûlées ou sacrifiaient devant les statues des empereurs. Mais leur nombre était bien peu considérable comparativement à celui des confesseurs du Christ. Du reste un grand nombre de persécutés échappaient : ils se cachaient dans les gorges des montagnes, dans les cavernes ou encore dans les catacombes, souterrains où ils avaient les tombeaux de leurs frères immolés.

Les martyrs les plus célèbres sont : *Ignace*, disciple de l'apôtre Jean et évêque d'Antioche, qui fut conduit à Rome sous Trajan et livré aux bêtes féroces ; *Justin Martyr*, qui fut décapité sous Marc Aurèle ; *Polycarpe*, vieillard presque centenaire, évêque de Smyrne et disciple de Jean, qui peu après périt sur le bûcher, victime de la fureur populaire ; son disciple *Irénée*, qui fut mis à mort à Lyon sous Septime Sévère. Les persécutions ne servaient qu'à augmenter le nombre des fidèles, aussi appelait-on le sang des martyrs la « semence de l'Eglise. » Les chrétiens devinrent même si nombreux que les persécutions n'étaient pas possibles. Celle de Dioclétien fut donc la dernière.

CONSTANTIN LE GRAND ET JULIEN L'APOSTAT. — *Triomphe du Christianisme*. — L'abdication de Dioclétien avait été l'occasion d'une guerre sanglante entre ses successeurs, les Augustes et les Césars. *Constantin*, fils de l'un d'eux, avait une mère chrétienne, nommée *Hélène*. Dans la lutte qu'il soutint contre ses rivaux, il crut voir un jour dans les airs une croix lumineuse avec cette inscription : « Par ce signe, tu vaincras. » Dès lors il fit placer

sur ses étendards la croix des chrétiens. Il l'emporta en effet sur tous ses adversaires et demeura seul empereur. Alors non-seulement il promulgua un édit de tolérance en faveur du christianisme, mais il adopta celui-ci comme religion de l'empire et lui accorda de nombreux priviléges. Constantin se rendit célèbre encore en transférant sa résidence à Byzance, qui devint la capitale de l'empire et fut dès lors appelée de son nom, *Constantinople*.

Les trois fils de Constantin se partagèrent l'empire. Mais ce partage ne fit que provoquer de nouvelles dissensions intestines, jusqu'à ce qu'un de ces princes demeure seul maître du trône. Pendant ce temps un neveu de Constantin, nommé *Julien*, défendait vaillamment la Gaule, menacée par les Alamans et par les Francs. Ses soldats le proclamèrent à Paris empereur. Julien avait été élevé dans la foi chrétienne; mais plein d'enthousiasme pour l'antiquité païenne, il retourna au paganisme. Aussi les chrétiens l'ont surnommé *Julien l'Apostat*. Mais ses efforts pour rendre au paganisme une vie nouvelle furent vains. Il mourut dans une expédition contre les Perses, après un règne très court.

Partage de l'empire. Invasion des barbares. Fin de l'histoire ancienne. — Peu après, l'empire fut de nouveau partagé : *Valentinien* régna en Occident et *Valens* en Orient. C'est sous le règne de ce dernier que les barbares si longtemps contenus finissent par s'établir dans l'empire : alors aussi commence la *grande invasion des barbares* qui devait amener la chute de l'empire romain. Mais cet événement appartient déjà à l'histoire du moyen âge. Le triomphe du christianisme marque la fin de l'histoire ancienne.

100. **La civilisation romaine.** — La civilisation romaine est le terme de la civilisation antique. Elle s'est assimilé les résultats de la civilisation des divers peuples que Rome avait soumis, en particulier les résultats de celle de l'Orient et de celle de la Grèce.

Elle résume pour ainsi dire en elle la civilisation antique tout entière. Aussi est-elle plus variée, plus riche, plus puissante que la civilisation grecque, à laquelle cependant elle est inférieure sous certains rapports.

Littérature. — La littérature romaine commence à briller après la seconde guerre punique : elle produit à ce moment deux poètes dramatiques remarquables, *Plaute*, et, peu après, *Térence*, qui ont fait des comédies pleines de verve. Mais l'âge d'or de la littérature romaine est l'époque de César et surtout le *siècle d'Auguste*. Alors apparaissaient des écrivains dans tous les genres littéraires, en prose et en vers. Il faut placer à leur tête le grand orateur *Cicéron*, qui a laissé de nombreux plaidoyers (les Verrines, contre Verrès), des discours politiques (les Catilinaires, les Philippiques), des livres de rhétorique, des traités philosophiques, des traités politiques et un recueil de lettres. Le style de Cicéron passe pour le modèle de la langue latine. — Les historiens les plus célèbres sont : *Salluste*, qui a raconté la guerre de Jugurtha et la conjuration de Catilina; *César*, qui a laissé des mémoires ou commentaires sur la guerre des Gaules et la guerre civile; *Tite-Live*, qui a écrit une histoire complète de Rome, mais dont une grande partie est perdue; *Cornélius Népos*, qui a composé plusieurs biographies de Grecs et de Romains célèbres. — Les poètes les plus illustres du siècle d'Auguste sont : *Virgile*, l'auteur de l'*Enéide*, épopée en douze livres, dans laquelle il chante les aventures d'Enée, après la ruine de Troie et son arrivée dans le Latium : la fondation de Rome était ainsi rattachée à l'histoire de Troie; *Horace*, poète lyrique, qui a écrit des odes et des satires ; *Ovide*, qui a composé des récits mythologiques, appelés les Métamorphoses; *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, qui ont fait des élégies ; *Phèdre*, des fables ; *Lucrèce*, un poème philosophique sur la nature. — L'empire fut moins fécond en écrivains ; cependant il y en a quelques-uns de remarquables : *Tacite*, le plus illustre des historiens romains, qui a écrit l'histoire des premiers empereurs ; *Suétone* a aussi écrit la biographie des douze Césars ; *Quinte Curce* a raconté la vie d'Alexandre le Grand ; le philosophe *Sénèque ; Pline l'Ancien*, le naturaliste et son neveu *Pline le Jeune*, qui a laissé un panégyrique de Trajan et des lettres. Parmi les poètes de l'époque impériale, il suffit de citer : *Lucain*, neveu de Sénèque, qui a fait une épopée, la Pharsale ; *Perse* et *Juvénal*, qui ont écrit des satires célèbres ; *Martial*, une multitude d'épigrammes.

Les arts. — Les œuvres artistiques des Romains se distinguent par un cachet particulier de grandeur et de majesté. On les trouve en nombre considérable non-seulement à Rome et dans l'Italie, mais dans toute l'étendue de l'empire. L'Espagne, la Gaule, l'Helvétie,

les bords du Rhin et du Danube virent s'élever sur tous les points des villes romaines avec des temples, des théâtres, des amphithéâtres, des colonnes, des bains, des aqueducs. Ces constructions étaient parfois gigantesques. Les ruines de quelques-unes d'entre elles témoignent de leur antique majesté. L'emploi du cintre et de la voûte donnait à plusieurs de ces monuments un caractère original et imposant.

Les routes romaines doivent être citées parmi les travaux d'art les plus remarquables. Elles étaient formées de plusieurs couches de gravier et de fragments de pierres, liés ordinairement avec d'excellent ciment. Aussi elles étaient si solidement construites que plusieurs ont duré jusqu'à nos jours et sont encore un objet d'admiration. Elles partaient de Rome et s'étendaient souvent jusqu'aux extrémités de l'empire. Quelques-unes étaient très larges et avaient même un double trottoir. Enfin elles étaient pourvues de petites colonnes de pierre, placées de mille en mille pas, et appelées à cause de cela *pierres milliaires*. Les pierres milliaires indiquaient la distance de l'endroit où elles se trouvaient par rapport à la ville voisine. On en a retrouvé un grand nombre et les découvertes de ce genre ont souvent eu une grande importance pour déterminer diverses positions géographiques de l'antiquité.

Législation. — Les Romains ont surpassé tous les peuples de l'antiquité par leur législation et leurs œuvres de jurisprudence. C'est par le « droit romain » que Rome a exercé sur la civilisation moderne l'influence la plus heureuse et la plus durable. Les peuples modernes les plus avancés dans la civilisation ont admis dans leurs codes les principes les plus importants du droit romain, et l'étude de celui-ci est indispensable pour comprendre le développement des nations et des états de l'Europe actuelle.

Principales mesures des Romains. — La désignation des mesures de longueur chez les Romains est empruntée aux parties du corps de l'homme, le pied, la coudée, la paume de la main ou palme, le doigt, le pouce. Le *pied romain* n'a pas encore pu être déterminé d'une manière exacte : il était en tout cas plus petit que le pied grec (p. 123), et même plus petit que le pied suisse; on l'évalue environ à 296 millimètres (le pied suisse en a 300). Le pied se divisait en 4 palmes, ou 12 pouces ou 16 doigts.

Pour mesurer les distances, les Romains se servaient du *pas* de cinq pieds (en latin, *passus*); c'était en réalité un double pas, puisqu'on le comptait depuis le point où l'un des pieds se lève pour la marche jusqu'au point où ce même pied va se poser. Le pas simple (en latin, *gradus*) était de deux pieds et demi. Pour mesurer les grandes distances, les Romains employaient le *mille*, comprenant

1000 pas, soit 5000 pieds. Le mille romain équivalait à peine à un kilomètre et demi, c'est-à-dire qu'il n'avait pas même la longueur d'un tiers de lieue suisse. Il fallait 20 milles pour 6 de nos lieues. (La lieue suisse a 4800 mètres, soit 16,000 pieds.)

La principale mesure pour les superficies était le *jugerum* ou l'arpent romain, qui valait environ 25 ares français, ou 275 perches carrées suisses.

La *livre* romaine, ou l'unité de poids, était beaucoup plus faible que la livre suisse; elle n'était que de 327 grammes, tandis que la livre suisse est de 500 grammes.

Monnaies romaines. — La principale monnaie de cuivre était l'*as*, qui valut d'abord à peu près 8 centimes de notre monnaie, plus tard seulement 5 à 6 centimes. Les principales monnaies d'argent étaient le *sesterce* et le *denier*. Le sesterce valut d'abord deux as et demi, plus tard quatre as, c'est-à-dire environ 20 centimes. On frappa aussi des sesterces en cuivre. Le denier valait quatre sesterces, environ 80 centimes. La principale monnaie d'or était le *denier d'or* (*aureus*), qui valait 25 deniers d'argent ou 100 sesterces, c'est-à-dire environ 20 francs. Les grandes sommes se comptaient par *mille sesterces*.

Calendrier romain. — Les Romains divisaient déjà l'année en douze mois. Le premier du mois s'appelait les *Kalendes*. On distinguait encore les *Ides* et les *Nones*. En Mars, Mai, Juillet, Octobre, les Ides étaient les 15 et les Nones le 7. Pour les autres mois, les Ides étaient le 13, les Nones le 5. Les autres jours étaient désignés par le nombre de jours qui les séparaient des Kalendes, des Nones ou des Ides suivantes; mais dans ce calcul, il fallait avoir soin de compter le jour où l'on était et le jour des Kalendes, Ides ou Nones qui servait de terme fixe. Ainsi, le 20 Janvier s'appelait le XIII avant les Kalendes de Février; le 3 Mars était le V avant les Nones de Mars; le 6 Septembre était le VIII avant les Ides de Septembre. Toutefois le jour qui précédait les Kalendes, les Nones où les Ides, s'appelait simplement la veille des Kalendes, des Nones ou des Ides.

PRINCIPALES DATES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE



Av. J.-C.

4000. Ancien empire de Memphis. Construction des grandes pyramides.
3000. Ancien empire de Thèbes en Egypte.
2000. Invasion des rois pasteurs en Egypte. Ancien empire chaldéen. Arrivée des Pélages en Grèce. Puissance maritime de Sidon.
1700. Expulsion des rois pasteurs.
1600. Apogée de l'Egypte.
1500. Etablissement des Hellènes en Grèce.
1400. Ramsès II ou Sésostris.
1300. Premier empire d'Assyrie.
1200. Fin de la suprématie maritime de Sidon. Commencement de la grandeur de Tyr.

(Les dates précédentes sont encore peu certaines ou très approximatives.)

1184. Prise de Troie.
1104. Invasion des Doriens en Grèce.
1000. Salomon.
888. Lycurgue.
869. Fondation de Carthage.
788. Mort de Sardanapale : fin du premier empire d'Assyrie.
776. Première olympiade.
754. Fondation de Rome.
743. Première guerre de Messénie.
650. Psammétique.

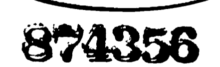
606. Destruction de Ninive. Fondation de l'empire babylonien.
600. Tarquin l'Ancien
595. Solon, législateur d'Athènes.
588. Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.
559. Cyrus fonde l'empire perse. Pisistrate. Mort de Solon.
525. Conquête de l'Egypte par Cambyse.
521. Avénement du roi Darius.
510. Expulsion des Pisistratides. — Chute de la royauté à Rome et commencement de la république.
493. Institution du tribunat à Rome.
490. Bataille de Marathon.
480. Bataille de Salamine.
450. Les Décemvirs à Rome.
449. Traité de Cimon : fin des guerres médiques.
431-404. La guerre du Péloponèse.
401. Retraite des Dix Mille.
399. Mort de Socrate.
390. Prise de Rome par les Gaulois.
387. Traité d'Antalcidas.
371. Bataille de Leuctre.
361. Avénement de Philippe de Macédoine.
343. Commencement de la guerre des Samnites.
338. Bataille de Chéronée.
336-323. Règne d'Alexandre le Grand.
333. Bataille d'Issus.
301. Bataille d'Ipsus : démembrement de l'empire d'Alexandre.
280. Guerre de Pyrrhus.
264-241. Première guerre punique.
250. Aratus et la ligue achéenne.
218-201. Seconde guerre punique.
183. Mort d'Annibal et de Philopœmen.
168. Défaite de Persée à Pydna.
146. Destruction de Carthage et de Corinthe.
133. Destruction de Numance. Tibérius Gracchus.
121. Mort de Cajus Gracchus.
111. Guerre de Jugurtha.
107. Défaite des Romains par les Helvètes.
101. Défaite des Cimbres par Marius.

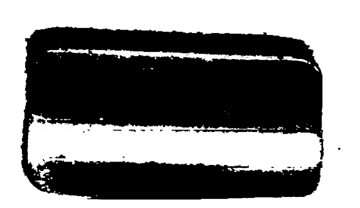
88. Rivalité de Marius et de Sylla.
79. Abdication de Sylla.
63. Mort de Mithridate. — Conjuration de Catilina.
60. Le premier triumvirat.
58. Défaite des Helvètes par Jules César.
50. Conquête de la Gaule par Jules César.
48. Bataille de Pharsale.
44. Mort de César.
42. Bataille de Philippes.
31. Bataille d'Actium.

Naissance de Jésus-Christ : la 754me année de la fondation de Rome.

Ap. J.-C.

14. Mort d'Auguste.
37. Mort de Tibère.
68. Mort de Néron.
79. Mort de Vespasien.
96. Mort de Domitien.
117. Mort de Trajan.
180. Mort de Marc Aurèle.
211. Mort de Septime Sévère.
250. Décius.
275. Mort d'Aurélien.
305. Abdication de Dioclétien.
325. Constantin. Triomphe du christianisme.
361. Julien l'apostat.


874356



COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE GÉNÉRALE

à l'usage des Colléges et des Écoles industrielles,

PAR

J. DUPERREX,
Professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne.

HISTOIRE ANCIENNE

Septième édition.

Un volume in-12, relié. — Prix, 2 fr. 25.

HISTOIRE DU MOYEN AGE

Sixième édition.

Un volume in-12, relié. — Prix, 2 fr.

HISTOIRE MODERNE

Sixième édition.

Un volume in-12, relié. — Prix, 3 fr.

Lausanne. — Imp. L. Corbaz et Comp^ie.